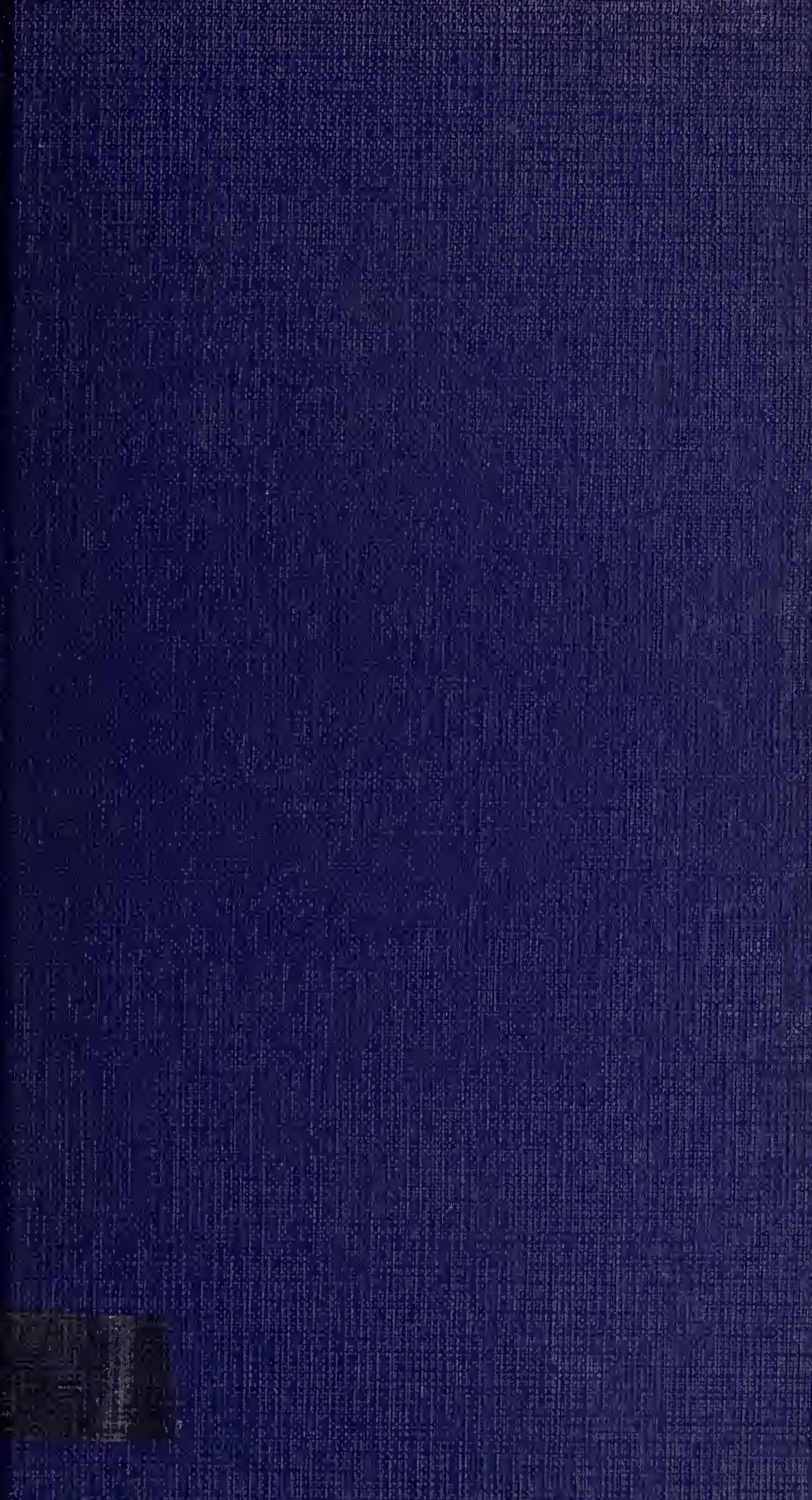




OEUVRES COMPLETES DE VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUARANTIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.



PHILOSOPHIE
GENERALE:
METAPHYSIQUE,
MORALE,
ET THEOLOGIE.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

Nous avons raſſemblé dans une ſeule partie les ouvrages de M. de *Voltaire* qui ont pour objet la métaphyſique, la morale, et la religion.

Le premier, intitulé *Traité de métaphyſique*, n'a jamais été imprimé; il avait été compoſé pour madame la marquiſe *du Châtelet*, à qui M. de *Voltaire* l'offrit avec cet envoi:

L'auteur de la métaphyſique
Que l'on apporte à vos genoux,
Mérita d'être cuit dans la place publique;
Mais il ne brûla que pour vous.

Cet ouvrage eſt d'autant plus précieux, que, n'ayant point été deſtiné à l'impreſſion, l'auteur a pu dire ſa penſée toute entière. Il renferme ſes véritables opinions, et non pas ſeulement celles de ſes opinions qu'il croyait pouvoir développer ſans ſe compromettre.

On y voit qu'il était fortement perſuadé de l'exiſtence d'un Etre ſuprême, et même de l'immortalité de l'ame; mais ſans ſe

diſſimuler les difficultés qui s'élèvent contre ces deux opinions, et qu'aucun philoſophe n'a encore complètement réſolues.

La métaphyſique eſt la ſeule partie de la philoſophie qui ait été cultivée en Europe dans les ſiècles d'ignorance, parce que ſa liaiſon avec les études théologiques ne permit pas de la négliger; et l'on doit aux ſcolaſtiques la juſtice d'avouer que nous avons appris d'eux à employer dans la philoſophie des définitions préciſes, à ſuivre une marche régulière, à claſſer nos idées, et même à en faire l'analyſe, quoique leur méthode pour cette analyſe ait été défectueuſe. Le ſage *Locke* nous enſeigna la véritable méthode; mais à peine ſon ouvrage fut-il connu, que frappés des vérités utiles qu'il renferme, convaincus par lui des bornes étroites où la nature nous a reſſerrés, dégoûtés enfin pour jamais de tous les vains ſyſtêmes dont il leur avait montré le vide ou l'extravagance, la plupart des philoſophes crurent que *Locke* avait dit tout ce qu'on pouvait ſavoir; qu'il n'y avait rien de plus à trouver en métaphyſique, et qu'il fallait ſe borner à l'entendre et à l'éclaircir.

Cette opinion devenue preſque générale nous paraît peu fondée. La métaphyſique

n'eſt que l'application du raiſonnement aux faits que l'obſervation nous fait découvrir en réfléchiſſant ſur nos ſenſations, nos idées, nos ſentimens; et perſonne ne peut ſuppoſer que tous ces faits aient été obſervés, analyſés, comparés entre eux. Il ſerait même peu philoſophique de regarder comme invariables les bornes que *Locke* a données à l'eſprit humain. Il en eſt de la métaphyſique comme des autres ſciences, dont elle ne diffère que par ſon objet, et non par ſa certitude ou par ſa méthode. On peut dire de chacune : voilà ce à quoi, dans l'état actuel des lumières, l'eſprit humain peut eſpérer de parvenir; s'il creuſe plus avant, il court riſque de ſe perdre. Mais il ſerait téméraire de fixer la limite de ce qui ſera poſſible un jour.

La manière dont nos paſſions naiſſent, ſe développent, ſe changent en véritables habitudes, ſont exaltées par l'enthouſiaſme, abandonnent leur objet pour s'attacher à ce qui ne peut être conſidéré que comme un moyen; les effets de cette erreur qui n'eſt point ſeulement perſonnelle, mais qui embraſſe quelquefois des ſiècles et des nations entières :

La nature de l'évidence, de la probabilité, et les moyens d'en évaluer les différens

degrés dans les différens genres de nos connaiſſances :

La véritable origine de nos idées morales ; le degré de préciſion dont elles ſont ſuſceptibles; les vérités générales et indépendantes de l'opinion qui en réſultent; la méthode de tirer de ces vérités des conſéquences qui embraſſent toute l'étendue de la légiſlation et de l'adminiſtration politique, ſans preſque rien laiſſer d'arbitraire à décider par des vues d'utilité particulière ou d'intérêt local et paſſager :

Les phénomènes de la mémoire et de la liaiſon des idées, ſur leſquels il nous reſte encore tant de choſes à découvrir :

La différence qui ſépare par des nuances infiniment petites, l'état de veille, celui de ſommeil, le ſommeil plus profond des rêves, la méditation même de l'état de veille ordinaire où l'ame eſt ouverte aux impreſſions des objets extérieurs ; les phénomènes que préſentent ces différens états qu'il faut comparer avec ceux d'évanouiſſement, d'apoplexie, de mort apparente :

La manière de concilier la ſimplicité de l'ame, qui paraît prouvée par le ſentiment du *moi*, avec cette foule de phénomènes qui ſemblent annoncer qu'elle eſt en quelque ſorte une eſpèce de réſultat de l'organiſa-

tion, et fur-tout avec ces expériences fur les animaux, qui montrent qu'un être coupé en deux, en trois, forme autant d'êtres vivans féparés, à chacun defquels appartient, dès cet inftant, un *moi* diftinct du *moi* général, qui femblait appartenir à la réunion de toutes ces parties :

Les queftions relatives à la liberté, à la nature de nos opérations, queftions qu'une analyfe plus exacte de nos idées peut réfoudre, en nous apprenant, non à tout expliquer, mais à bien nous entendre, et à diftinguer ce qu'il nous refte à chercher ou ce qu'il faut fe réfoudre à ignorer :

L'examen de la queftion fi importante de la perfectibilité indéfinie de l'efprit humain, envifagée non-feulement comme la fuite de la perfection des méthodes, de l'étendue toujours croiffante de la maffe des vérités connues, mais comme une perfectibilité vraiment phyfique :

Les queftions enfin qu'on peut fe propofer fur la permanence des ames, fur la fin qu'on croit apercevoir dans l'univers ; l'examen de l'efpèce de probabilité qu'on peut acquérir fur ces queftions dont la folution directe nous échappe, et des moyens de parvenir à ce degré de probabilité ou d'en approcher :

Tous ces objets et bien d'autres encore offrent aux métaphyſiciens de grandes recherches à faire ; recherches qui ſeraient utiles, puiſqu'elles conduiraient toutes à mieux connaître l'eſprit ou le cœur humain, et les moyens de mieux diriger l'éducation, d'en étendre l'influence et les effets, de perfectionner et d'améliorer l'eſpèce humaine. Nous ſommes donc bien éloignés de l'opinion ſi commune qui fait regarder la métaphyſique comme une ſcience inutile, vaine, preſque dangereuſe pour les progrès de l'eſprit humain.

Aux écrits de M. de *Voltaire* ſur la métaphyſique, ſuccèdent les nombreux ouvrages dans leſquels il combat la religion chrétienne. Nous ne nous ſommes permis aucune réflexion ſur ce dernier objet.

Nous nous bornerons à obſerver que, s'il y a quelque vérité bien prouvée en morale, c'eſt qu'aucune erreur générale et durable ne peut être utile à l'eſpèce humaine; et que, ſi une erreur particulière ou paſſagère peut l'être à quelques individus, ce n'eſt point l'ordre naturel des choſes, mais les anciennes erreurs des hommes qu'il en faut accuſer.

Cette vérité, et l'opinion qui fait regarder l'eſpèce humaine comme ſuſceptible

d'être perfectionnée, ſont la baſe néceſſaire de toute philoſophie. Si en effet les hommes ſont deſtinés à des alternatives éternelles de lumières et de ténèbres, de paix et de brigandage, de bon ſens et de folie; dès-lors l'homme de bien eſt réduit à s'abandonner à cet ordre néceſſaire, et ſes devoirs ſe borneront à reſter dans le point où il ſe trouve placé, en y feſant le moins de mal qu'il lui eſt poſſible. Si l'erreur eſt néceſſaire aux hommes, s'il faut les tromper pour qu'ils ne dégénèrent point en bêtes féroces, alors l'homme éclairé, qui a un eſprit juſte et un cœur droit, ſe mêlera-t-il à la troupe des impoſteurs? Non, ſans doute; il gémira d'être réduit à ne vivre que pour lui-même. Une vie tranquille, inactive, deviendra donc le partage de tous ceux à qui la nature aura donné des talens et des vertus, et elle-même aura rendu inutiles les plus beaux de ſes dons.

Mais ſi l'erreur ne peut être d'une utilité générale, tout homme a le droit, tout homme eſt même ſtrictement obligé de combattre ce qu'il regarde comme des erreurs. Ceux qui croient qu'un auteur ſe trompe en s'élevant contre les opinions générales, doivent le réfuter, mais en reſpectant ſes intentions et ſa perſonne;

toute démarche pour empêcher certains ouvrages d'être lus et de ſe répandre, devient et un crime contre les droits de la raiſon humaine, et un aveu ſecret du peu de confiance qu'on a dans les preuves des opinions qu'on profeſſe.

On trouvera dans les différens écrits théologiques de M. de *Voltaire* beaucoup de répétitions et quelques contradictions apparentes.

Ces contradictions n'ont d'autre cauſe que la liberté plus ou moins grande avec laquelle il a cru devoir ſe permettre d'établir ſes opinions. Toutes les fois qu'un écrivain ne peut dire ſous ſon nom tout ce qu'il croit être la vérité, ſans s'expoſer à une perſécution injuſte, les ouvrages qu'il publie doivent être lus et jugés comme des ouvrages dramatiques. Ce n'eſt point l'auteur qui parle, mais le perſonnage ſous lequel il a voulu ſe cacher. L'obligation de dire la vérité aux hommes, de ne jamais les tromper, eſt toujours la même; mais chaque forme d'ouvrage eſt ſuſceptible d'une vérité différente. On peut être de bonne ou mauvaiſe foi dans un roman comme dans une hiſtoire, dans une tragédie comme dans un livre de morale;

mais ce n'eſt point de la même manière.

Quant aux répétitions, tous ces ouvrages ont été publiés à part et ſucceſſivement; ils ſe répandaient difficilement et avec lenteur dans la capitale, dans les provinces, dans pluſieurs Etats de l'Europe, où les opinions nouvelles étaient ſaiſies aux portes des villes comme des marchandiſes prohibées, et où des hommes chargés de ce qu'ils appelaient *la police des livres*, s'étaient arrogé le droit de penſer pour le reſte de leurs concitoyens. Souvent ceux entre les mains de qui tombait par haſard un de ces ouvrages, n'avaient pu connaître les autres : il n'était donc point inutile d'y répéter les mêmes choſes.

Quand il s'agit de combattre des opinions reçues, la vérité qu'on y oppoſe, ſi elles ſont fauſſes, ne diſſipe point l'erreur à l'inſtant où cette vérité ſe montre; il faut la préſenter ſouvent, et ſous des faces différentes, ſi l'on veut l'établir ou la répandre. Un ſeul ouvrage ſuffit à la réputation d'un auteur; mais il en faut pluſieurs pour conſommer la révolution qu'on veut opérer dans les eſprits. Or, ce ne peut jamais être la vanité d'auteur, de philoſophe, qui engage à combattre les croyances religieuſes; elles ſont par leur

nature ou divines ou abſurdes ; il eſt impoſſible par conſéquent à un homme ſenſé de mettre quelque amour-propre à ne les pas croire.

Le dernier des écrits contenus dans cette collection eſt intitulé, *Hiſtoire véritable de l'établiſſement du chriſtianiſme :* il n'a jamais été publié ; une partie ſeulement était imprimée à la mort de l'auteur ; le reſte s'eſt trouvé dans ſes papiers écrits de ſa main. L'on peut regarder cette hiſtoire comme ſon dernier ouvrage, et les maximes qui le terminent, comme ſes derniers ſentimens et ſes derniers vœux pour le bonheur de l'humanité.

TRAITÉ
DE
METAPHYSIQUE.

INTRODUCTION.

Doutes sur l'homme.

PEU de gens s'avisent d'avoir une notion bien entendue de ce que c'est que l'homme. Les paysans d'une partie de l'Europe n'ont guère d'autre idée de notre espèce que celle d'un animal à deux pieds, ayant une peau bise, articulant quelques paroles, cultivant la terre, payant, sans savoir pourquoi, certains tributs à un autre animal qu'ils appellent *roi*, vendant leurs denrées le plus cher qu'ils peuvent, et s'assemblant certains jours de l'année pour chanter des prières dans une langue qu'ils n'entendent point.

Un roi regarde assez toute l'espèce humaine comme des êtres faits pour obéir à lui et à ses semblables. Une jeune parisienne, qui entre dans le monde, n'y voit que ce qui peut servir

à ſa vanité; et l'idée confuſe qu'elle a du bonheur, et le fracas de tout ce qui l'entoure, empêchent ſon ame d'entendre la voix de tout le reſte de la nature. Un jeune turc, dans le ſilence du ſérail, regarde les hommes comme des êtres ſupérieurs, obligés par une certaine loi à coucher tous les vendredis avec leurs eſclaves; et ſon imagination ne va pas beaucoup au-delà. Un prêtre diſtingue l'univers entier en eccléſiaſtiques et en laïques; et il regarde, ſans difficulté, la portion eccléſiaſtique comme la plus noble, et faite pour conduire l'autre, &c. &c.

Si on croyait que les philoſophes euſſent des idées plus complètes de la nature humaine, on ſe tromperait beaucoup: car, ſi vous en exceptez *Hobbes*, *Locke*, *Deſcartes*, *Bayle*, et un très-petit nombre d'eſprits ſages, tous les autres ſe font une opinion particulière ſur l'homme, auſſi reſſerrée que celle du vulgaire, et ſeulement plus confuſe. Demandez au père *Mallebranche* ce que c'eſt que l'homme; il vous répondra que c'eſt une ſubſtance faite à l'image de DIEU, fort gâtée depuis le péché originel, cependant plus unie à DIEU qu'à ſon corps, voyant tout en DIEU, penſant, ſentant tout en DIEU.

Paſcal regarde le monde entier comme un aſſemblage de méchans et de malheureux,

créés pour être damnés, parmi lesquels cependant DIEU a choisi de toute éternité quelques ames, c'est-à-dire une sur cinq ou six millions pour être sauvée.

L'un dit : l'homme est une ame unie à un corps ; et quand le corps est mort, l'ame vit toute seule pour jamais.

L'autre assure que l'homme est un corps qui pense nécessairement ; et ni l'un ni l'autre ne prouvent ce qu'ils avancent. Je voudrais, dans la recherche de l'homme, me conduire comme je fais dans l'étude de l'astronomie : ma pensée se transporte quelquefois hors du globe de la terre, de dessus laquelle tous les mouvemens célestes paraîtraient irréguliers et confus. Et, après avoir observé le mouvement des planètes, comme si j'étais dans le soleil, je compare les mouvemens apparens que je vois sur la terre avec les mouvemens véritables que je verrais si j'étais dans le soleil. De même je vais tâcher, en étudiant l'homme, de me mettre d'abord hors de sa sphère et hors d'intérêt, et de me défaire de tous les préjugés d'éducation, de patrie, et sur-tout des préjugés de philosophe.

Je suppose, par exemple, que, né avec la faculté de penser et de sentir que j'ai présentement, et n'ayant point la forme humaine, je descends du globe de Mars ou de Jupiter.

Je peux porter une vue rapide ſur tous les ſiècles, tous les pays, et par conſéquent ſur toutes les ſottiſes de ce petit globe.

Cette ſuppoſition eſt auſſi aiſée à faire pour le moins, que celle que je fais quand je m'imagine être dans le ſoleil pour conſidérer de-là les ſeize planètes qui roulent régulièrement dans l'eſpace autour de cet aſtre.

CHAPITRE PREMIER.

Des différentes eſpèces d'hommes.

DESCENDU ſur ce petit amas de boue, et n'ayant pas plus de notion de l'homme, que l'homme en a des habitans de Mars ou de Jupiter, je débarque vers les côtes de l'Océan, dans le pays de la Cafrerie, et d'abord je me mets à chercher un *homme*. Je vois des ſinges, des éléphans, des nègres, qui ſemblent tous avoir quelque lueur d'une raiſon imparfaite. Les uns et les autres ont un langage que je n'entends point, et toutes leurs actions paraiſſent ſe rapporter également à une certaine fin. Si je jugeais des choſes par le premier effet qu'elles font ſur moi, j'aurais du penchant à croire d'abord que de tous ces êtres, c'eſt l'éléphant qui eſt l'animal raiſonnable; mais pour

ne

ne rien décider trop légèrement, je prends des petits de ces différentes bêtes ; j'examine un enfant nègre de ſix mois, un petit éléphant, un petit ſinge, un petit lion, un petit chien ; je vois, à ne pouvoir douter, que ces jeunes animaux ont incomparablement plus de force et d'adreſſe, qu'ils ont plus d'idées, plus de paſſions, plus de mémoire que le petit nègre, qu'ils expriment bien plus ſenſiblement tous leurs déſirs ; mais au bout de quelque temps, le petit nègre a tout autant d'idées qu'eux tous. Je m'aperçois même que ces animaux nègres ont entre eux un langage bien mieux articulé encore, et bien plus variable que celui des autres bêtes. J'ai eu le temps d'apprendre ce langage ; et enfin, à force de conſidérer le petit degré de ſupériorité qu'ils ont à la longue ſur les ſinges et ſur les éléphans, j'ai haſardé de juger, qu'en effet c'eſt-là *l'homme ;* et je me ſuis fait à moi-même cette définition :

L'homme eſt un animal noir qui a de la laine ſur la tête, marchant ſur deux pattes, preſque auſſi adroit qu'un ſinge, moins fort que les autres animaux de ſa taille, ayant un peu plus d'idées qu'eux, et plus de facilité pour les exprimer ; ſujet d'ailleurs à toutes les mêmes néceſſités, naiſſant, vivant et mourant tout comme eux.

Après avoir paſſé quelque temps parmi cette

eſpèce, je paſſe dans les régions maritimes des Indes orientales. Je ſuis ſurpris de ce que je vois : les éléphans, les lions, les ſinges, les perroquets, n'y ſont pas tout à fait les mêmes que dans la Cafrerie, mais l'homme y paraît abſolument différent : ils ſont d'un beau jaune, n'ont point de laine, leur tête eſt couverte de grands crins noirs. Ils paraiſſent avoir ſur toutes les choſes des idées contraires à celles des nègres. Je ſuis donc forcé de changer ma définition, et de ranger la nature humaine ſous deux eſpèces : la jaune avec des crins, et la noire avec de la laine.

Mais à Batavia, Goa et Surate, qui ſont les rendez-vous de toutes les nations, je vois une grande multitude d'européans qui ſont blancs et qui n'ont ni crins ni laine, mais des cheveux blonds fort déliés avec de la barbe au menton. On m'y montre auſſi beaucoup d'américains qui n'ont point de barbe ; voilà ma définition et mes eſpèces d'hommes bien augmentées.

Je rencontre à Goa une eſpèce encore plus ſingulière que toutes celles-ci ; c'eſt un homme vêtu d'une longue ſoutane noire, et qui ſe dit fait pour inſtruire les autres. Tous ces différens hommes, me dit-il, que vous voyez ſont tous nés d'un même père ; et de-là il me conte une longue hiſtoire. Mais ce que me dit cet animal

me paraît fort fuſpect. Je m'informe ſi un nègre et une négreſſe, à la laine noire et au nez épaté, font quelquefois des enfans blancs, portant cheveux blonds et ayant un nez aquilin et des yeux bleus; ſi des nations ſans barbe ſont ſorties des peuples barbus, et ſi les blancs et les blanches n'ont jamais produit des peuples jaunes. On me répond que non, que les nègres tranſplantés, par exemple, en Allemagne, ne font que des nègres, à moins que les Allemands ne ſe chargent de changer l'eſpèce, et ainſi du reſte. On m'ajoute que jamais homme un peu inſtruit n'a avancé que les eſpèces non mélangées dégéneraſſent, et qu'il n'y a guère que l'abbé *Dubos* qui ait dit cette ſottiſe dans un livre intitulé : *Réflexions ſur la peinture et ſur la poëſie*, &c.

Il me ſemble alors que je ſuis aſſez bien fondé à croire qu'il en eſt des hommes comme des arbres; que les poiriers, les ſapins, les chênes et les abricotiers, ne viennent point d'un même arbre, et que les blancs barbus, les nègres portant laine, les jaunes portant crins, et les hommes ſans barbe, ne viennent pas du même homme. (1)

(1) Toutes ces différentes races d'hommes produiſent enſemble des individus capables de perpétuer, ce qu'on ne peut pas dire des arbres d'eſpèce différente; mais y a-t-il eu un temps où il n'exiſtait qu'un ou deux individus de chaque eſpèce? c'eſt ce que nous ignorons complètement.

CHAPITRE II.

S'il y a un Dieu.

Nous avons à examiner ce que c'eſt que la faculté de penſer dans ces eſpèces d'hommes différentes ; comment lui viennent ſes idées, s'il a une ame diſtincte du corps, ſi cette ame eſt éternelle, ſi elle eſt libre, ſi elle a des vertus et des vices, &c. Mais la plupart de ces idées ont une dépendance de l'exiſtence ou de la non exiſtence d'un Dieu. Il faut, je crois, commencer par ſonder l'abyme de ce grand principe. Dépouillons-nous ici plus que jamais de toute paſſion et de tout préjugé, et voyons de bonne foi ce que notre raiſon peut nous apprendre ſur cette queſtion : *Y a-t-il un Dieu, n'y en a-t-il pas ?*

Je remarque d'abord qu'il y a des peuples qui n'ont aucune connaiſſance d'un Dieu créateur ; ces peuples, à la vérité, ſont barbares, et en très-petit nombre : mais enfin ce ſont des hommes ; et ſi la connaiſſance d'un Dieu était néceſſaire à la nature humaine, les ſauvages hottentots auraient une idée auſſi ſublime que nous d'un Etre ſuprême. Bien plus, il n'y a aucun enfant chez les peuples policés qui

ait dans ſa tête la moindre idée d'un Dieu. On la leur imprime avec peine ; ils prononcent le mot de *Dieu* ſouvent toute leur vie ſans y attacher aucune notion fixe ; vous voyez d'ailleurs que les idées de Dieu diffèrent autant chez les hommes que leurs religions et leurs lois, ſur quoi je ne puis m'empêcher de faire cette réflexion : eſt-il poſſible que la connaiſſance d'un Dieu, notre créateur, notre conſervateur, notre tout, ſoit moins néceſſaire à l'homme qu'un nez et cinq doigts ? tous les hommes naiſſent avec un nez et cinq doigts, et aucun ne naît avec la connaiſſance de Dieu : que cela ſoit déplorable ou non, telle eſt certainement la condition humaine.

Voyons ſi nous acquérons, avec le temps, la connaiſſance d'un Dieu, de même que nous parvenons aux notions mathématiques et à quelques idées métaphyſiques. Que pouvons-nous mieux faire, dans une recherche ſi importante, que de peſer ce qu'on peut dire pour et contre, de nous décider pour ce qui nous paraîtra plus conforme à notre raiſon ?

Sommaire des raiſons en faveur de l'exiſtence de Dieu.

Il y a deux manières de parvenir à la notion d'un être qui préſide à l'univers. La plus naturelle et la plus parfaite pour les capacités communes, eſt de conſidérer non-ſeulement l'ordre qui eſt dans l'univers, mais la fin à laquelle chaque choſe paraît ſe rapporter. On a compoſé ſur cette ſeule idée beaucoup de gros livres, et tous ces gros livres enſemble ne contiennent rien de plus que cet argument-ci: Quand je vois une montre dont l'aiguille marque les heures, je conclus qu'un être intelligent a arrangé les reſſorts de cette machine, afin que l'aiguille marquât les heures. Ainſi, quand je vois les reſſorts du corps humain, je conclus qu'un être intelligent a arrangé ces organes pour être reçus et nourris neuf mois dans la matrice; que les yeux ſont donnés pour voir, les mains pour prendre, &c. Mais de ce ſeul argument je ne peux conclure autre choſe, ſinon qu'il eſt probable qu'un être intelligent et ſupérieur a préparé et façonné la matière avec habileté; mais je ne peux conclure de cela ſeul, que cet être ait fait la matière avec rien, et qu'il ſoit infini en tout ſens. J'ai beau chercher dans mon eſprit la connexion de ces idées: *Il eſt probable que je ſuis l'ouvrage d'un*

être plus puiſſant que moi; donc cet être exiſte de toute éternité ; donc il a créé tout ; donc il eſt infini , &c. Je ne vois pas la chaîne qui mène droit à cette concluſion ; je vois ſeulement qu'il y a quelque choſe de plus puiſſant que moi, et rien de plus.

Le ſecond argument eſt plus métaphyſique, moins fait pour être ſaiſi par les eſprits groſſiers, et conduit à des connaiſſances bien plus vaſtes ; en voici le précis :

J'exiſte, donc quelque choſe exiſte. Si quelque choſe exiſte, quelque choſe a donc exiſté de toute éternité ; car ce qui eſt , ou eſt par lui-même , ou a reçu ſon être d'un autre. S'il eſt par lui-même , il eſt néceſſairement, il a toujours été néceſſairement, et c'eſt DIEU ; s'il a reçu ſon être d'un autre , et ce ſecond d'un troiſième, celui dont ce dernier a reçu ſon *être*, doit néceſſairement être Dieu. Car vous ne pouvez concevoir qu'un être donne l'être à un autre , s'il n'a le pouvoir de créer ; de plus , ſi vous dites qu'une choſe reçoit , je ne dis pas la forme , mais ſon exiſtence d'une autre choſe , et celle-là d'une troiſième ; cette troiſième d'une autre encore , et ainſi en remontant juſqu'à l'infini , vous dites une abſurdité. Car tous ces êtres alors n'auront aucune cauſe de leur exiſtence. Pris tous enſemble, ils n'ont aucune cauſe externe de leur exiſtence ; pris

chacun en particulier, ils n'en ont aucune interne ; c'eſt-à-dire, pris tous enſemble, ils ne doivent leur exiſtence à rien ; pris chacun en particulier, aucun n'exiſte par ſoi-même : donc aucun ne peut exiſter néceſſairement.

Je ſuis donc réduit à avouer qu'il y a un être qui exiſte néceſſairement par lui-même de toute éternité, et qui eſt l'origine de tous les autres êtres. Delà il ſuit eſſentiellement que cet être eſt infini en durée, en immenſité, en puiſſance ; car qui peut le borner ? Mais, me direz-vous, le monde matériel eſt préciſément cet être que nous cherchons. Examinons de bonne foi ſi la choſe eſt probable.

Si ce monde matériel eſt exiſtant par lui-même d'une néceſſité abſolue, c'eſt une contradiction dans les termes que de ſuppoſer que la moindre partie de cet univers puiſſe être autrement qu'elle eſt, car ſi elle eſt en ce moment d'une néceſſité abſolue, ce mot ſeul exclut toute autre manière d'être : or, certainement cette table ſur laquelle j'écris, cette plume dont je me ſers, n'ont pas toujours été ce qu'elles ſont ; ces penſées que je trace ſur le papier, n'exiſtaient pas même il y a un moment, donc elles n'exiſtent pas néceſſairement. Or, ſi chaque partie n'exiſte pas d'une néceſſité abſolue, il eſt donc impoſſible que le tout exiſte par lui-même. Je produis du

mouvement,

mouvement, donc le mouvement n'exiſtait pas auparavant; donc le mouvement n'eſt pas eſſentiel à la matière ; donc la matière le reçoit d'ailleurs ; donc il y a un Dieu qui le lui donne. De même l'intelligence n'eſt pas eſſentielle à la matière ; car un rocher ou du froment ne penſent point. De qui donc les parties de la matière qui penſent et qui ſentent auront-elles reçu la ſenſation et la penſée? ce ne peut être d'elles-mêmes, puiſqu'elles ſentent malgré elles ; ce ne peut être de la matière en général, puiſque la penſée et la ſenſation ne ſont point de la matière ; elles ont donc reçu ces dons de la main d'un Etre ſuprême, intelligent, infini, et la cauſe originaire de tous les êtres.

Voilà en peu de mots les preuves de l'exiſtence d'un Dieu, et le précis de pluſieurs volumes ; précis que chaque lecteur peut étendre à ſon gré.

Voici avec autant de briéveté les objections qu'on peut faire à ce ſyſtême.

Difficultés ſur l'exiſtence de DIEU.

1°. Si DIEU n'eſt pas ce monde matériel, il l'a créé; (ou bien, ſi vous voulez, il a donné à quelque autre être le pouvoir de le créer, ce qui revient au même) mais en feſant ce monde, ou il l'a tiré du néant, ou il l'a tiré

de ſon propre être divin. Il ne peut l'avoir tiré du néant qui n'eſt rien ; il ne peut l'avoir tiré de ſoi, puiſque ce monde en ce cas ſerait eſſentiellement partie de l'eſſence divine ; donc je ne puis avoir d'idée de la création, donc je ne dois point admettre la création.

2°. DIEU aurait fait ce monde ou néceſſairement ou librement ; s'il l'a fait par néceſſité, il a dû toujours l'avoir fait ; car cette néceſſité eſt éternelle ; donc en ce cas le monde ſerait éternel et créé, ce qui implique contradiction. Si DIEU l'a fait librement par pur choix, ſans aucune raiſon antécédente, c'eſt encore une contradiction ; car c'eſt ſe contredire que de ſuppoſer l'être infiniment ſage, feſant tout ſans aucune raiſon qui le détermine, et l'être infiniment puiſſant, ayant paſſé une éternité ſans faire le moindre uſage de ſa puiſſance.

3°. S'il paraît à la plupart des hommes qu'un être intelligent a imprimé le ſceau de la ſageſſe ſur toute la nature, et que chaque choſe ſemble être faite pour une certaine fin, il eſt encore plus vrai aux yeux des philoſophes, que tout ſe fait dans la nature par les lois éternelles, indépendantes et immuables, des mathématiques ; la conſtruction et la durée du corps humain ſont une ſuite de l'équilibre des liqueurs et de la force des léviers. Plus on fait de découvertes dans la ſtructure de l'univers,

plus on le trouve arrangé, depuis les étoiles jusqu'au ciron, selon les lois mathématiques. Il est donc permis de croire que ces lois ayant opéré par leur nature, il en résulte des effets nécessaires que l'on prend pour les déterminations arbitraires d'un pouvoir intelligent. Par exemple, un champ produit de l'herbe, parce que telle est la nature de son terrain arrosé par la pluie, et non pas parce qu'il y a des chevaux qui ont besoin de foin et d'avoine ; ainsi du reste.

4°. Si l'arrangement des parties de ce monde, et tout ce qui se passe parmi les êtres qui ont la vie sentante et pensante, prouvait un créateur et un maître, il prouverait encore mieux un être barbare : car si l'on admet des causes finales, on sera obligé de dire que DIEU infiniment sage et infiniment bon a donné la vie à toutes les créatures pour être dévorées les unes par les autres. En effet, si l'on considère tous les animaux, on verra que chaque espèce a un instinct irrésistible, qui le force à détruire une autre espèce. A l'égard des misères de l'homme, il y a de quoi faire des reproches à la divinité pendant toute notre vie. On a beau nous dire que la sagesse et la bonté de DIEU ne sont point faites comme la nôtre ; cet argument ne sera d'aucune force sur l'esprit de bien des gens, qui répondront qu'ils ne

peuvent juger de la juſtice que par l'idée même qu'on ſuppoſe que DIEU leur en a donnée, que l'on ne peut meſurer qu'avec la meſure que l'on a, et qu'il eſt auſſi impoſſible que nous ne croyons pas très-barbare un être qui ſe conduirait comme un homme barbare, qu'il eſt impoſſible que nous ne penſions pas qu'un être quelconque a ſix pieds, quand nous l'avons meſuré avec une toiſe, et qu'il nous paraît avoir cette grandeur.

Si on nous réplique, ajouteront-ils, que notre meſure eſt fautive, on nous dira une choſe qui ſemble impliquer contradiction; car c'eſt DIEU lui-même qui nous aura donné cette fauſſe idée : donc DIEU ne nous aura faits que pour nous tromper. Or, c'eſt dire qu'un être qui ne peut avoir que des perfections, jette ſes créatures dans l'erreur, qui eſt, à proprement parler, la ſeule imperfection : c'eſt viſiblement ſe contredire. Enfin les matérialiſtes finiront par dire : Nous avons moins d'abſurdités à dévorer dans le ſyſtême de l'athéiſme que dans celui du déiſme; car d'un côté il faut, à la vérité, que nous concevions éternel et infini ce monde que nous voyons; mais de l'autre, il faut que nous imaginions un autre être infini et éternel, et que nous y ajoutions la création dont nous ne pouvons avoir d'idée. Il nous eſt donc plus facile,

concluront-ils, de ne pas croire un DIEU, que de le croire.

Réponſe à ces objections.

LES argumens contre la création ſe réduiſent à montrer qu'il nous eſt impoſſible de la concevoir, c'eſt-à-dire d'en concevoir la manière, mais non pas qu'elle ſoit impoſſible en ſoi ; car pour que la création fût impoſſible, il faudrait d'abord prouver qu'il eſt impoſſible qu'il y ait un Dieu ; mais bien loin de prouver cette impoſſibilité, on eſt obligé de reconnaître qu'il eſt impoſſible qu'il n'exiſte pas. Cet argument qu'il faut qu'il y ait hors de nous un être infini, éternel, immenſe, tout-puiſſant, libre, intelligent, et les ténèbres qui accompagnent cette lumière, ne ſervent qu'à montrer que cette lumière exiſte ; car de cela même qu'un être infini nous eſt démontré, il nous eſt démontré auſſi qu'il doit être impoſſible à un être fini de le comprendre.

Il me ſemble qu'on ne peut faire que des ſophiſmes et dire des abſurdités, quand on veut s'efforcer de nier la néceſſité d'un être exiſtant par lui-même, ou lorſqu'on veut ſoutenir que la matière eſt cet être. Mais lorſqu'il s'agit d'établir et de diſcuter les attributs de cet être dont l'exiſtence eſt démontrée, c'eſt tout autre choſe.

Les maîtres dans l'art de raifonner, les *Locke*, les *Clarke* nous difent : *Cet être eft un être intelligent ; car celui qui a tout produit, doit avoir toutes les perfections qu'il a mifes dans ce qu'il a produit, fans quoi l'effet ferait plus parfait que la caufe :* ou bien d'une autre manière : *Il y aurait dans l'effet une perfection qui n'aurait été produite par rien, ce qui eft vifiblement abfurde :* Clarke 39, Locke. *Donc, puifqu'il y a des êtres intelligens, et que la matière n'a pu fe donner la faculté de penfer, il faut que l'être exiftant par lui-même, que* DIEU *foit un être intelligent.* Mais ne pourrait-on pas rétorquer cet argument, et dire : *Il faut que* DIEU *foit matière*, puifqu'il y a des êtres matériels ; car fans cela la matière n'aura été produite par rien, et une caufe aura produit un effet dont le principe n'était pas en elle. On a cru éluder cet argument en gliffant le mot de perfection ; M. *Clarke* femble l'avoir prévenu, mais il n'a pas ofé le mettre dans tout fon jour ; il fe fait feulement cette objection : *On dira que* DIEU *a bien communiqué la divifibilité et la figure à la matière, quoiqu'il ne foit ni figuré ni divifible :* et il fait à cette objection une réponfe très-folide et très-aifée, c'eft que la divifibilité, la figure, font des qualités négatives et des limitations ; et que, quoiqu'une caufe ne puiffe communiquer à fon effet aucune perfection qu'elle n'a pas, l'effet

peut cependant avoir, et doit néceſſairement avoir des limitations, des imperfections que la cauſe n'a pas. Mais qu'eût répondu M. *Clarke* à celui qui lui aurait dit : *La matière n'eſt point un être négatif, une limitation, une imperfection, c'eſt un être réel poſitif, qui a ſes attributs tout comme l'eſprit; or, comment* DIEU *aura-t-il pu produire un être matériel, s'il n'eſt pas matériel?* Il faut donc ou que vous avouiez que la cauſe peut communiquer quelque choſe de poſitif qu'elle n'a pas, ou que la matière n'a point de cauſe de ſon exiſtence ; ou enfin que vous ſouteniez que la matière eſt une pure négation et une limitation ; ou bien ſi ces trois partis ſont abſurdes, il faut que vous avouiez que l'exiſtence des êtres intelligens ne prouve pas plus que l'être exiſtant par lui-même eſt un être intelligent, que l'exiſtence des êtres matériels ne prouve que l'être par lui-même eſt matière ; car la choſe eſt abſolument ſemblable : on dira la même choſe du mouvement. A l'égard du mot de *perfection*, on en abuſe ici viſiblement; car qui oſera dire que la matière eſt une imperfection et la penſée une perfection? Je ne crois pas que perſonne oſe décider ainſi de l'eſſence des choſes. Et puis, que veut dire *perfection*? eſt-ce perfection par rapport à DIEU, ou par rapport à nous?

Je ſais que l'on peut dire que cette opinion

ramenerait au ſpinoſiſme ; à cela je pourrais répondre que je n'y puis que faire, et que mon raiſonnement, s'il eſt bon, ne peut devenir mauvais par les conſéquences qu'on en peut tirer. Mais de plus, rien ne ſerait plus faux que cette conſéquence ; car cela prouverait ſeulement que notre intelligence ne reſſemble pas plus à l'intelligence de DIEU, que notre manière d'être étendu ne reſſemble à la manière dont DIEU remplit l'eſpace. DIEU n'eſt point dans le cas des cauſes que nous connaiſſons ; il a pu créer l'eſprit et la matière, ſans être ni matière ni eſprit ; ni l'un ni l'autre ne dérivent de lui, mais ſont créés par lui. Je ne connais pas le *quomodò*, il eſt vrai ; j'aime mieux m'arrêter que de m'égarer ; ſon exiſtence m'eſt démontrée ; mais pour ſes attributs et ſon eſſence, il m'eſt, je crois, démontré que je ne ſuis pas fait pour les comprendre.

Dire que DIEU n'a pu faire ce monde ni néceſſairement ni librement, n'eſt qu'un ſophiſme qui tombe de lui-même dès qu'on a prouvé qu'il y a un DIEU, et que le monde n'eſt pas DIEU ; et cette objection ſe réduit ſeulement à ceci : Je ne puis comprendre que DIEU ait créé l'univers plutôt dans un temps que dans un autre ; donc il ne l'a pu créer. C'eſt comme ſi l'on diſait : Je ne puis comprendre pourquoi un tel homme ou un tel

cheval n'a pas exiſté mille ans auparavant ; donc leur exiſtence eſt impoſſible. De plus, la volonté libre de DIEU eſt une raiſon ſuffiſante du temps dans lequel il a voulu créer le monde. Si DIEU exiſte, il eſt libre ; et il ne le ſerait pas s'il était toujours déterminé par une raiſon ſuffiſante, et ſi ſa volonté ne lui en ſervait pas. D'ailleurs cette raiſon ſuffiſante ſerait-elle dans lui ou hors de lui ? Si elle eſt hors de lui, il ne ſe détermine donc pas librement, ſi elle eſt en lui, qu'eſt-ce autre choſe que ſa volonté ?

Les lois mathématiques ſont immuables, il eſt vrai : mais il n'était pas néceſſaire que telles lois fuſſent préférées à d'autres. Il n'était pas néceſſaire que la terre fût placée où elle eſt ; aucune loi mathématique ne peut agir par elle-même, aucune n'agit ſans mouvement ; le mouvement n'exiſte point par lui-même, donc il faut recourir à un premier moteur. J'avoue que les planètes, placées à telle diſtance du ſoleil, doivent parcourir leurs orbites ſelon les lois qu'elles obſervent, que même leur diſtance peut être réglée par la quantité de matière qu'elles renferment. Mais pourra-t-on dire qu'il était néceſſaire qu'il y eût telle quantité de matière dans chaque planète, qu'il y eût un certain nombre d'étoiles, que ce nombre ne peut être augmenté ni diminué,

que ſur la terre il eſt d'une néceſſité abſolue et inhérente dans la nature des choſes qu'il y eût un certain nombre d'êtres ? non, ſans doute, puiſque ce nombre change tous les jours : donc toute la nature, depuis l'étoile la plus éloignée juſqu'à un brin d'herbe, doit être ſoumiſe à un premier moteur.

Quant à ce qu'on objecte, qu'un pré n'eſt pas eſſentiellement fait pour des chevaux, &c. on ne peut conclure delà qu'il n'y ait point de cauſe finale, mais ſeulement que nous ne connaiſſons pas toutes les cauſes finales. Il faut ici ſur-tout raiſonner de bonne foi et ne point chercher à ſe tromper ſoi-même ; quand on voit une choſe qui a toujours le même effet, qui n'a uniquement que cet effet, qui eſt compoſée d'une infinité d'organes, dans leſquels il y a une infinité de mouvemens qui tous concourent à la même production ; il me ſemble qu'on ne peut, ſans une ſecrète répugnance, nier une cauſe finale. Le germe de tous les végétaux, de tous les animaux eſt dans ce cas : ne faut-il pas être un peu hardi pour dire que tout cela ne ſe rapporte à aucune fin ?

Je conviens qu'il n'y a point de démonſtration proprement dite, qui prouve que l'eſtomac eſt fait pour digérer, comme il n'y a point de démonſtration qu'il fait jour ; mais les

matérialiftes font bien loin de pouvoir démontrer auffi que l'eftomac n'eft pas fait pour digérer ; qu'on juge feulement avec équité, comme on juge des chofes dans le cours ordinaire, quelle eft l'opinion la plus probable.

A l'égard des reproches d'injuftice et de cruauté qu'on fait à DIEU, je réponds d'abord que, fuppofé qu'il y ait un mal moral, (ce qui me paraît une chimère) ce mal moral eft tout auffi impoffible à expliquer dans le fyftême de la matière que dans celui d'un DIEU. Je réponds enfuite que nous n'avons d'autres idées de la juftice que celles que nous nous fommes formées de toute action utile à la fociété, et conformes aux lois établies par nous, pour le bien commun ; or cette idée n'étant qu'une idée de relation d'homme à homme, elle ne peut avoir aucune analogie avec DIEU. Il eft tout auffi abfurde de dire de DIEU, en ce fens, que DIEU eft jufte ou injufte, que de dire DIEU eft bleu ou quarré.

Il eft donc infenfé de reprocher à DIEU que les mouches foient mangées par les araignées, et que les hommes ne vivent que quatre-vingts ans, qu'ils abufent de leur liberté pour fe détruire les uns les autres, qu'ils aient des maladies, des paffions cruelles, &c. ; car nous n'avons certainement aucune idée que les hommes et les mouches duffent être éternels.

Pour bien aſſurer qu'une choſe eſt mal, il faut voir en même temps qu'on pourrait mieux faire. Nous ne pouvons certainement juger qu'une machine eſt imparfaite que par l'idée de la perfection qui lui manque : nous ne pouvons, par exemple, juger que les trois côtés d'un triangle ſont inégaux, ſi nous n'avons l'idée d'un triangle équilatéral : nous ne pouvons dire qu'une montre eſt mauvaiſe, ſi nous n'avons une idée diſtincte d'un certain nombre d'eſpaces égaux, que l'aiguille de cette montre doit également parcourir. Mais qui aura une idée ſelon laquelle ce monde-ci déroge à la ſageſſe divine ?

Dans l'opinion qu'il y a un Dieu, il ſe trouve des difficultés ; mais dans l'opinion contraire, il y a des abſurdités ; et c'eſt ce qu'il faut examiner avec application, en feſant un petit précis de ce qu'un matérialiſte eſt obligé de croire.

Conſéquences néceſſaires de l'opinion des matérialiſtes.

Il faut qu'ils diſent que le monde exiſte néceſſairement et par lui-même, de ſorte qu'il y aurait de la contradiction dans les termes, à dire qu'une partie de la matière pourrait n'exiſter pas, ou pourrait exiſter autrement

qu'elle eſt : il faut qu'ils diſent que le monde matériel a en ſoi eſſentiellement la penſée et le ſentiment ; car il ne peut les acquérir, puiſqu'en ce cas ils lui viendraient de rien ; il ne peut les avoir d'ailleurs, puiſqu'il eſt ſuppoſé être tout ce qui eſt. Il faut donc que cette penſée et ce ſentiment lui ſoient inhérens comme l'étendue, la diviſibilité, la capacité du mouvement, ſont inhérentes à la matière ; et il faut avec cela confeſſer qu'il n'y a qu'un petit nombre de parties qui aient ce ſentiment et cette penſée eſſentielle au total du monde ; que ces ſentimens et ces penſées, quoiqu'inhérens dans la matière, périſſent cependant à chaque inſtant ; ou bien il faudra avancer qu'il y a une ame du monde qui ſe répand dans les corps organiſés ; et alors il faudra que cette ame ſoit autre choſe que le monde. Ainſi de quelque côté qu'on ſe tourne, on ne trouve que des chimères qui ſe détruiſent.

Les matérialiſtes doivent encore ſoutenir que le mouvement eſt eſſentiel à la matière. Ils ſont par-là réduits à dire que le mouvement n'a jamais pu ni ne pourra jamais augmenter ni diminuer : ils ſeront forcés d'avancer que cent mille hommes qui marchent à la fois, et cent coups de canon que l'on tire, ne produiſent aucun mouvement nouveau dans la nature. Il faudra encore qu'ils aſſurent qu'il

n'y a aucune liberté, et par-là qu'ils détruisent tous les liens de la société, et qu'ils croient une fatalité tout auſſi difficile à comprendre que la liberté, mais qu'eux-mêmes démentent dans la pratique. Qu'un lecteur équitable, ayant mûrement peſé le pour et le contre de l'exiſtence d'un Dieu créateur, voie à préſent de quel côté eſt la vraiſemblance.

Après nous être ainſi traînés de doute en doute, et de concluſion en concluſion, juſqu'à pouvoir regarder cette propoſition *y a-t-il un Dieu* comme la choſe la plus vraiſemblable que les hommes puiſſent penſer, et après avoir vu que la propoſition contraire eſt une des plus abſurdes, il ſemble naturel de rechercher quelle relation il y a entre DIEU et nous, de voir ſi DIEU a établi des lois pour les êtres penſans, comme il y a des lois mécaniques pour les êtres matériels; d'examiner s'il y a une morale, et ce qu'elle peut être; s'il y a une religion établie par DIEU même. Ces queſtions ſont ſans doute d'une importance à qui tout céde, et les recherches dans leſquelles nous amuſons notre vie, ſont bien frivoles en comparaiſon; mais ces queſtions ſeront plus à leur place, quand nous conſidérerons l'homme comme un animal ſociable.

Examinons d'abord comment lui viennent ſes idées, et comme il penſe, avant de voir quel uſage il fait, ou doit faire de ſes penſées.

CHAPITRE III.

Que toutes les idées viennent par les ſens.

QUICONQUE ſe rendra un compte fidèle de tout ce qui s'eſt paſſé dans ſon entendement, avouera ſans peine que ſes ſens lui ont fourni toutes ſes idées : mais des philoſophes qui ont abuſé de leur raiſon, ont prétendu que nous avions des idees innées ; et ils ne l'ont aſſuré que ſur le même fondement qu'ils ont dit, que DIEU avait pris des cubes de matière, et les avait froiſſés l'un contre l'autre pour former ce monde viſible. Ils ont forgé des ſyſtêmes avec leſquels ils ſe flattaient de pouvoir haſarder quelque explication apparente des phénomènes de la nature. Cette manière de philoſopher eſt encore plus dangereuſe que le jargon mépriſable de l'école. Car ce jargon étant abſolument vide de ſens, il ne faut qu'un peu d'attention à un eſprit droit pour en apercevoir tout d'un coup le ridicule, et pour chercher ailleurs la vérité : mais une hypothèſe ingénieuſe et hardie, qui a d'abord quelque lueur de vraiſemblance, intéreſſe l'orgueil humain à la croire ; l'eſprit s'applaudit de ces principes ſubtils, et ſe ſert de toute ſa ſagacité pour les défendre. Il eſt clair qu'il

ne faut jamais faire d'hypothèſe ; il ne faut point dire : Commençons par inventer des principes avec leſquels nous tâcherons de tout expliquer. Mais il faut dire : Feſons exactement l'analyſe des choſes, et enſuite nous tâcherons de voir avec beaucoup de défiance ſi elles ſe rapportent avec quelques principes. Ceux qui ont fait le roman des idées innées, ſe ſont flattés qu'ils rendraient raiſon des idées de l'infini, de l'immenſité de DIEU, et de certaines notions métaphyſiques qu'ils ſuppoſaient être communes à tous les hommes. Mais ſi, avant de s'engager dans ce ſyſtême, ils avaient bien voulu faire réflexion que beaucoup d'hommes n'ont de leur vie la moindre teinture de ces notions, qu'aucun enfant ne les a que quand on les lui donne ; et que, lorſqu'enfin on les a acquiſes, on n'a que des perceptions très-imparfaites, des idées purement négatives, ils auraient eu honte eux-mêmes de leur opinion. S'il y a quelque choſe de démontré hors des mathématiques, c'eſt qu'il n'y a point d'idées innées dans l'homme ; s'il y en avait, tous les hommes en naiſſant auraient l'idée d'un Dieu, et auraient tous la même idée ; ils auraient tous les mêmes notions métaphyſiques : ajoutez à cela l'abſurdité ridicule où l'on ſe jette quand on ſoutient que DIEU nous donne dans le ventre de la

mère des notions qu'il faut entièrement nous enſeigner dans notre jeuneſſe.

Il eſt donc indubitable que nos premières idées ſont nos ſenſations. Petit à petit nous recevons des idées compoſées de ce qui frappe nos organes, notre mémoire retient ces perceptions ; nous les rangeons enſuite ſous des idées générales ; et de cette ſeule faculté que nous avons de compoſer et d'arranger ainſi nos idées, réſultent toutes les vaſtes connaiſſances de l'homme.

Ceux qui objectent que les notions de l'infini en durée, en étendue, en nombre, ne peuvent venir de nos ſens, n'ont qu'à rentrer un inſtant en eux-mêmes : premièrement, ils verront qu'ils n'ont aucune idée complète, et même ſeulement poſitive de l'infini ; mais que ce n'eſt qu'en ajoutant les choſes matérielles les unes aux autres, qu'ils ſont parvenus à connaître qu'ils ne verront jamais la fin de leur compte ; et cette impuiſſance, ils l'ont appelée *infini ;* ce qui eſt bien plutôt un aveu de l'ignorance humaine, qu'une idée au-deſſus de nos ſens. Que ſi l'on objecte qu'il y a un infini réel en géométrie, je réponds que non : on prouve ſeulement que la matière ſera toujours diviſible ; on prouve que tous les cercles poſſibles paſſeront entre deux lignes ; on prouve qu'une infinité de ſurfaces n'a rien

de commun avec une infinité de cubes : mais cela ne donne pas plus l'idée de l'infini, que cette propofition *il y a un Dieu* ne nous donne une idée de ce que c'eft que DIEU.

Mais ce n'eft pas affez de nous être convaincus que nos idées nous viennent toutes par les fens ; notre curiofité nous porte jufqu'à vouloir connaître comment elles nous viennent. C'eft ici que tous les philofophes ont fait de beaux romans ; il était aifé de fe les épargner en confidérant avec bonne foi les bornes de la nature humaine. Quand nous ne pouvons nous aider du compas des mathématiques, ni du flambeau de l'expérience et de la phyfique, il eft certain que nous ne pouvons faire un feul pas. Jufqu'à ce que nous ayons les yeux affez fins pour diftinguer les parties conftituantes de l'or d'avec les parties conftituantes d'un grain de moutarde, il eft bien sûr que nous ne pourrons raifonner fur leurs effences : et jufqu'à ce que l'homme foit d'une autre nature, et qu'il ait des organes pour apercevoir fa propre fubftance et l'effence de fes idées, comme il a des organes pour fentir, il eft indubitable qu'il lui fera impoffible de les connaître. Demander comment nous penfons et comment nous fentons, comment nos mouvemens obéiffent à notre volonté, c'eft demander le fecret du Créateur; nos fens

ne nous fourniſſent pas plus de voies pour arriver à cette connaiſſance, qu'ils ne nous fourniſſent des ailes quand nous déſirons avoir la faculté de voler; et c'eſt ce qui prouve bien, à mon avis, que toutes nos idées nous viennent par les ſens; puiſque, lorſque les ſens nous manquent, les idées nous manquent; auſſi nous eſt-il impoſſible de ſavoir comment nous penſons, par la même raiſon qu'il nous eſt impoſſible d'avoir l'idée d'un ſixième ſens; c'eſt parce qu'il nous manque des organes qui enſeignent ces idées. Voilà pourquoi ceux qui ont eu la hardieſſe d'imaginer un ſyſtême ſur la nature de l'ame et de nos conceptions, ont été obligés de ſuppoſer l'opinion abſurde des idées innées, ſe flattant que, parmi les prétendues idées métaphyſiques deſcendues du ciel dans notre eſprit, il s'en trouverait quelques-unes qui découvriraient ce ſecret impénétrable.

De tous les raiſonneurs hardis qui ſe ſont perdus dans la profondeur de ces recherches, le P. *Mallebranche* eſt celui qui a paru s'égarer de la façon la plus ſublime.

Voici à quoi ſe réduit ſon ſyſtême qui a fait tant de bruit :

Nos perceptions qui nous viennent à l'occaſion des objets, ne peuvent être cauſées par ces objets mêmes, qui certainement n'ont

pas en eux la puiſſance de donner un ſentiment ; elles ne viennent pas de nous-mêmes, car nous ſommes à cet égard auſſi impuiſſans que ces objets ; il faut donc que ce ſoit DIEU qui nous les donne. *Or*, DIEU *eſt le lien des eſprits, et les eſprits ſubſiſtent en lui ;* donc c'eſt en lui que nous avons nos idées, et que nous voyons toutes choſes.

Or, je demande à tout homme qui n'a point d'enthouſiaſme dans la tête, quelle notion claire ce dernier raiſonnement nous donne ?

Je demande ce que veut dire, DIEU *eſt le lien des eſprits ?* et quand même ces mots, *ſentir et voir tout en* DIEU, formeraient en nous une idée diſtincte, je demande ce que nous y gagnerions, et en quoi nous ſerions plus ſavans qu'auparavant ?

Certainement, pour réduire le ſyſtême du P. *Mallebranche* à quelque choſe d'intelligible, on eſt obligé de recourir au ſpinoſiſme, d'imaginer que le total de l'univers eſt DIEU, que ce DIEU agit dans tous les êtres, ſent dans les bêtes, penſe dans les hommes, végète dans les arbres, eſt penſée et caillou, a toutes les parties de lui-même détruites à tout moment, et enfin toutes les abſurdités qui découlent néceſſairement de ce principe.

Les égaremens de tous ceux qui ont voulu approfondir ce qui eſt impénétrable pour nous,

doivent nous apprendre à ne vouloir pas franchir les limites de notre nature. La vraie philosophie eſt de ſavoir s'arrêter où il faut, et de ne jamais marcher qu'avec un guide sûr.

Il reſte aſſez de terrain à parcourir ſans voyager dans les eſpaces imaginaires. Contentons-nous donc de ſavoir par l'expérience appuyée du raiſonnement, ſeule ſource de nos connaiſſances, que nos ſens ſont les portes par leſquelles toutes les idées entrent dans notre entendement; et reſſouvenons-nous bien qu'il nous eſt abſolument impoſſible de connaître le ſecret de cette mécanique, parce que nous n'avons point d'inſtrumens proportionnés à ſes reſſorts.

CHAPITRE IV.

Qu'il y a en effet des objets extérieurs.

On n'aurait point ſongé à traiter cette queſtion, ſi les philoſophes n'avaient cherché à douter des choſes les plus claires, comme ils ſe ſont flattés de connaître les plus douteuſes.

Nos ſens nous font avoir des idées, diſent-ils; mais peut-être que notre entendement reçoit ces perceptions ſans qu'il y ait aucun

objet au dehors. Nous ſavons que pendant le ſommeil nous voyons et nous ſentons des choſes qui n'exiſtent pas; peut-être notre vie eſt-elle un ſonge continuel, et la mort ſera le moment de notre réveil, ou la fin d'un ſonge auquel nul réveil ne ſuccédera.

Nos ſens nous trompent dans la veille même, la moindre altération dans nos organes, nous fait voir quelquefois des objets et entendre des ſons dont la cauſe n'eſt que dans le dérangement de notre corps : il eſt donc très-poſſible qu'il nous arrive toujours ce qui nous arrive quelquefois.

Ils ajoutent que, quand nous voyons un objet, nous apercevons une couleur, une figure, nous entendons des ſons, et il nous a plu de nommer tout cela *les modes de cet objet;* mais la ſubſtance de cet objet, quelle eſt-elle ? c'eſt-là en effet que l'objet échappe à notre imagination ; ce que nous nommons ſi hardiment *la ſubſtance*, n'eſt en effet que l'aſſemblage de ces modes. Dépouillez cet arbre de cette couleur, de cette configuration qui vous donnait l'idée d'un arbre, que lui reſtera-t-il? Or, ce que j'ai appelé *modes*, ce n'eſt autre choſe que mes perceptions; je puis bien dire, *j'ai idée de la couleur verte*, *et d'un corps tellement configuré ;* mais je n'ai aucune preuve que ce corps et cette couleur exiſtent : voilà ce que

dit *Sextus Empiricus*, et à quoi il ne peut trouver de réponſe.

Accordons pour un moment à ces meſſieurs encore plus qu'ils ne demandent ; ils prétendent qu'on ne peut leur prouver qu'il y a des corps ; paſſons-leur qu'ils prouvent eux-mêmes qu'il n'y a point de corps. Que s'enſuivra-t-il de-là ? nous conduirons-nous autrement dans notre vie ? aurons-nous des idées différentes ſur rien ? il faudra ſeulement changer un mot dans ſes diſcours. Lorſque, par exemple, on aura donné quelques batailles, il faudra dire que dix mille hommes ont paru être tués, qu'un tel officier ſemble avoir la jambe caſſée, et qu'un chirurgien paraîtra la lui couper. De même, quand nous aurons faim, nous demanderons l'apparence d'un morceau de pain pour faire ſemblant de digérer.

Mais voici ce que l'on pourrait leur répondre plus ſérieuſement :

1°. Vous ne pouvez pas, en rigueur, comparer la vie à l'état des ſonges, parce que vous ne ſongez jamais en dormant qu'aux choſes dont vous avez eu l'idée étant éveillés ; vous êtes sûrs que vos ſonges ne ſont autre choſe qu'une faible réminiſcence. Au contraire, pendant la veille, lorſque nous avons une ſenſation, nous ne pouvons jamais conclure que ce ſoit par réminiſcence. Si, par exemple, une pierre

en tombant, nous casse l'épaule, il paraît assez difficile que cela se fasse par un effort de mémoire.

2°. Il est très-vrai que nos sens sont souvent trompés ; mais qu'entend-on par-là ? Nous n'avons qu'un sens, à proprement parler, qui est celui du toucher; la vue, le son, l'odorat, ne sont que le tact des corps intermédiaires qui partent d'un corps éloigné. Je n'ai idée des étoiles que par l'attouchement ; et comme cet attouchement de la lumière qui vient frapper mon œil de mille millions de lieues, n'est point palpable, comme l'attouchement de mes mains, et qu'il dépend du milieu que ces corps ont traversé, cet attouchement est ce qu'on nomme improprement *trompeur*, il ne me fait point voir les objets à leur véritable place ; il ne me donne point d'idée de leur grosseur ; aucun même de ces attouchemens qui ne sont point palpables, ne me donne l'idée positive des corps. La première fois que je sens une odeur sans voir l'objet dont elle vient, mon esprit ne trouve aucune relation entre un corps et cette odeur; mais l'attouchement, proprement dit, l'approche de mon corps à un autre, indépendamment de mes autres sens, me donne l'idée de la matière; car lorsque je touche un rocher, je sens bien que je ne puis me mettre à sa place, et que

par

par conſéquent il y a là quelque choſe d'étendu et d'impénétrable. Ainſi ſuppoſé (car que ne ſuppoſe-t-on pas) qu'un homme eût tous les ſens, hors celui du toucher, proprement dit, cet homme pourrait fort bien douter de l'exiſtence des objets extérieurs, et peut-être même ſerait-il long-temps ſans en avoir d'idée; mais celui qui ſerait ſourd et aveugle, et qui aurait le toucher, ne pourrait douter de l'exiſtence des choſes qui lui feraient éprouver de la dureté; et cela parce qu'il n'eſt point de l'eſſence de la matière qu'un corps ſoit coloré ou ſonore, mais qu'il ſoit étendu et impénétrable. Mais que répondront les ſceptiques outrés à ces deux queſtions-ci:

1°. S'il n'y a point d'objets extérieurs, et ſi mon imagination fait tout, pourquoi ſuis-je brûlé en touchant du feu, et ne ſuis-je point brûlé quand, dans un rêve, je crois toucher du feu?

2°. Quand j'écris mes idées ſur ce papier, et qu'un autre homme vient me lire ce que j'écris, comment puis-je entendre les propres paroles que j'ai écrites et penſées, ſi cet autre homme ne me les lit pas effectivement? comment puis-je même les retrouver ſi elles n'y ſont pas? Enfin quelque effort que je faſſe pour douter, je ſuis plus convaincu de l'exiſtence des corps que je ne le ſuis de pluſieurs

vérités géométriques. Ceci paraîtra étonnant, mais je n'y puis que faire ; j'ai beau manquer de démonſtrations géométriques pour prouver que j'ai un père et une mère, et j'ai beau m'avoir démontré, c'eſt-à-dire n'avoir pu répondre à l'argument qui me prouve qu'une infinité de lignes courbes peuvent paſſer entre un cercle et ſa tangente, je ſens bien que, ſi un être tout-puiſſant me venait dire de ces deux propoſitions, *il y a des corps*, *et une infinité de courbes paſſent entre le cercle et ſa tangente*, il y a une propoſition qui eſt fauſſe, devinez laquelle? je devinerais que c'eſt la dernière ; car ſachant bien que j'ai ignoré long-temps cette propoſition, que j'ai eu beſoin d'une attention ſuivie pour en entendre la démonſtration, que j'ai cru y trouver des difficultés, qu'enfin les vérités géométriques n'ont de réalité que dans mon eſprit, je pourrais ſoupçonner que mon eſprit s'eſt trompé.

Quoi qu'il en ſoit, comme mon principal but eſt ici d'examiner l'homme ſociable, et que je ne puis être ſociable s'il n'y a une ſociété, et par conſéquent des objets hors de nous, les pyrrhoniens me permettront de commencer par croire fermement qu'il y a des corps, ſans quoi il faudrait que je refuſaſſe l'exiſtence à ces meſſieurs. (*)

(*) Voyez l'article *Exiſtence* dans l'Encyclopédie : c'eſt le ſeul ouvrage où cette queſtion de l'exiſtence des corps ait été juſqu'ici bien traitée, et elle y eſt complètement réſolue.

CHAPITRE V.

Si l'homme a une ame, et ce que ce peut être.

Nous ſommes certains que nous ſommes matière, que nous ſentons et que nous penſons; nous ſommes perſuadés de l'exiſtence d'un DIEU duquel nous ſommes l'ouvrage, par des raiſons contre leſquelles notre eſprit ne peut ſe révolter. Nous nous ſommes prouvé à nous-mêmes que ce DIEU a créé ce qui exiſte. Nous nous ſommes convaincus qu'il nous eſt impoſſible, et qu'il doit nous être impoſſible de ſavoir comment il nous a donné l'être. Mais pouvons-nous ſavoir ce qui penſe en nous? quelle eſt cette faculté que DIEU nous a donnée? eſt-ce la matière qui ſent et qui penſe? eſt-ce une ſubſtance immatérielle? en un mot, qu'eſt-ce qu'une ame? C'eſt ici où il eſt néceſſaire plus que jamais de me remettre dans l'état d'un être penſant, deſcendu d'un autre globe, n'ayant aucun des préjugés de celui-ci, et poſſédant la même capacité que moi, n'étant point ce qu'on appelle homme, et jugeant de l'homme d'une manière déſintéreſſée.

Si j'étais un être ſupérieur à qui le créateur eût révélé ſes ſecrets, je dirais bientôt, en

voyant l'homme, ce que c'eſt que cet animal; je définirais ſon ame et toutes ſes facultés en connaiſſance de cauſe, avec autant de hardieſſe que l'ont défini tant de philoſophes qui n'en ſavaient rien; mais avouant mon ignorance et eſſayant ma faible raiſon, je ne puis faire autre choſe que de me ſervir de la voie de l'analyſe, qui eſt le bâton que la nature a donné aux aveugles: j'examine tout partie à partie, et je vois enſuite ſi je puis juger du total. Je me ſuppoſe donc arrivé en Afrique, et entouré de nègres, de hottentots et d'autres animaux. Je remarque d'abord que les organes de la vie ſont les mêmes chez eux tous, les opérations de leurs corps partent tous des mêmes principes de vie; ils ont tous à mes yeux mêmes déſirs, mêmes paſſions, mêmes beſoins; ils les expriment tous chacun dans leurs langues. La langue que j'entends la première eſt celle des animaux, cela ne peut être autrement; les ſons par leſquels ils s'expriment, ne ſemblent point arbitraires, ce ſont des caractères vivans de leurs paſſions; ces ſignes portent l'empreinte de ce qu'ils expriment: le cri d'un chien qui demande à manger, joint à toutes ſes attitudes, a une relation ſenſible à ſon objet; je le diſtingue incontinent des cris et des mouvemens par leſquels il flatte un autre animal, de ceux avec leſquels il chaſſe, et de ceux par leſquels il

ſe plaint ; je diſcerne encore ſi ſa plainte exprime l'anxiété de la ſolitude , ou la douleur d'une bleſſure , ou les impatiences de l'amour. Ainſi , avec un peu d'attention , j'entends le langage de tous les animaux ; ils n'ont aucun ſentiment qu'ils n'expriment ; peut-être n'en eſt-il pas de même de leurs idées : mais comme il paraît que la nature ne leur a donné que peu d'idées, il me ſemble auſſi qu'il était naturel qu'ils euſſent un langage borné , proportionné à leurs perceptions.

Que rencontré-je de différent dans les animaux nègres , que puis-je y voir , ſinon quelques idées et quelques combinaiſons de plus dans la tête , exprimées par un langage différemment articulé ? Plus j'examine tous ces êtres , plus je dois ſoupçonner que ce ſont des eſpèces différentes d'un même genre ; cette admirable faculté de retenir des idées , leur eſt commune à tous ; ils ont tous des ſonges et des images faibles pendant le ſommeil des idées qu'ils ont reçues en veillant ; leur faculté ſentante et penſante croît avec leurs organes , s'affaiblit avec eux , périt avec eux ; que l'on verſe le ſang d'un ſinge et d'un nègre , il y aura bientôt dans l'un et dans l'autre un degré d'épuiſement qui les mettra hors d'état de me reconnaître ; bientôt après , leurs ſens extérieurs n'agiſſent plus , et enfin ils meurent.

Je demande alors ce qui leur donnait la vie, la ſenſation, la penſée ; ce n'était pas leur propre ouvrage, ce n'était pas celui de la matière, comme je me le ſuis déjà prouvé : c'eſt donc DIEU qui avait donné à tous ces corps la puiſſance de ſentir et d'avoir des idées dans des degrés différens, proportionnés à leurs organes : voilà aſſurément ce que je ſoupçonnerai d'abord.

Enfin je vois des hommes qui me paraiſſent ſupérieurs à ces nègres, comme ces nègres le ſont aux ſinges, et comme les ſinges le ſont aux huîtres et aux autres animaux de cette eſpèce.

Des philoſophes me diſent : Ne vous y trompez pas, l'homme eſt entièrement différent des autres animaux ; il a une ame ſpirituelle et immortelle : car (remarquez bien ceci) ſi la penſée eſt un compoſé de la matière, elle doit être néceſſairement cela même dont elle eſt compoſée, elle doit être diviſible, capable de mouvement, &c. ; or la penſée ne peut point ſe diviſer, donc elle n'eſt point un compoſé de la matière ; elle n'a point de parties, elle eſt ſimple, elle eſt immortelle, elle eſt l'ouvrage et l'image d'un DIEU. J'écoute ces maîtres, et je leur réponds toujours avec défiance de moi-même, mais non avec confiance en eux : Si l'homme a une ame telle

que vous l'aſſurez, je dois croire que ce chien et cette taupe en ont une toute pareille. Ils me jurent tous que non. Je leur demande quelle différence il y a donc entre ce chien et eux. Les uns me répondent, ce chien eſt une forme ſubſtantielle; les autres me diſent, n'en croyez rien, les formes ſubſtantielles ſont des chimères; mais ce chien eſt une machine comme un tourne-broche, et rien de plus. Je demande encore aux inventeurs des formes ſubſtantielles ce qu'ils entendent par ce mot, et comme ils ne me répondent que du galimatias, je me retourne vers les inventeurs des tourne-broches, et je leur dis : Si ces bêtes ſont de pures machines, vous n'êtes certainement auprès d'elles que ce qu'une montre à répétition eſt en comparaiſon du tourne-broche dont vous parlez; ou ſi vous avez l'honneur de poſſéder une ame ſpirituelle, les animaux en ont une auſſi, car ils ſont tous ce que vous êtes, ils ont les mêmes organes avec leſquels vous avez des ſenſations; et ſi ces organes ne leur ſervent pas pour la même fin, DIEU, en leur donnant ces organes, aura fait un ouvrage inutile; et DIEU, ſelon vous-mêmes, ne fait rien en vain. Choiſiſſez donc, ou d'attribuer une ame ſpirituelle à une puce, à un ver, à un ciron, ou d'être automate comme eux. Tout ce que ces meſſieurs peuvent me

répondre, c'eſt qu'ils conjecturent que les reſſorts des animaux, qui paraiſſent les organes de leurs ſentimens, ſont néceſſaires à leur vie, et ne ſont chez eux que les reſſorts de la vie; mais cette réponſe n'eſt qu'une ſuppoſition déraiſonnable.

Il eſt certain que pour vivre on n'a beſoin ni de nez, ni d'oreilles, ni d'yeux. Il y a des animaux qui n'ont point de ces ſens, et qui vivent; donc ces organes de ſentiment ne ſont donnés que pour le ſentiment; donc les animaux ſentent comme nous; donc ce ne peut être que par un excès de vanité ridicule que les hommes s'attribuent une ame d'une eſpèce différente de celle qui anime les brutes. Il eſt donc clair juſqu'à préſent que ni les philoſophes, ni moi, ne ſavons ce que c'eſt que cette ame: il m'eſt ſeulement prouvé que c'eſt quelque choſe de commun entre l'animal appellé *homme*, et celui qu'on nomme *bête*. Voyons ſi cette faculté commune à tous ces animaux eſt matière ou non.

Il eſt impoſſible, me dit-on, que la matière penſe. Je ne vois pas cette impoſſibilité. Si la penſée était un compoſé de la matière, comme ils me le diſent, j'avouerais que la penſée devrait être étendue et diviſible; mais ſi la penſée eſt un attribut de DIEU, donné à la matière, je ne vois pas qu'il ſoit néceſſaire

que cet attribut ſoit étendu et diviſible ; car je vois que DIEU a communiqué d'autres propriétés à la matière, leſquelles n'ont ni étendue ni diviſibilité ; le mouvement, la gravitation, par exemple, qui agit ſans corps intermédiaires, et qui agit en raiſon directe de la maſſe et non des ſurfaces, et en raiſon doublée inverſe des diſtances, eſt une qualité réelle démontrée, et dont la cauſe eſt auſſi cachée que celle de la penſée.

En un mot, je ne puis juger que d'après ce que je vois, et ſelon ce qui me paraît le plus probable ; je vois que dans toute la nature les mêmes effets ſuppoſent une même cauſe. Ainſi je juge que la même cauſe agit dans les bêtes et dans les hommes à proportion de leurs organes ; et je crois que ce principe commun aux hommes et aux bêtes eſt un attribut donné par DIEU à la matière. Car ſi ce qu'on appelle *ame* était un être à part, de quelque nature que fût cet être, je devrais croire que la penſée eſt ſon eſſence, ou bien je n'aurais aucune idée de cette ſubſtance. Auſſi tous ceux qui ont admis une ame immatérielle, ont été obligés de dire que cette ame penſe toujours ; mais j'en appelle à la conſcience de tous les hommes : penſent-ils ſans ceſſe ? penſent-ils quand ils dorment d'un ſommeil plein et profond ? les bêtes ont-elles à tout

moment des idées ? quelqu'un qui eſt évanoui a-t-il beaucoup d'idées dans cet état , qui eſt réellement une mort paſſagère ? Si l'ame ne penſe pas toujours , il eſt donc abſurde de reconnaître en l'homme une ſubſtance dont l'eſſence eſt de penſer. Que pourrions-nous en conclure, ſinon que DIEU a organiſé les corps pour penſer comme pour manger et pour digérer ? En m'informant de l'hiſtoire du genre humain , j'apprends que les hommes ont eu long-temps la même opinion que moi ſur cet article. Je lis le plus ancien livre qui ſoit au monde , conſervé par un peuple qui ſe prétend le plus ancien peuple ; ce livre me dit même que DIEU ſemble penſer comme moi ; il m'apprend que DIEU a autrefois donné aux Juifs les lois les plus détaillées que jamais nation ait reçues ; il daigne leur preſcrire juſqu'à la manière dont ils doivent aller à la garde-robe , et il ne leur dit pas un mot de leur ame ; il ne leur parle que des peines et des récompenſes temporelles : cela prouve au moins que l'auteur de ce livre ne vivait pas dans une nation qui crût la ſpiritualité et l'immortalité de l'ame.

On me dit bien que deux mille ans après , DIEU eſt venu apprendre aux hommes que leur ame eſt immortelle ; mais moi qui ſuis d'une autre ſphère , je ne puis m'empêcher

d'être étonné de cette disparate que l'on met sur le compte de DIEU. Il semble étrange à ma raison que DIEU ait fait croire aux hommes le pour et le contre ; mais si c'est un point de révélation où ma raison ne voit goutte, je me tais et j'adore en silence. Ce n'est pas à moi d'examiner ce qui a été révélé ; je remarque seulement que ces livres révélés ne disent point que l'ame soit spirituelle ; ils nous disent seulement qu'elle est immortelle. Je n'ai aucune peine à le croire ; car il paraît aussi possible à DIEU de l'avoir formée (de quelque nature qu'elle soit) pour la conserver que pour la détruire. Ce DIEU qui peut, comme il lui plaît, conserver ou anéantir le mouvement d'un corps, peut assurément faire durer à jamais la faculté de penser dans une partie de ce corps ; s'il nous a dit en effet que cette partie est immortelle, il faut en être persuadé.

Mais de quoi cette ame est-elle faite? c'est ce que l'Etre suprême n'a pas jugé à propos d'apprendre aux hommes. N'ayant donc pour me conduire dans ces recherches, que mes propres lumières, l'envie de connaître quelque chose, et la sincérité de mon cœur, je cherche avec sincérité ce que ma raison me peut découvrir par elle-même ; j'essaie ses forces, non pour la croire capable de porter tous ces poids immenses, mais pour la fortifier par cet

exercice, et pour m'apprendre jufqu'où va fon pouvoir. Ainfi, toujours prêt à céder dès que la révélation me préfentera fes barrières, je continue mes réflexions et mes conjectures uniquement comme philofophe, jufqu'à ce que ma raifon ne puiffe plus avancer.

CHAPITRE VI.

Si ce qu'on appelle ame eſt immortel.

Ce n'eft pas ici le lieu d'examiner fi en effet DIEU a révélé l'immortalité de l'ame. Je me fuppofe toujours un philofophe d'un autre monde que celui-ci, et qui ne juge que par ma raifon. Cette raifon m'a appris que toutes les idées des hommes et des animaux leur viennent par les fens; et j'avoue que je ne peux m'empêcher de rire, lorfqu'on me dit que les hommes auront encore des idées quand ils n'auront plus de fens. Lorfqu'un homme a perdu fon nez, ce nez perdu n'eft non plus une partie de lui-même que l'étoile polaire. Qu'il perde toutes fes parties, et qu'il ne foit plus un homme, n'eft-il pas un peu étrange alors de dire qu'il lui refte le réfultat de tout ce qui a péri : j'aimerais autant dire qu'il boit et mange après fa mort, que de dire qu'il lui

reſte des idées après ſa mort ; l'un n'eſt pas plus inconſéquent que l'autre ; et certainement il a fallu bien des ſiècles avant qu'on ait oſé faire une ſi étonnante ſuppoſition. Je ſais bien, encore une fois, que DIEU ayant attaché à une partie du cerveau la faculté d'avoir des idées, il peut conſerver cette petite partie du cerveau avec ſa faculté ; car de conſerver cette faculté ſans la partie, cela eſt auſſi impoſſible que de conſerver le rire d'un homme ou le chant d'un oiſeau après la mort de l'oiſeau et de l'homme. DIEU peut auſſi avoir donné aux hommes et aux animaux une ame ſimple, immatérielle, et la conſerver indépendamment de leur corps. Cela lui eſt auſſi poſſible que de créer un million de mondes de plus qu'il n'en a créé, de donner aux hommes deux nez et quatre mains, des ailes et des griffes ; mais pour croire qu'il a fait en effet toutes ces choſes poſſibles, il me ſemble qu'il faut les voir.

Ne voyant donc point que l'entendement, la ſenſation de l'homme, ſoit une choſe immortelle ; qui me prouvera qu'elle l'eſt ? Quoi, moi qui ne ſais point quelle eſt la nature de cette choſe, j'affirmerai qu'elle eſt éternelle ! moi qui ſais que l'homme n'était pas hier, j'affirmerai qu'il y a dans cet homme une partie éternelle par ſa nature ! et tandis que

je refuſerai l'immortalité à ce qui anime ce chien, ce perroquet, cette grive, je l'accorderai à l'homme par la raiſon que l'homme le déſire !

Il ſerait bien doux en effet de ſurvivre à ſoi-même, de conſerver éternellement la plus excellente partie de ſon être dans la deſtruction de l'autre, de vivre à jamais avec ſes amis, &c. Cette chimère (à l'enviſager en ce ſeul ſens) ſerait conſolante dans des misères réelles. Voilà peut-être pourquoi on inventa autrefois le ſyſtême de la métempſycoſe ; mais ce ſyſtême a-t-il plus de vraiſemblance que les *Mille et une nuits ?* et n'eſt-il pas un fruit de l'imagination vive et abſurde de la plupart des philoſophes orientaux ? Mais je ſuppoſe, malgré toutes les vraiſemblances, que DIEU conſerve, après la mort de l'homme, ce qu'on appelle ſon *ame*, et qu'il abandonne l'ame de la brute au train de la deſtruction ordinaire de toutes choſes : je demande ce que l'homme y gagnera ; je demande ce que l'eſprit de *Jacques* a de commun avec *Jacques* quand il eſt mort ?

Ce qui conſtitue la perſonne de *Jacques*, ce qui fait que *Jacques* eſt ſoi-même, et le même qu'il était hier à ſes propres yeux, c'eſt qu'il ſe reſſouvient des idées qu'il avait hier, et que dans ſon entendement il unit ſon exiſtence d'hier à celle d'aujourd'hui ; car s'il

avait entièrement perdu la mémoire, ſon exiſtence paſſée lui ſerait auſſi étrangère que celle d'un autre homme; il ne ſerait pas plus le *Jacques* d'hier, la même perſonne, qu'il ne ſerait *Socrate* ou *Céſar*. Or je ſuppoſe que *Jacques*, dans ſa dernière maladie, a perdu abſolument la mémoire, et meurt par conſéquent ſans être ce même *Jacques* qui a vécu : DIEU rendra-t-il à ſon ame cette mémoire qu'il a perdue? créera-t-il de nouveau ces idées qui n'exiſtent plus? en ce cas, ne ſera-ce pas un homme tout nouveau, auſſi différent du premier, qu'un Indien l'eſt d'un Européan?

Mais on peut dire auſſi que *Jacques* ayant entièrement perdu la mémoire avant de mourir, ſon ame pourra la recouvrer de même qu'on la recouvre après l'évanouiſſement ou après un tranſport au cerveau; car un homme qui a entièrement perdu la mémoire dans une grande maladie, ne ceſſe pas d'être le même homme lorſqu'il a recouvré la mémoire : donc l'ame de *Jacques*, s'il en a une, et qu'elle ſoit immortelle par la volonté du Créateur, comme on le ſuppoſe, pourra recouvrer la mémoire après ſa mort, tout comme elle la recouvre après l'évanouiſſement pendant la vie; donc *Jacques* ſera le même homme.

Ces difficultés valent bien la peine d'être

propoſées, et celui qui trouvera une manière ſure de réſoudre l'équation de cette inconnue, ſera, je penſe, un habile homme.

Je n'avance pas davantage dans ces ténèbres ; je m'arrête où la lumière de mon flambeau me manque : c'eſt aſſez pour moi que je voie juſqu'où je peux aller. Je n'aſſure point que j'aie des démonſtrations contre la ſpiritualité et l'immortalité de l'ame ; mais toutes les vraiſemblances ſont contre elles ; et il eſt également injuſte et déraiſonnable de vouloir une démonſtration dans une recherche qui n'eſt ſuſceptible que de conjectures.

Seulement il faut prévenir l'eſprit de ceux qui croiraient la mortalité de l'ame contraire au bien de la ſociété, et les faire ſouvenir que les anciens Juifs, dont ils admirent les lois, croyaient l'ame matérielle et mortelle, ſans compter de grandes ſectes de philoſophes qui valaient bien les Juifs et qui étaient de fort honnêtes gens.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Si l'homme eſt libre.

PEUT-ETRE n'y a-t-il pas de queſtion plus ſimple que celle de la liberté ; mais il n'y en a point que les hommes aient plus embrouillée. Les difficultés dont les philoſophes ont hériſſé cette matière, et la témérité qu'on a toujours eue de vouloir arracher de DIEU ſon ſecret et de concilier ſa préſcience avec le libre arbitre, ſont cauſe que l'idée de la liberté s'eſt obſcurcie à force de prétendre l'éclaircir. On s'eſt ſi bien accoutumé à ne plus prononcer ce mot *liberté*, ſans ſe reſſouvenir de toutes les difficultés qui marchent à ſa ſuite, qu'on ne s'entend preſque plus à préſent quand on demande ſi l'homme eſt libre.

Ce n'eſt plus ici le lieu de feindre un être doué de raiſon, lequel n'eſt point homme, et qui examine avec indifférence ce que c'eſt que l'homme ; c'eſt ici, au contraire, qu'il faut que chaque homme rentre dans ſoi-même, et qu'il ſe rende témoignage de ſon propre ſentiment.

Dépouillons d'abord la queſtion de toutes les chimères dont on a coutume de l'embarraſſer, et définiſſons ce que nous entendons par ce mot *liberté*. La liberté eſt uniquement

le pouvoir d'agir. Si une pierre fe mouvait par fon choix, elle ferait libre; les animaux et les hommes ont ce pouvoir, donc ils font libres. Je puis, à toute force, contefter cette faculté aux animaux ; je puis me figurer, fi je veux abufer de ma raifon, que les bêtes qui me reffemblent en tout le refte, diffèrent de moi en ce feul point. Je puis les concevoir comme des machines qui n'ont ni fenfations, ni défirs, ni volonté, quoiqu'elles en aient toutes les apparences. Je forgerai des fyftêmes, c'eft-à-dire des erreurs, pour expliquer leur nature ; mais enfin, quand il s'agira de m'interroger moi-même, il faudra bien que j'avoue que j'ai une volonté, et que j'ai en moi le pouvoir d'agir, de remuer mon corps, d'appliquer ma penfée à telle ou telle confidération, &c. Si quelqu'un vient me dire : Vous croyez avoir cette volonté, mais vous ne l'avez pas ; vous avez un fentiment qui vous trompe, comme vous croyez voir le foleil large de deux pieds, quoiqu'il foit en groffeur, par rapport à la terre, à peu-près comme un million à l'unité.

Je répondrai à ce quelqu'un : Le cas eft différent : DIEU ne m'a point trompé en me fefant voir ce qui eft éloigné de moi d'une groffeur proportionnée à fa diftance ; telles font les lois mathématiques de l'optique, que

je ne puis et ne dois apercevoir les objets qu'en raiſon directe de leur groſſeur et de leur éloignement ; et telle eſt la nature de mes organes, que ſi ma vue pouvait apercevoir la grandeur réelle d'une étoile, je ne pourrais voir aucun objet ſur la terre. Il en eſt de même du ſens de l'ouïe et de celui de l'odorat. Je n'ai les ſenſations plus ou moins fortes, toutes choſes égales, que ſelon que les corps ſonores et odoriférans ſont plus ou moins loin de moi. Il n'y a en cela aucune erreur : mais ſi je n'avais point de volonté, croyant en avoir une, DIEU m'aurait créé exprès pour me tromper ; de même que, s'il me ſeſait croire qu'il y a des corps hors de moi, quoiqu'il n'y en eût pas ; et il ne réſulterait rien de cette tromperie, ſinon une abſurdité dans la manière d'agir d'un Etre ſuprême infiniment ſage.

Et qu'on ne diſe pas qu'il eſt indigne d'un philoſophe de recourir ici à DIEU. Car premièrement, ce DIEU étant prouvé, il eſt démontré que c'eſt lui qui eſt la cauſe de ma liberté en cas que je ſois libre ; et qu'il eſt l'auteur abſurde de mon erreur, ſi m'ayant fait un être purement patient ſans volonté, il me fait accroire que je ſuis agent et que je ſuis libre.

Secondement, s'il n'y avait point de Dieu, qui eſt-ce qui m'aurait jeté dans l'erreur ? qui m'aurait donné ce ſentiment de liberté en

me mettant dans l'eſclavage ? ſerait-ce une matière qui d'elle-même ne peut avoir l'intelligence ? Je ne puis être inſtruit ni trompé par la matière, ni recevoir d'elle la faculté de vouloir ; je ne puis avoir reçu de DIEU le ſentiment de ma volonté ſans en avoir une ; donc j'ai réellement une volonté, donc je ſuis un agent.

Vouloir et agir, c'eſt préciſément la même choſe qu'être libre. DIEU lui-même ne peut être libre que dans ce ſens. Il a voulu et il a agi ſelon ſa volonté. Si on ſuppoſait ſa volonté déterminée néceſſairement ; ſi on diſait : Il a été néceſſité à vouloir ce qu'il a fait, on tomberait dans une auſſi grande abſurdité que ſi on diſait : Il y a un Dieu, et il n'y a point de Dieu ; car ſi DIEU était néceſſité, il ne ſerait plus agent, il ſerait patient, et il ne ſerait plus Dieu.

Il ne faut jamais perdre de vue ces vérités fondamentales enchaînées les unes aux autres. Il y a quelque choſe qui exiſte, donc quelque être eſt de toute éternité, donc cet être exiſte par lui-même d'une néceſſité abſolue, donc il eſt infini, donc tous les autres êtres viennent de lui ſans qu'on ſache comment, donc il a pu leur communiquer la liberté comme il leur a communiqué le mouvement et la vie, donc il nous a donné cette liberté que nous ſentons

en nous, comme il nous a donné la vie que nous ſentons en nous.

La liberté dans DIEU eſt le pouvoir de penſer toujours tout ce qu'il veut, et d'opérer toujours tout ce qu'il veut.

La liberté donnée de DIEU à l'homme, eſt le pouvoir faible, limité et paſſager, de s'appliquer à quelques penſées, et d'opérer certains mouvemens. La liberté des enfans qui ne réfléchiſſent point encore, et des eſpeces d'animaux qui ne réfléchiſſent jamais, conſiſte à vouloir et à opérer des mouvemens ſeulement. Sur quel fondement a-t-on pu imaginer qu'il n'y a point de liberté? Voici les cauſes de cette erreur : on a d'abord remarqué que nous avons ſouvent des paſſions violentes qui nous entraînent malgré nous. Un homme voudrait ne pas aimer une maîtreſſe infidelle, et ſes déſirs plus forts que la raiſon, le ramènent vers elle; on s'emporte à des actions violentes dans des mouvemens de colère qu'on ne peut maîtriſer; on ſouhaite de mener une vie tranquille, et l'ambition nous rejette dans le tumulte des affaires.

Tant de chaînes viſibles dont nous ſommes accablés preſque toute notre vie, ont fait croire que nous ſommes liés de même dans tout le reſte, et on a dit : L'homme eſt tantôt emporté avec une rapidité et des ſecouſſes

violentes dont il ſent l'agitation ; tantôt il eſt mené par un mouvement paiſible dont il n'eſt pas plus le maître ; c'eſt un eſclave qui ne ſent pas toujours le poids et la flétriſſure de ſes fers , mais il eſt toujours eſclave.

Ce raiſonnement , qui n'eſt que la logique de la faibleſſe humaine , eſt tout ſemblable à celui-ci : Les hommes ſont malades quelquefois , donc ils n'ont jamais de ſanté.

Or , qui ne voit l'impertinence de cette concluſion ? qui ne voit , au contraire , que de ſentir ſa maladie eſt une preuve indubitable qu'on a eu de la ſanté , et que ſentir ſon eſclavage et ſon impuiſſance , prouve invinciblement qu'on a eu de la puiſſance et de la liberté ?

Lorſque vous aviez cette paſſion furieuſe , votre volonté n'était plus obéie par vos ſens : alors vous n'étiez pas plus libre que lorſqu'une paralyſie vous empêche de mouvoir ce bras que vous voulez remuer. Si un homme était toute ſa vie dominé par des paſſions violentes, ou par des images qui occupaſſent ſans ceſſe ſon cerveau , il lui manquerait cette partie de l'humanité qui conſiſte à pouvoir penſer quelquefois ce qu'on veut ; et c'eſt le cas où ſont pluſieurs fous qu'on renferme , et même bien d'autres qu'on n'enferme pas.

Il eſt bien certain qu'il y a des hommes plus libres les uns que les autres, par la même raiſon que nous ne ſommes pas tous également éclairés, également robuſtes, &c. La liberté eſt la ſanté de l'ame; peu de gens ont cette ſanté entière et inaltérable. Notre liberté eſt faible et bornée, comme toutes nos autres facultés. Nous la fortifions en nous accoutumant à faire des réflexions, et cet exercice de l'ame la rend un peu plus vigoureuſe. Mais quelques efforts que nous faſſions, nous ne pourrons jamais parvenir à rendre notre raiſon ſouveraine de tous nos déſirs; il y aura toujours dans notre ame comme dans notre corps, des mouvemens involontaires. Nous ne ſommes ni libres, ni ſages, ni forts, ni ſains, ni ſpirituels, que dans un très-petit degré. Si nous étions toujours libres, nous ſerions ce que DIEU eſt. Contentons-nous d'un partage convenable au rang que nous tenons dans la nature. Mais ne nous figurons pas que nous manquons des choſes mêmes dont nous ſentons la jouiſſance, et parce que nous n'avons pas ces attributs d'un Dieu, ne renonçons pas aux facultés d'un homme.

Au milieu d'un bal ou d'une converſation vive, ou dans les douleurs d'une maladie qui appéſantira ma tête, j'aurai beau vouloir chercher combien fait la trente-cinquième partie

de quatre-vingt-quinze tiers et demi, multipliés par vingt-cinq dix-neuvièmes et trois quarts ; je n'aurai pas la liberté de faire une combinaiſon pareille. Mais un peu de recueillement me rendra cette puiſſance que j'avais perdue dans le tumulte. Les ennemis les plus déterminés de la liberté ſont donc forcés d'avouer que nous avons une volonté qui eſt obéie quelquefois par nos ſens. „ Mais cette „ volonté, diſent-ils, eſt néceſſairement déter- „ minée comme une balance toujours empor- „ tée par le plus grand poids ; l'homme ne „ veut que ce qu'il juge le meilleur ; ſon „ entendement n'eſt pas le maître de ne pas „ juger bon ce qui lui paraît bon. L'entende- „ ment agit néceſſairement : la volonté eſt „ déterminée par l'entendement ; donc la „ volonté eſt déterminée par une volonté „ abſolue, donc l'homme n'eſt pas libre. „

Cet argument qui eſt très-éblouiſſant, mais qui dans le fond n'eſt qu'un ſophiſme, a ſéduit beaucoup de monde, parce que les hommes ne font preſque jamais qu'entrevoir ce qu'ils examinent.

Voici en quoi conſiſte le défaut de ce raiſonnement. L'homme ne peut certainement vouloir que les choſes dont l'idée lui eſt préſente. Il ne pourrait avoir envie d'aller à l'opéra, s'il n'avait l'idée de l'opéra ; et il ne

ſouhaiterait

ſouhaiterait point d'y aller, et ne ſe détermi-nerait point à y aller, ſi ſon entendement ne lui repréſentait point ce ſpectacle comme une choſe agréable. Or, c'eſt en cela même que conſiſte ſa liberté ; c'eſt dans le pouvoir de ſe déterminer ſoi-même à faire ce qui lui paraît bon : vouloir ce qui ne lui ferait pas plaiſir, eſt une contradiction formelle et une impoſſi-bilité. L'homme ſe détermine à ce qui lui ſemble le meilleur, et cela eſt inconteſtable ; mais le point de la queſtion eſt de ſavoir s'il a en ſoi cette force mouvante, ce pouvoir primitif de ſe déterminer ou non. Ceux qui diſent : *L'aſſentiment de l'eſprit eſt néceſſaire et détermine néceſſairement la volonté*, ſuppoſent que l'eſprit agit phyſiquement ſur la volonté. Ils diſent une abſurdité viſible ; car ils ſuppo-ſent qu'une penſée eſt un petit être réel qui agit réellement ſur un autre être nommé la volonté ; et ils ne font pas réflexion que ces mots, *la volonté*, *l'entendement*, &c. ne ſont que des idées abſtraites, inventées pour mettre de la clarté et de l'ordre dans nos diſcours, et qui ne ſignifient autre choſe ſinon l'homme *penſant* et l'homme *voulant*. L'*entendement* et la *volonté* n'exiſtent donc pas réellement comme des êtres différens, et il eſt impertinent de dire que l'un agit ſur l'autre.

S'ils ne ſuppoſent pas que l'eſprit agiſſe

phyſiquement ſur la volonté, il faut qu'ils diſent, ou que l'homme eſt libre, ou que DIEU agit pour l'homme, détermine l'homme et eſt éternellement occupé à tromper l'homme; auquel cas ils avouent au moins que DIEU eſt libre. Si DIEU eſt libre, la liberté eſt donc poſſible, l'homme peut donc l'avoir. Ils n'ont donc aucune raiſon pour dire que l'homme ne l'eſt pas.

Ils ont beau dire, l'homme eſt déterminé par le plaiſir; c'eſt confeſſer, ſans qu'ils y penſent, la liberté, puiſque faire ce qui fait plaiſir, c'eſt être libre.

DIEU, encore une fois, ne peut être libre que de cette façon. Il ne peut opérer que ſelon ſon plaiſir. Tous les ſophiſmes contre la liberté de l'homme attaquent également la liberté de DIEU.

Le dernier refuge des ennemis de la liberté eſt cet argument-ci:

„ DIEU ſait certainement qu'une choſe
„ arrivera; il n'eſt donc pas au pouvoir de
„ l'homme de ne la pas faire. „

Premièrement remarquez que cet argument attaquerait encore cette liberté qu'on eſt obligé de reconnaître dans DIEU. On peut dire: DIEU ſait ce qui arrivera; il n'eſt pas en ſon pouvoir de ne pas faire ce qui arrivera. Que prouve donc ce raiſonnement tant

rebattu ? rien autre chofe finon que nous ne favons et ne pouvons favoir ce que c'eft que la préfcience de DIEU, et que tous fes attributs font pour nous des abymes impénétrables.

Nous favons démonftrativement que fi DIEU exifte, DIEU eft libre ; nous favons en même temps qu'il fait tout, mais cette préfcience et cette omnifcience font auffi incompréhenfibles pour nous que fon immenfité, fa durée infinie déjà paffée, fa durée infinie à venir, la création, la confervation de l'univers, et tant d'autres chofes que nous ne pouvons ni nier, ni connaître.

Cette difpute fur la préfcience de DIEU n'a caufé tant de querelles que parce qu'on eft ignorant et préfomptueux. Que coûtait-il de dire : Je ne fais point ce que font les attributs de DIEU, et je ne fuis point fait pour embraffer fon effence ? mais c'eft ce qu'un bachelier ou licencié fe gardera bien d'avouer : c'eft ce qui les a rendus les plus abfurdes des hommes, et fait d'une fcience facrée un miférable charlatanifme.

CHAPITRE VIII.

De l'homme considéré comme un être sociable.

Le grand dessein de l'auteur de la nature semble être de conserver chaque individu un certain temps, et de perpétuer son espèce. Tout animal est toujours entraîné par un instinct invincible à tout ce qui peut tendre à sa conservation ; et il y a des momens où il est emporté par un instinct presque aussi fort à l'accouplement et à la propagation, sans que nous puissions jamais dire comment tout cela se fait.

Les animaux les plus sauvages et les plus solitaires sortent de leurs tanières quand l'amour les appelle, et se sentent liés pour quelques mois par des chaînes invisibles à des femelles et à des petits qui en naissent ; après quoi ils oublient cette famille passagère, et retournent à la férocité de leur solitude, jusqu'à ce que l'aiguillon de l'amour les force de nouveau à en sortir. D'autres espèces sont formées par la nature pour vivre toujours ensemble, les unes dans une société réellement policée, comme les abeilles, les fourmis, les castors, et quelques espèces d'oiseaux ; les autres sont seulement rassemblées par un

inſtinct plus aveugle qui les unit ſans objet et ſans deſſein apparent, comme les troupeaux ſur la terre et les harengs dans la mer.

L'homme n'eſt pas certainement pouſſé par ſon inſtinct à former une ſociété policée telle que les fourmis et les abeilles; mais à conſidérer ſes beſoins, ſes paſſions et ſa raiſon, on voit bien qu'il n'a pas dû reſter long-temps dans un état entièrement ſauvage.

Il ſuffit, pour que l'univers ſoit ce qu'il eſt aujourd'hui, qu'un homme ait été amoureux d'une femme. Le ſoin mutuel qu'ils auront eu l'un de l'autre, et leur amour naturel pour leurs enfans, aura bientôt éveillé leur induſtrie, et donné naiſſance au commencement groſſier des arts. Deux familles auront eu beſoin l'une de l'autre ſitôt qu'elles auront été formées, et de ces beſoins ſeront nées de nouvelles commodités.

L'homme n'eſt pas comme les autres animaux qui n'ont que l'inſtinct de l'amour propre et celui de l'accouplement; non-ſeulement il a cet amour propre néceſſaire pour ſa conſervation, mais il a auſſi pour ſon eſpèce une bienveillance naturelle qui ne ſe remarque point dans les bêtes.

Qu'une chienne voie en paſſant un chien de la même mère déchiré en mille pièces et tout ſanglant, elle en prendra un morceau

ſans concevoir la moindre pitié, et continuera ſon chemin; et cependant cette même chienne défendra ſon petit et mourra en combattant, plutôt que de ſouffrir qu'on le lui enlève.

Au contraire, que l'homme le plus ſauvage voie un joli enfant près d'être dévoré par quelque animal, il ſentira malgré lui une inquiétude, une anxiété que la pitié fait naître, et un déſir d'aller à ſon ſecours. Il eſt vrai que ce ſentiment de pitié et de bienveillance eſt ſouvent étouffé par la fureur de l'amour propre : auſſi la nature ſage ne devait pas nous donner plus d'amour pour les autres que pour nous-mêmes ; c'eſt déjà beaucoup que nous ayons cette bienveillance qui nous diſpoſe à l'union avec les hommes.

Mais cette bienveillance ſerait encore un faible ſecours pour nous faire vivre en ſociété : elle n'aurait jamais pu ſervir à fonder de grands empires et des villes floriſſantes, ſi nous n'avions pas eu de grandes paſſions.

Ces paſſions, dont l'abus fait, à la vérité, tant de mal, ſont en effet la principale cauſe de l'ordre que nous voyons aujourd'hui ſur la terre. L'orgueil eſt ſur-tout le principal inſtrument avec lequel on a bâti ce bel édifice de la ſociété. A peine les beſoins eurent raſſemblé quelques hommes, que les plus adroits d'entre eux s'aperçurent que tous ces hommes étaient

nés avec un orgueil indomptable auſſi bien qu'avec un penchant invincible pour le bien-être.

Il ne fut pas difficile de leur perſuader que, s'ils feſaient, pour le bien commun de la ſociété, quelque choſe qui leur coûtait un peu de leur bien-être, leur orgueil en ſerait amplement dédommagé.

On diſtingua donc de bonne heure les hommes en deux claſſes ; la première, des hommes divins qui ſacrifient leur amour propre au bien public ; la ſeconde, des miſérables qui n'aiment qu'eux-mêmes : tout le monde voulut et veut être encore de la première claſſe, quoique tout le monde ſoit, dans le fond du cœur, de la ſeconde ; et les hommes les plus lâches et les plus abandonnés à leurs propres déſirs crièrent plus haut que les autres qu'il fallait tout immoler au bien public. L'envie de commander, qui eſt une des branches de l'orgueil, et qui ſe remarque auſſi viſiblement dans un pédant de collége et dans un bailli de village, que dans un pape et dans un empereur, excita encore puiſſamment l'induſtrie humaine pour amener les hommes à obéir à d'autres hommes ; il fallut leur faire connaître clairement qu'on en ſavait plus qu'eux, et qu'on leur ſerait utile.

Il fallut ſur-tout ſe ſervir de leur avarice

pour acheter leur obéiſſance. On ne pouvait leur donner beaucoup ſans avoir beaucoup ; et cette fureur d'acquérir les biens de la terre ajoutait tous les jours de nouveaux progrès à tous les arts.

Cette machine n'eût pas encore été loin ſans le ſecours de l'envie, paſſion très-naturelle, que les hommes déguiſent toujours ſous le nom d'émulation. Cette envie réveilla la pareſſe et aiguiſa le génie de quiconque vit ſon voiſin heureux et puiſſant. Ainſi, de proche en proche, les paſſions ſeules réunirent les hommes et tirèrent du ſein de la terre tous les arts et tous les plaiſirs. C'eſt avec ce reſſort que DIEU, appellé par *Platon* l'éternel géomètre, et que j'appelle ici l'éternel machiniſte, a animé et embelli la nature : les paſſions ſont les roues qui font aller toutes ces machines.

Les raiſonneurs de nos jours, qui veulent établir la chimère que l'homme était né ſans paſſions, et qu'il n'en a eu que pour avoir déſobéi à DIEU, auraient bien fait de dire que l'homme était d'abord une belle ſtatue, que DIEU avait formée, et que cette ſtatue fut depuis animée par le diable.

L'amour propre et toutes ſes branches ſont auſſi néceſſaires à l'homme que le ſang qui coule dans ſes veines ; et ceux qui veulent lui

ôter ſes paſſions parce qu'elles ſont dangereuſes, reſſemblent à celui qui voudrait ôter à un homme tout ſon ſang parce qu'il peut tomber en apoplexie.

Que dirions-nous de celui qui prétendrait que les vents ſont une invention du diable, parce qu'ils ſubmergent quelques vaiſſeaux ; et qui ne ſongerait pas que c'eſt un bienfait de DIEU, par lequel le commerce réunit tous les endroits de la terre que des mers immenſes diviſent? Il eſt donc très-clair que c'eſt à nos paſſions et à nos beſoins que nous devons cet ordre et ces inventions utiles dont nous avons enrichi l'univers ; et il eſt très-vraiſemblable que DIEU ne nous a donné ces beſoins, ces paſſions, qu'afin que notre induſtrie les tournât à notre avantage. Que ſi beaucoup d'hommes en ont abuſé, ce n'eſt pas à nous à nous plaindre d'un bienfait dont on a fait un mauvais uſage. DIEU a daigné mettre ſur la terre mille nourritures délicieuſes pour l'homme : la gourmandiſe de ceux qui ont tourné cette nourriture en poiſon mortel pour eux, ne peut ſervir de reproche contre la Providence.

CHAPITRE IX.

De la vertu et du vice.

Pour qu'une société subsistât, il fallait des lois, comme il fallut des règles à chaque jeu. La plupart de ces lois semblent arbitraires; elles dépendent des intérêts, des passions et des opinions de ceux qui les ont inventées, et de la nature du climat où les hommes se sont assemblés en société. Dans un pays chaud, où le vin rendrait furieux, on a jugé à propos de faire un crime d'en boire; en d'autres climats plus froids, il y a de l'honneur à s'enivrer. Ici, un homme doit se contenter d'une femme; là, il lui est permis d'en avoir autant qu'il peut en nourrir. Dans un autre pays, les pères et les mères supplient les étrangers de vouloir bien coucher avec leurs filles; par-tout ailleurs, une fille qui s'est livrée à un homme est déshonorée. A Sparte, on encourageait l'adultère; à Athènes, il était puni de mort. Chez les Romains, les pères eurent droit de vie et de mort sur leurs enfans; en Normandie, un père ne peut pas ôter seulement une obole de son bien au fils le plus désobéissant. Le nom de roi est sacré chez

beaucoup de nations, et en abomination dans d'autres.

Mais tous ces peuples, qui ſe conduiſent ſi différemment, ſe réuniſſent tous en ce point, qu'ils appellent *vertueux* ce qui eſt conforme aux lois qu'ils ont établies, et *criminel* ce qui leur eſt contraire. Ainſi un homme qui s'oppoſera, en Hollande, au pouvoir arbitraire, ſera un homme très-vertueux; et celui qui voudra établir en France un gouvernement républicain, ſera condamné au dernier ſupplice. Le même juif qui, à Metz, ſerait envoyé aux galères s'il avait deux femmes, en aura quatre à Conſtantinople, et en ſera plus eſtimé des muſulmans.

La plupart des lois ſe contrarient ſi viſiblement, qu'il importe aſſez peu par quelles lois un Etat ſe gouverne; mais ce qui importe beaucoup, c'eſt que les lois, une fois établies, ſoient exécutées. Ainſi, il n'eſt d'aucune conſéquence qu'il y ait telles ou telles règles pour les jeux de dés et de cartes; mais on ne pourra jouer un ſeul moment ſi l'on ne ſuit pas à la rigueur ces règles arbitraires dont on ſera convenu. (2)

(2) Nous croyons au contraire qu'il ne doit y avoir preſque rien d'arbitraire dans les lois. 1°. La raiſon ſuffit pour nous faire connaître les droits des hommes, droits qui dérivent tous de cette maxime ſimple, qu'entre deux êtres ſenſibles, égaux par la nature, il eſt contre l'ordre

La vertu et le vice, le bien et le mal moral, eſt donc, en tout pays, ce qui eſt utile ou nuiſible à la ſociété; et dans tous les lieux et dans tous les temps, celui qui ſacrifie le plus au public eſt celui qu'on appellera le plus vertueux. Il paraît donc que les bonnes actions ne ſont autre choſe que les actions dont nous retirons de l'avantage, et les crimes, les actions qui nous ſont contraires. La vertu eſt l'habitude de faire

que l'un faſſe ſon bonheur aux dépens de l'autre. 2°. La raiſon montre également qu'il eſt utile en général au bien des ſociétés que les droits de chacun ſoient reſpectés, et que c'eſt en aſſurant ces droits d'une manière inviolable qu'on peut parvenir, ſoit à procurer à l'eſpèce humaine tout le bonheur dont elle eſt ſuſceptible, ſoit à le partager entre les individus avec la plus grande égalité poſſible. Qu'on examine enſuite les différentes lois, on verra que les unes tendent à maintenir ces droits, que les autres y donnent atteinte; que les unes ſont conformes à l'intérêt général, que les autres y ſont contraires. Elles ſont donc ou juſtes ou injuſtes par elles-mêmes. Il ne ſuffit donc pas que la ſociété ſoit réglée par des lois, il faut que ces lois ſoient juſtes. Il ne ſuffit pas que les individus ſe conforment aux lois établies, il faut que ces lois elles-mêmes ſe conforment à ce qu'exige le maintien du droit de chacun.

Dire qu'il eſt arbitraire de faire cette loi ou une loi contraire, ou de n'en pas faire du tout, c'eſt ſeulement avouer qu'on ignore ſi cette loi eſt conforme ou contraire à la juſtice. Un médecin peut dire : Il eſt indifférent de donner à ce malade de l'émétique ou de l'ipécacuanha; mais cela ſignifie, il faut lui donner un vomitif, et j'ignore lequel des deux remèdes convient le mieux à ſon état. Dans la légiſlation, comme dans la médecine, comme dans les travaux des arts phyſiques, il n'y a de l'arbitraire que parce que nous ignorons les conſéquences des deux moyens qui dès-lors nous paraiſſent indifférens. L'arbitraire naît de notre ignorance et non de la nature des choſes.

de ces choſes qui plaiſent aux hommes, et le vice, l'habitude de faire des choſes qui leur déplaiſent.

Quoique ce qu'on appelle vertu dans un climat ſoit préciſément ce qu'on appelle vice dans un autre, et que la plupart des règles du bien et du mal diffèrent comme les langages et les habillemens, cependant il me paraît certain qu'il y a des lois naturelles dont les hommes ſont obligés de convenir par tout l'univers, malgré qu'ils en aient. DIEU n'a pas dit, à la vérité, aux hommes : Voici des lois que je vous donne de ma bouche, par leſquelles je veux que vous vous gouverniez; mais il a fait dans l'homme ce qu'il a fait dans beaucoup d'autres animaux. Il a donné aux abeilles un inſtinct puiſſant, par lequel elles travaillent et ſe nourriſſent enſemble, et il a donné à l'homme certains ſentimens dont il ne peut jamais ſe défaire, et qui ſont les liens éternels et les premières lois de la ſociété dans laquelle il a prévu que les hommes vivraient. La bienveillance pour notre eſpèce eſt née, par exemple, avec nous, et agit toujours en nous, à moins qu'elle ne ſoit combattue par l'amour propre, qui doit toujours l'emporter ſur elle. Ainſi un homme eſt toujours porté à aſſiſter un autre homme quand il ne lui en coûte rien. Le ſauvage le plus barbare revenant

du carnage, et dégouttant du ſang des ennemis qu'il a mangés, s'attendrira à la vue des ſouffrances de ſon camarade, et lui donnera tous les ſecours qui dépendront de lui.

L'adultère et l'amour des garçons ſeront permis chez beaucoup de nations; mais vous n'en trouverez aucune dans laquelle il ſoit permis de manquer à ſa parole, parce que la ſociété peut bien ſubſiſter entre des adultères et des garçons qui s'aiment, mais non pas entre des gens qui ſe feraient gloire de ſe tromper les uns les autres.

Le larcin était en honneur à Sparte, parce que tous les biens étaient communs; mais, dès que vous avez établi le *tien* et le *mien*, il vous ſera alors impoſſible de ne pas regarder le vol comme contraire à la ſociété, et par conſéquent comme injuſte.

Il eſt ſi vrai que le bien de la ſociété eſt la ſeule meſure du bien et du mal moral, que nous ſommes forcés de changer, ſelon le beſoin, toutes les idées que nous nous ſommes formées du juſte et de l'injuſte.

Nous avons de l'horreur pour un père qui couche avec ſa fille, et nous flétriſſons auſſi du nom d'inceſtueux le frère qui abuſe de ſa ſœur; mais dans une colonie naiſſante où il ne reſtera qu'un père avec un fils et deux filles, nous regarderons comme une très-bonne action le

ſoin que prendra cette famille de ne pas laiſſer périr l'eſpèce.

Un frère qui tue ſon frère eſt un monſtre; mais un frère qui n'aurait eu d'autre moyen de ſauver ſa patrie que de ſacrifier ſon frère, ſerait un homme divin.

Nous aimons tous la vérité, et nous en feſons une vertu, parce qu'il eſt de notre intérêt de n'être pas trompés. Nous avons attaché d'autant plus d'infamie au menſonge, que de toutes les mauvaiſes actions, c'eſt la plus facile à cacher, et celle qui coûte le moins à commettre; mais dans combien d'occaſions le menſonge ne devient-il pas une action héroïque? Quand il s'agit, par exemple, de ſauver un ami, celui qui, en ce cas, dirait la vérité, ſerait couvert d'opprobre; et nous ne mettons guère de différence entre un homme qui calomnierait un innocent, et un frère qui, pouvant conſerver la vie à ſon frère par un menſonge, aimerait mieux l'abandonner en diſant vrai. La mémoire de M. de *Thou*, qui eut le cou coupé pour n'avoir pas révélé la conſpiration de *Cinq-Mars*, eſt en bénédiction chez les Français; s'il n'avait point menti, elle aurait été en horreur.

Mais, me dira-t-on, ce ne ſera donc que par rapport à nous qu'il y aura du crime et de la vertu, du bien et du mal moral; il n'y aura

donc point de bien en ſoi et indépendant de l'homme? Je demanderai à ceux qui font cette queſtion, s'il y a du froid et du chaud, du doux et de l'amer, de la bonne et de la mauvaiſe odeur, autrement que par rapport à nous. N'eſt-il pas vrai qu'un homme qui prétendrait que la chaleur exiſte toute ſeule, ſerait un raiſonneur très-ridicule? Pourquoi donc celui qui prétend que le bien moral exiſte indépendamment de nous raiſonnerait-il mieux? Notre bien et notre mal phyſique n'ont d'exiſtence que par rapport à nous; pourquoi notre bien et notre mal moral ſeraient-ils dans un autre cas?

Les vues du Créateur, qui voulait que l'homme vécût en ſociété, ne ſont-elles pas ſuffiſamment remplies? S'il y avait quelque loi tombée du ciel, qui eût enſeigné aux humains la volonté de DIEU bien clairement, alors le bien moral ne ſerait autre choſe que la conformité à cette loi. Quand DIEU aura dit aux hommes: ,, Je veux qu'il y ait tant de ,, royaumes ſur la terre, et pas une république. ,, Je veux que les cadets aient tout le bien des ,, pères, et qu'on puniſſe de mort quiconque ,, mangera des dindons ou du cochon; ,, alors ces lois deviendront certainement la règle immuable du bien et du mal. Mais, comme DIEU n'a pas daigné, que je ſache, ſe mêler

ainſi

ainſi de notre conduite, il faut nous en tenir aux préſens qu'il nous a faits. Ces préſens ſont la raiſon, l'amour propre, la bienveillance pour notre eſpèce, les beſoins, les paſſions, tous moyens par leſquels nous avons établi la ſociété.

Bien des gens ſont prêts ici à me dire : Si je trouve mon bien-être à déranger votre ſociété, à tuer, à voler, à calomnier, je ne ſerai donc retenu par rien, et je pourrai m'abandonner ſans ſcrupule à toutes mes paſſions? Je n'ai autre choſe à dire à ces gens-là, ſinon que probablement ils ſeront pendus, ainſi que je ferai tuer les loups qui voudront enlever mes moutons ; c'eſt préciſément pour eux que les lois ſont faites, comme les tuiles ont été inventées contre la grèle et contre la pluie.

A l'égard des princes qui ont la force en main, et qui en abuſent pour déſoler le monde, qui envoient à la mort une partie des hommes, et réduiſent l'autre à la misère ; c'eſt la faute des hommes s'ils ſouffrent ces ravages abominables, que ſouvent même ils honorent du nom de vertu ; ils n'ont à s'en prendre qu'à eux-mêmes, aux mauvaiſes lois qu'ils ont faites, ou au peu de courage qui les empêche de faire exécuter de bonnes lois.

Tous ces princes, qui ont fait tant de mal aux hommes, ſont les premiers à crier que DIEU a donné des règles du bien et du mal. Il n'y a aucun de ces fléaux de la terre qui ne faſſe des actes ſolennels de religion; et je ne vois pas qu'on gagne beaucoup à avoir de pareilles règles. C'eſt un malheur attaché à l'humanité que, malgré toute l'envie que nous avons de nous conſerver, nous nous détruiſons mutuellement avec fureur et avec folie. Preſque tous les animaux ſe mangent les uns les autres, et dans l'eſpèce humaine, les mâles s'exterminent par la guerre. Il ſemble encore que DIEU ait prévu cette calamité en feſant naître parmi nous plus de mâles que de femelles. En effet, les peuples qui ſemblent avoir ſongé de plus près aux intérêts de l'humanité, et qui tiennent des regiſtres exacts des naiſſances et des morts, ſe ſont aperçus que, l'un portant l'autre, il naît tous les ans un douzième de mâles plus que de femelles.

De tout ceci, il ſera aiſé de voir qu'il eſt très-vraiſemblable que tous ces meurtres et ces brigandages ſont funeſtes à la ſociété, ſans intéreſſer en rien la Divinité. DIEU a mis les hommes et les animaux ſur la terre; c'eſt à eux de s'y conduire de leur mieux. Malheur aux mouches qui tombent dans les filets de l'araignée! malheur au taureau qui ſera attaqué

par un lion, et aux moutons qui seront rencontrés par les loups. Mais, si un mouton allait dire à un loup : Tu manques au bien moral, et DIEU te punira; le loup lui répondrait : Je fais mon bien physique, et il y a apparence que DIEU ne se soucie pas trop que je te mange ou non. Tout ce que le mouton avait de mieux à faire, c'était de ne pas s'écarter du berger et du chien qui pouvait le défendre.

Plût au ciel qu'en effet un Etre suprême nous eût donné des lois, et nous eût proposé des peines et des récompenses ! qu'il nous eût dit : Ceci est vice en soi, ceci est vertu en soi. Mais nous sommes si loin d'avoir des règles du bien et du mal, que de tous ceux qui ont osé donner des lois aux hommes de la part de DIEU, il n'y en a pas un qui ait donné la dix-millième partie des règles dont nous avons besoin dans la conduite de la vie.

Si quelqu'un infère de tout ceci qu'il n'y a plus qu'à s'abandonner sans réserve à toutes les fureurs de ses désirs effrénés, et que, n'ayant en soi ni vertu, ni vice, il peut tout faire impunément, il faut d'abord que cet homme voie s'il a une armée de cent mille soldats bien affectionnés à son service ; encore risquera-t-il beaucoup en se déclarant ainsi l'ennemi du genre humain. Mais, si cet homme n'est qu'un simple particulier, pour peu qu'il

ait de raiſon, il verra qu'il a choiſi un très-mauvais parti, et qu'il ſera puni infailliblement, ſoit par les châtimens ſi ſagement inventés par les hommes contre les ennemis de la ſociété, ſoit par la ſeule crainte du châtiment, laquelle eſt un ſupplice aſſez cruel par elle-même. Il verra que la vie de ceux qui bravent les lois eſt d'ordinaire la plus miſérable. Il eſt moralement impoſſible qu'un méchant homme ne ſoit pas reconnu ; et dès qu'il eſt ſeulement ſoupçonné, il doit s'apercevoir qu'il eſt l'objet du mépris et de l'horreur. Or, DIEU nous a ſagement doués d'un orgueil qui ne peut jamais ſouffrir que les autres hommes nous haïſſent et nous mépriſent : être mépriſé de ceux avec qui l'on vit eſt une choſe que perſonne n'a jamais pu et ne pourra jamais ſupporter. C'eſt peut-être le plus grand frein que la nature ait mis aux injuſtices des hommes ; c'eſt par cette crainte mutuelle que DIEU a jugé à propos de les lier. Ainſi tout homme raiſonnable conclura qu'il eſt viſiblement de ſon intérêt d'être honnête homme. La connaiſſance qu'il aura du cœur humain et la perſuaſion où il ſera qu'il n'y a en ſoi ni vertu ni vice, ne l'empêchera jamais d'être bon citoyen et de remplir tous les devoirs de la vie. Auſſi remarque-t-on que les philoſophes (qu'on baptiſe du nom d'incrédules et de

libertins) ont été dans tous les temps les plus honnêtes gens du monde. Sans faire ici une liſte de tous les grands hommes de l'antiquité, on ſait que *la Mothe le Vayer*, précepteur du frère de *Louis XIII*, *Bayle*, *Locke*, *Spinoſa*, milord *Shaftesbury*, *Collins*, &c. étaient des hommes d'une vertu rigide; et ce n'eſt pas ſeulement la crainte du mépris des hommes qui a fait leurs vertus, c'était le goût de la vertu même. Un eſprit droit eſt honnête homme par la même raiſon que celui qui n'a pas le goût dépravé préfère d'excellent vin de Nuits à du vin de Brie, et des perdrix du Mans à de la chair de cheval. Une ſaine éducation perpétue ces ſentimens chez tous les hommes, et de-là eſt venu ce ſentiment univerſel qu'on appelle *honneur*, dont les plus corrompus ne peuvent ſe défaire, et qui eſt le pivot de la ſociété. Ceux qui auraient beſoin du ſecours de la religion pour être honnêtes gens, ſeraient bien àplaindre, et il faudrait que ce fuſſent des monſtres de la ſociété, s'ils ne trouvaient pas en eux-mêmes les ſentimens néceſſaires à cette ſociété, et s'ils étaient obligés d'emprunter d'ailleurs ce qui doit ſe trouver dans notre nature.

LE
PHILOSOPHE
IGNORANT.

LE

LE PHILOSOPHE IGNORANT.

PREMIERE QUESTION.

QUI es-tu? d'où viens-tu? que fais-tu? que deviendras-tu? C'eſt une queſtion qu'on doit faire à tous les êtres de l'univers, mais à laquelle nul ne répond. Je demande aux plantes quelle vertu les fait croître, et comment le même terrain produit des fruits ſi divers; ces êtres inſenſibles et muets, quoiqu'enrichis d'une faculté divine, me laiſſent à mon ignorance et à mes vaines conjectures.

J'interroge cette foule d'animaux différens, qui tous ont le mouvement et le communiquent, qui jouiſſent des mêmes ſenſations que moi, qui ont une meſure d'idées et de mémoire avec toutes les paſſions. Ils ſavent encore moins que moi ce qu'ils ſont, pourquoi ils ſont et ce qu'ils deviennent.

Je ſoupçonne, j'ai même lieu de croire que les planètes, les ſoleils innombrables qui rempliſſent l'eſpace, ſont peuplés d'êtres ſenſibles et penſans, mais une barrière éternelle nous ſépare, et aucun de ces habitans des autres globes ne s'eſt communiqué à nous.

M. le prieur, dans le *Spectacle de la nature*, a dit à M. le chevalier que les aſtres étaient faits pour la terre, et la terre, ainſi que les animaux, pour l'homme. Mais, comme le petit globe de la terre roule avec les autres planètes autour du ſoleil; comme les mouvemens réguliers et proportionnels des aſtres peuvent éternellement ſubſiſter ſans qu'il y ait des hommes; comme il y a ſur notre petite planète infiniment plus d'animaux que de mes ſemblables, j'ai penſé que M. le prieur avait un peu trop d'amour propre en ſe flattant que tout avait été fait pour lui. J'ai vu que l'homme, pendant ſa vie, eſt dévoré par tous les animaux, s'il eſt ſans défenſe, et que tous le dévorent encore après ſa mort. Ainſi j'ai eu de la peine à concevoir que M. le prieur et M. le chevalier fuſſent les rois de la nature. Eſclave de tout ce qui m'environne, au lieu d'être roi, reſſerré dans un point, et entouré de l'immenſité, je commence par me chercher moi-même.

I I.

Notre faibleſſe.

JE ſuis un faible animal; je n'ai, en naiſſant, ni force, ni connaiſſance, ni inſtinct; je ne peux même me traîner à la mamelle de ma

mère, comme font tous les quadrupèdes; je n'acquiers quelques idées que comme j'acquiers un peu de force quand mes organes commencent à ſe développer. Cette force augmente en moi juſqu'au temps où, ne pouvant plus s'accroître, elle diminue chaque jour. Ce pouvoir de concevoir des idées s'augmente de même juſqu'à ſon terme, et enſuite s'évanouit inſenſiblement par degrés.

Quelle eſt cette mécanique qui accroît de moment en moment les forces de mes membres juſqu'à la borne preſcrite? Je l'ignore, et ceux qui ont paſſé leur vie à chercher cette cauſe n'en ſavent pas plus que moi.

Quel eſt cet autre pouvoir qui fait entrer des images dans mon cerveau, qui les conſerve dans ma mémoire? Ceux qui ſont payés pour le ſavoir l'ont inutilement cherché; nous ſommes tous dans la même ignorance des premiers principes où nous étions dans notre berceau.

III.

Comment puis-je penſer?

Les livres faits depuis deux mille ans m'ont-ils appris quelque choſe? Il nous vient quelquefois des envies de ſavoir comment nous penſons, quoiqu'il nous prenne



rarement l'envie de ſavoir comment nous digérons, comment nous marchons. J'ai interrogé ma raiſon ; je lui ai demandé ce qu'elle eſt : cette queſtion l'a toujours confondue.

J'ai eſſayé de découvrir par elle ſi les mêmes reſſorts qui me font digérer, qui me font marcher, ſont ceux par leſquels j'ai des idées. Je n'ai jamais pu concevoir comment et pourquoi ces idées s'enfuyaient quand la faim feſait languir mon corps, et comment elles renaiſſaient quand j'avais mangé.

J'ai vu une ſi grande différence entre des penſées et la nourriture, ſans laquelle je ne penſerais point, que j'ai cru qu'il y avait en moi une ſubſtance qui raiſonnait, et une autre ſubſtance qui digérait. Cependant, en cherchant toujours à me prouver que nous ſommes deux, j'ai ſenti groſſièrement que je ſuis un ſeul ; et cette contradiction m'a toujours fait une extrême peine.

J'ai demandé à quelques-uns de mes ſemblables, qui cultivent la terre notre mère commune, avec beaucoup d'induſtrie, s'ils ſentaient qu'ils étaient deux, s'ils avaient découvert par leur philoſophie qu'ils poſſédaient en eux une ſubſtance immortelle, et cependant formée de rien, exiſtante ſans étendue, agiſſant ſur leurs nerfs ſans y

toucher, envoyée expreſſément dans le ventre de leur mère ſix ſemaines après leur conception; ils ont cru que je voulais rire, et ont continué à labourer leurs champs ſans me répondre.

IV.

M'eſt-il néceſſaire de ſavoir?

VOYANT donc qu'un nombre prodigieux d'hommes n'avait pas ſeulement la moindre idée des difficultés qui m'inquiètent, et ne ſe doutait pas de ce qu'on dit dans les écoles, de l'être en général, de la matière, de l'eſprit, &c., voyant même qu'ils ſe moquaient ſouvent de ce que je voulais le ſavoir, j'ai ſoupçonné qu'il n'était point du tout néceſſaire que nous le ſuſſions. J'ai penſé que la nature a donné à chaque être la portion qui lui convient; et j'ai cru que les choſes auxquelles nous ne pouvions atteindre ne ſont pas notre partage. Mais, malgré ce déſeſpoir, je ne laiſſe pas de déſirer d'être inſtruit, et ma curioſité trompée eſt toujours inſatiable.

V.

Aristote, Descartes, et Gassendi.

Aristote commence par dire que l'incrédulité est la source de la sagesse ; *Descartes* a délayé cette pensée, et tous deux m'ont appris à ne rien croire de ce qu'ils me disent. Ce *Descartes* sur-tout, après avoir fait semblant de douter, parle d'un ton si affirmatif de ce qu'il n'entend point ; il est si sûr de son fait quand il se trompe grossièrement en physique ; il a bâti un monde si imaginaire ; ses tourbillons et ses trois élémens sont d'un si prodigieux ridicule, que je dois me défier de tout ce qu'il me dit sur l'ame, après qu'il m'a tant trompé sur les corps. Qu'on fasse son éloge, à la bonne heure, pourvu qu'on ne fasse pas celui de ses romans philosophiques, méprisés aujourd'hui pour jamais dans toute l'Europe.

Il croit, ou il feint de croire que nous naissons avec des pensées métaphysiques. J'aimerais autant dire qu'*Homère* naquit avec l'Iliade dans la tête. Il est bien vrai qu'*Homère* en naissant avait un cerveau tellement construit, qu'ayant ensuite acquis des idées poëtiques, tantôt belles, tantôt incohérentes, tantôt exagérées, il en composa enfin l'Iliade.

Nous apportons en naiſſant le germe de tout ce qui ſe développe en nous ; mais nous n'avons pas réellement plus d'idées innées que *Raphaël* et *Michel-Ange* n'apportèrent en naiſſant de pinceaux et de couleurs.

Deſcartes, pour tâcher d'accorder les parties éparſes de ſes chimères, ſuppoſa que l'homme penſe toujours ; j'aimerais autant imaginer que les oiſeaux ne ceſſent jamais de voler, ni les chiens de courir, parce que ceux-ci ont la faculté de courir, et ceux-là de voler.

Pour peu que l'on conſulte ſon expérience et celle du genre humain, on eſt bien convaincu du contraire. Il n'y a perſonne d'aſſez fou pour croire fermement qu'il ait penſé toute ſa vie, le jour et la nuit ſans interruption, depuis qu'il était fœtus juſqu'à ſa dernière maladie. La reſſource de ceux qui ont voulu défendre ce roman a été de dire qu'on penſait toujours, mais qu'on ne s'en apercevait pas. Il vaudrait autant dire qu'on boit, qu'on mange, et qu'on court à cheval, ſans le ſavoir. Si vous ne vous apercevez pas que vous avez des idées, comment pouvez-vous affirmer que vous en avez ? *Gaſſendi* ſe moqua comme il le devait de ce ſyſtême extravagant. Savez-vous ce qui en arriva ? on prit *Gaſſendi* et *Deſcartes* pour des athées, parce qu'ils raiſonnaient.

V I.

Les bêtes.

De ce que les hommes étaient ſuppoſés avoir continuellement des idées, des perceptions, des conceptions, il ſuivait naturellement que les bêtes en avaient toujours auſſi ; car il eſt inconteſtable qu'un chien de chaſſe a l'idée de ſon maître auquel il obéit, et du gibier qu'il lui rapporte. Il eſt évident qu'il a de la mémoire, et qu'il combine quelques idées. Ainſi donc, ſi la penſée de l'homme était auſſi l'eſſence de ſon ame, la penſée du chien était auſſi l'eſſence de la ſienne, et ſi l'homme avait toujours des idées, il fallait bien que les animaux en euſſent toujours. Pour trancher cette difficulté, le fabricateur des tourbillons et de la matière cannelée oſa dire que les bêtes étaient de pures machines qui cherchaient à manger ſans avoir appétit, qui avaient toujours les organes du ſentiment pour n'éprouver jamais la moindre ſenſation, qui criaient ſans douleur, qui témoignaient leur plaiſir ſans joie, qui poſſédaient un cerveau pour n'y pas recevoir l'idée la plus légère, et qui étaient ainſi une contradiction perpétuelle de la nature.

Ce ſyſtême était auſſi ridicule que l'autre; mais au lieu d'en faire voir l'extravagance on le traita d'impie ; on prétendit que ce ſyſtême répugnait à l'écriture ſainte, qui dit dans la Genèſe, *que* DIEU *a fait un pacte avec les animaux, et qu'il leur redemandera le ſang des hommes qu'ils auront mordus et mangés;* ce qui ſuppoſe manifeſtement dans les bêtes l'intelligence, la connaiſſance du bien et du mal.

VII.

L'expérience.

NE mêlons jamais l'écriture ſainte dans nos diſputes philoſophiques : ce ſont des choſes trop hétérogènes, et qui n'ont aucun rapport. Il ne s'agit ici que d'examiner ce que nous pouvons ſavoir par nous-mêmes, et cela ſe réduit à bien peu de choſe. Il faut avoir renoncé au ſens commun pour ne pas convenir que nous ne ſavons rien au monde que par l'expérience ; et certainement ſi nous ne parvenons que par l'expérience, et par une ſuite de tâtonnemens et de longues réflexions, à nous donner quelques idées faibles et légères du corps, de l'eſpace, du temps, de l'infini, de DIEU même, ce n'eſt pas la peine que l'auteur de

la nature mette ces idées dans la cervelle de tous les fœtus, afin qu'il n'y ait enſuite qu'un très-petit nombre d'hommes qui en faſſent uſage.

Nous ſommes tous ſur les objets de notre ſcience, comme les amans ignorans *Daphnis* et *Chloé*, dont *Longus* nous a dépeint les amours et les vaines tentatives. Il leur fallut beaucoup de temps pour deviner comment ils pouvaient ſatisfaire leurs déſirs, parce que l'expérience leur manquait. La même choſe arriva à l'empereur *Léopold* et au fils de *Louis XIV*, il fallut les inſtruire. S'ils avaient eu des idées innées, il eſt à croire que la nature ne leur eût pas refuſé la principale et la ſeule néceſſaire à la conſervation de l'eſpèce humaine.

VIII.

Subſtance.

NE pouvant avoir aucune notion que par expérience, il eſt impoſſible que nous puiſſions jamais ſavoir ce que c'eſt que la matière. Nous touchons, nous voyons les propriétés de cette ſubſtance; mais ce mot même *ſubſtance*, *ce qui eſt deſſous*, nous avertit aſſez que ce deſſous nous ſera inconnu à

jamais : quelque chose que nous découvrions de ses apparences, il restera toujours ce dessous à découvrir. Par la même raison nous ne saurons jamais par nous-mêmes ce que c'est qu'esprit. C'est un mot qui originairement signifie *souffle*, et dont nous nous sommes servis pour tâcher d'exprimer vaguement et grossièrement ce qui nous donne des pensées. Mais quand même, par un prodige qui n'est pas à supposer, nous aurions quelque légère idée de la substance de cet esprit, nous ne serions pas plus avancés ; nous ne pourrions jamais deviner comment cette substance reçoit des sentimens et des pensées. Nous savons bien que nous avons un peu d'intelligence, mais comment l'avons-nous ? c'est le secret de la nature, elle ne l'a dit à nul mortel.

IX.

Bornes étroites.

NOTRE intelligence est très-bornée, ainsi que la force de notre corps. Il y a des hommes beaucoup plus robustes que les autres ; il y a aussi des *Hercules* en fait de pensées : mais au fond cette supériorité est fort peu de chose. L'un soulevera dix fois plus de matière que moi, l'autre pourra faire

de tête et ſans papier une diviſion de quinze chiffres, tandis que je ne pourrai en diviſer que trois ou quatre avec une extrême peine; c'eſt à quoi ſe réduira cette force tant vantée ; mais elle trouvera bien vîte ſa borne ; et c'eſt pourquoi dans les jeux de combinaiſon, nul homme, après s'y être formé par toute ſon application et par un long uſage, ne parvient jamais, quelque effort qu'il faſſe, au-delà du degré qu'il a pu atteindre ; il a frappé à la borne de ſon intelligence. Il faut même abſolument que cela ſoit ainſi ; ſans quoi nous irions de degré en degré juſqu'à l'infini.

X.

Découvertes impoſſibles.

DANS ce cercle étroit où nous ſommes, voyons donc ce que nous ſommes condamnés à ignorer, et ce que nous pouvons un peu connaître. Nous avons déjà vu qu'aucun premier reſſort, aucun premier principe ne peut être ſaiſi par nous.

Pourquoi mon bras obéit-il à ma volonté ? nous ſommes ſi accoutumés à ce phénomène incompréhenſible, que très-peu y font attention ; et quand nous voulons rechercher la

caufe d'un effet fi commun, nous trouvons qu'il y a réellement l'infini entre notre volonté et l'obéiffance de notre membre, c'eft-à-dire qu'il n'y a nulle proportion de l'une à l'autre, nulle raifon, nulle apparence de caufe; et nous fentons que nous y penferions une éternité fans pouvoir imaginer la moindre lueur de vraifemblance.

X I.

Défefpoir fondé.

AINSI arrêtés dès le premier pas, et nous repliant vainement fur nous-mêmes, nous fommes effrayés de nous chercher toujours, et de ne nous trouver jamais. Nul de nos fens n'eft explicable.

Nous favons bien à peu-près, avec le fecours des triangles, qu'il y a environ trente millions de nos grandes lieues géométriques de la terre au foleil; mais qu'eft-ce que le foleil? et pourquoi tourne-t-il fur fon axe? et pourquoi en un fens plutôt qu'en un autre? et pourquoi Saturne et nous tournons-nous autour de cet aftre plutôt d'occident en orient que d'orient en occident? non-feulement nous ne fatisferons jamais à cette queftion, mais nous n'entreverrons jamais la

moindre poſſibilité d'en imaginer ſeulement une cauſe phyſique. Pourquoi ? c'eſt que le nœud de cette difficulté eſt dans le premier principe des choſes.

Il en eſt de ce qui agit au dedans de nous, comme de ce qui agit dans les eſpaces immenſes de la nature. Il y a dans l'arrangement des aſtres, et dans la conformation d'un ciron et de l'homme, un premier principe dont l'accès doit néceſſairement nous être interdit. Car ſi nous pouvions connaître notre premier reſſort, nous en ſerions les maîtres, nous ſerions des dieux. Eclairciſſons cette idée, et voyons ſi elle eſt vraie.

Suppoſons que nous trouvions en effet la cauſe de nos ſenſations, de nos penſées, de nos moûvemens, comme nous avons ſeulement découvert dans les aſtres la raiſon des éclipſes et des différentes phaſes de la lune et de Vénus, il eſt clair que nous prédirions alors nos ſenſations, nos penſées et nos déſirs réſultans de ces ſenſations, comme nous prédiſons les phaſes et les éclipſes. Connaiſſant donc ce qui devrait ſe paſſer demain dans notre intérieur, nous verrions clairement, par le jeu de cette machine, de quelle manière, ou agréable ou funeſte, nous devrions être affectés. Nous avons une volonté qui dirige, ainſi qu'on en convient,

nos mouvemens intérieurs en plusieurs circonstances. Par exemple, je me sens disposé à la colère, ma réflexion et ma volonté en répriment les accès naissans. Je verrais, si je connaissais mes premiers principes, toutes les affections auxquelles je suis disposé pour demain, toute la suite des idées qui m'attendent; je pourrais avoir sur cette suite d'idées et de sentimens la même puissance que j'exerce quelquefois sur les sentimens et sur les pensées actuelles, que je détourne et que je réprime. Je me trouverais précisément dans le cas de tout homme qui peut retarder et accélérer à son gré le mouvement d'une horloge, celui d'un vaisseau, celui de toute machine connue.

Dans cette supposition, étant le maître des idées qui me sont destinées demain, je le serais pour le jour suivant, je le serais pour le reste de ma vie ; je pourrais donc être toujours tout-puissant sur moi-même, je serais le dieu de moi-même. (1) Je sens assez que

(1) Ce raisonnement nous paraît sujet à plusieurs difficultés. 1°. Ce pouvoir, si l'homme venait à l'acquérir, changerait en quelque sorte sa nature ; mais ce n'est pas une raison pour être sûr qu'il ne peut l'acquérir. 2°. On pourrait connaître la cause de toutes nos sensations, de tous nos sentimens, et cependant n'avoir point le pouvoir, soit de détourner les impressions des objets extérieurs, soit d'empêcher les effets qui peuvent résulter d'une distraction, d'un mauvais calcul. 3°. Il y a un grand nombre de degrés entre

cet état eſt incompatible avec ma nature ; il eſt donc impoſſible que je puiſſe rien connaître du premier principe qui me fait penſer et agir.

X I I.

Faibleſſe des hommes.

Ce qui eſt impoſſible à ma nature ſi faible, ſi bornée, et qui eſt d'une durée ſi courte, eſt-il impoſſible dans d'autres globes, dans d'autres eſpèces d'êtres ? Y a-t-il des intelligences ſupérieures, maîtreſſes de toutes leurs idées, qui penſent et qui ſentent tout ce qu'elles veulent ? Je n'en ſais rien ; je ne connais que ma faibleſſe, je n'ai aucune notion de la force des autres.

notre ignorance actuelle et cette connaiſſance parfaite de notre nature ; l'eſprit humain pourrait parcourir les différens degrés de cette échelle ſans jamais parvenir au dernier ; mais chaque degré ajouterait à nos connaiſſances réelles, et ces connaiſſances pourraient être utiles. Il en ſerait de la métaphyſique comme des mathématiques, dont jamais nous n'épuiſerons aucune partie, même en y feſant dans chaque ſiècle un grand nombre de découvertes utiles.

XIII.

Suis-je libre?

Ne ſortons point encore du cercle de notre exiſtence ; continuons à nous examiner nous-mêmes autant que nous le pouvons. Je me ſouviens qu'un jour, avant que j'euſſe fait toutes les queſtions précédentes, un raiſonneur voulut me faire raiſonner. Il me demanda ſi j'étais libre ; je lui répondis que je n'étais point en priſon, que j'avais la clef de ma chambre, que j'étais parfaitement libre. Ce n'eſt pas cela que je vous demande, me répondit-il ; croyez-vous que votre volonté ait la liberté de vouloir ou de ne vouloir pas vous jeter par la fenêtre ? penſez-vous avec l'ange de l'école que le libre arbitre ſoit une puiſſance appétitive, et que le libre arbitre ſe perde par le péché ? Je regardai mon homme fixement, pour tâcher de lire dans ſes yeux s'il n'avait pas l'eſprit égaré ; et je lui répondis que je n'entendais rien à ſon galimatias.

Cependant cette queſtion ſur la liberté de l'homme m'intéreſſa vivement ; je lus des ſcolaſtiques, je fus comme eux dans les ténèbres ; je lus *Locke*, et j'aperçus des traits de lumière ; je lus le traité de *Collins* qui me

parut *Locke* perfectionné ; et je n'ai jamais rien lu depuis qui m'ait donné un nouveau degré de connaiſſance. Voici ce que ma faible raiſon a conçu , aidée de ces deux grands hommes , les ſeuls , à mon avis , qui ſe ſoient entendus eux-mêmes en écrivant ſur cette matière , et les ſeuls qui ſe ſoient fait entendre aux autres.

Il n'y a rien ſans cauſe. Un effet ſans cauſe n'eſt qu'une parole abſurde. Toutes les fois que je veux , ce ne peut être qu'en vertu de mon jugement , bon ou mauvais ; ce jugement eſt néceſſaire , donc ma volonté l'eſt auſſi. En effet , il ſerait bien ſingulier que toute la nature , tous les aſtres obéiſſent à des lois éternelles , et qu'il y eût un petit animal haut de cinq pieds , qui , au mépris de ces lois , pût agir toujours comme il lui plairait au ſeul gré de ſon caprice. Il agirait au haſard ; et on ſait que le haſard n'eſt rien. Nous avons inventé ce mot pour exprimer l'effet connu de toute cauſe inconnue.

Mes idées entrent néceſſairement dans mon cerveau ; comment ma volonté , qui en dépend, ſerait-elle à la fois néceſſitée , et abſolument libre ? Je ſens en mille occaſions que cette volonté ne peut rien ; ainſi quand la maladie m'accable , quand la paſſion me tranſporte , quand mon jugement ne peut atteindre

aux objets qu'on me préſente, &c. je dois donc penſer que les lois de la nature étant toujours les mêmes, ma volonté n'eſt pas plus libre dans les choſes qui me paraiſſent les plus indifférentes, que dans celles où je me ſens ſoumis à une force invincible.

Etre véritablement libre, c'eſt pouvoir. Quand je peux faire ce que je veux, voilà ma liberté; mais je veux néceſſairement ce que je veux; autrement je voudrais ſans raiſon, ſans cauſe; ce qui eſt impoſſible. Ma liberté conſiſte à marcher quand je veux marcher et que je n'ai point la goutte.

Ma liberté conſiſte à ne point faire une mauvaiſe action quand mon eſprit ſe la repréſente néceſſairement mauvaiſe; à ſubjuguer une paſſion quand mon eſprit m'en fait ſentir le danger, et que l'horreur de cette action combat puiſſamment mon déſir. Nous pouvons réprimer nos paſſions, comme je l'ai déjà annoncé, nombre IV, mais alors nous ne ſommes pas plus libres en réprimant nos déſirs qu'en nous laiſſant entraîner à nos penchans; car dans l'un et l'autre cas, nous ſuivons irréſiſtiblement notre dernière idée; et cette dernière idée eſt néceſſaire; donc je fais néceſſairement ce qu'elle me dicte. Il eſt étrange que les hommes ne ſoient pas contens de cette meſure de liberté, c'eſt-à-dire

du pouvoir qu'ils ont reçu de la nature de faire en plusieurs cas ce qu'ils veulent ; les astres ne l'ont pas ; nous la possédons, et notre orgueil nous fait croire quelquefois que nous en possédons encore plus. Nous nous figurons que nous avons le don incompréhensible et absurde de vouloir sans autre raison, sans autre motif que celui de vouloir. Voyez le nombre XXIX.

Non, je ne puis pardonner au docteur *Clarke* d'avoir combattu avec mauvaise foi ces vérités dont il sentait la force, et qui semblaient s'accommoder mal avec ses systêmes. Non, il n'est pas permis à un philosophe tel que lui d'avoir attaqué *Collins* en sophiste, et d'avoir détourné l'état de la question en reprochant à *Collins* d'appeler l'homme *un agent nécessaire.* Agent ou patient, qu'importe ? agent quand il se meut volontairement, patient quand il reçoit des idées. Qu'est-ce que le nom fait à la chose ? L'homme est en tout un être dépendant, comme la nature entière est dépendante, et il ne peut être excepté des autres êtres.

Le prédicateur, dans *Samuël Clarke*, a étouffé le philosophe ; il distingue la nécessité physique et la nécessité morale. Et qu'est-ce qu'une nécessité morale ? Il vous paraît vraisemblable qu'une reine d'Angleterre qu'on

couronne, et que l'on ſacre dans une égliſe, ne ſe dépouillera pas de ſes habits royaux pour s'étendre toute nue ſur l'autel, quoiqu'on raconte une pareille aventure d'une reine de Congo. Vous appelez cela *une néceſſité morale* dans une reine de nos climats; mais c'eſt au fond une néceſſité phyſique, éternelle, liée à la conſtitution des choſes. Il eſt auſſi sûr que cette reine ne fera pas cette folie, qu'il eſt sûr qu'elle mourra un jour. La néceſſité morale n'eſt qu'un mot; tout ce qui ſe fait eſt abſolument néceſſaire. Il n'y a point de milieu entre la néceſſité et le haſard; et vous ſavez qu'il n'y a point de haſard; donc tout ce qui arrive eſt néceſſaire.

Pour embarraſſer la choſe davantage, on a imaginé de diſtinguer encore entre néceſſité et contrainte; mais au fond la contrainte eſt-elle autre choſe qu'une néceſſité dont on s'aperçoit? et la néceſſité n'eſt-elle pas une contrainte dont on ne s'aperçoit point? *Archimède* eſt également néceſſité à reſter dans ſa chambre quand on l'y enferme, et quand il eſt ſi fortement occupé d'un problême qu'il ne reçoit pas l'idée de ſortir.

Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

L'ignorant qui penſe ainſi n'a pas toujours penſé de même, mais enfin il eſt contraint de ſe rendre.

XIV.

Tout est-il éternel?

ASSERVI à des lois éternelles comme tous les globes qui remplissent l'espace, comme les élémens, les animaux, les plantes, je jette des regards étonnés sur tout ce qui m'environne, je cherche quel est mon auteur, et celui de cette machine immense dont je suis à peine une roue imperceptible.

Je ne suis pas venu de rien : car la substance de mon père, et de ma mère qui m'a porté neuf mois dans sa matrice, est quelque chose. Il m'est évident que le germe qui m'a produit n'a pu être produit de rien ; car comment le néant produirait-il l'existence ? Je me sens subjugué par cette maxime de toute l'antiquité : *Rien ne vient du néant*, *rien ne peut retourner au néant.* Cet axiome porte en lui une force si terrible qu'il enchaîne tout mon entendement sans que je puisse me débattre contre lui. Aucun philosophe ne s'en est écarté, aucun législateur, quel qu'il soit, ne l'a contesté. Le *Cahut* des Phéniciens, le *Chaos* des Grecs, le *Tohu bohu* des Chaldéens et des Hébreux, tout nous atteste qu'on a toujours cru l'éternité de la matière. Ma raison, trompée par cette idée si ancienne

et ſi générale, me dit : Il faut bien que la matière ſoit éternelle, puiſqu'elle exiſte ; ſi elle était hier, elle était auparavant. Je n'aperçois aucune vraiſemblance qu'elle ait commencé à être, aucune cauſe pour laquelle elle n'ait pas été, aucune cauſe pour laquelle elle ait reçu l'exiſtence dans un temps plutôt que dans un autre. Je cède donc à cette conviction, ſoit fondée, ſoit erronée, et je me range du parti du monde entier, juſqu'à ce qu'ayant avancé dans mes recherches, je trouve une lumière ſupérieure au jugement de tous les hommes, qui me force à me rétracter malgré moi.

Mais ſi, comme tant de philoſophes de l'antiquité l'ont penſé, l'être éternel a toujours agi, que deviendront le *Cahut* et l'*Ereb* des Phéniciens, le *Tohu bohu* des Chaldéens, le *Chaos* d'*Héſiode*? il reſtera dans les fables. Le *Chaos* eſt impoſſible aux yeux de la raiſon ; car il eſt impoſſible que l'intelligence étant éternelle, il y ait jamais eu quelque choſe d'oppoſé aux lois de l'intelligence ; or le *Chaos* eſt préciſément l'oppoſé de toutes les lois de la nature. Entrez dans la caverne la plus horrible des Alpes, ſous ces débris de rochers, de glace, de ſable, d'eaux, de criſtaux, de minéraux informes, tout y obéit à la gravitation et aux lois de l'hydroſtatique. Le

Chaos n'a jamais été que dans nos têtes, et n'a fervi qu'à faire compofer de beaux vers à *Héſiode* et à *Ovide*.

Si notre fainte écriture a dit que le *Chaos* exiftait, fi le *Tohu bohu* a été adopté par elle, nous le croyons fans doute, et avec la foi la plus vive. Nous ne parlons ici que fuivant les lueurs trompeufes de notre raifon. Nous nous fommes bornés, comme nous l'avons dit, à voir ce que nous pouvons foupçonner par nous-mêmes. Nous fommes des enfans qui effayons de faire quelques pas fans lifières : nous marchons, nous tombons, et la foi nous relève.

X V.

Intelligence.

MAIS en apercevant l'ordre, l'artifice prodigieux, les lois mécaniques et géométriques qui règnent dans l'univers, les moyens, les fins innombrables de toutes chofes, je fuis faifi d'admiration et de refpect. Je juge incontinent que fi les ouvrages des hommes, les miens même me forcent à reconnaître en nous une intelligence, je dois en reconnaître une bien fupérieurement agiffante dans la multitude de tant d'ouvrages. J'admets cette intelligence fuprême fans craindre que jamais on puiffe me

faire

faire changer d'opinion. Rien n'ébranle en moi cet axiome : *Tout ouvrage démontre un ouvrier.* (2)

XVI.

Eternité.

CETTE intelligence eſt-elle éternelle? ſans doute ; car, ſoit que j'aie admis ou rejeté l'éternité de la matière, je ne peux rejeter l'exiſtence éternelle de ſon artiſan ſuprême ; et il eſt évident que, s'il exiſte aujourd'hui, il a exiſté toujours.

(2) La preuve de l'exiſtence de DIEU, tirée de l'obſervation des phénomènes de l'univers, dont l'ordre et les lois conſtantes ſemblent indiquer une unité de deſſin, et par conſéquent une cauſe unique et intelligente, eſt la ſeule à laquelle M. de *Voltaire* ſe ſoit arrêté, et la ſeule qui puiſſe être admiſe par un philoſophe libre des préjugés et du galimatias des écoles. L'ouvrage intitulé, *Du principe d'action*, contient une expoſition de cette preuve à la fois plus frappante et plus ſimple que celles qui ont été données par des philoſophes qu'on a cru profonds, parce qu'ils étaient obſcurs et éloquens, parce qu'ils étaient exagérateurs. On pourrait demander maintenant quelle eſt pour nous, par l'état actuel de nos connaiſſances ſur les lois de l'univers, la probabilité que ces lois forment un ſyſtême un et régulier ; et enſuite la probabilité que ce ſyſtême régulier eſt l'effet d'une volonté intelligente ? Cette queſtion eſt plus difficile qu'elle ne paraît au premier coup d'œil.

XVII.

Incompréhenſibilité.

Je n'ai fait encore que deux ou trois pas dans cette vaſte carrière ; je veux ſavoir ſi cette intelligence divine eſt quelque choſe d'abſolument diſtinct de l'univers, à peu-près comme le ſculpteur eſt diſtingué de la ſtatue ; ou ſi cette ame du monde eſt unie au monde, et le pénètre, à peu-près encore, comme ce que j'appelle *mon ame* eſt unie à moi, et ſelon cette idée de l'antiquité ſi bien exprimée dans *Virgile :*

Mens agitat molem et magno ſe corpore miſcet.

Et dans *Lucain :*

Jupiter eſt quodcumque vides, quocumque moveris.

Je me vois arrêté tout-à-coup dans ma vaine curioſité. Miſérable mortel, ſi je ne puis ſonder ma propre intelligence, ſi je ne puis ſavoir ce qui m'anime, comment connaîtrai-je l'intelligence ineffable qui préſide viſiblement à la matière entière ? Il y en a une, tout me le démontre ; mais où eſt la bouſſole qui me conduira vers ſa demeure éternelle et ignorée ?

XVIII.

Infini.

Cette intelligence eſt-elle infinie en puiſſance et en immenſité, comme elle eſt inconteſtablement infinie en durée ? je n'en puis rien ſavoir par moi-même. Elle exiſte, donc elle a toujours exiſté, cela eſt clair. Mais quelle idée puis-je avoir d'une puiſſance infinie ? Comment puis-je concevoir un infini actuellement exiſtant ? Comment puis-je imaginer que l'intelligence ſuprême eſt dans le vide ? Il n'en eſt pas de l'infini en étendue comme de l'infini en durée. Une durée infinie s'eſt écoulée au moment que je parle, cela eſt sûr ; je ne peux rien ajouter à cette durée paſſée, mais je peux toujours ajouter à l'eſpace que je conçois, comme je peux ajouter aux nombres que je conçois. L'infini en nombre et en étendue eſt hors de la ſphère de mon entendement. Quelque choſe qu'on me diſe, rien ne m'éclaire dans cet abyme. Je ſens heureuſement que mes difficultés et mon ignorance ne peuvent préjudicier à la morale ; on aura beau ne pas concevoir ni l'immenſité de l'eſpace remplie, ni la puiſſance infinie qui a tout fait, et qui, cependant peut encore faire ; cela ne ſervira qu'à prouver de plus en plus

la faibleſſe de notre entendement; et cette faibleſſe ne nous rendra que plus ſoumis à l'Etre éternel dont nous ſommes l'ouvrage.

X I X.

Ma dépendance.

Nous ſommes ſon ouvrage. Voilà une vérité intéreſſante pour nous : car de ſavoir par la philoſophie en quel temps il fit l'homme, ce qu'il feſait auparavant, s'il eſt dans la matière, s'il eſt dans le vide, s'il eſt dans un point, s'il agit toujours ou non, s'il agit par-tout, s'il agit hors de lui ou dans lui; ce ſont des recherches qui redoublent en moi le ſentiment de mon ignorance profonde.

Je vois même qu'à peine il y a eu une douzaine d'hommes en Europe qui aient écrit ſur ces choſes abſtraites avec un peu de méthode; et quand je ſuppoſerais qu'ils ont parlé d'une manière intelligible, qu'en réſulterait-il? Nous avons déjà reconnu, *queſt. IV*, que les choſes que ſi peu de perſonnes peuvent ſe flatter d'entendre, ſont inutiles au reſte du genre humain. (3) Nous ſommes certainement

(3) Cette opinion eſt-elle bien certaine? l'expérience n'a-t-elle point prouvé que des vérités très-difficiles à entendre peuvent être utiles? Les tables de la lune, celles des ſatellites de jupiter guident nos vaiſſeaux ſur les mers, ſauvent la vie des matelots, et elles ſont formées d'après des théories

l'ouvrage de DIEU, c'eſt-là ce qu'il m'eſt utile de ſavoir; auſſi la preuve en eſt-elle palpable. Tout eſt moyen et fin dans mon corps, tout eſt reſſort, poulie, force mouvante, machine hydraulique, équilibre de liqueurs, laboratoire de chimie. Il eſt donc arrangé par une intelligence, *queſt. XV.* Ce n'eſt pas l'intelligence de mes parens à qui je dois cet arrangement, car aſſurément ils ne ſavaient ce qu'ils feſaient quand ils m'ont mis au monde; ils n'étaient que les aveugles inſtrumens de cet éternel fabricateur qui anime le ver de terre, et qui fait tourner le ſoleil ſur ſon axe.

qui ne ſont connues que d'un petit nombre de ſavans. D'ailleurs, dans les ſciences qui tiennent à la morale, à la politique, les mêmes connaiſſances, qui d'abord ſont le partage de quelques philoſophes, ne peuvent-elles point être miſes à la portée de tous les hommes qui ont reçu quelque éducation, qui ont cultivé leur eſprit, et devenir par-là d'une utilité générale, puiſque ce ſont ces mêmes hommes qui gouvernent le peuple et qui influent ſur les opinions? Cette maxime eſt une de ces opinions où nous entraîne l'idée très-naturelle, mais peut-être très-fauſſe, que notre bien-être a été un des motifs de l'ordre qui règne dans le ſyſtême général des êtres. Il ne faut pas confondre ces cauſes finales dont nous nous feſons l'objet, avec les cauſes finales plus étendues, que l'obſervation des phénomènes peut nous faire ſoupçonner et nous indiquer avec plus ou moins de probabilité. Les premières appartiennent à la rhétorique, les autres à la philoſophie. M. de *Voltaire* a ſouvent combattu cette même manière de raiſonner.

X X.

Eternité encore.

Né d'un germe venu d'un autre germe, y a-t-il eu une fucceffion continuelle, un développement fans fin de ces germes, et toute la nature a-t-elle toujours exifté par une fuite néceffaire de cet Etre fuprême qui exiftait de lui-même ? Si je n'en croyais que mon faible entendement, je dirais : Il me paraît que la nature a toujours été animée. Je ne puis concevoir que la caufe qui agit continuellement et vifiblement fur elle, pouvant agir dans tous les temps, n'ait pas agi toujours. Une éternité d'oifiveté dans l'Etre agiffant et néceffaire, me femble incompatible. Je fuis porté à croire que le monde eft toujours émané de cette caufe primitive et néceffaire, comme la lumière émane du foleil. Par quel enchaînement d'idées me vois-je toujours entraîné à croire éternelles les œuvres de l'Etre éternel ? Ma conception, toute pufillanime qu'elle eft, a la force d'atteindre à l'Etre néceffaire exiftant par lui-même, et n'a pas la force de concevoir le néant. L'exiftence d'un feul atome me femble prouver l'éternité de l'exiftence ; mais rien ne me prouve le néant. Quoi ! il y aurait eu le *rien*

dans l'eſpace où eſt aujourd'hui quelque choſe ? Cela me paraît incompréhenſible. Je ne puis admettre ce *rien* , à moins que la révélation ne vienne fixer mes idées qui s'emportent au-delà des temps.

Je ſais bien qu'une ſucceſſion infinie d'êtres qui n'auraient point d'origine, eſt auſſi abſurde; *Samuel Clarke* le démontre aſſez ; (4) mais il n'entreprend pas ſeulement d'affirmer que DIEU n'ait pas tenu cette chaîne de toute éternité , il n'oſe pas dire qu'il ait été ſi long-temps impoſſible à l'Etre éternellement actif de déployer ſon action. Il eſt évident qu'il l'a pu ; et s'il l'a pu , qui ſera aſſez hardi pour me dire qu'il ne l'a pas fait ? La révélation ſeule , encore une fois, peut m'apprendre le contraire : mais nous n'en ſommes pas encore à cette révélation qui écraſe toute philoſophie, à cette lumière devant qui toute lumière s'évanouit.

(4) Il ne peut être queſtion ici que d'une impoſſibilité métaphyſique. Or, pourquoi cette ſuite de phénomènes qui ſe ſuccèdent indéfiniment ſuivant une certaine loi, et qui, à partir de chaque inſtant, forment une chaîne indéfinie dans le paſſé comme dans l'avenir, ſerait-elle impoſſible à concevoir ? N'avons-nous pas l'idée claire d'un corps ſe mouvant dans une courbe infinie, d'une ſérie de termes, s'étendant indéfiniment dans les deux ſens à quelque terme qu'on la prenne ? Cette ſucceſſion indéfinie de phénomènes ne peut donc effrayer un homme familiariſé avec les idées mathématiques.

X X I.

Ma dépendance encore.

CET Etre éternel, cette caufe univerfelle me donne mes idées ; car ce ne font pas les objets qui me les donnent. Une matière brute ne peut envoyer des penfées dans ma tête ; mes penfées ne viennent pas de moi, car elles arrivent malgré moi, et fouvent s'enfuient de même. On fait affez qu'il n'y a nulle reffemblance, nul rapport entre les objets, et nos idées et nos fenfations. Certes il y avait quelque chofe de fublime dans ce *Mallebranche*, qui ofait prétendre que nous voyons tout dans DIEU même : mais n'y avait-il rien de fublime dans les ftoïciens qui penfaient que c'eft DIEU qui agit en nous, et que nous poffédons un rayon de fa fubftance ? Entre le rêve de *Mallebranche* et le rêve des ftoïciens, où eft la réalité? Je retombe, *queft. II*, dans l'ignorance, qui eft l'apanage de la nature humaine, et j'adore DIEU par qui je penfe, fans favoir comment je penfe.

XXII.

Nouvelle queſtion.

CONVAINCU par mon peu de raiſon qu'il y a un Etre néceſſaire, éternel, intelligent, de qui je reçois mes idées, ſans pouvoir deviner ni le comment, ni le pourquoi, je demande ce que c'eſt que cet Etre, s'il a la forme des eſpèces intelligentes et agiſſantes ſupérieures à la mienne dans d'autres globes? J'ai déjà dit que je n'en ſavais rien, *queſt. I.* Néanmoins je ne puis affirmer que cela ſoit impoſſible; car j'aperçois des planètes très-ſupérieures à la mienne en étendue, entourées de plus de ſatellites que la terre. Il n'eſt point du tout contre la vraiſemblance qu'elles ſoient peuplées d'intelligences très-ſupérieures à moi, et de corps plus robuſtes, plus agiles, et plus durables. Mais leur exiſtence n'ayant nul rapport à la mienne, je laiſſe aux poëtes de l'antiquité le ſoin de faire deſcendre *Vénus* de ſon prétendu troiſième ciel, et *Mars* du cinquième; je ne dois rechercher que l'action de l'être néceſſaire ſur moi-même.

XXIII.

Un ſeul artiſan ſuprême.

UNE grande partie des hommes voyant le mal phyſique et le mal moral répandus ſur ce globe, imagina deux êtres puiſſans, dont l'un produiſait tout le bien, et l'autre tout le mal. S'ils exiſtaient, ils ſeraient néceſſaires, ils ſeraient éternels, indépendans, ils occuperaient tout l'eſpace; ils exiſteraient donc dans le même lieu, ils ſe pénétreraient donc l'un l'autre; cela eſt abſurde. L'idée de ces deux puiſſances ennemies ne peut tirer ſon origine que des exemples qui nous frappent ſur la terre; nous y voyons des hommes doux et des hommes féroces, des animaux utiles et des animaux nuiſibles, de bons maîtres et des tyrans. On imagina ainſi deux pouvoirs contraires qui préſidaient à la nature; ce n'eſt qu'un roman aſiatique. Il y a dans toute la nature une unité de deſſin manifeſte; les lois du mouvement et de la peſanteur ſont invariables; il eſt impoſſible que deux artiſans ſuprêmes, entièrement contraires l'un à l'autre, aient ſuivi les mêmes lois. Cela ſeul, à mon avis, renverſe le ſyſtême manichéen, et l'on n'a pas beſoin de gros volumes pour le combattre.

Il eſt donc une puiſſance unique, éternelle, à qui tout eſt lié, de qui tout dépend, mais dont la nature m'eſt incompréhenſible. S[t] *Thomas* nous dit *que* DIEU *eſt un pur acte, une forme, qui n'a ni genre ni prédicat, qui eſt la nature et le ſuppôt, qu'il exiſte eſſentiellement, participativement, et nuncupativement.* Lorſque les dominicains furent les maîtres de l'inquiſition, ils auraient fait brûler un homme qui aurait nié ces belles choſes; je ne les aurais pas niées, mais je ne les aurais pas entendues.

On me dit que DIEU eſt ſimple; j'avoue humblement que je n'entends pas davantage la valeur de ce mot. Il eſt vrai que je ne lui attribuerai pas des parties groſſières que je puiſſe ſéparer; mais je ne puis concevoir que le principe et le maître de tout ce qui eſt dans l'étendue ne ſoit pas dans l'étendue. La ſimplicité, rigoureuſement parlant, me paraît trop ſemblable au non-être. L'extrême faibleſſe de mon intelligence n'a point d'inſtrument aſſez fin pour ſaiſir cette ſimplicité. Le point mathématique eſt ſimple, me dira-t-on; mais le point mathématique n'exiſte pas réellement.

On dit encore qu'une idée eſt ſimple, mais je n'entends pas cela davantage. Je vois un cheval, j'en ai l'idée; mais je n'ai vu en lui qu'un aſſemblage de choſes. Je vois une couleur; j'ai l'idée de couleur; mais cette couleur

eſt étendue. Je prononce les noms abſtraits de *couleur en général*, de *vice*, de *vertu*, de *vérité en général;* mais c'eſt que j'ai eu connaiſſance de choſes colorées, de choſes qui m'ont paru vertueuſes ou vicieuſes, vraies ou fauſſes: j'exprime tout cela par un mot; mais je n'ai point de connaiſſance claire de la ſimplicité; je ne ſais pas plus ce que c'eſt, que je ne ſais ce que c'eſt qu'un infini en nombres actuellement exiſtant.

Déjà convaincu que, ne connaiſſant pas ce que je ſuis, je ne puis connaître ce qu'eſt mon auteur, mon ignorance m'accable à chaque inſtant, et je me conſole en réfléchiſſant ſans ceſſe qu'il n'importe pas que je ſache ſi mon maître eſt ou non dans l'étendue, pourvu que je ne faſſe rien contre la conſcience qu'il m'a donnée. De tous les ſyſtêmes que les hommes ont inventés ſur la Divinité, quel ſera donc celui que j'embraſſerai? aucun, ſinon celui de l'adorer.

XXIV.

Spinoſa.

APRÈS m'être plongé avec *Thalès* dans l'eau dont il feſait ſon premier principe, après m'être rouſſi auprès du feu d'*Empedocle*, après avoir couru dans le vide en ligne droite avec

les atomes d'*Epicure*, ſupputé des nombres avec *Pythagore*, et avoir entendu ſa muſique; après avoir rendu mes devoirs aux androgynes de *Platon*, et ayant paſſé par toutes les régions de la métaphyſique et de la folie ; j'ai voulu enfin connaître le ſyſtême de *Spinoſa*.

Il n'eſt pas abſolument nouveau ; il eſt imité de quelques anciens philoſophes grecs, et même de quelques juifs ; mais *Spinoſa* a fait ce qu'aucun philoſophe grec, encore moins aucun juif, n'a fait; il a employé une méthode géométrique impoſante, pour ſe rendre un compte net de ſes idées : voyons s'il ne s'eſt pas égaré méthodiquement avec le fil qui le conduit.

Il établit d'abord une vérité inconteſtable et lumineuſe : Il y a quelque choſe, donc il exiſte éternellement un être néceſſaire. Ce principe eſt ſi vrai que le profond *Samuel Clarke* s'en eſt ſervi pour prouver l'exiſtence de DIEU.

Cet être doit ſe trouver par-tout où eſt l'exiſtence ; car qui le bornerait ?

Cet être néceſſaire eſt donc tout ce qui exiſte; il n'y a donc réellement qu'une ſeule ſubſtance dans l'univers.

Cette ſubſtance n'en peut créer une autre ; car puiſqu'elle remplit tout, où mettre une ſubſtance nouvelle et comment créer quelque choſe du néant ? comment créer l'étendue ſans

la placer dans l'étendue même, laquelle exiſte néceſſairement ?

Il y a dans le monde la penſée et la matière ; la ſubſtance néceſſaire que nous appelons DIEU eſt donc la penſée et la matière. Toute penſée et toute matière eſt donc compriſe dans l'immenſité de DIEU : il ne peut y avoir rien hors de lui ; il ne peut agir que dans lui ; il comprend tout, il eſt tout.

Ainſi tout ce que nous appelons *ſubſtances différentes* n'eſt en effet que l'univerſalité des différens attributs de l'Etre ſuprême, qui penſe dans le cerveau des hommes, éclaire dans la lumière, ſe meut ſur les vents, éclate dans le tonnerre, parcourt l'eſpace dans tous les aſtres, et vit dans toute la nature.

Il n'eſt point comme un vil roi de la terre, confiné dans ſon palais, ſéparé de ſes ſujets ; il eſt intimement uni à eux ; ils ſont des parties néceſſaires de lui-même ; s'il en était diſtingué il ne ſerait plus l'Etre néceſſaire, il ne ſerait plus univerſel, il ne remplirait point tous les lieux ; il ſerait un être à part comme un autre.

Quoique toutes les modalités changeantes dans l'univers ſoient l'effet de ſes attributs, cependant, ſelon *Spinoſa*, il n'a point de parties ; car, dit-il, l'infini n'en a point de proprement dites ; s'il en avait, on pourrait en ajouter d'autres, et alors il ne ſerait plus

infini. Enfin *Spinoſa* prononce qu'il faut aimer ce DIEU néceſſaire, infini, éternel; et voici ſes propres paroles, *page* 45 *de l'édition de 1731* :

„ A l'égard de l'amour de DIEU, loin „ que cette idée le puiſſe affaiblir, j'eſtime „ qu'aucune autre n'eſt plus propre à l'aug- „ menter; puiſqu'elle me fait connaître que „ DIEU eſt intime à mon être, qu'il me „ donne l'exiſtence et toutes mes propriétés, „ mais qu'il me donne libéralement, ſans „ reproche, ſans intérêt, ſans m'aſſujettir à „ autre choſe qu'à ma propre nature. Elle „ bannit la crainte, l'inquiétude, la défiance, „ et tous les défauts d'un amour vulgaire ou „ intéreſſé. Elle me fait ſentir que c'eſt un „ bien que je ne puis perdre, et que je poſsède „ d'autant mieux que je le connais et que je „ l'aime. „

Ces idées ſéduiſirent beaucoup de lecteurs; il y en eut même qui, ayant d'abord écrit contre lui, ſe rangèrent à ſon opinion.

On reprocha au ſavant *Bayle* d'avoir attaqué durement *Spinoſa* ſans l'entendre : durement, j'en conviens; injuſtement, je ne le crois pas. Il ſerait étrange que *Bayle* ne l'eût pas entendu. Il découvrit aiſément l'endroit faible de ce château enchanté; il vit qu'en effet *Spinoſa* compoſe ſon Dieu de parties, quoiqu'il ſoit réduit à s'en dédire, effrayé de ſon propre

ſyſtême. *Bayle* vit combien il eſt inſenſé de faire DIEU aſtre et citrouille, penſée et fumier, battant et battu. Il vit que cette fable eſt fort au-deſſous de celle de *Prothée.* Peut-être *Bayle* devait-il s'en tenir au mot de *modalités* et non pas de *parties*, puiſque c'eſt ce mot de *modalités* que *Spinoſa* emploie toujours. Mais il eſt également impertinent, ſi je ne me trompe, que l'excrément d'un animal ſoit une modalité ou une partie de l'Etre ſuprême.

Il ne combattit point, il eſt vrai, les raiſons par leſquelles *Spinoſa* ſoutient l'impoſſibilité de la création; mais c'eſt que la création proprement dite eſt un objet de foi et non pas de philoſophie; c'eſt que cette opinion n'eſt nullement particulière à *Spinoſa;* c'eſt que toute l'antiquité avait penſé comme lui. Il n'attaque que l'idée abſurde d'un Dieu ſimple, compoſé de parties; d'un Dieu qui ſe mange et qui ſe digère lui-même, qui aime et qui hait la même choſe en même temps, &c. *Spinoſa* ſe ſert toujours du mot Dieu, *Bayle* le prend par ſes propres paroles.

Mais au fond *Spinoſa* ne reconnaît point de Dieu; il n'a probablement employé cette expreſſion, il n'a dit qu'il faut ſervir et aimer DIEU que pour ne point effaroucher le genre humain. Il paraît athée dans toute la force de ce terme; il n'eſt point athée comme *Epicure*,

qui

qui reconnaiſſait des dieux inutiles et oiſifs; il ne l'eſt point comme la plupart des Grecs et des Romains, qui ſe moquaient des dieux du vulgaire ; il l'eſt parce qu'il ne reconnaît nulle providence, parce qu'il n'admet que l'éternité, l'immenſité, et la néceſſité des choſes ; il l'eſt comme *Straton*, comme *Diagoras;* il ne doute pas comme *Pyrrhon*, il affirme; et qu'affirme-t-il? qu'il n'y a qu'une ſeule ſubſtance, qu'il ne peut y en avoir deux, que cette ſubſtance eſt étendue et peſante ; et c'eſt ce que n'ont jamais dit les philoſophes grecs et aſiatiques qui ont admis une ame univerſelle.

Il ne parle en aucun endroit de ſon livre des deſſeins marqués qui ſe manifeſtent dans tous les êtres. Il n'examine point ſi les yeux ſont faits pour voir, les oreilles pour entendre, les pieds pour marcher, les aîles pour voler; il ne conſidère ni les lois du mouvement dans les animaux et dans les plantes, ni leur ſtructure adaptée à ces lois, ni la profonde mathématique qui gouverne le cours des aſtres : il craint d'apercevoir que tout ce qui exiſte atteſte une providence divine ; il ne remonte point des effets à leur cauſe, mais ſe mettant tout d'un coup à la tête de l'origine des choſes, il bâtit ſon roman comme *Deſcartes* a conſtruit le ſien, ſur une ſuppoſition. Il ſuppoſait le plein avec *Deſcartes*, quoiqu'il ſoit démontré en rigueur

que tout mouvement eſt impoſſible dans le plein. C'eſt-là principalement ce qui lui fit regarder l'univers comme une ſeule ſubſtance. Il a été la dupe de ſon eſprit géométrique. Comment *Spinoſa*, ne pouvant douter que l'intelligence et la matière exiſtent, n'a-t-il pas examiné au moins ſi la Providence n'a pas tout arrangé ? comment n'a-t-il pas jeté un coup d'œil ſur ces reſſorts, ſur ces moyens dont chacun a ſon but, et recherché s'ils prouvent un artiſan ſuprême ? Il fallait qu'il fût ou un phyſicien bien ignorant, ou un ſophiſte gonflé d'un orgueil bien ſtupide, pour ne pas reconnaître une providence toutes les fois qu'il reſpirait et qu'il ſentait ſon cœur battre ; car cette reſpiration et ce mouvement du cœur ſont des effets d'une machine ſi induſtrieuſement compliquée, arrangée avec un art ſi puiſſant, dépendante de tant de reſſorts concourant tous au même but, qu'il eſt impoſſible de l'imiter, et impoſſible à un homme de bon ſens de ne la pas admirer.

Les ſpinoſiſtes modernes répondent : Ne vous effarouchez pas des conſéquences que vous nous imputez ; nous trouvons comme vous une ſuite d'effets admirables dans les corps organiſés et dans toute la nature. La cauſe éternelle eſt dans l'intelligence éternelle que nous admettons, et qui, avec la matière

constitue l'universalité des choses qui est DIEU. Il n'y a qu'une seule substance qui agit par la même modalité de sa pensée sur sa modalité de la matière, et qui constitue ainsi l'univers qui ne fait qu'un tout inséparable.

On réplique à cette réponse : Comment pouvez-vous nous prouver que la pensée qui fait mouvoir les astres, qui anime l'homme, qui fait tout, soit une modalité, et que les déjections d'un crapaud et d'un ver soient une autre modalité de ce même Etre souverain ? Oseriez-vous dire qu'un si étrange principe vous est démontré ? ne couvrez-vous pas votre ignorance par des mots que vous n'entendez point ? *Bayle* a très-bien démêlé les sophismes de votre maître dans les détours et dans les obscurités du style prétendu géométrique, et réellement très-confus de ce maître. Je vous renvoie à lui ; des philosophes ne doivent pas récuser *Bayle*.

Quoi qu'il en soit, je remarquerai de *Spinosa* qu'il se trompait de très-bonne foi. Il me semble qu'il n'écartait de son systême les idées qui pouvaient lui nuire, que parce qu'il était trop plein des siennes ; il suivait sa route sans regarder rien de ce qui pouvait la traverser, et c'est ce qui nous arrive trop souvent. Il y a plus, il renversait tous les principes de la morale, en étant lui-même d'une vertu rigide ;

ſobre, juſqu'à ne boire qu'une pinte de vin en un mois ; déſintéreſſé juſqu'à remettre aux héritiers de l'infortuné *Jean de With* une penſion de deux cents florins que lui feſait ce grand homme ; généreux, juſqu'à donner ſon bien ; toujours patient dans ſes maux et dans ſa pauvreté, toujours uniforme dans ſa conduite.

Bayle qui l'a ſi maltraité avait à peu-près le même caractère. L'un et l'autre ont recherché la vérité toute leur vie par des routes différentes. *Spinoſa* fait un ſyſtême ſpécieux en quelques points, et bien erroné dans le fond. *Bayle* a combattu tous les ſyſtêmes : qu'eſt-il arrivé des écrits de l'un et de l'autre ? Ils ont occupé l'oiſiveté de quelques lecteurs ; c'eſt à quoi tous les écrits ſe réduiſent ; et depuis *Thalès* juſqu'aux profeſſeurs de nos univerſités, et juſqu'aux plus chimériques raiſonneurs, et juſqu'à leurs plagiaires, aucun philoſophe n'a influé ſeulement ſur les mœurs de la rue où il demeurait. Pourquoi ? parce que les hommes ſe conduiſent par la coutume et non par la métaphyſique. Un ſeul homme éloquent, habile et accrédité pourra beaucoup ſur les hommes ; cent philoſophes n'y pourront rien s'ils ne ſont que philoſophes.

XXV.

Absurdités.

Voila bien des voyages dans des terres inconnues ; ce n'est rien encore. Je me trouve comme un homme qui, ayant erré sur l'Océan, et apercevant les îles Maldives dont la mer Indienne est semée, veut les visiter toutes. Mon grand voyage ne m'a rien valu ; voyons si je ferai quelque gain dans l'observation de ces petites îles, qui ne semblent servir qu'à embarrasser la route.

Il y a une centaine de cours de philosophie où l'on m'explique des choses dont personne ne peut avoir la moindre notion. Celui-ci veut me faire comprendre la Trinité par la physique ; il me dit qu'elle ressemble aux trois dimensions de la matière. Je le laisse dire, et je passe vîte. Celui-là prétend me faire toucher au doigt la transsubstantiation, en me montrant, par les lois du mouvement, comment un accident peut exister sans sujet, et comment un même corps peut être en deux endroits à la fois. Je me bouche les oreilles, et je passe plus vîte encore.

Pascal, *Blaise Pascal* lui-même, l'auteur des *Lettres provinciales*, profère ces paroles : *Croyez-vous qu'il soit impossible que* DIEU *soit infini et*

ſans parties? Je veux donc vous faire voir une choſe inviſible et infinie; c'eſt un point, ſe mouvant par-tout d'une vîteſſe infinie, car il eſt en tous lieux, tout entier dans chaque endroit.

Un point mathématique qui ſe meut! juſte ciel! un point qui n'exiſte que dans la tête du géomètre, qui eſt par-tout en même temps, et qui a une vîteſſe infinie, comme ſi la vîteſſe infinie actuelle pouvait exiſter! Chaque mot eſt une folie, et c'eſt un grand homme qui a dit ces folies!

Votre ame eſt ſimple, incorporelle, intangible, me dit cet autre; et comme aucun corps ne peut la toucher, je vais vous prouver par la phyſique d'*Albert le grand* qu'elle ſera brûlée phyſiquement ſi vous n'êtes pas de mon avis; et voici comme je vous le prouve *à priori*, en fortifiant *Albert* par les ſyllogiſmes d'*Abeli.* Je lui réponds que je n'entends pas ſon *à priori;* que je trouve ſon compliment très-dur; que la révélation, dont il ne s'agit pas entre nous, peut ſeule m'apprendre une choſe ſi incompréhenſible; que je lui permets de n'être pas de mon avis, ſans lui faire aucune menace; et je m'éloigne de lui, de peur qu'il ne me joue un mauvais tour; car cet homme me paraît bien méchant.

Une foule de ſophiſtes de tout pays et de

toutes ſectes m'accable d'argumens inintelligibles ſur la nature des choſes, ſur la mienne, ſur mon état paſſé, préſent et futur. Si on leur parle de manger et de boire, de vêtement, de logement, des denrées néceſſaires, de l'argent avec lequel on ſe les procure, tous s'entendent à merveille ; s'il y a quelques piſtoles à gagner, chacun d'eux s'empreſſe, perſonne ne ſe trompe d'un denier ; et quand il s'agit de tout notre être ils n'ont pas une idée nette ; le ſens commun les abandonne. De-là je reviens à ma première concluſion, (*queſtion IV*) que ce qui ne peut être d'un uſage univerſel, ce qui n'eſt pas à la portée du commun des hommes, ce qui n'eſt pas entendu par ceux qui ont le plus exercé leur faculté de penſer, n'eſt pas néceſſaire au genre humain.

XXVI.

Du meilleur des mondes.

En courant de tous les côtés pour m'inſtruire, je rencontrai des diſciples de *Platon*. Venez avec nous, me dit l'un d'eux ; vous êtes dans le meilleur des mondes ; nous avons bien ſurpaſſé notre maître. Il n'y avait de ſon temps que cinq mondes poſſibles, parce qu'il

n'y a que cinq corps réguliers ; mais actuellement qu'il y a une infinité d'univers possibles, DIEU a choisi le meilleur ; venez, et vous vous en trouverez bien. Je leur répondis humblement : Les mondes que DIEU pouvait créer étaient ou meilleurs, ou parfaitement égaux, ou pires ; il ne pouvait prendre le pire : ceux qui étaient égaux, supposé qu'il y en eût, ne valaient pas la préférence ; ils étaient entièrement les mêmes: on n'a pu choisir entre eux : prendre l'un c'est prendre l'autre. Il était donc impossible qu'il ne prît pas le meilleur. Mais comment les autres étaient-ils possibles quand il était impossible qu'ils existassent ?

Ils me firent de très-belles distinctions, assurant toujours, sans s'entendre, que ce monde-ci est le meilleur de tous les mondes réellement impossibles. Mais me sentant alors tourmenté de la pierre, et souffrant des douleurs insupportables, les citoyens du meilleur des mondes me conduisirent à l'hôpital voisin. Chemin fesant, deux de ces bienheureux habitans furent enlevés par des créatures, leurs semblables : on les chargea de fers, l'un pour quelques dettes, l'autre sur un simple soupçon. Je ne sais pas si je fus conduit dans le meilleur des hôpitaux possibles ; mais je fus entassé avec deux ou trois

mille

mille misérables qui souffraient comme moi. Il y avait là plusieurs défenseurs de la patrie, qui m'apprirent qu'ils avaient été trépanés et disséqués vivans, qu'on leur avait coupé des bras, des jambes, et que plusieurs milliers de leurs généreux compatriotes avaient été massacrés dans l'une des trente batailles données dans la dernière guerre, qui est environ la cent-millième guerre depuis que nous connaissons des guerres. On voyait aussi dans cette maison environ mille personnes des deux sexes, qui ressemblaient à des spectres hideux, et qu'on frottait d'un certain métal, parce qu'ils avaient suivi la loi de la nature, et parce que la nature avait, je ne sais comment, pris la précaution d'empoisonner en eux la source de la vie. Je remerciai mes deux conducteurs.

Quand on m'eut plongé un fer bien tranchant dans la vessie, et qu'on eut tiré quelques pierres de cette carrière; quand je fus guéri, et qu'il ne me resta plus que quelques incommodités douloureuses pour le reste de mes jours, je fis mes représentations à mes guides; je pris la liberté de leur dire qu'il y avait du bon dans ce monde, puisqu'on m'avait tiré quatre cailloux du sein de mes entrailles déchirées; mais que j'aurais encore mieux aimé que les vessies eussent été des

lanternes, que non pas qu'elles fussent des carrières. Je leur parlai des calamités et des crimes innombrables qui couvrent cet excellent monde. Le plus intrépide d'entre eux, qui était un allemand, mon compatriote, m'apprit que tout cela n'est qu'une bagatelle.

Ce fut, dit-il, une grande faveur du ciel envers le genre humain, que *Tarquin* violât *Lucrèce*, et que *Lucrèce* se poignardât; parce qu'on chassa les tyrans, et que le viol, le suicide et la guerre établirent une république qui fit le bonheur des peuples conquis. J'eus peine à convenir de ce bonheur. Je ne conçus pas d'abord quelle était la félicité des Gaulois et des Espagnols, dont on dit que *César* fit périr trois millions. Les dévastations et les rapines me parurent aussi quelque chose de désagréable; mais le défenseur de l'optimisme n'en démordit point; il me disait toujours comme le geolier de don *Carlos: Paix, paix, c'est pour votre bien.* Enfin, étant poussé à bout, il me dit qu'il ne fallait pas prendre garde à ce globule de la terre, où tout va de travers; mais que dans l'étoile de Sirius, dans Orion, dans l'œil du Taureau, et ailleurs, tout est parfait. Allons-y donc, lui dis-je.

Un petit théologien me tira alors par le bras; il me confia que ces gens-là étaient des

rêveurs, qu'il n'était point du tout néceſſaire qu'il y eût du mal ſur la terre ; qu'elle avait été formée exprès pour qu'il n'y eût jamais que du bien : et pour vous le prouver, ſachez, me dit-il, que les choſes ſe paſsèrent ainſi autrefois pendant dix ou douze jours. Hélas ! lui répondis-je, c'eſt bien dommage, mon révérend père, que cela n'ait pas continué.

XXVII.

Des monades, &c.

Le même allemand ſe reſſaiſit alors de moi ; il m'endoctrina, m'apprit clairement ce que c'eſt que mon ame. Tout eſt compoſé de monades dans la nature ; votre ame eſt une monade ; et comme elle a des rapports avec toutes les autres monades du monde, elle a néceſſairement des idées de tout ce qui s'y paſſe ; ces idées ſont confuſes, ce qui eſt très-utile ; et votre monade, ainſi que la mienne, eſt un miroir concentré de cet univers.

Mais ne croyez pas que vous agiſſiez en conſéquence de vos penſées. Il y a une harmonie préétablie entre la monade de votre ame et toutes les monades de votre corps, de façon que, quand votre ame a une idée,

votre corps a une action, ſans que l'une ſoit la ſuite de l'autre. Ce ſont deux pendules qui vont enſemble; ou, ſi vous voulez, cela reſſemble à un homme qui prêche tandis qu'un autre fait les geſtes. Vous concevez aiſément qu'il faut que cela ſoit ainſi dans le meilleur des mondes. Car... (5)

XXVIII.

Des formes plaſtiques.

COMME je ne comprenais rien du tout à ces admirables idées, un anglais nommé *Cudworth* s'aperçut de mon ignorance, à mes yeux fixes, à mon embarras, à ma tête baiſſée. Ces idées, me dit-il, vous ſemblent profondes, parce qu'elles ſont creuſes. Je vais vous apprendre nettement comment la nature agit. Premièrement, il y a la nature en général, enſuite il y a des natures plaſtiques qui

(5) Ce qu'on appelle le ſyſtême des monades eſt, à pluſieurs égards, la manière la plus ſimple de concevoir une grande partie des phénomènes que nous préſente l'obſervation des êtres ſenſibles et intelligens. En ſuppoſant, en effet, à tous les êtres une égale capacité d'avoir des idées, en ſeſant dépendre toute la différence entre eux de leurs rapports avec les autres objets, on conçoit très-bien comment il peut ſe produire à chaque inſtant un grand nombre d'êtres nouveaux, ayant la conſcience diſtincte du *moi;* comment ce ſentiment peut ceſſer d'exiſter ſans que rien ſoit anéanti, ſe réveiller après avoir été ſuſpendu pendant des intervalles plus ou moins longs, &c. &c.

forment tous les animaux et toutes les plantes, vous entendez bien ? — Pas un mot, Monſieur. — Continuons donc.

Une nature plaſtique n'eſt pas une faculté du corps, c'eſt une ſubſtance immatérielle qui agit ſans ſavoir ce qu'elle fait, qui eſt entièrement aveugle, qui ne ſent ni ne raiſonne, ni ne végette ; mais la tulipe a ſa forme plaſtique qui la fait végéter ; le chien a ſa forme plaſtique qui le fait aller à la chaſſe, et l'homme a la ſienne qui le fait raiſonner. Ces formes ſont les agens immédiats de la Divinité, il n'y a point de miniſtres plus fidèles au monde : car elles donnent tout, et ne retiennent rien pour elles. Vous voyez bien que ce ſont là les vrais principes des choſes, et que les natures plaſtiques valent bien l'harmonie préétablie et les monades, qui ſont les miroirs concentrés de l'univers. Je lui avouai que l'un valait bien l'autre.

XXIX.

De Locke.

Après tant de courſes malheureuſes, fatigué, haraſſé, honteux d'avoir cherché tant de vérités, et d'avoir trouvé tant de chimères, je ſuis revenu à *Locke*, comme l'enfant

prodigue qui retourne chez ſon père ; je me ſuis rejeté entre les bras d'un homme modeſte, qui ne feint jamais de ſavoir ce qu'il ne ſait pas ; qui, à la vérité, ne poſsède pas des richeſſes immenſes, mais dont les fonds ſont bien aſſurés ; et qui jouit du bien le plus ſolide ſans aucune oſtentation. Il me confirme dans l'opinion que j'ai toujours eue, que rien n'entre dans notre entendement que par nos ſens.

Qu'il n'y a point de notions innées.

Que nous ne pouvons avoir l'idée ni d'un eſpace infini, ni d'un nombre infini.

Que je ne penſe pas toujours, et que par conſéquent la penſée n'eſt pas l'eſſence, mais l'action de mon entendement. (6)

Que je ſuis libre quand je peux faire ce que je veux.

Que cette liberté ne peut conſiſter dans ma volonté, puiſque lorſque je demeure volontairement dans ma chambre, dont la porte

(6) Il n'eſt pas prouvé que nous ne ſentions rien dans le ſommeil le plus profond ; il eſt même très-vraiſemblable que nous avons alors des ſenſations trop faibles à la vérité pour exciter l'attention, ou reſter dans la mémoire, trop mal ordonnées pour former un ſyſtême ſuivi, ou qui puiſſe ſe raccorder à celui des idées que nous avons dans l'état de veille. Autrement il faudrait dire que l'attention nous fait ſentir ou ne pas ſentir les impreſſions que nous recevons des objets, ce qui ſerait peut-être encore plus difficile à concevoir.

eſt fermée, et dont je n'ai pas la clef, je n'ai pas la liberté d'en ſortir; puiſque je ſouffre quand je veux ne pas ſouffrir; puiſque très-ſouvent je ne peux rappeler mes idées quand je veux les rappeler.

Qu'il eſt donc abſurde au fond de dire, *la volonté eſt libre*, puiſqu'il eſt abſurde de dire, *je veux vouloir cette choſe;* car c'eſt préciſément comme ſi on diſait, *je déſire de la déſirer*, *je crains de la craindre:* qu'enfin la volonté n'eſt pas plus libre qu'elle n'eſt bleue ou quarrée. (*Voyez la queſt. XIII.*)

Que je ne puis vouloir qu'en conſéquence des idées reçues dans mon cerveau; que je ſuis néceſſité à me déterminer en conſéquence de ces idées, puiſque ſans cela je me déterminerais ſans raiſon, et qu'il y aurait un effet ſans cauſe.

Que je ne puis avoir une idée poſitive de l'infini, puiſque je ſuis très-fini.

Que je ne puis connaître aucune ſubſtance, parce que je ne puis avoir d'idées que de leurs qualités, et que mille qualités d'une choſe ne peuvent me faire connaître la nature intime de cette choſe, qui peut avoir cent mille autres qualités ignorées.

Que je ne ſuis la même perſonne qu'autant que j'ai de la mémoire, et le ſentiment de ma mémoire; car n'ayant pas la moindre

partie du corps qui m'appartenait dans mon enfance, et n'ayant pas le moindre ſouvenir des idées qui m'ont affecté à cet âge, il eſt clair que je ne ſuis pas plus ce même enfant que je ne ſuis *Confucius* ou *Zoroaſtre.* Je ſuis réputé la même perſonne par ceux qui m'ont vu croître, et qui ont toujours demeuré avec moi; mais je n'ai en aucune façon la même exiſtence; je ne ſuis plus l'ancien moi-même; je ſuis une nouvelle identité : et de-là quelles ſingulières conſéquences !

Qu'enfin, conformément à la profonde ignorance dont je me ſuis convaincu ſur les principes des choſes, il eſt impoſſible que je puiſſe connaître quelles ſont les ſubſtances auxquelles DIEU daigne accorder le don de ſentir et de penſer. En effet, y a-t-il des ſubſtances dont l'eſſence ſoit de penſer, qui penſent toujours, et qui penſent par elles-mêmes? En ce cas, ces ſubſtances, quelles qu'elles ſoient, ſont des dieux; car elles n'ont nul beſoin de l'Etre éternel et formateur, puiſqu'elles ont leurs eſſences ſans lui, puiſqu'elles penſent ſans lui.

Secondement, ſi l'Etre éternel a fait le don de ſentir et de penſer à des êtres, il leur a donné ce qui ne leur appartenait pas eſſentiellement; il a donc pu donner cette faculté à tout être quel qu'il ſoit.

Troisièmement, nous ne connaissons aucun être à fond ; donc il est impossible que nous sachions si un être est incapable ou non de recevoir le sentiment et la pensée. Les mots de *matière* et d'*esprit* ne sont que des mots ; nous n'avons nulle notion complète de ces deux choses ; donc au fond il y a autant de témérité à dire qu'un corps organisé par DIEU même ne peut recevoir la pensée de DIEU même, qu'il serait ridicule de dire que l'esprit ne peut penser.

Quatrièmement, je suppose qu'il y ait des substances purement spirituelles qui n'aient jamais eu l'idée de la matière et du mouvement, seront-elles bien reçues à nier que la matière et le mouvement puissent exister ?

Je suppose que la savante congrégation qui condamna *Galilée* comme impie et comme absurde, pour avoir démontré le mouvement de la terre autour du soleil, eût eu quelque connaissance des idées du chancelier *Bacon*, qui proposait d'examiner si l'attraction est donnée à la matière ; je suppose que le rapporteur de ce tribunal eût remontré à ces graves personnages ; qu'il y avait des gens assez fous en Angleterre pour soupçonner que DIEU pouvait donner à toute la matière, depuis saturne jusqu'à notre petit tas de boue, une tendance vers un centre, une

attraction, une gravitation, laquelle ferait abfolument indépendante de toute impulfion; puifque l'impulfion donnée par un fluide en mouvement agit en raifon des furfaces, et que cette gravitation agit en raifon des folides. Ne voyez-vous pas ces juges de la raifon humaine, et de DIEU même, dicter auffitôt leurs arrêts, anathématifer cette gravitation que *Newton* a démontrée depuis; prononcer que cela eft impoffible à DIEU, et déclarer que la gravitation vers un centre eft un blafphême? Je fuis coupable, ce me femble, de la même témérité, quand j'ofe affurer que DIEU ne peut faire fentir et penfer un être organifé quelconque.

Cinquièmement, je ne puis douter que DIEU n'ait accordé des fenfations, de la mémoire, et par conféquent des idées, à la matière organifée dans les animaux. (7) Pourquoi donc nierai-je qu'il puiffe faire le même préfent à d'autres animaux? On l'a déjà dit; la difficulté confifte moins à favoir fi la matière organifée peut penfer, qu'à

(7) Les mêmes preuves qui établiraient l'immatérialité de l'ame humaine, ferviraient à prouver, avec la même force, l'immatérialité de l'ame des animaux. Auffi cette raifon ne peut être apportée que contre des philofophes qui croient que l'ame humaine et celle des animaux font d'une nature effentiellement différente (Voyez ci-après l'ouvrage intitulé *Du principe d'action*, §. X.)

ſavoir comment un être, quel qu'il ſoit, penſe.

La penſée eſt quelque choſe de divin; oui ſans doute; et c'eſt pour cela que je ne ſaurai jamais ce que c'eſt que l'être penſant. Le principe du mouvement eſt divin; et je ne ſaurai jamais la cauſe de ce mouvement dont tous mes membres exécutent les lois.

L'enfant d'*Ariſtote*, étant en nourrice, attirait dans ſa bouche le teton qu'il ſuçait, en formant préciſément avec ſa langue qu'il retirait, une machine pneumatique, en pompant l'air, en formant du vide; tandis que ſon père ne ſavait rien de tout cela, et diſait au haſard, que la nature abhorre le vide.

L'enfant d'*Hippocrate*, à l'âge de quatre ans, prouvait la circulation du ſang en paſſant ſon doigt ſur ſa main; et *Hippocrate* ne ſavait pas que le ſang circulât.

Nous ſommes ces enfans, tous tant que nous ſommes; nous opérons des choſes admirables, et aucun des philoſophes ne ſait comment elles s'opèrent.

Sixièmement, voilà les raiſons ou plutôt les doutes que me fournit ma faculté intellectuelle ſur l'aſſertion modeſte de *Locke*. Je ne dis point, encore une fois, que c'eſt la matière qui penſe en nous; je dis avec lui,

qu'il ne nous appartient pas de prononcer qu'il ſoit impoſſible à DIEU de faire penſer la matière, qu'il eſt abſurde de le prononcer, et que ce n'eſt pas à des vers de terre à borner la puiſſance de l'Etre ſuprême.

Septièmement, j'ajoute que cette queſtion eſt abſolument étrangère à la morale; parce que, ſoit que la matière puiſſe penſer ou non, quiconque penſe doit être juſte; parce que l'atome à qui DIEU aura donné la penſée peut mériter ou démériter, être puni ou récompenſé, et durer éternellement; auſſi-bien que l'être inconnu appelé autrefois *ſouffle* et aujourd'hui *eſprit*, dont nous avons encore moins de notion que d'un atome.

Je ſais bien que ceux qui ont cru que l'être nommé *ſouffle* pouvait ſeul être ſuſceptible de ſentir et de penſer, ont perſécuté ceux qui ont pris le parti du ſage *Locke*, et qui n'ont pas oſé borner la puiſſance de DIEU à n'animer que ce ſouffle. Mais quand l'univers entier croyait que l'ame était un corps léger, un ſouffle, une ſubſtance de feu, aurait-on bien fait de perſécuter ceux qui ſont venus nous apprendre que l'ame eſt immatérielle? Tous les pères de l'Egliſe qui ont cru l'ame un corps délié, auraient-ils eu raiſon de perſécuter les autres pères qui ont apporté aux hommes l'idée de l'immatérialité parfaite?

Non, ſans doute ; car le perſécuteur eſt abominable. Donc ceux qui admettent l'immatérialité parfaite ſans la comprendre, ont dû tolérer ceux qui la rejetaient parce qu'il ne la comprenaient pas. Ceux qui ont refuſé à DIEU le pouvoir d'animer l'être inconnu appelé *matière*, ont dû tolérer auſſi ceux qui n'ont pas oſé dépouiller DIEU de ce pouvoir ; car il eſt bien mal-honnête de ſe haïr pour des ſyllogiſmes.

XXX.

Qu'ai-je appris juſqu'à préſent?

J'AI donc compté avec *Locke* et avec moi-même, et je me ſuis trouvé poſſeſſeur de quatre ou cinq vérités, dégagé d'une centaine d'erreurs, et chargé d'une immenſe quantité de doutes. Je me ſuis dit enſuite à moi-même : Ce peu de vérités que j'ai acquiſes par ma raiſon ſera entre mes mains un bien ſtérile ſi je n'y puis trouver quelque principe de morale. Il eſt beau à un auſſi chétif animal que l'homme, de s'être élevé à la connaiſſance du maître de la nature ; mais cela ne me ſervira pas plus que la ſcience de l'algèbre, ſi je n'en tire quelque règle pour la conduite de ma vie.

XXXI.

Y a-t-il une morale?

Plus j'ai vu des hommes différens par le climat, les mœurs, le langage, les lois, le culte, et par la mesure de leur intelligence, et plus j'ai remarqué qu'ils ont tous le même fond de morale ; ils ont tous une notion grossière du juste et de l'injuste, sans savoir un mot de théologie ; ils ont tous acquis cette même notion dans l'âge où la raison se déploie, comme ils ont tous acquis naturellement l'art de soulever des fardeaux avec des bâtons, et de passer un ruisseau sur un morceau de bois, sans avoir appris les mathématiques.

Il m'a donc paru que cette idée du juste et de l'injuste leur était nécessaire, puisque tous s'accordaient en ce point dès qu'ils pouvaient agir et raisonner. L'intelligence suprême qui nous a formés, a donc voulu qu'il y eût de la justice sur la terre, pour que nous pussions y vivre un certain temps. Il me semble que n'ayant ni instinct pour nous nourrir comme les animaux, ni armes naturelles comme eux, et végétant plusieurs années dans l'imbécillité d'une enfance exposée à tous les dangers, le peu qui serait resté

d'hommes échappés aux dents des bêtes féroces, à la faim, à la misère, se seraient occupés à se disputer quelque nourriture et quelques peaux de bêtes ; et qu'ils se seraient bientôt détruits comme les enfans du dragon de *Cadmus*, sitôt qu'ils auraient pu se servir de quelque arme. Du moins il n'y aurait eu aucune société, si les hommes n'avaient conçu l'idée de quelque justice, qui est le lien de toute société.

Comment l'Egyptien qui élevait des pyramides et des obélisques, et le Scythe errant qui ne connaissait pas même les cabanes, auraient-ils eu les mêmes notions fondamentales du juste et de l'injuste, si DIEU n'avait donné de tout temps à l'un et à l'autre cette raison qui, en se développant, leur fait apercevoir les mêmes principes nécessaires, ainsi qu'il leur a donné des organes, qui, lorsqu'ils ont atteint le degré de leur énergie, perpétuent nécessairement et de la même façon la race du Scythe et de l'Egyptien ? Je vois une horde barbare, ignorante, superstitieuse, un peuple sanguinaire et usurier, qui n'avait pas même de terme dans son jargon pour signifier la géométrie et l'astronomie ; cependant ce peuple a les mêmes lois fondamentales que le sage Chaldéen qui a connu les routes des astres, et que le Phénicien plus

ſavant encore, qui s'eſt ſervi de la connaiſſance des aſtres, pour aller fonder des colonies aux bornes de l'hémiſphère où l'Océan ſe confond avec la Méditerranée. Tous ces peuples aſſurent qu'il faut reſpecter ſon père et ſa mère, que le parjure, la calomnie, l'homicide ſont abominables. Ils tirent donc tous les mêmes conſéquences du même principe de leur raiſon développée.

XXXII.

Utilité réelle. Notion de la juſtice.

La notion de quelque choſe de juſte me ſemble ſi naturelle, ſi univerſellement acquiſe par tous les hommes, qu'elle eſt indépendante de toute loi, de tout pacte, de toute religion. Que je redemande à un turc, à un guèbre, à un malabare, l'argent que je lui ai prêté pour ſe nourrir et pour ſe vêtir, il ne lui tombera jamais dans la tête de me répondre : Attendez que je ſache ſi *Mahomet*, *Zoroaſtre*, ou *Brama* ordonnent que je vous rende votre argent. Il conviendra qu'il eſt juſte qu'il me paye; et s'il n'en fait rien, c'eſt que ſa pauvreté ou ſon avarice l'emporteront ſur la juſtice qu'il reconnaît.

Je mets en fait qu'il n'y a aucun peuple chez

chez lequel il ſoit juſte, beau, convenable, honnête, de refuſer la nourriture à ſon père et à ſa mère quand on peut leur en donner; que nulle peuplade n'a jamais pu regarder la calomnie comme une bonne action, non pas même une compagnie de bigots fanatiques.

L'idée de juſtice me paraît tellement une vérité du premier ordre, à laquelle tout l'univers donne ſon aſſentiment, que les plus grands crimes qui affligent la ſociété humaine ſont tous commis ſous un faux prétexte de juſtice. Le plus grand des crimes, du moins le plus deſtructif, et par conſéquent le plus oppoſé au but de la nature, eſt la guerre; mais il n'y a aucun aggreſſeur qui ne colore ce forfait du prétexte de la juſtice.

Les déprédateurs romains feſaient déclarer toutes leurs invaſions juſtes par des prêtres nommés *Feciales*. Tout brigand qui ſe trouve à la tête d'une armée, commence ſes fureurs par un manifeſte, et implore le Dieu des armées.

Les petits voleurs eux-mêmes, quand ils ſont aſſociés, ſe gardent bien de dire: Allons voler, allons arracher à la veuve et à l'orphelin leur nourriture; ils diſent: Soyons juſtes, allons reprendre notre bien des mains des riches qui s'en ſont emparés. Ils ont entre eux un dictionnaire, qu'on a même imprimé

dès le ſeizième ſiècle, et dans ce vocabulaire, qu'ils appellent *argot*, les mots de *vol*, *larcin*, *rapine*, ne ſe trouvent point; ils ſe ſervent de termes qui répondent à *gagner*, *reprendre.*

Le mot d'injuſtice ne ſe prononce jamais dans un conſeil d'Etat, où l'on propoſe le meurtre le plus injuſte. Les conſpirateurs même les plus ſanguinaires n'ont jamais dit : Commettons un crime. Ils ont tous dit : Vengeons la patrie des crimes du tyran; puniſſons ce qui nous paraît une injuſtice. En un mot, flatteurs lâches, miniſtres barbares, conſpirateurs odieux, voleurs plongés dans l'iniquité; tous rendent hommage, malgré eux, à la vertu même qu'ils foulent aux pieds.

J'ai toujours été étonné que, chez les Français, qui ſont éclairés et polis, on ait ſouffert ſur le théâtre ces maximes auſſi affreuſes que fauſſes, qui ſe trouvent dans la première ſcène de Pompée, et qui ſont beaucoup plus outrées que celles de *Lucain*, dont elles ſont imitées :

> La juſtice et le droit ſont de vaines idées.
> Le droit des rois conſiſte à ne rien épargner.

Et on met ces abominables paroles dans la bouche de *Photin*, miniſtre du jeune *Ptolomée!* Mais c'eſt préciſément parce qu'il eſt miniſtre qu'il devait dire tout le contraire; il devait

repréſenter la mort de *Pompée* comme un malheur néceſſaire et juſte.

Je crois donc que les idées du juſte et de l'injuſte ſont auſſi claires, auſſi univerſelles, que les idées de ſanté et de maladie, de vérité et de fauſſeté, de convenance et de diſconvenance. Les limites du juſte et de l'injuſte ſont très-difficiles à poſer, comme l'état mitoyen entre la ſanté et la maladie, entre ce qui eſt convenance et la diſconvenance des choſes, entre le faux et le vrai, eſt difficile à marquer. Ce ſont des nuances qui ſe mêlent; mais les couleurs tranchantes frappent tous les yeux. Par exemple, tous les hommes avouent qu'on doit rendre ce qu'on nous a prêté; mais ſi je ſais certainement que celui à qui je dois deux millions s'en ſervira pour aſſervir ma patrie, dois-je lui rendre cette arme funeſte? Voilà où les ſentimens ſe partagent: mais, en général, je dois obſerver mon ſerment quand il n'en réſulte aucun mal; c'eſt de quoi perſonne n'a jamais douté. (8)

(8) L'idée de la juſtice, du droit, ſe forme néceſſairement de la même manière dans tous les etres ſenſibles, capables des combinaiſons néceſſaires pour acquérir ces idées. Elles ſont donc uniformes. Enſuite il peut arriver que certains êtres raiſonnent mal d'après ces idées, les altèrent en y mêlant des idées acceſſoires, &c. comme ces mêmes êtres peuvent ſe tromper ſur d'autres objets : mais puiſque tout être raiſonnant juſte ſera conduit aux mêmes idées en morale comme en géométrie, il n'en eſt pas moins vrai que ces idées

XXXIII.

Consentement universel est-il une preuve de vérité?

On peut m'objecter que le consentement des hommes de tous les temps et de tous les pays n'est pas une preuve de la vérité. Tous les peuples ont cru à la magie, aux sortiléges, aux démoniaques, aux apparitions, aux influences des astres, à cent autres sottises pareilles : ne pourrait-il pas en être ainsi du juste et de l'injuste ?

Il me semble que non. Premièrement, il est faux que tous les hommes aient cru à ces chimères : elles étaient, à la vérité, l'aliment de l'imbécillité du vulgaire ; et il y a le vulgaire des grands et le vulgaire du peuple ; mais une multitude de sages s'en est toujours moquée : ce grand nombre de sages, au contraire, a toujours admis le juste et l'injuste, tout autant, et même encore plus que le peuple.

ne sont point arbitraires, mais certaines et invariables. Elles sont en effet la suite nécessaire des propriétés des êtres sensibles et capables de raisonner ; elles dérivent de leur nature ; en sorte qu'il suffit de supposer l'existence de ces êtres, pour que les propositions fondées sur ces notions soient vraies ; comme il suffit de supposer l'existence d'un cercle pour établir la vérité des propositions qui en développent les différentes propriétés. Ainsi la réalité des propositions morales, leur vérité, relativement à l'état des êtres réels, des hommes, dépend uniquement de cette vérité de fait : Les hommes sont des êtres sensibles et intelligens.

La croyance aux ſorciers, aux démoniaques, &c. eſt bien éloignée d'être néceſſaire au genre humain ; la croyance à la juſtice eſt d'une néceſſité abſolue; donc elle eſt un développement de la raiſon donnée de DIEU; et l'idée des ſorciers et des poſſédés, &c. eſt, au contraire, un pervertiſſement de cette même raiſon

XXXIV.

Contre Locke.

LOCKE, qui m'inſtruit, et qui m'apprend à me défier de moi-même, ne ſe trompe-t-il pas quelquefois comme moi-même ? Il veut prouver la fauſſeté des idées innées ; mais n'ajoute-t-il pas une bien mauvaiſe raiſon à de fort bonnes? Il avoue qu'il n'eſt pas juſte de faire bouillir ſon prochain dans une chaudière et de le manger. Il dit que cependant il y a eu des nations d'anthropophages, et que ces êtres penſans n'auraient pas mangé des hommes s'ils avaient eu les idées du juſte et de l'injuſte, que je ſuppoſe néceſſaires à l'eſpèce humaine. (*Voyez la queſt. XXXVI.*)

Sans entrer ici dans la queſtion s'il y a eu, en effet, des nations d'anthropophages, (9)

(9) Voyez la note (1), *Eſſai ſur les mœurs et l'eſprit des nations*, tome IV, page 446.

ſans examiner les relations du voyageur *Dampierre*, qui a parcouru toute l'Amérique, et qui n'y en a jamais vu, mais qui, au contraire, a été reçu chez tous les ſauvages avec la plus grande humanité ; voici ce que je réponds :

Des vainqueurs ont mangé leurs eſclaves pris à la guerre ; ils ont cru faire une action très-juſte ; ils ont cru avoir ſur eux droit de vie et de mort ; et comme ils avaient peu de bons mets pour leur table, ils ont cru qu'il leur était permis de ſe nourrir du fruit de leur victoire. Ils ont été en cela plus juſtes que les triomphateurs romains, qui feſaient étrangler, ſans aucun fruit, les princes eſclaves qu'ils avaient enchaînés à leur char de triomphe. Les Romains et les ſauvages avaient une très-fauſſe idée de la juſtice, je l'avoue ; mais enfin les uns et les autres croyaient agir juſtement ; et cela eſt ſi vrai, que les mêmes ſauvages, quand ils avaient admis leurs captifs dans leur ſociété, les regardaient comme leurs enfans, et que ces mêmes anciens Romains ont donné mille exemples de juſtice admirables.

XXXV.

Contre Locke.

Je conviens avec le ſage *Locke* qu'il n'y a point de notion innée, point de principe de pratique inné : c'eſt une vérité ſi conſtante, qu'il eſt évident que les enfans auraient tous une notion claire de DIEU, s'ils étaient nés avec cette idée, et que tous les hommes s'accorderaient dans cette même notion, accord que l'on n'a jamais vu. Il n'eſt pas moins évident que nous ne naiſſons point avec des principes développés de morale, puiſqu'on ne voit pas comment une nation entière pourrait rejeter un principe de morale qui ſerait gravé dans le cœur de chaque individu de cette nation.

Je ſuppoſe que nous ſoyons tous nés avec le principe moral bien développé, qu'il ne faut perſécuter perſonne pour ſa manière de penſer ; comment des peuples entiers auraient-ils été perſécuteurs ? Je ſuppoſe que chaque homme porte en ſoi la loi évidente qui ordonne qu'on ſoit fidèle à ſon ferment ; comment tous ces hommes, réunis en corps, auront-ils ſtatué qu'il ne faut pas garder ſa parole à des hérétiques ? Je répète encore qu'au lieu de ces idées innées chimériques, DIEU nous a donné

une raiſon qui ſe fortifie avec l'âge, et qui nous apprend à tous, quand nous ſommes attentifs, ſans paſſion, ſans préjugés, qu'il y a un Dieu et qu'il faut être juſte; mais je ne puis accorder à *Locke* les conſéquences qu'il en tire. Il ſemble trop approcher du ſyſtême de *Hobbes*, dont il eſt pourtant très-éloigné.

Voici ſes paroles, au premier livre de l'Entendement humain : *Conſidérez une ville priſe d'aſſaut, et voyez s'il paraît dans les cœurs des ſoldats animés au carnage et au butin quelque égard pour la vertu, quelque principe de morale, quelques remords de toutes les injuſtices qu'ils commettent.* Non, ils n'ont point de remords, et pourquoi? c'eſt qu'ils croient agir juſtement. Aucun d'eux n'a ſuppoſé injuſte la cauſe du prince pour lequel il va combattre : ils haſardent leur vie pour cette cauſe; ils tiennent le marché qu'ils ont fait : ils pouvaient être tués à l'aſſaut; donc ils croient être en droit de tuer : ils pouvaient être dépouillés; donc ils penſent qu'ils peuvent dépouiller. Ajoutez qu'ils ſont dans l'enivrement de la fureur, qui ne raiſonne pas; et pour vous prouver qu'ils n'ont point rejeté l'idée du juſte et de l'honnête, propoſez à ces mêmes ſoldats beaucoup plus d'argent que le pillage de la ville ne peut leur en procurer, de plus belles filles que celles qu'ils ont violées,

pourvu

pourvu ſeulement qu'au lieu d'égorger dans leur fureur trois ou quatre mille ennemis qui ſont encore réſiſtance, et qui peuvent les tuer, ils aillent égorger leur roi, ſon chancelier, ſes ſecrétaires d'Etat et ſon grand aumônier; vous ne trouverez pas un de ces ſoldats qui ne rejette vos offres avec horreur. Vous ne leur propoſez cependant que ſix meurtres au lieu de quatre mille, et vous leur préſentez une récompenſe très-forte. Pourquoi vous refuſent-ils? c'eſt qu'ils croient juſte de tuer quatre mille ennemis, et que le meurtre de leur ſouverain, auquel ils ont fait ſerment, leur paraît abominable.

Locke continue; et, pour mieux prouver qu'aucune règle de pratique n'eſt innée, il parle des Mingréliens, qui ſe font un jeu, dit-il, d'enterrer leurs enfans tout vifs, et des Caraïbes, qui châtrent les leurs pour les mieux engraiſſer, afin de les manger.

On a déjà remarqué ailleurs que ce grand homme a été trop crédule en rapportant ces fables : *Lambert*, qui ſeul impute aux Mingréliens d'enterrer leurs enfans tout vifs pour leur plaiſir, n'eſt pas un auteur aſſez accrédité.

Chardin, voyageur qui paſſe pour ſi véridique, et qui a été rançonné en Mingrélie, parlerait de cette horrible coutume, ſi elle exiſtait; et ce ne ſerait pas aſſez qu'il le dît

pour qu'on le crût; il faudrait que vingt voyageurs, de nations et de religions différentes, s'accordassent à confirmer un fait si étrange, pour qu'on en eût une certitude historique.

Il en est de même des femmes des îles Antilles, qui châtraient leurs enfans pour les manger : cela n'est pas dans la nature d'une mère.

Le cœur humain n'est point ainsi fait : châtrer des enfans est une opération très-délicate, très-dangereuse, qui, loin de les engraisser, les amaigrit au moins une année entière, et qui souvent les tue. Ce rafinement n'a jamais été en usage que chez des grands, qui, pervertis par l'excès du luxe et par la jalousie, ont imaginé d'avoir des eunuques pour servir leurs femmes et leurs concubines. Il n'a été adopté en Italie et à la chapelle du pape, que pour avoir des musiciens dont la voix fût plus belle que celle des femmes. Mais, dans les îles Antilles, il n'est guère à présumer que des sauvages aient inventé le rafinement de châtrer les petits garçons pour en faire un bon plat; et puis, qu'auraient-ils fait de leurs petites filles ?

Locke allègue encore des saints de la religion mahométane, qui s'accouplent dévotement avec leurs ânesses, pour n'être point tentés de commettre la moindre fornication avec les

femmes du pays. Il faut mettre ces contes avec celui du perroquet qui eut une ſi belle converſation en langue braſilienne avec le prince *Maurice*, converſation que *Locke* a la ſimplicité de rapporter, ſans ſe douter que l'interprète du prince avait pu ſe moquer de lui. C'eſt ainſi que l'auteur de l'*Eſprit des lois* s'amuſe à citer de prétendues lois de Tunquin, de Bantam, de Bornéo, de Formoſe, ſur la foi de quelques voyageurs, ou menteurs ou mal inſtruits. *Locke* et lui ſont deux grands hommes en qui cette ſimplicité ne me ſemble pas excuſable.

XXXVI.

Nature par-tout la même.

EN abandonnant *Locke* en ce point, je dis avec le grand *Newton* : *Natura eſt ſemper ſibi conſona*, la nature eſt toujours ſemblable à elle-même. La loi de la gravitation qui agit ſur un aſtre, agit ſur tous les aſtres, ſur toute la matière : ainſi la loi fondamentale de la morale agit également ſur toutes les nations bien connues. Il y a mille différences dans les interprétations de cette loi, en mille circonſtances ; mais le fond ſubſiſte toujours le même, et ce fond eſt l'idée du juſte et de l'injuſte. On commet prodigieuſement d'injuſtices dans les

fureurs de ses paſſions, comme on perd ſa raiſon dans l'ivreſſe ; mais, quand l'ivreſſe eſt paſſée, la raiſon revient; et c'eſt, à mon avis, l'unique cauſe qui fait ſubſiſter la ſociété humaine, cauſe ſubordonnée au beſoin que nous avons les uns des autres.

Comment donc avons-nous acquis l'idée de la juſtice? comme nous avons acquis celle de la prudence, de la vérité, de la convenance, par le ſentiment et par la raiſon. Il eſt impoſſible que nous ne trouvions pas très-imprudente l'action d'un homme qui ſe jeterait dans le feu pour ſe faire admirer, et qui eſpérerait d'en réchapper. Il eſt impoſſible que nous ne trouvions pas très-injuſte l'action d'un homme qui en tue un autre dans ſa colère. La ſociété n'eſt fondée que ſur ces notions, qu'on n'arrachera jamais de notre cœur, et c'eſt pourquoi toute ſociété ſubſiſte, à quelque ſuperſtition bizarre et horrible qu'elle ſe ſoit aſſervie.

Quel eſt l'âge où nous connaiſſons le juſte et l'injuſte? l'âge où nous connaiſſons que deux et deux font quatre.

XXXVII.

De Hobbes.

Profond et bizarre philoſophe, bon citoyen, eſprit hardi, ennemi de *Deſcartes*, toi qui t'es trompé comme lui, toi dont les erreurs en phyſique ſont grandes et pardonnables, parce que tu étais venu avant *Newton*, toi qui as dit des vérités qui ne compenſent pas tes erreurs, toi qui le premier fis voir quelle eſt la chimère des idées innées, toi qui fus le précurſeur de *Locke* en plûſieurs choſes, mais qui le fus auſſi de *Spinoſa*; c'eſt en vain que tu étonnes tes lecteurs en réuſſiſſant preſque à leur prouver qu'il n'y a aucune loi dans le monde que des lois de convention, qu'il n'y a de juſte et d'injuſte que ce qu'on eſt convenu d'appeler tel dans un pays. Si tu t'étais trouvé ſeul avec *Cromwell* dans une île déſerte, et que *Cromwell* eût voulu te tuer pour avoir pris le parti de ton roi dans l'île d'Angleterre, cet attentat ne t'aurait-il pas paru auſſi injuſte dans ta nouvelle île qu'il te l'aurait paru dans ta patrie?

Tu dis que, dans la loi de nature, *tous ayant droit à tout, chacun a droit ſur la vie de ſon ſemblable.* Ne confonds-tu pas la puiſſance avec le droit? Penſes-tu qu'en effet le pouvoir

donne le droit, et qu'un fils robuste n'ait rien à se reprocher pour avoir assassiné son père languissant et décrépit ? Quiconque étudie la morale doit commencer à réfuter ton livre dans son cœur ; mais ton propre cœur te réfutait encore davantage ; car tu fus vertueux, ainsi que *Spinosa*, et il ne te manqua, comme à lui, que d'enseigner les vrais principes de la vertu, que tu pratiquais, et que tu recommandais aux autres.

XXXVIII.

Morale universelle.

La morale me paraît tellement universelle, tellement calculée par l'Etre universel qui nous a formés, tellement destinée à servir de contre-poids à nos passions funestes, et à soulager les peines inévitables de cette courte vie, que, depuis *Zoroastre* jusqu'au lord *Shaftesbury*, je vois tous les philosophes enseigner la même morale, quoiqu'ils aient tous des idées différentes sur les principes des choses. Nous avons vu que *Hobbes*, *Spinosa*, et *Bayle* lui-même, qui ont ou nié les premiers principes, ou qui en ont douté, ont cependant recommandé fortement la justice et toutes les vertus.

Chaque nation eut des rites religieux particuliers, et très-souvent d'absurdes et de révoltantes opinions en métaphysique, en théologie : mais s'agit-il de savoir s'il faut être juste? tout l'univers est d'accord, comme nous l'avons dit à la *question XXXVI*, et comme on ne peut trop le répéter.

XXXIX.

De Zoroastre.

Je n'examine point en quel temps vivait *Zoroastre*, à qui les Perses donnèrent neuf mille ans d'antiquité, ainsi que *Platon* aux anciens Athéniens. Je vois seulement que ses préceptes de morale se sont conservés jusqu'à nos jours; ils sont traduits de l'ancienne langue des mages dans la langue vulgaire des Guèbres, et il paraît bien aux allégories puériles, aux observances ridicules, aux idées fantastiques dont ce recueil est rempli, que la religion de *Zoroastre* est de l'antiquité la plus haute. C'est là qu'on trouve le nom de *jardin* pour exprimer la récompense des justes : on y voit le mauvais principe sous le nom de *Satan*, que les Juifs adoptèrent aussi. On y trouve le monde formé en six saisons ou en six temps. Il est ordonné de réciter un *Abunavar* et un *Ashim vuhu* pour ceux qui éternuent.

Mais enfin, dans ce recueil de cent portes, ou préceptes tirés du livre du Zend, et où l'on rapporte même les propres paroles de l'ancien *Zoroaſtre*, quels devoirs moraux ſont preſcrits?

Celui d'aimer, de ſecourir ſon père et ſa mère, de faire l'aumône aux pauvres, de ne jamais manquer à ſa parole, de s'abſtenir quand on eſt dans le doute ſi l'action qu'on va faire eſt juſte ou non. (*porte* 30.)

Je m'arrête à ce précepte, parce que nul légiſlateur n'a jamais pu aller au-delà; et je me confirme dans l'idée que plus *Zoroaſtre* établit de ſuperſtitions ridicules en fait de culte, plus la pureté de ſa morale fait voir qu'il n'était pas en lui de la corrompre; que plus il s'abandonnait à l'erreur dans ſes dogmes, plus il lui était impoſſible d'errer en enſeignant la vertu.

X L.

Des brachmanes.

Il eſt vraiſemblable que les brames ou brachmanes exiſtaient long-temps avant que les Chinois euſſent leurs cinq kings; et ce qui fonde cette extrême probabilité, c'eſt qu'à la Chine les antiquités les plus recherchées ſont indiennes, et que dans l'Inde il n'y a point d'antiquités chinoiſes.

Ces anciens brames étaient, ſans doute, d'auſſi mauvais métaphyſiciens, d'auſſi ridicules théologiens que les Chaldéens et les Perſes, et toutes les nations qui ſont à l'occident de la Chine. Mais quelle ſublimité dans la morale ! Selon eux, la vie n'était qu'une mort de quelques années, après laquelle on vivrait avec la Divinité. Ils ne ſe bornaient pas à être juſtes envers les autres ; mais ils étaient rigoureux envers eux-mêmes : le ſilence, l'abſtinence, la contemplation, le renoncement à tous les plaiſirs étaient leurs principaux devoirs. Auſſi tous les ſages des autres nations allaient chez eux apprendre ce qu'on appelait la *ſageſſe*.

X L I.

De Confucius.

LES Chinois n'eurent aucune ſuperſtition, aucun charlataniſme, à ſe reprocher comme les autres peuples. Le gouvernement chinois montrait aux hommes, il y a fort au-delà de quatre mille ans, et leur montre encore qu'on peut les régir ſans les tromper ; que ce n'eſt pas par le menſonge qu'on ſert le DIEU de vérité ; que la ſuperſtition eſt non-ſeulement inutile, mais nuiſible à la religion. Jamais l'adoration de DIEU ne fut ſi pure et ſi ſainte

qu'à la Chine. (*à la révélation près*) Je ne parle pas des ſectes du peuple, je parle de la religion du prince, de celle de tous les tribunaux et de tout ce qui n'eſt pas populace. Quelle eſt la religion de tous les honnêtes gens à la Chine depuis tant de ſiècles ? la voici : *Adorez le ciel, et ſoyez juſtes.* Aucun empereur n'en a eu d'autre.

On place ſouvent le grand *Confutzée*, que nous nommons *Confucius*, parmi les anciens légiſlateurs, parmi les fondateurs de religions; c'eſt une grande inadvertance. *Confutzée* eſt très-moderne ; il ne vivait que ſix cents cinquante ans avant notre ère. Jamais il n'inſtitua aucun culte, aucun rite ; jamais il ne ſe dit ni inſpiré, ni prophète ; il ne fait que raſſembler en un corps les anciennes lois de la morale.

Il invite les hommes à pardonner les injures et à ne ſe ſouvenir que des bienfaits.

A veiller ſans ceſſe ſur ſoi-même, à corriger aujourd'hui les fautes d'hier.

A réprimer ſes paſſions et à cultiver l'amitié ; à donner ſans faſte, et à ne recevoir que l'extrême néceſſaire ſans baſſeſſe.

Il ne dit point qu'il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voulons pas qu'on faſſe à nous-mêmes; ce n'eſt que défendre le mal : il fait plus ; il recommande le bien : *Traite autrui comme tu veux qu'on te traite.*

Il enſeigne non-ſeulement la modeſtie, mais encore l'humilité : il recommande toutes les vertus.

XLII.

Des philoſophes grecs, et d'abord de Pythagore.

Tous les philoſophes grecs ont dit des ſottiſes en phyſique et en métaphyſique. Tous ſont excellens dans la morale ; tous égalent *Zoroaſtre*, *Confutzée* et les brachmanes. Liſez ſeulement les vers dorés de *Pythagore*, c'eſt le précis de ſa doctrine ; il n'importe de quelle main ils ſoient. Dites-moi ſi une ſeule vertu y eſt oubliée.

XLIII.

De Zaleucus.

Réunissez tous vos lieux communs, prédicateurs grecs, italiens, eſpagnols, allemands, français, &c. qu'on diſtille toutes vos déclamations ; en tirera-t-on un extrait qui ſoit plus pur que l'exorde des lois de *Zaleucus* ? *Maîtriſez votre ame ; purifiez-la ; écartez toute penſée criminelle. Croyez que* DIEU *ne peut être bien ſervi par les pervers ; croyez qu'il ne reſſemble pas aux faibles mortels, que les louanges et les préſens ſéduiſent : la vertu ſeule peut lui plaire.*

Voilà le précis de toute morale et de toute religion.

X L I V.

D'Epicure.

Des pédans de collége, des petits-maîtres de féminaire ont cru, fur quelques plaifanteries d'*Horace* et de *Pétrone*, qu'*Epicure* avait enfeigné la volupté par les préceptes et par l'exemple. *Epicure* fut toute fa vie un philofophe fage, tempérant et jufte. Dès l'âge de douze à treize ans il fut fage; car, lorfque le grammairien qui l'inftruifait lui récita ce vers d'*Héfiode* :

Le chaos fut produit le premier de tous les êtres :

Hé ! qui le produifit, dit *Epicure*, puifqu'il était le premier? Je n'en fais rien, dit le grammairien; il n'y a que les philofophes qui le fachent. Je vais donc m'inftruire chez eux, repartit l'enfant, et depuis ce temps jufqu'à l'âge de foixante et douze ans, il cultiva la philofophie. Son teftament, que *Diogène de Laërce* nous a confervé tout entier, découvre une ame tranquille et jufte; il affranchit les efclaves qu'il croit avoir mérité cette grâce : il recommande à fes exécuteurs teftamentaires de

donner la liberté à ceux qui s'en rendront dignes. Point d'oſtentation ; point d'injuſte préférence ; c'eſt la dernière volonté d'un homme qui n'en a jamais eu que de raiſonnables. Seul de tous les philoſophes, il eut pour amis tous ſes diſciples, et ſa ſecte fut la ſeule où l'on sût aimer, et qui ne ſe partageât point en pluſieurs autres.

Il paraît, après avoir examiné ſa doctrine et ce qu'on a écrit pour et contre lui, que tout ſe réduit à la diſpute entre *Mallebranche* et *Arnauld*. *Mallebranche* avouait que le plaiſir rend heureux, *Arnauld* le niait : c'était une diſpute de mots, comme tant d'autres diſputes, où la philoſophie et la théologie apportent leur incertitude, chacune de ſon côté.

XLV.

Des ſtoïciens.

Si les épicuriens rendirent la nature humaine aimable, les ſtoïciens la rendirent preſque divine. Réſignation à l'Etre des êtres, ou plutôt élévation de l'ame juſqu'à cet Etre ; mépris du plaiſir, mépris même de la douleur, mépris de la vie et de la mort, inflexibilité dans la juſtice ; tel était le caractère des vrais ſtoïciens ;

et tout ce qu'on a pu dire contre eux, c'eſt qu'ils décourageaient le reſte des hommes.

Socrate, qui n'était pas de leur ſecte, fit voir qu'on pouvait pouſſer la vertu auſſi loin qu'eux, ſans être d'aucun parti; et la mort de ce martyr de la Divinité eſt l'éternel opprobre d'Athènes, quoiqu'elle s'en ſoit repentie.

Le ſtoïcien *Caton* eſt, d'un autre côté, l'éternel honneur de Rome. *Epictète*, dans l'eſclavage, eſt peut-être ſupérieur à *Caton*, en ce qu'il eſt toujours content de ſa misère. Je ſuis, dit-il, dans la place où la Providence a voulu que je fuſſe : m'en plaindre, c'eſt l'offenſer.

Dirai-je que l'empereur *Antonin* eſt encore au-deſſus d'*Epictète*, parce qu'il triompha de plus de ſéductions, et qu'il était bien plus difficile à un empereur de ne ſe pas corrompre, qu'à un pauvre de ne pas murmurer? Liſez les penſées de l'un et de l'autre, l'empereur et l'eſclave vous paraîtront également grands.

Oſerai-je parler ici de l'empereur *Julien*? Il erra ſur le dogme; mais certes il n'erra pas ſur la morale. En un mot, nul philoſophe dans l'antiquité qui n'ait voulu rendre les hommes meilleurs.

Il y a eu des gens parmi nous qui ont dit que toutes les vertus de ces grands hommes n'étaient que des péchés illuſtres. Puiſſe la terre être couverte de tels coupables!

L X V I.

Philoſophie eſt vertu.

Il y a eu des ſophiſtes qui furent aux philoſophes ce que les ſinges ſont aux hommes. *Lucien* ſe moqua d'eux ; on les mépriſa : ils furent à peu-près ce qu'ont été les moines mendians dans les univerſités. Mais n'oublions jamais que tous les philoſophes ont donné de grands exemples de vertu, et que les ſophiſtes, et même les moines, ont tous reſpecté la vertu dans leurs écrits.

X L V I I.

D'Eſope.

Je placerai *Eſope* parmi ces grands hommes, et même à la tête de ces grands hommes, ſoit qu'il ait été le premier *Pilpay* des Indiens, ou l'ancien précurſeur de *Pilpay*, ou le *Lokman* des Perſes, ou le *Akkim* des Arabes, ou le *Hacam* des Phéniciens, il n'importe ; je vois que ſes fables ont été en vogue chez toutes les nations orientales, et que l'origine s'en perd dans une antiquité dont on ne peut ſonder l'abyme. A quoi tendent ces fables auſſi profondes qu'ingénues, ces apologues qui ſemblent viſiblement écrits dans un temps où

l'on ne doutait pas que les bêtes n'eussent un langage ? Elles ont enseigné presque tout notre hémisphère. Ce ne sont point des recueils de sentences fastidieuses qui lassent plus qu'elles n'éclairent ; c'est la vérité elle-même avec le charme de la fable. Tout ce qu'on a pu faire, c'est d'y ajouter des embellissemens dans nos langues modernes. Cette ancienne sagesse est simple et nue dans le premier auteur. Les grâces naïves dont on l'a ornée en France, n'en ont point caché le fonds respectable. Que nous apprennent toutes ces fables ? qu'il faut être juste.

XLVIII.

De la paix née de la philosophie.

PUISQUE tous les philosophes avaient des dogmes différens, il est clair que le dogme et la vertu sont d'une nature entièrement hétérogène. Qu'ils crussent ou non que *Thétis* était la déesse de la mer, qu'ils fussent persuadés ou non de la guerre des géans et de l'âge d'or, de la boîte de *Pandore* et de la mort du serpent *Python*, &c. ces doctrines n'avaient rien de commun avec la morale. C'est une chose admirable dans l'antiquité que la théogonie n'ait jamais troublé la paix des nations.

XLIX.

Autres queſtions.

Ah ! ſi nous pouvions imiter l'antiquité ! ſi nous feſions enfin, à l'égard des diſputes théologiques, ce que nous avons fait au bout de dix-ſept ſiècles dans les belles lettres !

Nous ſommes revenus au goût de la ſaine antiquité, après avoir été plongés dans la barbarie de nos écoles. Jamais les Romains ne furent aſſez abſurdes pour imaginer qu'on pût perſécuter un homme parce qu'il croyait le vide ou le plein, parce qu'il prétendait que les accidens ne peuvent pas ſubſiſter ſans ſujet, parce qu'il expliquait en un ſens un paſſage d'un auteur, qu'un autre entendait dans un ſens contraire.

Nous avons recours tous les jours à la juriſprudence des Romains ; et, quand nous manquons de lois, (ce qui nous arrive ſi ſouvent) nous allons conſulter le code et le digeſte. Pourquoi ne pas imiter nos maîtres dans leur ſage tolérance ?

Qu'importe à l'Etat qu'on ſoit du ſentiment des réaux ou des nominaux, qu'on tienne pour *Scot* ou pour *Thomas*, pour *Œcolampade* ou pour *Melancthon*, qu'on ſoit du parti d'un évêque d'Ypres qu'on n'a point lu, ou d'un

moine eſpagnol qu'on a moins lu encore ? N'eſt-il pas clair que tout cela doit être auſſi indifférent au véritable intérêt d'une nation, que de traduire bien ou mal un paſſage de *Lycophron* ou d'*Héſiode* ?

L.

Autres queſtions.

JE ſais que les hommes ſont quelquefois malades du cerveau. Nous avons eu un muſicien qui eſt mort fou, parce que ſa muſique n'avait pas paru aſſez bonne. Des gens ont cru avoir un nez de verre ; mais s'il y en avait d'aſſez attaqués pour penſer, par exemple, qu'ils ont toujours raiſon, y aurait-il aſſez d'ellébore pour une ſi étrange maladie ?

Et ſi ces malades, pour ſoutenir qu'ils ont toujours raiſon, menaçaient du dernier ſupplice quiconque penſe qu'ils peuvent avoir tort ; s'ils établiſſaient des eſpions pour découvrir les réfractaires, s'ils décidaient qu'un père, ſur le témoignage de ſon fils, une mère, ſur celui de ſa fille, doit périr dans les flammes, &c. ne faudrait-il pas lier ces gens-là, et les traiter comme ceux qui ſont attaqués de la rage ?

L I.

Ignorance.

Vous me demandez à quoi bon tout ce ſermon ſi l'homme n'eſt pas libre ? D'abord je ne vous ai point dit que l'homme n'eſt pas libre ; je vous ai dit que ſa liberté conſiſte dans ſon pouvoir d'agir, et non pas dans le pouvoir chimérique de *vouloir vouloir.* Enſuite je vous dirai que, tout étant lié dans la nature, la Providence éternelle me prédeſtinait à écrire ces rêveries, et prédeſtinait cinq ou ſix lecteurs à en faire leur profit, et cinq à ſix autres à les dédaigner, et à les laiſſer dans la foule immenſe des écrits inutiles.

Si vous me dites que je ne vous ai rien appris, ſouvenez-vous que je me ſuis annoncé comme un ignorant.

L I I.

Autres ignorances.

Je ſuis ſi ignorant, que je ne ſais pas même les faits anciens dont on me berce ; je crains toujours de me tromper de ſept à huit cents années au moins, quand je cherche en quel temps ont vécu ces antiques héros qu'on dit

avoir exercé les premiers le vol et le brigandage dans une grande étendue de pays ; et ces premiers ſages qui adorèrent les étoiles, ou des poiſſons, ou des ſerpens, ou des morts, ou des êtres fantaſtiques.

Quel eſt celui qui le premier imagina les ſix *Gahambars*, et le pont de *Tshinavar*, et le *Dardaroth*, et le lac de *Karon*? En quel temps vivaient le premier *Bacchus*, le premier *Hercule*, le premier *Orphée*?

Toute l'antiquité eſt ſi ténébreuſe juſqu'à *Thucydide* et *Xénophon*, que je ſuis réduit à ne ſavoir preſque pas un mot de ce qui s'eſt paſſé ſur le globe que j'habite, avant le court eſpace d'environ trente ſiècles ; et dans ces trente ſiècles encore, que d'obſcurités ! que d'incertitudes ! que de fables !

L I I I.

Plus grande ignorance.

MON ignorance me pèſe bien davantage, quand je vois que ni moi, ni mes compatriotes, nous ne ſavons abſolument rien de notre patrie. Ma mère m'a dit que j'étais né ſur les bords du Rhin, je le veux croire. J'ai demandé à mon ami, le ſavant *Apédeutès*, natif de Courlande, s'il avait connaiſſance

des anciens peuples du Nord, ses voisins, et de son malheureux petit pays? Il m'a répondu qu'il n'en avait pas plus de notion que les poissons de la mer Baltique.

Pour moi, tout ce que je sais de mon pays, c'est que *César* dit, il y a environ dix-huit cents ans, que nous étions des brigands, qui étions dans l'usage de sacrifier des hommes à je ne sais quels dieux pour obtenir d'eux quelque bonne proie, et que nous n'allions jamais en course qu'accompagnés de vieilles sorcières qui fesaient ces beaux sacrifices.

Tacite, un siècle après, dit quelques mots de nous, sans nous avoir jamais vus : il nous regarde comme les plus honnêtes gens du monde en comparaison des Romains ; car il assure que, quand nous n'avions personne à voler, nous passions les jours et les nuits à nous enivrer de mauvaise bière dans nos cabanes.

Depuis ce temps de notre âge d'or, c'est un vide immense jusqu'à l'histoire de *Charlemagne*. Quand je suis arrivé à ces temps connus, je vois dans Goldstad une charte de *Charlemagne*, datée d'Aix-la-Chapelle, dans laquelle ce savant empereur parle ainsi :

Vous savez que chassant un jour auprès de cette ville, je trouvai les thermes et le palais que Granus,

frère de Néron et d'Agrippa, *avait autrefois bâtis.*

Ce *Granus* et cet *Agrippa*, frère de *Néron*, me font voir que *Charlemagne* était auſſi ignorant que moi, et cela ſoulage.

L I V,

Ignorance ridicule.

L'HISTOIRE de l'Egliſe de mon pays reſſemble à celle de *Granus*, frère de *Néron* et d'*Agrippa*, et eſt bien plus merveilleuſe. Ce ſont de petits garçons reſſuſcités, des dragons pris avec une étole, comme des lapins avec un lacet; des hoſties qui ſaignent d'un coup de couteau qu'un juif leur donne; des ſaints qui courent après leurs têtes quand on les leur a coupées. Une des légendes des plus avérées dans notre hiſtoire eccléſiaſtique d'Allemagne, eſt celle du bienheureux *Pierre de Luxembourg* qui, dans les deux années 1388 et 89, après ſa mort, fit deux mille quatre cents miracles; et les années ſuivantes, trois mille, de compte fait, parmi leſquels on ne nomme pourtant que quarante-deux morts reſſuſcités.

Je m'informe ſi les autres Etats de l'Europe ont des hiſtoires eccléſiaſtiques auſſi merveilleuſes et auſſi authentiques? Je trouve partout la même ſageſſe et la même certitude.

L V.

Pis qu'ignorance.

J'AI vu enfuite pour quelles fottifes inintelligibles les hommes s'étaient chargés les uns les autres d'imprécations, s'étaient déteftés, perfécutés, égorgés, pendus, roués et brûlés ; et j'ai dit : S'il y avait eu un fage dans ces abominables temps, il aurait donc fallu que ce fage vécût et mourût dans les déferts.

L V I.

Commencement de la raifon.

JE vois qu'aujourd'hui, dans ce fiècle qui eft l'aurore de la raifon, quelques têtes de cette hydre du fanatifme renaiffent encore. Il paraît que leur poifon eft moins mortel, et leurs gueules moins dévorantes. Le fang n'a point coulé pour la grâce verfatile, comme il coula fi long-temps pour les indulgences plénières qu'on vendait au marché ; mais le monftre fubfifte encore ; quiconque recherchera la vérité, rifquera d'être perfécuté. Faut-il refter oifif dans les ténèbres? ou faut-il allumer un flambeau auquel l'envie et la

calomnie rallumeront leurs torches ? Pour moi, je crois que la vérité ne doit pas plus ſe cacher devant ces monſtres , que l'on ne doit s'abſtenir de prendre de la nourriture dans la crainte d'être empoiſonné.

Fin du philoſophe ignorant.

IL FAUT PRENDRE UN PARTI,

OU

LE PRINCIPE D'ACTION.

DIATRIBE.

Ce n'eſt pas entre la Ruſſie et la Turquie qu'il s'agit de prendre un parti ; car ces deux Etats feront la paix tôt ou tard ſans que je m'en mêle.

Il ne s'agit pas de ſe déclarer pour une faction anglaiſe contre une autre faction ; car bientôt elles auront diſparu pour faire place à d'autres.

Je ne cherche point à faire un choix entre les chrétiens grecs, les arméniens, les eutichiens, les jacobites, les chrétiens appelés papiſtes, les luthériens, les calviniſtes, les anglicans, les primitifs appelés quakers, les anabaptiſtes, les janſéniſtes, les moliniſtes, les ſociniens, les piétiſtes, et tant d'autres *iſtes*. Je veux vivre honnêtement avec tous ces meſſieurs quand j'en rencontrerai, ſans jamais diſputer avec eux ; parce qu'il n'y en aura pas un ſeul qui, lorſqu'il aura un écu à partager avec moi, ne ſache parfaitement ſon

compte, et qui consente à perdre une obole pour le salut de mon ame ou de la sienne.

Je ne prendrai point parti entre les anciens parlemens de France et les nouveaux, parce que dans peu d'années il n'en sera plus question.

Ni entre les anciens et les modernes, parce que ce procès est interminable.

Ni entre les jansénistes et les molinistes, parce qu'ils ne sont plus, et que voilà, DIEU merci, cinq ou six mille volumes devenus aussi inutiles que les œuvres de St *Ephrem.*

Ni entre les opéra bouffons français et les italiens, parce que c'est une affaire de fantaisie.

Il ne s'agit ici que d'une petite bagatelle, de savoir s'il y a un Dieu; et c'est ce que je vais examiner très-sérieusement et de très-bonne foi; car cela m'intéresse, et vous aussi.

I.

Du principe d'action.

TOUT est en mouvement, tout agit, et tout réagit dans la nature.

Notre soleil tourne sur lui-même avec une rapidité qui nous étonne; et les autres soleils tournent de même, tandis qu'une foule

innombrable de planètes roule autour d'eux dans leurs orbites, que le ſang circule plus de vingt fois par heure dans les plus vils de nos animaux.

Une paille que le vent emporte, tend par ſa nature vers le centre de la terre, comme la terre gravite vers le ſoleil, et le ſoleil vers elle. La mer doit aux mêmes lois ſon flux et ſon reflux éternel. C'eſt par ces mêmes lois que des vapeurs qui forment notre atmoſphère, s'échappent continuellement de la terre, et retombent en roſée, en pluie, en grêle, en neige, en tonnerre.

Tout eſt action, la mort même eſt agiſſante. Les cadavres ſe décompoſent, ſe métamorphoſent en végétaux, nourriſſent les vivans qui à leur tour en nourriſſent d'autres. Quel eſt le principe de cette action univerſelle?

Il faut que le principe ſoit unique. Une uniformité conſtante dans les lois qui dirigent la marche des corps céleſtes, dans les mouvemens de notre globe, dans chaque eſpèce, dans chaque genre d'animal, de végétal, de minéral, indique un ſeul moteur. S'il y en avait deux, ils ſeraient ou divers, ou contraires, ou ſemblables. Si divers, rien ne ſe correſpondrait; ſi contraires, tout ſe détruirait; ſi ſemblables, c'eſt comme s'il n'y en avait qu'un; c'eſt un double emploi.

Je me confirme dans cette idée, qu'il ne peut exifter qu'un feul principe, un feul moteur, dès que je fais attention aux lois conftantes et uniformes de la nature entière.

La même gravitation pénètre dans tous les globes, et les fait tendre les uns vers les autres en raifon directe, non de leurs furfaces, ce qui pourrait être l'effet de l'impulfion d'un fluide, mais en raifon de leurs maffes.

Le quarré de la révolution de toute planète eft comme le cube de fa diftance au foleil; (et cela prouve en paffant ce que *Platon* avait deviné, je ne fais comment, que le monde eft l'ouvrage de l'éternel géomètre.)

Les rayons de lumière ont leurs réflexions et leurs réfractions dans toute l'étendue de l'univers. Toutes les véritables mathématiques doivent être les mêmes dans l'étoile firius et dans notre petite loge.

Si je porte ma vue ici-bas fur le règne animal, tous les quadrupèdes et les bipèdes qui n'ont point d'ailes, perpétuent leur efpèce par la même copulation, toutes les femelles font vivipares.

Tous les oifeaux femelles pondent des œufs.

Dans toute efpèce, chaque genre peuple et fe nourrit uniformément.

Chaque genre de végétal a le même fonds de propriétés.

Certes le chêne et le noiſetier ne ſe ſont pas entendus pour naître et croître de la même façon, de même que mars et ſaturne n'ont pas été d'intelligence pour obſerver les mêmes lois. Il y a donc une intelligence unique, univerſelle et puiſſante qui agit toujours par des lois invariables.

Perſonne ne doute qu'une ſphère armillaire, des payſages, des animaux deſſinés, des anatomies en cire colorée, ne ſoient des ouvrages d'habiles artiſtes. Se pourrait-il que les copies fuſſent d'une intelligence, et que les originaux n'en fuſſent pas? Cette ſeule idée me paraît la plus forte démonſtration; et je ne conçois pas comment on peut la combattre.

I I.

Du principe d'action néceſſaire et éternel.

Ce moteur unique eſt très-puiſſant, puiſqu'il dirige une machine ſi vaſte et ſi compliquée. Il eſt très-intelligent, puiſque le moindre des reſſorts de cette machine ne peut être égalé par nous qui ſommes intelligens.

Il eſt un être néceſſaire, puiſque ſans lui la machine n'exiſterait pas.

Il eſt éternel ; car il ne peut être produit du néant qui, n'étant rien, ne peut rien produire ; et dès qu'il exiſte quelque choſe, il eſt démontré que quelque choſe eſt de toute éternité. Cette vérité ſublime eſt devenue triviale. Tel a été de nos jours l'élancement de l'eſprit humain, malgré les efforts que nos maîtres d'ignorance ont faits pendant tant de ſiècles pour nous abrutir.

I I I.

Quel eſt ce principe?

Je ne puis me démontrer l'exiſtence du principe d'action, du premier moteur, de l'Etre ſuprême, par la ſynthèſe, comme le docteur *Clarke*. Si cette méthode pouvait appartenir à l'homme, *Clarke* était digne peut-être de l'employer ; mais l'analyſe me paraît plus faite pour nos faibles conceptions. Ce n'eſt qu'en remontant le fleuve de l'éternité, que je puis eſſayer de parvenir à ſa ſource.

Ayant donc connu par le mouvement qu'il y a un moteur, m'étant prouvé par l'action qu'il y a un principe d'action, je cherche ce que c'eſt que ce principe univerſel ; et la première choſe que j'entrevois avec une ſecrète douleur, mais avec une réſignation entière, c'eſt

qu'étant une partie imperceptible du grand tout, étant, comme dit *Timée*, un point entre deux éternités, il me fera impoffible de comprendre ce grand tout et fon maître, qui m'engloutiffent de toutes parts.

Cependant je me raffure un peu en voyant qu'il m'a été donné de mefurer la diftance des aftres, de connaître le cours et les lois qui les retiennent dans leurs orbites. Je me dis : Peut-être parviendrai-je, en me fervant de bonne foi de ma raifon, jufqu'à trouver quelque lueur de vraifemblance qui m'éclairera dans la profonde nuit de la nature. Et, fi ce petit crépufcule que je cherche ne peut m'apparaître, je me confolerai en fentant que mon ignorance eft invincible, que des connaiffances qui me font interdites, me font très-furement inutiles, et que le grand Etre ne me punira pas d'avoir voulu le connaître, et de n'avoir pu y parvenir.

I V.

Où eft le premier principe? Eft-il infini?

JE ne vois point le premier principe moteur et intelligent d'un animal appelé homme, lorfqu'il me démontre une propofition de géométrie, ou lorfqu'il foulève un fardeau.

Cependant je juge invinciblement qu'il y en a un dans lui, tout ſubalterne qu'il eſt. Je ne puis découvrir ſi ce premier principe eſt dans ſon cœur, ou dans ſa tête, ou dans ſon ſang, ou dans tout ſon corps. De même, j'ai deviné un premier principe de la nature, j'ai vu qu'il eſt impoſſible qu'il ne ſoit pas éternel. Mais où eſt-il ?

S'il anime toute exiſtence, il eſt donc dans toute exiſtence : cela me paraît indubitable. Il eſt dans tout ce qui eſt, comme le mouvement eſt dans tout le corps d'un animal, ſi on peut ſe ſervir de cette miſérable comparaiſon.

Mais, s'il eſt dans ce qui exiſte, peut-il être dans ce qui n'exiſte pas ? L'univers eſt-il infini ? on me le dit, mais qui me le prouvera ? Je le conçois éternel, parce qu'il ne peut avoir été formé du néant, parce que ce grand principe, *rien ne vient de rien*, eſt auſſi vrai que deux et deux font quatre ; parce qu'il y a, comme nous avons vu ailleurs, une contradiction abſurde à dire : l'être agiſſant a paſſé une éternité ſans agir ; l'être formateur a été éternel ſans rien former ; l'être néceſſaire a été pendant une éternité l'être inutile.

Mais je ne vois aucune raiſon pourquoi cet être néceſſaire ſerait infini. Sa nature me paraît

d'être par-tout où il y a exiſtence ; mais pourquoi et comment une exiſtence infinie ? *Newton* a démontré le vide qu'on n'avait fait que ſuppoſer juſqu'à lui. S'il y a du vide dans la nature, le vide peut donc être hors de la nature. Quelle néceſſité que les êtres s'étendent à l'infini ? que ſerait-ce que l'infini en étendue ? il ne peut exiſter non plus qu'en nombre. Point de nombre, point d'extenſion à laquelle je ne puiſſe ajouter. Il me ſemble qu'en cela le ſentiment de *Cudworth* doit l'emporter ſur celui de *Clarke*.

DIEU eſt préſent par-tout, dit *Clarke*. Oui, ſans doute ; mais par-tout où il y a quelque choſe, et non pas où il n'y a rien. Etre préſent à rien, me paraît une contradiction dans les termes, une abſurdité. Je ſuis forcé d'admettre une éternité ; mais je ne ſuis pas forcé d'admettre un infini actuel.

Enfin, que m'importe que l'eſpace ſoit un être réel ou une ſimple appréhenſion de mon entendement ? Que m'importe que l'Etre néceſſaire, intelligent, puiſſant, éternel, formateur de tout être, ſoit dans cet eſpace imaginaire ou n'y ſoit pas ? en ſuis-je moins ſon ouvrage ? en ſuis-je moins dépendant de lui ? en eſt-il moins mon maître ? Je vois ce maître du monde par les yeux de mon intelligence ; mais je ne le vois point au-delà du monde.

On diſpute encore ſi l'eſpace infini eſt un être réel ou non. Je ne veux point aſſeoir mon jugement ſur un fondement auſſi équivoque, ſur une querelle digne des ſcolaſtiques ; je ne veux point établir le trône de DIEU dans les eſpaces imaginaires.

S'il eſt permis, encore une fois, de comparer les petites choſes qui nous paraiſſent grandes, à ce qui eſt ſi grand en effet, imaginons un alguazil de Madrid qui veut perſuader à un caſtillan ſon voiſin que le roi d'Eſpagne eſt le maître de la mer qui eſt au nord de la Californie, et que quiconque en doute, eſt criminel de lèſe-majeſté. Le caſtillan lui répond : Je ne ſais pas ſeulement s'il y a une mer au-delà de la Californie. Peu m'importe qu'il y en ait une, pouvu que j'aie de quoi vivre à Madrid. Je n'ai pas beſoin qu'on découvre cette mer pour être fidèle au roi mon maître ſur les bords du Manſanarès. Qu'il y ait ou non des vaiſſeaux au-delà de la baie d'Hudſon, il n'en a pas moins le pouvoir de me commander ici ; je ſens ma dépendance de lui dans Madrid, parce que je ſais qu'il eſt le maître de Madrid.

Ainſi notre dépendance du grand Etre ne vient point de ce qu'il eſt préſent hors du monde, mais de ce qu'il eſt préſent dans le monde. Je demande ſeulement pardon au

maître de la nature de l'avoir comparé à un chétif homme pour me mieux faire entendre.

V.

Que tous les ouvrages de l'Etre éternel ſont éternels.

LE principe de la nature étant néceſſaire et éternel, et ſon eſſence étant d'agir, il a donc agi toujours. Car, encore une fois, s'il n'avait pas été toujours le Dieu agiſſant, il aurait été toujours le Dieu indolent, le Dieu d'*Epicure*, le Dieu qui n'eſt bon à rien. Cette vérité me paraît démontrée en toute rigueur.

Le monde, ſon ouvrage, ſous quelque forme qu'il paraiſſe, eſt donc éternel comme lui, de même que la lumière eſt auſſi ancienne que le ſoleil, le mouvement auſſi ancien que la matière, les alimens auſſi anciens que les animaux; ſans quoi le ſoleil, la matière, les animaux auraient été non-ſeulement des êtres inutiles, mais des êtres de contradiction, des chimères.

Que pourrait-on imaginer en effet de plus contradictoire qu'un être eſſentiellement agiſſant qui n'aurait pas agi pendant une éternité; un être formateur qui n'aurait rien formé, ou qui n'aurait formé quelques globes que depuis

très-peu d'années, ſans qu'il parût la moindre raiſon de les avoir formés plutôt en un temps qu'en un autre? Le principe intelligent ne peut rien faire ſans raiſon; rien ne peut exiſter ſans une raiſon antécédente et néceſſaire. Cette raiſon antécédente et néceſſaire a été éternellement; donc l'univers eſt éternel.

Nous ne parlons ici que philoſophiquement; il ne nous appartient pas ſeulement de regarder en face ceux qui parlent par révélation.

V I.

Que l'Etre éternel, premier principe, a tout arrangé volontairement.

Il eſt clair que cette ſuprême intelligence néceſſaire, agiſſante, a une volonté, et qu'elle a tout arrangé parce qu'elle l'a voulu. Car comment agir et former tout ſans vouloir le former? ce ſerait être une pure machine, et cette machine ſuppoſerait un autre premier principe, un autre moteur. Il en faudrait toujours revenir à un premier être intelligent, quel qu'il ſoit. Nous voulons, nous agiſſons, nous formons des machines quand nous le voulons; donc le grand *Demiourgos* très-puiſſant a tout fait parce qu'il l'a voulu.

Spinofa lui-même reconnaît dans la nature une puiſſance intelligente néceſſaire. Mais une intelligence deſtituée de volonté ſerait une choſe abſurde, parce que cette intelligence ne ſervirait à rien; elle n'opérerait rien, puiſqu'elle ne voudrait rien opérer. Le grand Etre néceſſaire a donc voulu tout ce qu'il a opéré.

J'ai dit tout-à-l'heure qu'il a tout fait néceſſairement parce que, ſi ſes ouvrages n'étaient pas néceſſaires, ils ſeraient inutiles. Mais cette néceſſité lui ôterait-elle ſa volonté? non, ſans doute; je veux néceſſairement être heureux; je n'en veux pas moins ce bonheur; au contraire, je le veux avec d'autant plus de force que je le veux invinciblement.

Cette néceſſité lui ôte-t-elle ſa liberté? point du tout. La liberté ne peut être que le pouvoir d'agir. L'Etre ſuprême étant très-puiſſant, eſt donc le plus libre des êtres.

Voilà donc le grand artiſan des choſes reconnu néceſſaire, éternel, intelligent, puiſſant, voulant et libre.

V I I.

Que tous les êtres, ſans aucune exception, ſont ſoumis aux lois éternelles.

QUELS ſont les effets de ce pouvoir éternel réſidant eſſentiellement dans la nature ? Je n'en vois que de deux eſpèces, les inſenſibles et les ſenſibles.

Cette terre, ces mers, ces planètes, ces ſoleils paraiſſent des êtres admirables, mais brutes, deſtitués de toute ſenſibilité. Un colimaçon qui veut, qui a quelques perceptions et qui fait l'amour, paraît en cela jouir d'un avantage ſupérieur à tout l'éclat des ſoleils qui illuminent l'eſpace.

Mais tous ces êtres ſont également ſoumis aux lois éternelles invariables.

Ni le ſoleil, ni le colimaçon, ni l'huître, ni le chien, ni le ſinge, ni l'homme, n'ont pu ſe donner rien de ce qu'ils poſsèdent ; il eſt évident qu'ils ont tout reçu.

L'homme et le chien ſont nés malgré eux d'une mère qui les a mis au monde malgré elle. Tous deux tettent leur mère ſans ſavoir ce qu'ils font, et cela par un mécaniſme très-délicat, très-compliqué, dont même très-peu d'hommes acquièrent la connaiſſance.

Tous deux, au bout de quelque temps, ont des idées, de la mémoire, une volonté; le chien beaucoup plus tôt, l'homme plus tard.

Si les animaux n'étaient que de pures machines, ce ne ferait qu'une raifon de plus pour ceux qui penfent que l'homme n'eft qu'une machine auffi; mais il n'y a plus perfonne aujourd'hui qui n'avoue que les animaux ont des idées, de la mémoire, une mefure d'intelligence; qu'ils perfectionnent leurs connaiffances; qu'un chien de chaffe apprend fon métier; qu'un vieux renard eft plus habile qu'un jeune, &c.

De qui tiennent-ils toutes ces facultés, finon de la caufe primordiale éternelle, du principe d'action, du grand Etre qui anime toute la nature?

L'homme a les facultés des animaux beaucoup plus tard qu'eux, mais dans un degré beaucoup plus éminent; peut-il les tenir d'une autre caufe?

Il n'a rien que ce que le grand Etre lui donne. Ce ferait une étrange contradiction, une fingulière abfurdité que tous les aftres, tous les élémens, tous les végétaux, tous les animaux obéiffent fans relâche irréfiftiblement aux lois du grand Etre, et que l'homme feul pût fe conduire par lui-même.

VIII.

Que l'homme eſt eſſentiellement ſoumis en tout aux lois éternelles du premier principe.

VOYONS donc cet animal homme avec les yeux de la raiſon que le grand Etre nous a donnée.

Qu'eſt-ce que la première perception qu'il reçoit? celle de la douleur; enſuite le plaiſir de la nourriture. C'eſt-là toute notre vie, douleur et plaiſir. D'où nous viennent ces deux reſſorts qui nous font mouvoir jusqu'au dernier moment, ſinon de ce premier principe d'action, de ce grand *Demiourgos?* Certes, ce n'eſt pas nous qui nous donnons de la douleur; et comment pourrions-nous être la cauſe du petit nombre de nos plaiſirs? Nous avons dit ailleurs qu'il nous eſt impoſſible d'inventer une nouvelle ſorte de plaiſir, c'eſt-à-dire un nouveau ſens. Diſons ici qu'il nous eſt également impoſſible d'inventer une nouvelle ſorte de douleur. Les plus abominables tyrans ne le peuvent pas. Les Juifs, dont le bénédictin *Calmet* a fait graver les ſupplices dans ſon dictionnaire, n'ont pu que couper, déchirer, mutiler, tirer, brûler, étouffer, écraſer: tous les tourmens ſe réduiſent là. Nous ne pouvons donc rien par nous-

mêmes,

mêmes, ni en bien ni en mal ; nous ne ſommes que les inſtrumens aveugles de la nature.

Mais je veux penſer et je penſe, dit au haſard la foule des hommes. Arrêtons-nous ici. Quelle a été notre première idée après le ſentiment de la douleur ? celui de la mamelle que nous avons ſucée ; puis le viſage de notre nourrice, puis quelques autres faibles objets et quelques beſoins ont fait des impreſſions. Juſque-là oſerait-on dire qu'on n'a pas été un automate ſentant, un malheureux animal abandonné, ſans connaiſſance et ſans pouvoir, un rebut de la nature? Oſera-t-on dire que dans cet état on eſt un être penſant, qu'on ſe donne ſes idées, qu'on a une ame ? Qu'eſt-ce que le fils d'un roi au ſortir de la matrice ? il dégoûterait ſon père, s'il n'était pas ſon père. Une fleur des champs qu'on foule aux pieds eſt un objet infiniment ſupérieur.

I X.

Du principe d'action des êtres ſenſibles.

VIENT enfin le temps où un nombre plus ou moins grand de perceptions, reçu dans notre machine, ſemble ſe préſenter à notre

volonté. Nous croyons faire des idées. C'eſt comme ſi, en ouvrant le robinet d'une fontaine, nous penſions former l'eau qui en coule. Nous, créer des idées ! pauvres gens que nous ſommes ! Quoi ! il eſt évident que nous n'avons eu nulle part aux premières, et nous ſerions les créateurs des ſecondes ! Peſons bien cette vanité de faire des idées, et nous verrons qu'elle eſt inſolente et abſurde.

Souvenons-nous qu'il n'y a rien dans les objets extérieurs qui ait la moindre analogie, le moindre rapport, avec un ſentiment, une idée, une penſée ; faites fabriquer un œil, une oreille par le meilleur ouvrier en marqueterie, cet œil ne verra rien, cette oreille n'entendra rien. Il en eſt ainſi de notre corps vivant. Le principe univerſel d'action fait tout en nous. Il ne nous a point exceptés du reſte de la nature.

Deux expériences continuellement réitérées dans tout le cours de notre vie, et dont j'ai parlé ailleurs, convaincront tout homme qui réfléchit, que nos idées, nos volontés, nos actions, ne nous appartiennent pas.

La première, c'eſt que perſonne ne ſait ni ne peut ſavoir quelle idée lui viendra dans une minute, quelle volonté il aura, quel mot il proférera, quel mouvement ſon corps fera.

La ſeconde, que pendant le ſommeil, il eſt bien clair que tout ſe fait dans nos ſonges ſans que nous y ayons la moindre part. Nous avouons que nous ſommes alors de purs automates, ſur leſquels un pouvoir inviſible agit avec une force auſſi réelle, auſſi puiſſante qu'incompréhenſible. Ce pouvoir remplit notre tête d'idées, nous inſpire des déſirs, des paſſions, des volontés, des réflexions. Il met en mouvement tous les membres de notre corps. Il eſt arrivé quelquefois qu'une mère a étouffé effectivement dans un vain ſonge ſon enfant nouveau-né qui dormait à côté d'elle; qu'un ami a tué ſon ami. D'autres jouiſſent réellement d'une femme qu'ils ne connaiſſent pas. Combien de muſiciens ont fait de la muſique en dormant! combien de jeunes prédicateurs ont compoſé des ſermons, ou éprouvé des pollutions!

Si notre vie était partagée exactement entre la veille et le ſommeil, au lieu que nous ne conſumons d'ordinaire à dormir que le tiers de notre chétive durée, et ſi nous rêvions toujours dans ce ſommeil, il ſerait bien démontré alors que la moitié de notre exiſtence ne dépend point de nous. Mais, ſuppoſé que de vingt-quatre heures nous en paſſions huit dans les ſonges, il eſt évident que voilà le tiers de nos jours qui ne nous

appartient en aucune manière. Ajoutez-y l'enfance, ajoutez-y tout le temps employé aux fonctions purement animales, et voyez ce qui reste. Vous serez étonné d'avouer que la moitié de votre vie au moins ne vous appartient point du tout. Concevez à présent de quelle inconséquence il serait qu'une moitié dépendît de vous, et que l'autre n'en dépendît pas.

Concluez donc que le principe universel d'action fait tout en vous.

Un janséniste m'arrête là, et me dit : Vous êtes un plagiaire ; vous avez pris votre doctrine dans le fameux livre *de l'action de* DIEU *sur les créatures*, autrement, *de la prémotion physique*, par notre grand patriarche *Boursier*, dont nous avons dit (*) *qu'il avait trempé sa plume dans l'encrier de la Divinité.* Non, mon ami ; je n'ai jamais pris chez les jansénistes ni chez les molinistes qu'une forte aversion pour les cabales, et un peu d'indifférence pour leurs opinions. *Boursier*, en prenant DIEU pour son cornet, sait précisément de quelle nature était le sommeil d'*Adam*, quand DIEU lui arracha une côte pour en former

(*) *Dictionnaire des grands hommes*, à l'article *Boursier.*

N. B. Que parmi ces *grands hommes*, il n'y a guère que des jansénistes, comme parmi les *grands hommes* de l'abbé *Ladvocat*, on ne trouve guère que des partisans des jésuites.

ſa femme ; de quelle eſpèce était ſa *concupiſcence*, ſa grâce habituelle, ſa grâce actuelle. Il ſait, avec St *Auguſtin*, qu'on aurait fait des enfans ſans volupté dans le paradis terreſtre, comme on sème ſon champ, ſans goûter en cela le plaiſir de la chair. Il eſt convaincu qu'*Adam* n'a péché dans le paradis terreſtre que par diſtraction. Moi, je ne ſais rien de tout cela, et je me contente d'admirer ceux qui ont une ſi belle et ſi profonde ſcience.

X.

Du principe d'action appelé ame.

MAIS on a imaginé, après bien des ſiècles, que nous avions une ame qui agiſſait par elle-même ; et on s'eſt tellement accoutumé à cette idée qu'on l'a priſe pour une choſe réelle.

On a crié par-tout l'*ame*, l'*ame !* ſans avoir la plus légère notion de ce qu'on prononçait.

Tantôt par ame on voulait dire la vie ; tantôt c'était un petit ſimulacre léger qui nous reſſemblait, et qui allait après notre mort boire des eaux de l'Achéron ; c'était une harmonie, une omémorie, une entéléchie. Enfin, on en a fait un petit être qui n'eſt point corps, un ſouffle qui n'eſt point air ; et de ce

mot souffle, qui veut dire esprit en plus d'une langue, on a fait un je ne sais quoi qui n'est rien du tout.

Mais qui ne voit qu'on prononçait ce mot d'*ame* vaguement et sans s'entendre, comme on le prononce encore aujourd'hui, et comme on profère les mots de mouvement, d'entendement, d'imagination, de mémoire, de désir, de volonté ? Il n'y a point d'être réel appelé volonté, désir, mémoire, imagination, entendement, mouvement. Mais l'être réel appelé homme comprend, imagine, se souvient, désire, veut, se meut. Ce sont des termes abstraits, inventés pour faciliter le discours. Je cours, je dors, je m'éveille ; mais il n'y a point d'être physique qui soit course, ou sommeil, ou réveil. Ni la vue, ni l'ouïe, ni le tact, ni l'odorat, ni le goût, ne sont des êtres. J'entends, je vois, je flaire, je goûte, je touche. Et comment fais-je tout cela sinon parce que le grand Etre a ainsi disposé toutes les choses, parce que le principe d'action, la cause universelle, en un mot, DIEU nous donne ces facultés ?

Prenons-y bien garde, il y aurait tout autant de raison à supposer dans un limaçon un être secret appelé *ame libre* que dans l'homme ; car ce limaçon a une volonté, des désirs, des goûts, des sensations, des

idées, de la mémoire. Il veut marcher à l'objet de ſa nourriture, à celui de ſon amour. Il s'en reſſouvient, il en a l'idée, il y va auſſi vîte qu'il peut aller; il connaît le plaiſir et la douleur. Cependant vous n'êtes pas effarouché, quand on vous dit que cet animal n'a point une ame ſpirituelle, que DIEU lui a fait ces dons pour un peu de temps, et que celui qui fait mouvoir les aſtres fait mouvoir les inſectes. Mais, quand il s'agit d'un homme, vous changez d'avis. Ce pauvre animal vous paraît ſi digne de vos reſpects, c'eſt-à-dire, vous êtes ſi orgueilleux, que vous oſez placer dans ſon corps chétif quelque choſe qui ſemble tenir de la nature de DIEU même, et qui cependant, par la perverſité de ſes penſées, vous paraît ſouvent à vous-même diabolique, quelque choſe de ſage et de fou, de bon et d'exécrable, de céleſte et d'infernal, d'inviſible, d'immortel, d'incompréhenſible, et vous vous êtes accoutumé à cette idée comme vous avez pris l'habitude de dire *mouvement*, quoiqu'il n'y ait point d'être qui ſoit mouvement; comme vous proférez tous les mots abſtraits, quoiqu'il n'y ait point d'êtres abſtraits.

X I.

Examen du principe d'action appelé ame.

Il y a pourtant un principe d'action dans l'homme. Oui ; et il y en a par-tout. Mais ce principe peut-il être autre chofe qu'un reffort, un premier mobile fecret qui fe développe par la volonté toujours agiffante du premier principe auffi puiffant que fecret, auffi démontré qu'invifible, lequel nous avons reconnu être la caufe effentielle de toute la nature ?

Si vous créez le mouvement, fi vous créez des idées, parce que vous le voulez, vous êtes Dieu pour ce moment-là ; car vous avez tous les attributs de DIEU ; volonté, puiffance, création. Or figurez-vous l'abfurdité où vous tombez en vous fefant Dieu.

Il faut que vous choififfiez entre ces deux partis, ou d'être Dieu quand il vous plaît, ou de dépendre continuellement de DIEU. Le premier eft extravagant, le fecond feul eft raifonnable.

S'il y avait dans notre corps un petit dieu nommé *ame libre*, qui devient fi fouvent un petit diable, il faudrait, ou que ce petit dieu fût créé de toute éternité, ou qu'il fût créé au moment de votre conception, ou

qu'il

qu'il le fût pendant que vous êtes embryon, ou quand vous naiſſez, ou quand vous commencez à ſentir. Tous ces partis ſont également ridicules.

Un petit dieu ſubalterne, inutilement exiſtant pendant une éternité paſſée, pour deſcendre dans un corps qui meurt ſouvent en naiſſant, c'eſt le comble de la contradiction et de l'impertinence.

Si ce petit *dieu-ame* eſt créé au moment que votre père darde je ne ſais quoi dans la matrice de votre mère, voilà le maître de la nature, l'être des êtres occupé continuellement à épier tous les rendez-vous, toujours attentif au moment où un homme prend du plaiſir avec une femme, et ſaiſiſſant ce moment pour envoyer vîte une ame ſentante, penſante, dans un cachot, entre un boyau rectum et une veſſie. Voilà un petit dieu plaiſamment logé ! Quand madame accouche d'un enfant mort, que devient ce *dieu-ame* qui s'était enfermé entre des excrémens infects et de l'urine ? Où s'en retourne-t-il ?

Les mêmes difficultés, les mêmes inconſéquences, les mêmes abſurdités ridicules et révoltantes ſubſiſtent dans tous les autres cas. L'idée d'une ame telle que le vulgaire la conçoit ordinairement ſans réfléchir, eſt donc

ce qu'on a jamais imaginé de plus ſot et de plus fou.

Combien plus raiſonnable, plus décent, plus reſpectueux pour l'Etre ſuprême, plus convenable à notre nature, et par conſéquent combien plus vrai n'eſt-il pas de dire ?

„ Nous ſommes des machines produites „ de tout temps les unes après les autres „ par l'éternel géomètre ; machines faites ainſi „ que tous les autres animaux, ayant les „ mêmes organes, les mêmes beſoins, les „ mêmes plaiſirs, les mêmes douleurs ; très- „ ſupérieurs à eux tous en beaucoup de „ choſes, inférieurs en quelques autres ; ayant „ reçu du grand Etre un principe d'action „ que nous ne pouvons connaître ; recevant „ tout, ne nous donnant rien ; et mille mil- „ lions de fois plus ſoumis à lui que l'argille „ ne l'eſt au potier qui la façonne. „

Encore une fois, ou l'homme eſt un dieu, ou il eſt exactement tout ce que je viens de prononcer. (1)

(1) Le pouvoir d'agir dans un être intelligent eſt uniquement la connaiſſance acquiſe par l'expérience que le déſir qu'il forme que tel effet exiſte, eſt conſtamment ſuivi de l'exiſtence de cet effet. Nous ne pouvons avoir d'autre idée de l'action. Ainſi le raiſonnement de M. de *Voltaire* ſe réduit à ceci : Ce que je déſire, ce que je veux a lieu d'une manière conſtante, mais pour un bien petit nombre de cas ; et même cet ordre eſt ſouvent interrompu ſans que je ſache comment. Je dois donc ſuppoſer qu'il exiſte un être dont la volonté

X I I.

Si le principe d'action dans les animaux eſt libre.

Il y a dans l'homme et dans tout animal un principe d'action comme dans toute machine ; et ce premier moteur, ce premier reſſort eſt néceſſairement, éternellement diſpoſé par le maître, ſans quoi tout ſerait chaos, ſans quoi il n'y aurait point de monde.

Tout animal, ainſi que toute machine, obéit néceſſairement, irrévocablement à l'impulſion qui la dirige ; cela eſt évident, cela eſt aſſez connu. Tout animal eſt doué d'une volonté, et il faut être fou pour croire qu'un chien qui ſuit ſon maître n'ait pas la volonté de le ſuivre. Il marche après lui irréſiſtiblement ; oui, ſans doute ; mais il marche volontairement. Marche-t-il librement ? oui, ſi rien ne l'empêche ; c'eſt-à-dire, il peut marcher, il veut marcher, et il marche ; ce n'eſt pas dans ſa volonté qu'eſt ſa liberté de marcher, mais dans la faculté de marcher à lui donnée. Un roſſignol veut faire ſon nid, et le conſtruit quand il a trouvé de la mouſſe. Il a eu la

eſt toujours ſuivie de l'effet ; c'eſt la ſeule idée que je puis avoir d'un agent tout-puiſſant ; et ſi je crois quelquefois être un agent borné, c'eſt ſeulement lorſque ma volonté eſt d'accord avec celle de cet Etre ſuprême.

liberté d'arranger ce berceau ainſi qu'il a eu la liberté de chanter quand il en a eu envie, et qu'il n'a pas été enrhumé. Mais a-t-il eu la liberté d'avoir cette envie, a-t-il voulu vouloir faire ſon nid ? A-t-il eu cette abſurde liberté d'indifférence que des théologiens ont fait conſiſter à dire : *Je veux ni ne veux pas faire mon nid, cela m'eſt abſolument indifférent ; mais je vais vouloir faire mon nid uniquement pour le vouloir, et ſans y être déterminé par rien, et ſeulement pour vous prouver que ſuis libre.* Telle eſt l'abſurdité qui a régné dans les écoles. Si le roſſignol pouvait parler, il dirait à ces docteurs : *Je ſuis invinciblement déterminé à nicher, je veux nicher, j'en ai le pouvoir et je niche ; vous êtes invinciblement déterminés à raiſonner mal, vous rempliſſez votre deſtinée comme moi la mienne.*

Nous allons voir ſi l'homme peut être libre dans un autre ſens.

X I I I.

De la liberté de l'homme, et du deſtin.

Une boule qui en pouſſe une autre, un chien de chaſſe qui court néceſſairement et volontairement après un cerf, ce cerf qui franchit un foſſé immenſe avec non moins

de néceſſité et de volonté, cette biche qui produit une autre biche, laquelle en mettra une autre au monde ; tout cela n'eſt pas plus invinciblement déterminé que nous ne le ſommes à tout ce que nous feſons ; car ſongeons toujours combien il ſerait inconſéquent, ridicule, abſurde, qu'une partie des choſes fût arrangée, et que l'autre ne le fût pas.

Tout événement préſent eſt né du paſſé, et eſt père du futur, ſans quoi cet univers ſerait abſolument un autre univers, comme le dit très-bien *Leibnitz*, qui a deviné plus juſte en cela que dans ſon harmonie préétablie. La chaîne éternelle ne peut être ni rompue, ni mêlée. Le grand Etre qui la tient néceſſairement ne peut la laiſſer flotter incertaine, ni la changer ; car alors il ne ſerait plus l'être néceſſaire, l'être immuable, l'être des êtres ; il ſerait faible, inconſtant, capricieux ; il démentirait ſa nature, il ne ſerait plus.

Un deſtin inévitable eſt donc la loi de toute la nature ; et c'eſt ce qui a été ſenti par toute l'antiquité. La crainte d'ôter à l'homme je ne ſais quelle fauſſe liberté, de dépouiller la vertu de ſon mérite, et le crime de ſon horreur, a quelquefois effrayé des ames tendres ; mais, dès qu'elles ont été éclairées, elles ſont bientôt revenues à cette grande vérité, que tout eſt enchaîné, et que tout eſt néceſſaire.

L'homme eſt libre, encore une fois, quand il peut ce qu'il veut; mais il n'eſt pas libre de vouloir; il eſt impoſſible qu'il veuille ſans cauſe. Si cette cauſe n'a pas ſon effet infaillible, elle n'eſt plus cauſe. Le nuage qui dirait au vent, je ne veux pas que tu me pouſſes, ne ſerait pas plus abſurde. Cette vérité ne peut jamais nuire à la morale. Le vice eſt toujours vice, comme la maladie eſt toujours maladie. Il faudra toujours réprimer les méchans; car, s'ils ſont déterminés au mal, on leur répondra qu'ils ſont prédeſtinés au châtiment.

Eclairciſſons toutes ces vérités.

XIV.

Ridicule de la prétendue liberté, nommée liberté d'indifférence.

QUEL admirable ſpectacle que celui des deſtinées éternelles de tous les êtres enchaînés au trône du fabricateur de tous les mondes! Je ſuppoſe un moment que cela ne ſoit pas, et que cette liberté chimérique rende tout événement incertain. Je ſuppoſe qu'une de ces ſubſtances intermédiaires entre nous et le grand Etre (car il peut y en avoir des milliars) vienne conſulter cet Etre éternel ſur la deſtinée de quelques-uns de ces globes

énormes, placés à une ſi prodigieuſe diſtance de nous. Le ſouverain de la nature ſerait alors réduit à lui répondre : *Je ne ſuis pas ſouverain, je ne ſuis pas le grand Etre néceſſaire; chaque petit embryon eſt le maître de faire des deſtinées. Tout le monde eſt libre de vouloir, ſans autre cauſe que ſa volonté. L'avenir eſt incertain, tout dépend du caprice; je ne puis rien prévoir : ce grand tout, que vous avez cru ſi régulier, n'eſt qu'une vaſte anarchie où tout ſe fait ſans cauſe et ſans raiſon. Je me donnerai bien de garde de vous dire, telle choſe arrivera; car alors les gens malins, dont les globes ſont remplis, feraient tout le contraire de ce que j'aurais prévu, ne fût-ce que pour me faire des malices. On oſe toujours être jaloux de ſon maître, lorſqu'il n'a pas un pouvoir abſolu qui vous ôte juſqu'à la jalouſie : on eſt bien aiſe de le faire tomber dans le piége. Je ne ſuis qu'un faible ignorant : adreſſez-vous à quelqu'un de plus puiſſant et de plus habile que moi.*

Cet apologue eſt peut-être plus capable qu'aucun autre argument de faire rentrer en eux-mêmes les partiſans de cette vaine liberté d'indifférence, s'il en eſt encore, et ceux qui s'occupent ſur les bancs à concilier la préſcience avec cette liberté, et ceux qui parlent encore dans l'univerſité de Salamanque, ou à Bedlam, de la grâce médicinale et de la grâce concomitante.

X V.

Du mal, et en premier lieu, de la destruction des bêtes.

Nous n'avons jamais pu avoir l'idée du bien et du mal que par rapport à nous. Les souffrances d'un animal nous semblent des maux, parce qu'étant animaux comme eux, nous jugeons que nous serions fort à plaindre si on nous en fesait autant. Nous aurions la même pitié d'un arbre, si on nous disait qu'il éprouve des tourmens quand on le coupe, et d'une pierre, si nous apprenions qu'elle souffre quand on la taille. Mais nous plaindrions l'arbre et la pierre beaucoup moins que l'animal, parce qu'ils nous ressemblent moins. Nous cessons même bientôt d'être touchés de l'affreuse destinée des bêtes destinées pour notre table. Les enfans qui pleurent la mort du premier poulet qu'ils voient égorger, en rient au second.

Enfin, il n'est que trop certain que ce carnage dégoûtant, étalé sans cesse dans nos boucheries et dans nos cuisines, ne nous paraît pas un mal; au contraire, nous regardons cette horreur, souvent pestilentielle, comme une bénédiction du Seigneur; et nous

avons encore des prières dans lesquelles on le remercie de ces meurtres. Qu'y a-t-il pourtant de plus abominable que de se nourrir continuellement de cadavres?

Non-seulement nous passons notre vie à tuer et à dévorer ce que nous avons tué, mais tous les animaux s'égorgent les uns les autres; ils y sont portés par un attrait invincible. Depuis les plus petits insectes jusqu'au rhinocéros et à l'éléphant, la terre n'est qu'un vaste champ de guerres, d'embûches, de carnage, de destruction; il n'est point d'animal qui n'ait sa proie, et qui, pour la saisir, n'emploie l'équivalent de la ruse et de la rage avec laquelle l'exécrable araignée attire et dévore la mouche innocente. Un troupeau de moutons dévore en une heure plus d'insectes, en broutant l'herbe, qu'il n'y a d'hommes sur la terre.

Et ce qui est encore de plus cruel, c'est que, dans cette horrible scène de meurtres toujours renouvelés, on voit évidemment un dessein formé de perpétuer toutes les espèces par les cadavres sanglans de leurs ennemis mutuels. Ces victimes n'expirent qu'après que la nature a soigneusement pourvu à en fournir de nouvelles. Tout renaît pour le meurtre.

Cependant je ne vois aucun moraliste parmi nous, aucun de nos loquaces prédicateurs,

aucun même de nos tartuffes, qui ait fait la moindre réflexion ſur cette habitude affreuſe, devenue chez nous nature. Il faut remonter juſqu'au pieux *Porphyre*, et aux compatiſſans pythagoriciens, pour trouver quelqu'un qui nous faſſe honte de notre ſanglante gloutonnerie; ou bien il faut voyager chez les brames : car pour nos moines, que le caprice de leurs fondateurs a fait renoncer à la chair, ils ſont meurtriers de ſoles et de turbots, s'ils ne le ſont pas de perdrix et de cailles; (2) et ni parmi les moines, ni dans le concile de Trente, ni dans nos aſſemblées du clergé, ni dans nos académies, on ne s'eſt encore aviſé de donner le nom de mal à cette boucherie univerſelle. On n'y a pas plus ſongé dans les conciles que dans les cabarets.

Le grand Etre eſt donc juſtifié chez nous de cette boucherie; ou bien il nous a pour complices.

(2) Les moines de la Trappe ne dévorent aucun être vivant; mais ce n'eſt, ni par un ſentiment de compaſſion, ni pour avoir une ame plus douce, plus éloignée de la violence, ni pour s'accoutumer à la tempérance, ſi néceſſaire à l'homme qui aſpire à ſe rendre indépendant des événemens, ni pour ſe conſerver plus ſain un entendement dont ils ont juré de ne jamais faire uſage. Tels étaient les motifs des philoſophes diſciples de *Pythagore*. Nos pauvres trappiſtes ne ſont mauvaiſe chère que pour ſe faire une niche; ce qu'ils croient très-propre à divertir l'Etre des êtres.

X V I.

Du mal dans l'animal appelé homme.

Voila pour les bêtes; venons à l'homme. Si ce n'eſt pas un mal que le ſeul être ſur la terre qui connaiſſe DIEU par ſes penſées, ſoit malheureux par ſes penſées; ſi ce n'eſt pas un mal que cet adorateur de la Divinité ſoit preſque toujours injuſte et ſouffrant, qu'il voie la vertu, et qu'il commette le crime, qu'il ſoit ſi ſouvent trompeur et trompé, victime et bourreau de ſes ſemblables, &c. &c.; ſi tout cela n'eſt pas un mal affreux, je ne ſais pas où le mal ſe trouvera.

Les bêtes et les hommes ſouffrent preſque ſans relâche, et les hommes encore davantage, parce que non-ſeulement leur don de penſer eſt très-ſouvent un tourment, mais parce que cette faculté de penſer leur fait toujours craindre la mort, que les bêtes ne prévoient point. L'homme eſt un être très-miſérable qui a quelques heures de relâche, quelques minutes de ſatisfaction, et une longue ſuite de jours de douleurs dans ſa courte vie. Tout le monde l'avoue, tout le monde le dit, et on a raiſon.

Ceux qui ont crié que tout eſt bien, ſont des charlatans. *Shafteſbury*, qui mit ce conte à la mode, était un homme très-malheureux.

J'ai vu *Bolingbroke* rongé de chagrins et de rage; et *Pope*, qu'il engagea à mettre en vers cette mauvaiſe plaiſanterie, était un des hommes les plus à plaindre que j'aie jamais connus, contrefait dans ſon corps, inégal dans ſon humeur, toujours malade, toujours à charge à lui-même, harcelé par cent ennemis juſqu'à ſon dernier moment. Qu'on me donne du moins des heureux qui me diſent, tout eſt bien.

Si on entend par ce *tout eſt bien*, que la tête de l'homme eſt bien placée au-deſſus de ſes deux épaules; que ſes yeux ſont mieux à côté de la racine de ſon nez que derrière ſes oreilles; que ſon inteſtin rectum eſt mieux placé vers ſon derrière qu'auprès de ſa bouche; à la bonne heure; tout eſt bien dans ce ſens-là. Les lois phyſiques et mathématiques ſont très-bien obſervées dans ſa ſtructure. Qui aurait vu la belle *Anne de Boulen*, et *Marie Stuart* plus belle encore, dans leur jeuneſſe, aurait dit, voilà qui eſt bien: mais l'aurait-il dit en les voyant mourir par la main d'un bourreau? l'aurait-il dit en voyant périr le petit-fils de la belle *Marie Stuart* par le même ſupplice au milieu de ſa capitale? l'aurait-il dit en voyant l'arrière-petit-fils plus malheureux encore, puiſqu'il vécut plus long-temps? &c. &c. &c.

Jetez un coup d'œil ſur le genre humain, ſeulement depuis les proſcriptions de *Sylla* juſqu'aux maſſacres d'Irlande.

Voyez ces champs de bataille, où des imbécilles ont étendu ſur la terre d'autres imbécilles par le moyen d'une expérience de phyſique que fit autrefois un moine. Regardez ces bras, ces jambes, ces cervelles ſanglantes, et tous ces membres épars; c'eſt le fruit d'une querelle entre deux miniſtres ignorans, dont ni l'un ni l'autre n'auraient pu dire un mot devant *Newton*, devant *Locke*, devant *Halley;* ou bien c'eſt la ſuite d'une querelle ridicule entre deux femmes très-impertinentes. Entrez dans l'hôpital voiſin, où l'on vient d'entaſſer ceux qui ne ſont pas encore morts; on leur arrache la vie par de nouveaux tourmens, et des entrepreneurs font ce qu'on appelle une fortune, en tenant un regiſtre de ces malheureux qu'on diſsèque de leur vivant, à tant par jour, ſous prétexte de les guérir.

Voyez d'autres gens vêtus en comédiens gagner quelque argent à chanter, dans une langue étrangère, une chanſon très-obſcure et très-plate, pour remercier le père de la nature de cet exécrable outrage fait à la nature; et puis, dites tranquillement, tout eſt bien. Proférez ce mot, ſi vous l'oſez, entre *Alexandre VI* et *Jules II;* proférez-le ſur les ruines de cent villes englouties par des tremblemens de terre, et au milieu de douze millions d'Américains qu'on aſſaſſine en douze millions de manières,

pour les punir de n'avoir pu entendre en latin une bulle du pape que des moines leur ont lue. Proférez-le aujourd'hui, 24 auguste, ou 24 août 1772, jour où ma plume tremble dans ma main, jour de l'anniversaire centénaire de la *Saint-Barthelemi*. Passez de ces théâtres innombrables de carnage à ces innombrables réceptacles de douleurs qui couvrent la terre, à cette foule de maladies qui dévorent lentement tant de malheureux pendant toute leur vie; contemplez enfin cette bévue affreuse de la nature qui empoisonne le genre humain dans sa source, et qui attache le plus abominable des fléaux au plaisir le plus nécessaire. Voyez ce roi si méprisé, *Henri III*, et ce chef de parti si médiocre, le duc de *Mayenne*, attaqués tous deux de la vérole en fesant la guerre civile; et cet insolent descendant d'un marchand de Florence, ce *Gondi*, ce *Retz*, ce prêtre, cet archevêque de Paris, prêchant, un poignard à la main, avec la chaude-p.... Pour achever ce tableau si vrai et si funeste, placez-vous entre ces inondations et ces volcans qui ont tant de fois bouleversé tant de parties dans ce globe; placez-vous entre la lèpre et la peste qui l'ont dévasté. Vous enfin qui lisez ceci, ressouvenez-vous de toutes vos peines, avouez que le mal existe, et n'ajoutez pas à tant de misères et d'horreurs la fureur absurde de les nier.

XVII.

Des romans inventés pour deviner l'origine du mal.

De cent peuples qui ont recherché la cause du mal physique et moral, les Indiens sont les premiers dont nous connaissons les imaginations romanesques. Elles sont sublimes, si le mot sublime veut dire *haut*; car le mal, selon les anciens brachmanes, vient d'une querelle arrivée autrefois dans le plus haut des cieux, entre les anges fidèles et les anges jaloux. Les rebelles furent précipités du ciel dans l'Ondéra pour des milliars de siècles. Mais le grand Etre leur fit grâce au bout de quelques mille ans : on les fit hommes, et ils apportèrent sur la terre le *mal*, qu'ils avaient fait naître dans l'empyrée. Nous avons rapporté ailleurs avec étendue cette antique fable, la source de toutes les fables.

Elle fut imitée avec esprit chez les nations ingénieuses, et avec grossièreté chez les barbares. Rien n'est plus spirituel et plus agréable, en effet, que le conte de *Pandore* et de sa boîte. Si *Hésiode* a eu le mérite d'inventer cette allégorie, je le tiens aussi supérieur à *Homère*, qu'*Homère* l'est *à Lycophron*.

Cette boîte de *Pandore*, en contenant tous les maux qui en ſont ſortis, ſemble auſſi renfermer tous les charmes des alluſions les plus frappantes à la fois et les plus délicates. Rien n'eſt plus enchanteur que cette origine de nos ſouffrances. Mais il y a quelque choſe de bien plus eſtimable encore dans l'hiſtoire de cette *Pandore*. Il y a un mérite extrême dont il me ſemble qu'on n'a point parlé, c'eſt qu'il ne fut jamais ordonné d'y croire.

XVIII.

De ces mêmes romans, imités de quelques nations barbares.

VERS la Chaldée et vers la Syrie, les barbares eurent auſſi leurs fables ſur l'origine du mal. Chez une de ces nations voiſines de l'Euphrate, un ſerpent ayant rencontré un âne chargé, et preſſé par la ſoif, lui demanda ce qu'il portait. C'eſt la recette de l'immortalité, répondit l'âne; DIEU en fait préſent à l'homme qui en a chargé mon dos; il vient après moi, et il eſt encore loin, parce qu'il n'a que deux jambes; je meurs de ſoif, enſeignez-moi de grâce un ruiſſeau. Le ſerpent mena boire l'âne; et pendant qu'il buvait, il lui déroba la recette. De-là vint que le

ſerpent

ſerpent fut immortel, et que l'homme fut ſujet à la mort, et à toutes les douleurs qui l'a précèdent.

Vous remarquerez que le ſerpent paſſait pour immortel chez tous les peuples, parce que ſa peau muait. Or, s'il changeait de peau, c'était ſans doute pour rajeunir. J'ai déjà parlé ailleurs de cette théologie de couleuvres; mais il eſt bon de la remettre ſous les yeux du lecteur, pour lui faire voir ce que c'était que cette vénérable antiquité chez laquelle les ſerpens et les ânes jouaient de ſi grands rôles.

En Syrie, on prenait plus d'eſſor; on contait que l'homme et la femme ayant été créés dans le ciel, ils avaient eu un jour envie de manger une galette; qu'après ce déjeûner il fallut aller à la garde-robe, qu'ils prièrent un ange de leur enſeigner où étaient les privés. L'ange leur montra la terre. Ils y allèrent; et DIEU, pour les punir de leur gourmandiſe, les y laiſſa. Laiſſons-les-y auſſi eux, et leur déjeûner, et leur âne, et leur ſerpent. Ces ramas d'inconcevables fadaiſes venues de Syrie, ne méritent pas qu'on s'y arrête un moment. Les déteſtables fables d'un peuple obſcur doivent être bannies d'un ſujet ſérieux.

Revenons de ces inepties honteuſes à ce grand mot d'*Epicure*, qui alarme depuis ſi

long-temps la terre entière, et auquel on ne peut répondre qu'en gémiſſant. *Ou* DIEU *a voulu empêcher le mal, et il ne l'a pas pu : ou il l'a pu, et ne l'a pas voulu*, &c.

Mille bacheliers, mille licenciés ont jeté les flèches de l'école contre ce rocher inébranlable ; et c'eſt ſous cet abri terrible que ſe ſont réfugiés tous les athées ; c'eſt-là qu'il vient des bacheliers et des licenciés. Mais il faut enfin que les athées conviennent qu'il y a dans la nature un principe agiſſant, intelligent, néceſſaire, éternel ; et que c'eſt de ce principe que vient ce que nous appelons le bien et le mal. Examinons la choſe avec les athées.

XIX.

Diſcours d'un athée ſur tout cela.

Un athée me dit : Il m'eſt démontré, je l'avoue, qu'un principe éternel et néceſſaire exiſte. Mais de ce qu'il eſt néceſſaire, je conclus que tout ce qui en dérive eſt néceſſaire auſſi ; vous avez été forcé d'en convenir vous-même. Puiſque tout eſt néceſſaire, le mal eſt inévitable comme le bien. La grande roue de la machine, qui tourne ſans ceſſe, écraſe tout ce qu'elle rencontre. Je n'ai pas beſoin d'un être intelligent qui ne peut rien par

lui-même, et qui eſt eſclave de ſa deſtinée, comme moi de la mienne. S'il exiſtait, j'aurais trop de reproches à lui faire. Je ſerais forcé de l'appeler *faible* ou *méchant*. J'aime mieux nier ſon exiſtence que de lui dire des injures. Achevons, comme nous pourrons, cette vie miſérable, ſans recourir à un être fantaſtique que jamais perſonne n'a vu, et auquel il importerait très-peu, s'il exiſtait, que nous le cruſſions ou non. Ce que je penſe de lui ne peut pas plus l'affecter, ſuppoſé qu'il ſoit, que ce qu'il penſe de moi, et que j'ignore, ne m'affecte. Nul rapport entre lui et moi, nulle liaiſon, nul intérêt. Ou cet être n'eſt pas, ou il m'eſt abſolument étranger. Feſons comme font neuf cents quatre-vingt-dix-neuf mortels ſur mille : ils sèment, ils plantent, ils travaillent, ils engendrent, ils mangent, boivent, dorment, ſouffrent, et meurent, ſans parler de métaphyſique, ſans ſavoir s'il y en a une.

X X.

Diſcours d'un manichéen.

UN manichéen, ayant entendu cet athée, lui dit : Vous vous trompez. Non-ſeulement il exiſte un DIEU, mais il y en a néceſſairement deux. On nous a très-bien démontré

que, tout étant arrangé avec intelligence, il existe dans la nature un pouvoir intelligent ; mais il est impossible que ce pouvoir intelligent, qui a fait le bien, ait fait aussi le mal. Il faut que le mal ait aussi son Dieu. Le premier *Zoroastre* annonça cette grande vérité, il y a environ douze mille ans ; et deux autres *Zoroastre* sont venus la confirmer dans la suite. Les Parsis ont toujours suivi cette admirable doctrine, et la suivent encore. Je ne sais quel misérable peuple, appelé juif, étant autrefois esclave chez nous, y apprit un peu de cette science, avec le nom de *Satan* et de *Knatbul*. Il reconnut enfin DIEU et le diable : et le diable même fut si puissant chez ce pauvre petit peuple, qu'un jour DIEU étant descendu dans son pays, le diable l'emporta sur une montagne. Reconnaissez donc deux dieux : le monde est assez grand pour les contenir, et pour leur donner de l'exercice.

XXI.

Discours d'un païen.

UN païen se leva alors, et dit : S'il faut reconnaître deux dieux, je ne vois pas ce qui nous empêchera d'en adorer mille. Les Grecs et les Romains, qui valaient mieux

que vous, étaient polythéiſtes. Il faudra bien qu'on revienne un jour à cette doctrine admirable qui peuple l'univers de génies et de divinités. C'eſt indubitablement le ſeul ſyſtême qui rende raiſon de tout ; le ſeul dans lequel il n'y a point de contradiction. Si votre femme vous trahit, c'eſt *Vénus* qui en eſt la cauſe. Si vous êtes volé, vous vous en prenez à *Mercure*. Si vous perdez un bras ou une jambe dans une bataille, c'eſt *Mars* qui l'a ordonné ainſi. Voilà pour le mal. Mais à l'égard du bien, non-ſeulement *Apollon*, *Cérès*, *Pomone*, *Bacchus* et *Flore*, vous comblent de préſens ; mais, dans l'occaſion, ce même *Mars* peut vous défaire de vos ennemis, cette même *Vénus* peut vous fournir des maîtreſſes, ce même *Mercure* peut verſer dans votre coffre tout l'or de votre voiſin, pourvu que votre main aide ſon caducée.

Il était bien plus aiſé à tous ces dieux de s'entendre enſemble pour gouverner l'univers, qu'il ne paraît facile à ce manichéen qu'*Oromaſe* le bienfeſant, et *Arimane* le malfeſant, tous deux ennemis mortels, ſe concilient pour faire ſubſiſter enſemble la lumière et les ténèbres. Pluſieurs yeux voient mieux qu'un ſeul. Auſſi tous les anciens poëtes raſſemblent ſans ceſſe le conſeil des dieux. Comment voulez-vous qu'un ſeul dieu ſuffiſe à la fois à tous

les détails de ce qui se passe dans saturne, et à toutes les affaires de l'étoile de la chèvre? Quoi! dans notre petit globe, tout sera réglé par des conseils, excepté chez le roi de Prusse et chez le pape *Ganganelli;* et il n'y aurait point de conseil dans le ciel! Rien n'est plus sage, sans doute, que de décider de tout à la pluralité des voix. La divinité se conduit toujours par les voies les plus sages. Je compare un déiste, vis-à-vis un païen, à un soldat prussien qui va dans le territoire de Venise: il y est charmé de la bonté du gouvernement. Il faut, dit-il, que le roi de ce pays-ci travaille du soir jusqu'au matin. Je le plains beaucoup. Il n'y a point de roi, lui répond-on; c'est un conseil qui gouverne.

Voici donc les vrais principes de notre antique religion.

Le grand Etre, appelé *Jéhovah* ou *Hiao* chez les Phéniciens, le *Jov* des autres nations asiatiques, le *Jupiter* des Romains, le *Zeus* des Grecs, est le souverain des dieux et des hommes.

Deûm sator atque hominum rex.

Le maître de toute la nature, et dont rien n'approche dans toute l'étendue des êtres.

Cui nihil simile, nec secundum.

L'esprit vivifiant qui anime l'univers.

Jovis omnia plena.

Toutes les notions qu'on peut avoir de DIEU sont renfermées dans ce beau vers de l'ancien *Orphée*, cité dans toute l'antiquité, et répété dans tous les mystères.

Eis es autogènes enos ekdona panta tetuktai.
Il naquit de lui-même, et tout est né de lui.

Mais il confie à tous les dieux subalternes le soin des astres, des élémens, des mers et des entrailles de la terre. Sa femme, qui représente l'étendue de l'espace qu'il remplit, est *Junon*. Sa fille, qui est la sagesse éternelle, sa parole, son verbe, est *Minerve*. Son autre fille *Vénus*, est l'amante de la génération, *Philometai*. Elle est la mère de l'amour qui enflamme tous les êtres sensibles, qui les unit, qui répare leurs pertes continuelles, qui reproduit par le seul attrait de la volupté tout ce que la nécessité dévoue à la mort. Tous les Dieux ont fait des présens aux mortels. *Cérès* leur a donné les blés, *Bacchus* la vigne, *Pomone* les fruits, *Apollon* et *Mercure* leur ont appris les arts.

Le grand *Zeus*, le grand *Demiourgos*, avait formé les planètes et la terre. Il avait fait

naître ſur notre globe les hommes et les animaux. Le premier homme, au rapport de *Béroſe*, fut *Alore*, père de *Sarès*, aïeul d'*Alaſpare*, lequel engendra *Amenon*, dont naquit *Métalare*, qui fut père de *Daon*, père d'*Evérodac*, père d'*Amphis*, père d'*Oſiarte*, père de ce célèbre *Sixutros*, ou *Xixuter*, ou *Xixutrus*, roi de Chaldée, ſous lequel arriva cette inondation (*a*) ſi connue, que les Grecs ont appelée déluge d'*Ogygès;* inondation dont on n'a point aujourd'hui d'époque certaine, non plus que de l'autre grande inondation qui engloutit l'île Atlantide et une partie de la Gréce, environ ſix mille ans auparavant.

Nous avons une autre théogonie ſuivant *Sanchoniathon*, mais on n'y trouve point de déluge. Celles des Indiens, des Chinois, des Egyptiens, ſont encore fort différentes.

(*a*) Pluſieurs ſavans croient que ce déluge de *Sixuter*, *Xixutrus*, ou *Xixutre*, eſt probablement celui qui forma la Méditerranée. D'autres penſent que c'eſt celui qui jeta une partie du Pont-Euxin dans la mer Egée. *Béroſe* raconte que *Saturne* apparut à *Sixuter;* qu'il l'avertit que la terre allait être inondée, et qu'il devait bâtir au plus vite, pour ſe ſauver lui et les ſiens, un vaiſſeau large de mille deux cents pieds, et long de ſix mille deux cents.

Sixuter conſtruiſit ſon vaiſſeau. Lorſque les eaux furent retirées, il lâcha des oiſeaux qui, n'étant point revenus, lui firent connaître que la terre était habitable. Il laiſſa ſon vaiſſeau ſur une montagne d'Arménie. C'eſt de-là que vient, ſelon les doctes, la tradition que notre arche s'arrêta ſur le mont Ararat.

Tous

Tous les événemens de l'antiquité ſont enveloppés dans une nuit obſcure ; mais l'exiſtence et les bienfaits de *Jupiter* ſont plus clairs que la lumière du ſoleil. Les héros qui, à ſon exemple, firent du bien aux hommes, étaient appelés du ſaint nom de *Dionyſios*, fils de DIEU. *Bacchus*, *Hercule*, *Perſée*, *Romulus*, reçurent ce ſurnom ſacré. On alla même juſqu'à dire que la vertu divine s'était communiquée à leurs mères. Les Grecs et les Romains, quoique un peu débauchés, comme le ſont aujourd'hui tous les chrétiens de bonne compagnie; quoique un peu ivrognes, comme des chanoines d'Allemagne; quoique un peu ſodomites, comme le roi de France *Henri III* et ſon *Nogaret;* étaient très-religieux. Ils ſacrifiaient, ils offraient de l'encens, ils feſaient des proceſſions, ils jeûnaient, *ſtolatæ ibant nudis pedibus, paſſis capillis, manibus puris, et Jovem aquam exorabant; et ſtatim urceatim pluebat.*

Mais tout ſe corrompt. La religion s'altéra. Ce beau nom de fils de DIEU, c'eſt-à-dire, de juſte et de bienfeſant, fut donné dans la ſuite aux hommes les plus injuſtes et les plus cruels, parce qu'ils étaient puiſſans. L'antique piété, qui était humaine, fut chaſſée par la ſuperſtition qui eſt toujours cruelle. La vertu avait habité ſur la terre tant que les pères de

famille furent les ſeuls prêtres, et offrirent à *Jupiter* et aux dieux immortels les prémices des fruits et des fleurs : mais tout fut perverti quand les prêtres répandirent le ſang, et voulurent partager avec les dieux. Ils partagèrent en effet, en prenant pour eux les offrandes, et laiſſant aux dieux la fumée. On ſait comment nos ennemis réuſſirent à nous écraſer, en adoptant nos premières mœurs, en rejetant nos ſacrifices ſanglans, en rappelant les hommes à l'égalité, à la ſimplicité, en ſe feſant un parti parmi les pauvres, juſqu'à ce qu'ils euſſent ſubjugué les riches. Ils ſe ſont mis à notre place. Nous ſommes anéantis, ils triomphent; mais corrompus enfin comme nous, ils ont beſoin d'une grande réforme, que je leur ſouhaite de tout mon cœur.

XXII.

Diſcours d'un juif.

LAISSONS-LA cet idolâtre qui fait de DIEU un ſtathouder, et qui nous préſente des dieux ſubalternes comme des députés des Provinces-Unies.

Ma religion étant au-deſſus de la nature, ne peut avoir rien qui reſſemble aux autres.

La première différence entre elles et nous,

c'eſt que notre ſource fut cachée très-long-temps au reſte de la terre. Les dogmes de nos pères furent enſevelis, ainſi que nous, dans un petit pays d'environ cinquante lieues de long ſur vingt de large. C'eſt dans ce puits qu'habita la vérité inconnue à tout le globe, juſqu'à ce que des rebelles, ſortis du milieu de nous, lui ôtaſſent ſon nom de vérité, ſous les règnes de *Tibère*, de *Caligula*, de *Claude*, de *Néron;* et que peu-à-peu ils ſe vantaſſent d'établir une vérité toute nouvelle.

Les Chaldéens avaient pour père *Alore*, comme vous ſavez. Les Phéniciens deſcendaient d'un autre homme qui ſe nommait *Origine*, ſelon *Sanchoniathon*. Les Grecs eurent leur *Prométhée;* les Atlantides eurent leur *Ouran*, nommé en grec *Ouranos*. Je ne parle ici ni des Chinois, ni des Indiens, ni des Scythes. Pour nous, nous eûmes notre *Adam*, de qui perſonne n'entendit jamais parler, excepté notre ſeule nation, et encore très-tard. Ce ne fut point l'*Ephaïſtos* des Grecs, appelé *Vulcanus* par les Latins, qui inventa l'art d'employer les métaux, ce fut *Tubalkaïn*. Tout l'Occident fut étonné d'apprendre ſous *Conſtantin* que ce n'était plus à *Bacchus* que les nations devaient l'uſage du vin, mais à un *Noé*, de qui perſonne n'avait jamais entendu prononcer le nom dans l'empire romain, non

plus que ceux de ſes ancêtres, inconnus de la terre entière. On ne ſut cette anecdocte que par notre Bible traduite en grec qui ne commença que vers cette époque à être un peu répandue. Le ſoleil alors ne fut plus la ſource de la lumière ; mais la lumière fut créée avant le ſoleil et ſéparée des ténèbres, comme les eaux furent ſéparées des eaux. La femme fut pétrie d'une côte que DIEU lui-même arracha d'un homme endormi ſans le réveiller, et ſans que ſes deſcendans aient jamais eu une côte de moins.

Le Tygre, l'Araxe, l'Euphrate, et le Nil, ont eu tous quatre leurs ſources dans le même jardin. Nous n'avons jamais ſu où était ce jardin ; mais il eſt prouvé qu'il exiſtait, car la porte en a été gardée par un chérub.

Les bêtes parlent. L'éloquence d'un ſerpent perd tout le genre humain. Un prophète chaldéen s'entretient avec ſon âne.

DIEU, le créateur de tous les hommes, n'eſt plus le père de tous les hommes, mais de notre ſeule famille. Cette famille toujours errante abandonna le fertile pays de la Chaldée, pour aller errer quelque temps vers Sodome ; et c'eſt de ce voyage qu'elle acquit des droits inconteſtables ſur la ville de Jéruſalem, laquelle n'exiſtait pas encore.

Notre famille pullule tellement, que ſoixante et dix hommes, au bout de deux cents quinze ans, en produiſent ſix cents trente mille portant les armes ; ce qui compoſe, en comptant les femmes, les vieillards, et les enfans, environ trois millions. Ces trois millions habitent un petit canton de l'Egypte qui ne peut pas nourrir vingt mille perſonnes. DIEU égorge en leur faveur, pendant la nuit, tous les premiers-nés égyptiens ; et DIEU, après ce maſſacre, au lieu de donner l'Egypte à ſon peuple, ſe met à ſa tête pour s'enfuir avec lui à pied ſec au milieu de la mer, et pour faire mourir toute la génération juive dans un déſert.

Nous ſommes ſept fois eſclaves malgré les miracles épouvantables que DIEU fait chaque jour pour nous, juſqu'à faire arrêter la lune en plein midi et même le ſoleil. Dix de nos tribus ſur douze périſſent à jamais. Les deux autres ſont diſperſées et rognent les eſpèces. Cependant nous avons toujours des prophètes. DIEU deſcend toujours chez notre ſeul peuple, et ne ſe mêle que de nous. Il apparaît continuellement à ces prophètes, ſes ſeuls confidens, ſes ſeuls favoris.

Il va viſiter *Addo*, ou *Iddo*, ou *Jeddo*, et lui ordonne de voyager ſans manger. Le prophète croit que DIEU lui a ordonné de manger

pour mieux marcher, il mange, et auſſitôt il eſt mangé par un lion. (Troiſième des Rois, chapitre XIII.)

DIEU commande à *Iſaïe* de marcher tout nu, et expreſſément de montrer ſes feſſes; *diſcoopertis natibus*. (*Iſaïe*, chapitre XX.)

DIEU ordonne à *Jérémie* de ſe mettre un joug ſur le cou et un bât ſur le dos. (chapitre XXVII, ſelon l'hébreu.)

Il ordonne à *Ezéchiel* de ſe faire lier, et de manger un livre de parchemin, de ſe coucher deux cents quatre-vingt-dix jours ſur le côté droit, et quarante jours ſur le côté gauche, puis de manger de la m... ſur ſon pain. (*b*)

Il commande à *Oſée* de prendre une fille de joie et de lui faire trois enfans; puis il lui commande de payer une femme adultère, et de lui faire auſſi des enfans, &c. &c. &c. &c.

Joignez à tous ces prodiges une ſérie non interrompue de maſſacres; et vous verrez que tout eſt divin chez nous, puiſque rien n'y eſt

(*b*) C'eſt ainſi que le convulſionnaire *Carré Montgeron*, conſeiller du parlement de Paris, dans ſon recueil de miracles, préſenté au roi, certifie qu'une fille remplie de la grâce efficace, ne but pendant vingt et un jours que de l'urine, et ne mangea que de la m..., ce qui lui donna tant de lait, qu'elle le rendait par la bouche. Il faut ſuppoſer que c'était ſon amant qui la nourriſſait. On voit par-là que les mêmes farces ſe ſont jouées chez les Juifs et chez les Velches. Mais ajoutez-y toutes les autres nations; elles ſe reſſemblent, au déjeûner près du prophète *Ezéchiel* et de la petite convulſionnaire.

ſuivant les lois appelées honnêtes chez les hommes.

Mais malheureuſement nous ne fûmes bien connus des autres nations que lorſque nous fûmes preſque anéantis. Ce furent nos ennemis les chrétiens qui nous firent connaître en s'emparant de nos dépouilles. Ils conſtruiſirent leur édifice des matériaux de notre Bible bien mal traduite en grec. Ils nous inſultent, ils nous oppriment encore aujourd'hui ; mais patience, nous aurons notre tour ; et l'on ſait quel ſera notre triomphe à la fin du monde, quand il n'y aura plus perſonne ſur la terre.

XXIII.

Diſcours d'un turc.

QUAND le juif eut fini, un turc, qui avait fumé pendant toute la ſéance, ſe lava la bouche, récita la formule *Allah Illah*, et s'adreſſant à moi, me dit :

J'ai écouté tous ces rêveurs, j'ai entrevu que tu es un chien de chrétien, mais tu m'agrées parce que tu me parais indulgent, et que tu es pour la prédeſtination gratuite. Je te crois homme de bon ſens, attendu que tu ſembles être de mon avis.

La plupart de tes chiens de chrétiens n'ont jamais dit que des ſottiſes ſur notre *Mahomet.* Un baron du *Tott*, homme de beaucoup d'eſprit et de fort bonne compagnie, qui nous a rendu de grands ſervices dans la dernière guerre, me fit lire il n'y a pas long-temps un livre d'un de vos plus grands ſavans nommé *Grotius*, intitulé : *De la vérité de la religion chrétienne.* Ce *Grotius* accuſe notre grand *Mahomet* d'avoir fait accroire qu'un pigeon lui parlait à l'oreille, qu'un chameau avait avec lui des converſations pendant la nuit, et qu'il avait mis la moitié de la lune dans ſa manche. Si les plus ſavans de vos chriſticoles ont dit de telles âneries, que dois-je penſer des autres ?

Non, *Mahomet* ne fit point de ces miracles opérés dans un village, et dont on ne parle que cent ans après l'événement prétendu. Il ne fit point de ces miracles que M. du *Tott* m'a lus dans la légende dorée écrite à Gènes. Il ne fit point de ces miracles à la Saint-Médard, dont on s'eſt tant moqué dans l'Europe, et dont un ambaſſadeur de France a tant ri avec nous. Les miracles de *Mahomet* ont été des victoires. Et DIEU, en lui ſoumettant la moitié de notre hémiſphère, a montré qu'il était ſon favori. Il n'a point été ignoré pendant deux ſiècles entiers. Dès qu'on l'a perſécuté, il a été triomphant.

Sa religion eſt ſage, ſévère, chaſte, et humaine. Sage, puiſqu'elle ne tombe pas dans la démence de donner à DIEU des aſſociés, et qu'elle n'a point de myſtères ; ſévère, puiſqu'elle défend les jeux de haſard, le vin et les liqueurs fortes, et qu'elle ordonne la prière cinq fois par jour ; chaſte, puiſqu'elle réduit à quatre femmes ce nombre prodigieux d'épouſes qui partageaient le lit de tous les princes de l'Orient ; humaine, puiſqu'elle nous ordonne l'aumône bien plus rigoureuſement que le voyage de la Mecque.

Ajoutez à tous ces caractères de vérité la tolérance. Songez que nous avons dans la ſeule ville de Stamboul plus de cent mille chrétiens de toutes ſectes, qui étalent en paix toutes les cérémonies de leurs cultes différens, et qui vivent ſi heureux ſous la protection de nos lois, qu'ils ne daignent jamais venir chez vous, tandis que vous accourez en foule à notre Porte impériale.

XXIV.

Discours d'un théiste.

UN théiste alors demanda la permission de parler, et s'exprima ainsi :

Chacun a son avis, bon ou mauvais. Je serais fâché de contrister un honnête homme. Je demande d'abord pardon à monsieur l'athée ; mais il me semble qu'étant forcé de reconnaître un dessin admirable dans l'ordre de cet univers, il doit admettre une intelligence qui a conçu et exécuté ce dessin. C'est assez, ce me semble, que quand monsieur l'athée fait allumer une bougie, il convienne que c'est pour l'éclairer. Il me paraît qu'il doit convenir aussi que le soleil est fait pour éclairer notre portion d'univers. Il ne faut pas disputer sur des choses si vraisemblables.

Monsieur doit se rendre de bonne grâce, d'autant plus qu'étant honnête homme, il n'a rien à craindre d'un maître qui n'a nul intérêt de lui faire du mal. Il peut reconnaître un Dieu en toute sureté, il n'en paiera pas un denier d'impôt de plus, et n'en fera pas moins bonne chère.

Pour vous, monsieur le païen, je vous avoue que vous venez un peu tard pour

rétablir le polythéiſme. Il eût fallu que *Maxence* eût remporté la victoire ſur *Conſtantin*, ou que *Julien* eût vécu trente ans de plus.

Je confeſſe que je ne vois nulle impoſſibilité dans l'exiſtence de pluſieurs êtres prodigieuſement ſupérieurs à nous, leſquels auraient chacun l'intendance d'un globe céleſte. J'aurais même aſſez volontiers quelque plaiſir à préférer les Naïades, les Dryades, les Sylvains, les Grâces, les Amours, à St *Fiacre*, à St *Pancrace*, à Sts *Crépin* et *Crépinien*, à St *Vitt*, à Ste *Cunégonde*, à Ste *Marjolaine*. Mais enfin, il ne faut pas multiplier les êtres ſans néceſſité : et puiſqu'une ſeule intelligence ſuffit pour l'arrangement de ce monde, je m'en tiendrai là, juſqu'à ce que d'autres puiſſances m'apprennent qu'elles partagent l'empire.

Quant à vous, monſieur le manichéen, vous me paraiſſez un duelliſte qui aimez à combattre. Je ſuis pacifique ; je n'aime pas à me trouver entre deux concurrens qui ſont éternellement aux priſes. Il me ſuffit de votre *Oromaſe*, reprenez votre *Arimane*.

Je demeurerai toujours un peu embarraſſé ſur l'origine du mal ; mais je ſuppoſerai que le bon *Oromaſe* qui a tout fait n'a pu faire mieux. Il eſt impoſſible que je l'offenſe quand je lui dis : Vous avez fait tout ce qu'un être

puissant, sage et bon pouvait faire. Ce n'est pas votre faute si vos ouvrages ne peuvent être aussi bons, aussi parfaits que vous-même. Une différence essentielle entre vous et vos créatures, c'est l'imperfection. Vous ne pouviez faire des dieux; il a fallu que les hommes, ayant de la raison, eussent aussi de la folie, comme il a fallu des frottemens dans toutes les machines. Chaque homme a essentiellement sa dose d'imperfection et de démence, par cela même que vous êtes parfait et sage. Il ne doit pas être toujours heureux, par cela même que vous êtes toujours heureux. Il me paraît qu'un assemblage de muscles, de nerfs et de veines, ne peut durer que quatre-vingts ou cent ans tout au plus, et que vous devez durer toujours. Il me paraît impossible qu'un animal, composé nécessairement de désirs et de volontés, n'ait pas trop souvent la volonté de se faire du bien en fesant du mal à son prochain. Il n'y a que vous qui ne fassiez jamais de mal. Enfin, il y a nécessairement une si grande distance entre vous et vos ouvrages, que le bien est dans vous, le mal doit être dans eux.

Pour moi, tout imparfait que je suis, je vous remercie encore de m'avoir donné l'être pour un peu de temps, et sur-tout de ne m'avoir pas fait professeur de théologie.

Ce n'eſt point-là du tout un mauvais compliment. DIEU ne ſaurait être fâché contre moi, quand je ne veux pas lui déplaire. Enfin, je penſe qu'en ne feſant jamais de tort à mes frères, et en reſpectant mon maître, je n'aurai rien à craindre ni d'*Arimane*, ni de *Satan*, ni de *Knatbul*, ni de *Cerbère* et des furies, ni de St *Fiacre* et St *Crépin*, ni même de ce monſieur *Cogé*, régent de ſeconde, qui a pris *magis* pour *minus ;* et que j'acheverai mes jours en paix *in iſtâ quæ vocatur hodiè philoſophia.* (*)

Je viens à vous, M. *Acoſta*, M. *Abrabanel*, M. *Benjamin*, vous me paraiſſez les plus fous de la bande. Les Caffres, les Hottentots, les Nègres de Guinée, ſont des êtres beaucoup plus raiſonnables et plus honnêtes que les Juifs vos ancêtres. Vous l'avez emporté ſur toutes les nations en fables impertinentes, en mauvaiſe conduite et en barbarie ; vous en portez la peine, tel eſt votre deſtin. L'empire romain eſt tombé ; les Parſis, vos anciens maîtres, ſont diſperſés ; les Banians le ſont auſſi. Les Arméniens vont vendre des haillons, et ſont courtiers dans toute l'Aſie. Il n'y a plus de trace des anciens Egyptiens. Pourquoi ſeriez-vous une puiſſance ?

(*) Voyez dans ce volume le diſcours de M. *Belleguier*, avocat.

Pour vous, monfieur le turc, je vous confeille de faire la paix au plus vîte avec l'impératrice de Ruffie, fi vous voulez conferver ce que vous avez ufurpé en Europe. Je veux croire que les victoires de *Mahomet*, fils d'*Abdala*, font des miracles ; mais *Catherine II* fait des miracles auffi ; prenez garde qu'elle ne faffe un jour celui de vous renvoyer dans les déferts dont vous êtes venus. Continuez fur-tout à être tolérans ; c'eft le vrai moyen de plaire à l'Etre des êtres, qui eft également le père des Turcs et des Ruffes, des Chinois et des Japonais, des nègres et des jaunes, et de la nature entière.

X X V.

Difcours d'un citoyen.

QUAND le théifte eut parlé, il fe leva un homme qui dit : Je fuis citoyen, et par conféquent l'ami de tous ces meffieurs. Je ne difputerai avec aucun d'eux ; je fouhaite feulement qu'ils foient tous unis dans le deffein de s'aider mutuellement, de s'aimer. et de fe rendre heureux les uns les autres, autant que des hommes d'opinions fi diverfes peuvent s'aimer, et autant qu'ils peuvent contribuer à leur bonheur, ce qui eft auffi difficile que néceffaire.

Pour cet effet, je leur conſeille d'abord de jeter dans le feu tous les livres de controverſe qu'ils pourront rencontrer, et ſur-tout ceux du jéſuite *Garaſſe*, du jéſuite *Guignard*, du jéſuite *Malagrida*, du jéſuite *Patouillet*, du jéſuite *Nonotte*, et du jéſuite *Paulian*, le plus impertinent de tous; comme auſſi la gazette eccléſiaſtique, et tous autres libelles qui ne ſont que l'aliment de la guerre civile des ſots.

Enſuite chacun de nos ſrères, ſoit théiſte, ſoit turc, ſoit païen, ſoit chrétien grec, ou chrétien latin, ou anglican, ou ſcandinave, ſoit juif, ſoit athée, lira attentivement quelques pages des offices de *Cicéron*, ou de *Montagne*, et quelques fables de *la Fontaine.*

Cette lecture diſpoſe inſenſiblement les hommes à la concorde que tous les théologiens ont eue juſqu'ici en horreur. Les eſprits étant ainſi préparés, toutes les fois qu'un chrétien et un muſulman rencontreront un athée, ils lui diront : Notre cher frère, le ciel vous illumine ! et l'athée répondra : Dès que je ſerai converti, je viendrai vous en remercier.

Le théiſte donnera deux baiſers à la femme manichéenne à l'honneur des deux principes. La grecque et la romaine en donneront trois à chacun des autres ſectaires, ſoit quakers,

ſoit janſéniſtes. Elles ne ſeront tenues que d'embraſſer une ſeule fois les ſociniens, attendu que ceux-là ne croient qu'une ſeule perſonne en DIEU; mais cet embraſſement en vaudra trois, quand il ſera fait de bonne foi.

Nous ſavons qu'un athée peut vivre très-cordialement avec un juif, ſur-tout ſi celui-ci ne lui prête de l'argent qu'à huit pour cent : mais nous déſeſpérons de voir jamais une amitié bien vive entre un calviniſte et un luthérien. Tout ce que nous exigeons du calviniſte, c'eſt qu'il rende le ſalut au luthérien avec quelque affection, et qu'il n'imite plus les quakers, qui ne font la révérence à perſonne, mais dont les calviniſtes n'ont pas la candeur.

Nous exhortons les primitifs nommés quakers à marier leurs fils aux filles des théiſtes nommés ſociniens, attendu que ces demoiſelles étant preſque toutes filles de prêtres, ſont très-pauvres. Non-ſeulement ce ſera une fort bonne action devant DIEU et devant les hommes, mais ces mariages produiront une nouvelle race qui, repréſentant les premiers temps de l'Egliſe chrétienne, ſera très-utile au genre humain.

Ces préliminaires étant accordés, s'il arrive quelque querelle entre deux ſectaires, ils ne

prendront

prendront jamais un théologien pour arbitre; car celui-ci mangerait infailliblement l'huître, et leur laisserait les écailles.

Pour entretenir la paix établie, on ne mettra rien en vente, soit de grec à turc, ou de turc à juif, ou de romain à romain, que ce qui sert à la nourriture, au vêtement, au logement, ou au plaisir de l'homme. On ne vendra ni circoncision, ni baptême, ni sépulture, ni la permission de courir dans le caaba autour de la pierre noire, ni l'agrément de s'endurcir les genoux devant la Notre-Dame de Lorette, qui est plus noire encore.

Dans toutes les disputes qui surviendront, il est défendu expressément de se traiter de chien, quelque colère qu'on soit; à moins qu'on ne traite d'hommes les chiens, quand ils nous emporteront notre dîner et qu'ils nous mordront, &c. &c. &c.

TOUT EN DIEU,

COMMENTAIRE

SUR

MALLEBRANCHE.

Par l'abbé de TILLADET.

TOUT EN DIEU.

In Deo vivimus, movemur, et ſumus.

Tout ſe meut, tout reſpire, et tout exiſte en DIEU.

ARATUS, cité et approuvé par St *Paul*, fit cette confeſſion de foi chez les Grecs.

Le vertueux *Caton* dit la même choſe dans *Lucain :*

Jupiter eſt quodcumque vides, quocumque moveris.

Mallebranche eſt le commentateur d'*Aratus*, de St *Paul* et de *Caton*. Il a réuſſi en montrant les erreurs des ſens et de l'imagination ; mais quand il a voulu développer cette grande vérité, que *Tout eſt en* DIEU, tous les lecteurs ont dit que le commentaire eſt plus obſcur que le texte.

Avouons, avec *Mallebranche*, que nous ne pouvons nous donner nos idées.

Avouons que les objets ne peuvent par eux-mêmes nous en donner ; car comment ſe peut-il qu'un morceau de matière ait en ſoi la vertu de produire dans moi une penſée ?

Donc l'Etre éternel, producteur de tout, produit les idées, de quelque manière que ce puiſſe être.

Mais qu'eſt-ce qu'une idée? qu'eſt-ce qu'une ſenſation, une volonté, &c.? C'eſt moi apercevant, moi ſentant, moi voulant.

On ſait enfin qu'il n'y a pas plus d'être réel appelé *idée*, que d'être réel nommé *mouvement;* mais il y a des corps mus.

De même, il n'y a point d'être réel particulier nommé *mémoire*, *imagination*, *jugement;* mais nous nous ſouvenons, nous imaginons, nous jugeons.

Tout cela eſt d'une vérité inconteſtable.

Lois de la nature.

MAINTENANT, comment l'Etre éternel et formateur produit-il tous ces modes dans des corps organiſés?

A-t-il mis deux êtres dans un grain de froment dont l'un fera germer l'autre? A-t-il mis deux êtres dans un cerf dont l'un fera courir l'autre? non, ſans doute; mais le grain eſt doué de la faculté de végéter, et le cerf, de celle de courir.

Qu'eſt-ce que la végétation? c'eſt du mouvement dans la matière. Quelle eſt cette faculté de courir? c'eſt l'arrangement des muſcles qui, attachés à des os, conduiſent en avant d'autres os attachés à d'autres muſcles.

C'eſt évidemment une mathématique générale qui dirige toute la nature, et qui opère toutes les productions. Le vol des oiſeaux, le nagement des poiſſons, la courſe des quadrupèdes, ſont des effets démontrés des règles du mouvement connues.

La formation, la nutrition, l'accroiſſement, le dépériſſement des animaux, ſont de même des effets démontrés de lois mathématiques plus compliquées.

Les ſenſations, les idées de ces animaux, peuvent-elles être autre choſe que des effets plus admirables de lois mathématiques plus utiles ?

Mécanique des ſens.

VOUS expliquez par ces lois comment un animal ſe meut pour aller chercher ſa nourriture ; vous devez donc conjecturer qu'il y a une autre loi par laquelle il a l'idée de ſa nourriture, ſans quoi il n'irait pas la chercher.

DIEU a fait dépendre de la mécanique toutes les actions de l'animal ; donc DIEU a fait dépendre de la mécanique les ſenſations qui cauſent ſes actions.

Il y a dans l'organe de l'ouïe un artifice bien ſenſible ; c'eſt un hélice à tours anfractueux qui détermine les ondulations de l'air

vers une coquille formée en entonnoir ; l'air preſſé dans cet entonnoir entre dans l'os pierreux, dans le labyrinthe, dans le veſtibule, dans la petite conque nommée *colimaçon ;* il va frapper le tambour légèrement appuyé ſur le marteau, l'enclume et l'étrier, qui joue légèrement en tirant ou en relâchant les fibres du tambour.

Cet artifice de tant d'organes, et de bien d'autres encore, porte les ſons dans le cervelet ; il y fait entrer les accords de la muſique ſans les confondre ; il y introduit les mots qui ſont les courriers des penſées, dont il reſte quelquefois un ſouvenir qui dure autant que la vie.

Une induſtrie non moins merveilleuſe lance dans vos yeux, ſans les bleſſer, les traits de lumière réfléchis des objets ; traits ſi déliés et ſi fins, qu'il ſemble qu'il n'y ait rien entre eux et le néant ; traits ſi rapides qu'un clin d'œil n'approche pas de leur vîteſſe. Ils peignent dans la rétine les tableaux dont ils apportent les contours. Ils y tracent l'image nette du quart du ciel.

Voilà des inſtrumens qui produiſent évidemment des effets déterminés et très-différens, en agiſſant ſur le principe des nerfs, de ſorte qu'il eſt impoſſible d'entendre par

l'organe

l'organe de la vue, et de voir par celui de l'ouïe.

L'auteur de la nature aura-t-il diſpoſé avec un art ſi divin ces inſtrumens merveilleux, aura-t-il mis des rapports ſi étonnans entre les yeux et la lumière, entre l'air et les oreilles, pour qu'il ait encore beſoin d'accomplir ſon ouvrage par un autre ſecours? La nature agit toujours par les voies les plus courtes : la longueur du procédé eſt une impuiſſance ; la multiplicité des ſecours eſt une faibleſſe.

Voilà tout préparé pour la vue et pour l'ouïe ; tout l'eſt pour les autres ſens avec un art auſſi induſtrieux. DIEU ſera-t-il un ſi mauvais artiſan, que l'animal formé par lui pour voir et pour entendre, ne puiſſe cependant ni entendre ni voir, ſi on ne met dans lui un troiſième perſonnage interne qui faſſe ſeul ces fonctions? DIEU ne peut-il nous donner tout d'un coup les ſenſations, après nous avoir donné les inſtrumens admirables de la ſenſation?

Il l'a fait, on en convient, dans tous les animaux ; perſonne n'eſt aſſez fou pour imaginer qu'il y ait dans un lapin, dans un lévrier, un être caché qui voie, qui entende, qui flaire, qui agiſſe pour eux.

La foule innombrable des animaux jouit

de ſes ſens par des lois univerſelles ; ces lois ſont communes à eux et à nous. Je rencontre un ours dans une forêt ; il a entendu ma voix comme j'ai entendu ſon hurlement ; il m'a vu avec ſes yeux comme je l'ai vu avec les miens ; il a l'inſtinct de me manger comme j'ai l'inſtinct de me défendre ou de fuir. Ira-t-on me dire, attendez, il n'a beſoin que de ſes organes pour tout cela ; mais pour vous, c'eſt autre choſe : ce ne ſont point vos yeux qui l'ont vu, ce ne ſont point vos oreilles qui l'ont entendu, ce n'eſt pas le jeu de vos organes qui vous diſpoſe à l'éviter ou à le combattre ; il faut conſulter une petite perſonne qui eſt dans votre cervelet, ſans laquelle vous ne pouvez ni voir ni entendre cet ours, ni l'éviter, ni vous défendre ?

Mécanique de nos idées.

CERTES, ſi les organes donnés par la Providence univerſelle aux animaux leur ſuffiſent, il n'y a nulle raiſon pour oſer croire que les nôtres ne nous ſuffiſent pas ; et qu'outre l'artiſan éternel et nous, il faut encore un tiers pour opérer.

S'il y a évidemment des cas où ce tiers vous eſt inutile, n'eſt-il pas abſurde au fond de l'admettre dans d'autres cas ? On avoue

que nous fesons une infinité de mouvemens ſans le ſecours de ce tiers. Nos yeux qui ſe ferment rapidement au ſubit éclat d'une lumière imprévue, nos bras et nos jambes qui s'arrangent en équilibre par la crainte d'une chute, mille autres opérations démontrent au moins qu'un tiers ne préſide pas toujours à l'action de nos organes.

Examinons tous les automates dont la ſtructure interne eſt à peu-près ſemblable à la nôtre ; il n'y a guère chez eux et chez nous que les nerfs de la troiſième paire, et quelques-uns des autres paires qui s'insèrent dans des muſcles obéiſſans aux déſirs de l'animal ; tous les autres muſcles qui ſervent aux ſens, et qui travaillent au laboratoire chimique des viſcères, agiſſent indépendamment de ſa volonté. C'eſt une choſe admirable, ſans doute, qu'il ſoit donné à tous les animaux d'imprimer le mouvement à tous les muſcles qui ſervent à les faire marcher, à reſſerrer, à étendre, à remuer les pattes ou les bras, les griffes ou les doigts, à manger, &c., et qu'aucun animal ne ſoit le maître de la moindre action du cœur, du foie, des inteſtins, de la route du ſang qui circule tout entier environ vingt-cinq fois par heure dans l'homme.

Mais s'eſt-on bien entendu quand on a

dit qu'il y a dans l'homme un petit être qui commande à des pieds et à des mains, et qui ne peut commander au cœur, à l'eſtomac, au foie et au pancréas ? et ce petit être n'exiſte ni dans l'éléphant ni dans le ſinge, qui ſont uſage de leurs membres extérieurs tout comme nous, et qui ſont eſclaves de leurs viſcères tout comme nous ?

On a été encore plus loin ; on a dit : Il n'y a nul rapport entre les corps et une idée, nul entre les corps et une ſenſation ; ce ſont choſes eſſentiellement différentes ; donc ce ſerait en vain que DIEU aurait ordonné à la lumière de pénétrer dans nos yeux, et aux particules élaſtiques de l'air d'entrer dans nos oreilles pour nous faire voir et entendre, ſi DIEU n'avait mis dans notre cerveau un être capable de recevoir ces perceptions. Cet être, a-t-on dit, doit être ſimple ; il eſt pur, intangible ; il eſt en un lieu ſans occuper d'eſpace ; il ne peut être touché, et il reçoit des impreſſions, il n'a rien abſolument de la matière, et il eſt continuellement affecté par la matière.

Enſuite on a dit : Ce petit perſonnage qui ne peut avoir aucune place, étant placé dans notre cerveau, ne peut, à la vérité, avoir par lui-même aucune ſenſation, aucune idée par les objets mêmes. DIEU a donc rompu cette

barrière qui le ſépare de la matière, et a voulu qu'il eût des ſenſations et des idées à l'occaſion de la matière. DIEU a voulu qu'il vît quand notre rétine ſerait peinte, et qu'il entendît quand notre tympan ſerait frappé. Il eſt vrai que tous les animaux reçoivent leurs ſenſations ſans les ſecours de ce petit être; mais il faut en donner un à l'homme: cela eſt plus noble; l'homme combine plus d'idées que les autres animaux; il faut donc qu'il ait ſes idées et ſes ſenſations autrement qu'eux.

Si cela eſt, Meſſieurs, à quoi bon l'auteur de la nature a-t-il pris tant de peine? Si ce petit être que vous logez dans le cervelet, ne peut par ſa nature ni voir ni entendre, s'il n'y a nulle proportion entre les objets et lui, il ne fallait ni œil ni oreille. Le tambour, le marteau, l'enclume, la cornée, l'uvée, l'humeur vitrée, la rétine, étaient abſolument inutiles.

Dès que ce petit perſonnage n'a aucune connexion, aucune analogie, aucune proportion, avec aucun arrangement de matière, cet arrangement était entièrement ſuperflu. DIEU n'avait qu'à dire: Tu auras le ſentiment de la viſion, de l'ouïe, du goût, de l'odorat, du tact, ſans qu'il y ait aucun inſtrument, aucun organe.

L'opinion qu'il y a dans le cerveau humain un être, un perſonnage étranger, qui n'eſt point dans les autres cerveaux, eſt donc au moins ſujette à beaucoup de difficultés : elle contredit toute analogie ; elle multiplie les êtres ſans néceſſité ; elle rend tout l'artifice du corps humain un ouvrage vain et trompeur.

DIEU *fait tout.*

Il eſt sûr que nous ne pouvons nous donner aucune ſenſation ; nous ne pouvons même en imaginer au-delà de celles que nous avons éprouvées. Que toutes les académies de l'Europe propoſent un prix pour celui qui imaginera un nouveau ſens, jamais on ne gagnera ce prix. Nous ne pouvons donc rien purement par nous-mêmes, ſoit qu'il y ait un être inviſible et intangible dans notre cervelet, ſoit qu'il n'y en ait pas. Et il faut convenir que, dans tous les ſyſtêmes, l'auteur de la nature nous a donné tout ce que nous avons, organes, ſenſations, idées qui en ſont la ſuite.

Puiſque nous ſommes ainſi ſous ſa main, *Mallebranche*, malgré toutes ſes erreurs, a donc raiſon de dire philoſophiquement que nous ſommes dans DIEU, et que nous voyons tout dans DIEU, comme S[t] *Paul* le dit dans le

langage de la théologie, et *Aratus* et *Caton*, dans celui de la morale.

Que pouvons-nous donc entendre par ces mots, *voir tout en* DIEU ?

Ou ce ſont des paroles vides de ſens, ou elles ſignifient que DIEU nous donne toutes nos idées.

Que veut dire, recevoir une idée? Ce n'eſt pas nous qui la créons quand nous la recevons ; donc c'eſt DIEU qui la crée ; de même que ce n'eſt pas nous qui créons le mouvement, c'eſt DIEU qui le fait. Tout eſt donc une action de DIEU ſur les créatures.

Comment tout eſt-il action de DIEU?

IL n'y a dans la nature qu'un principe univerſel, éternel, et agiſſant ; il ne peut en exiſter deux, car ils feraient ſemblables ou différens. S'ils ſont différens, ils ſe détruiſent l'un l'autre; s'ils ſont ſemblables, c'eſt comme s'il n'y en avait qu'un. L'unité de deſſein dans le grand tout, infiniment varié, annonce un ſeul principe ; ce principe doit agir ſur tout être, ou il n'eſt plus principe univerſel.

S'il agit ſur tout être, il agit ſur tous les modes de tout être : il n'y a donc pas un ſeul mouvement, un ſeul mode, une ſeule

idée, qui ne ſoit l'effet immédiat d'une cauſe univerſelle toujours préſente.

Cette cauſe univerſelle a produit le ſoleil et les aſtres immédiatement. Il ſerait bien étrange qu'elle ne produisît pas en nous immédiatement la perception du ſoleil et des aſtres.

Si tout eſt toujours effet de cette cauſe, comme on n'en peut douter, quand ces effets ont-ils commencé ? quand la cauſe a commencé d'agir. Cette cauſe univerſelle eſt néceſſairement agiſſante, puiſqu'elle agit, puiſque l'action eſt ſon attribut, puiſque tous ſes attributs ſont néceſſaires ; car s'ils n'étaient pas néceſſaires, elle ne les aurait pas.

Elle a donc agi toujours. Il eſt auſſi impoſſible de concevoir que l'Etre éternel, eſſentiellement agiſſant par ſa nature, eût été oiſif une éternité entière, qu'il eſt impoſſible de concevoir l'être lumineux ſans lumière.

Une cauſe ſans effet eſt une chimère, une abſurdité, auſſi bien qu'un effet ſans cauſe. Il y a donc eu éternellement, et il y aura toujours des effets de cette cauſe univerſelle.

Ces effets ne peuvent venir de rien, ils ſont donc des émanations éternelles de cette cauſe éternelle.

La matière de l'univers appartient donc à DIEU tout autant que les idées, et les idées tout autant que la matière.

Dire que quelque chofe eft hors de lui, ce ferait dire qu'il y a quelque chofe hors de l'infini.

DIEU étant le principe univerfel de toutes les chofes, toutes exiftent donc en lui et par lui.

DIEU *inféparable de toute la nature.*

Il ne faut pas inférer de-là qu'il touche fans ceffe à fes ouvrages par des volontés et des actions particulières. Nous fefons toujours DIEU à notre image. Tantôt nous le repréfentons comme un defpote dans fon palais, ordonnant à des domeftiques; tantôt comme un ouvrier occupé des roues de fa machine. Mais un homme qui fait ufage de fa raifon, peut-il concevoir DIEU autrement que comme principe toujours agiffant? S'il a été principe une fois, il l'eft donc à tout moment; car il ne peut changer de nature. La comparaifon du foleil et de fa lumière avec DIEU et fes productions, eft fans doute imparfaite; mais enfin, elle nous donne une idée, quoique très-faible et fautive, d'une

cauſe toujours ſubſiſtante, et de ſes effets toujours ſubſiſtans.

Enfin, je ne prononce le nom de DIEU que comme un perroquet, ou comme un imbécille, ſi je n'ai pas l'idée d'une cauſe néceſſaire, immenſe, agiſſante, préſente à tous ſes effets, en tout lieu, en tout temps.

On ne peut m'oppoſer les objections faites à *Spinoſa*. On lui dit qu'il feſait un Dieu intelligent et brute, eſprit et citrouille, loup et agneau, volant et volé, maſſacrant et maſſacré; que ſon Dieu n'était qu'une contradiction perpétuelle. Mais ici on ne fait point DIEU l'univerſalité des choſes; nous diſons que l'univerſalité des choſes émane de lui. Et, pour nous ſervir encore de l'indigne comparaiſon du ſoleil et de ſes rayons, nous diſons qu'un trait de lumière lancé du globe du ſoleil, et abſorbé dans le plus infect des cloaques, ne peut laiſſer aucune ſouillure dans cet aſtre. Ce cloaque n'empêche pas que le ſoleil ne vivifie toute la nature dans notre globe.

On peut nous objecter encore que ce rayon eſt tiré de la ſubſtance même du ſoleil, qu'il en eſt une émanation, et que, ſi les productions de DIEU ſont des émanations de lui-même, elles ſont des parties de lui-même. Ainſi nous retomberions dans la crainte de

donner une fauſſe idée de DIEU, de le compoſer de parties, et même de parties déſunies, de parties qui ſe combattent. Nous répondrons ce que nous avons déjà dit, que notre comparaiſon eſt très-imparfaite, et qu'elle ne ſert qu'à former une faible image d'une choſe qui ne peut être repréſentée par des images. Nous pourrions dire encore qu'un trait de lumière, pénétrant dans la fange, ne ſe mêle point avec elle, et qu'elle y conſerve ſon eſſence inviſible : mais il vaut mieux avouer que la lumière la plus pure ne peut repréſenter DIEU. La lumière émane du ſoleil, et tout émane de DIEU. Nous ne ſavons pas comment ; mais nous ne pouvons, encore une fois, concevoir DIEU que comme l'être néceſſaire de qui tout émane. Le vulgaire le regarde comme un deſpote qui a des huiſſiers dans ſon antichambre.

Nous croyons que toutes les images ſous leſquelles on a repréſenté ce principe univerſel, néceſſairement exiſtant par lui-même, néceſſairement agiſſant dans l'étendue immenſe, ſont encore plus erronées que la comparaiſon tirée du ſoleil et de ſes rayons. On l'a peint aſſis ſur les vents, porté dans les nuages, entouré des éclairs et des tonnerres, parlant aux élémens, ſoulevant les mers : tout cela n'eſt que l'expreſſion de notre

petiteſſe. Il eſt au fond très-ridicule de placer dans un brouillard, à une demi-lieue de notre petit globe, le principe éternel de tous les millions de globes qui roulent dans l'immenſité. Nos éclairs et nos tonnerres, qui ſont vus et entendus quatre ou cinq lieues à la ronde, tout au plus, ſont de petits effets phyſiques, perdus dans le grand tout; et c'eſt ce grand tout qu'il faut conſidérer quand c'eſt DIEU dont on parle.

Ce ne peut être que la même vertu qui pénètre de notre ſyſtême planétaire aux autres ſyſtêmes planétaires qui ſont plus éloignés mille et mille fois de nous, que notre globe ne l'eſt de Saturne. Les mêmes lois éternelles régiſſent tous les aſtres; car ſi les forces centripètes et centrifuges dominent dans notre monde, elles dominent dans le monde voiſin, et ainſi dans tous les univers. La lumière de notre ſoleil et de Sirius doit être la même; elle doit avoir la même ténuité, la même rapidité, la même force, s'échapper également en ligne droite de tous les côtés, agir également en raiſon directe du quarré de la diſtance.

Puiſque la lumière des étoiles, qui ſont autant de ſoleils, vient à nous dans un temps donné, la lumière de notre ſoleil parvient à elles réciproquement dans un temps donné.

Puiſque ces traits, ces rayons de notre ſoleil ſe réfractent, il eſt inconteſtable que les rayons des autres ſoleils, dardés de même dans leurs planètes, s'y réfractent préciſément de la même façon, s'ils y rencontrent les mêmes milieux (1)

Puiſque cette réfraction eſt néceſſaire à la vue, il faut bien qu'il y ait dans ces planètes des êtres qui aient la faculté de voir. Il n'eſt pas vraiſemblable que ce bel uſage de la lumière ſoit perdu pour les autres globes. Puiſque l'inſtrument y eſt, l'uſage de l'inſtrument doit y être auſſi. Partons toujours de ces deux principes, que rien n'eſt inutile, et que les grandes lois de la nature ſont partout les mêmes ; donc ces ſoleils innombrables, allumés dans l'eſpace, éclairent des planètes innombrables ; donc leurs rayons y opèrent comme ſur notre petit globe ; donc des animaux en jouiſſent.

La lumière eſt de tous les êtres, ou de tous les modes du grand Etre, celui qui nous donne l'idée la plus étendue de la Divinité, tout loin qu'elle eſt de la repréſenter.

En effet, après avoir vu les reſſorts de la

(1) Cette conjecture de M. de *Voltaire*, que la lumière des étoiles eſt de la même nature que celle du ſoleil, a été rigoureuſement vérifiée par les expériences de M. l'abbé *Rochon*, qui eſt parvenu à la décompoſer.

vie des animaux de notre globe, nous ne ſavons pas ſi les habitans des autres globes ont de tels organes. Après avoir connu la peſanteur, l'élaſticité, les uſages, de notre atmoſphère, nous ignorons ſi les globes qui tournent autour de Sirius ou d'Aldébaram, ſont entourés d'un air ſemblable au nôtre. Notre mer ſalée ne nous démontre pas qu'il y ait des mers dans ces autres planètes ; mais la lumière ſe préſente par-tout. Nos nuits ſont éclairées d'une foule de ſoleils. C'eſt la lumière qui, d'un coin de cette petite ſphère ſur laquelle l'homme rampe, entretient une correſpondance continuelle entre tous ces univers et nous. Saturne nous voit, et nous voyons Saturne. Sirius aperçu par nos yeux découvre notre ſoleil, quoiqu'il y ait entre l'un et l'autre une diſtance qu'un boulet de canon, qui parcourt ſix cents toiſes par ſeconde, ne pourrait franchir en cent quatre milliars d'années.

La lumière eſt réellement un meſſager rapide qui court dans le grand tout de mondes en mondes. Elle a quelques propriétés de la matière, et des propriétés ſupérieures ; et ſi quelque choſe peut fournir une faible idée commencée, une notion imparfaite de DIEU, c'eſt la lumière ; elle eſt par-tout comme lui, elle agit par-tout comme lui.

Résultat.

Il résulte, ce me semble, de toutes ces idées qu'il y a un Etre suprême, éternel, intelligent, d'où découlent en tout temps tous les êtres, et toutes les manières d'être dans l'étendue.

Si tout est émanation de cet Etre suprême, la vérité, la vertu, en sont donc aussi des émanations.

Qu'est-ce que la vérité émanée de l'Etre suprême ? La vérité est un mot général, abstrait, qui signifie les choses vraies. Qu'est-ce qu'une chose vraie ? une chose existante ou qui a existé, et rapportée comme telle. Or, quand je cite cette chose, je dis vrai : mon intelligence agit conformément à l'intelligence suprême.

Qu'est-ce que la vertu ? un acte de ma volonté qui fait du bien à quelqu'un de mes semblables. Cette volonté est de DIEU, elle est conforme alors à son principe.

Mais le mal physique et le mal moral viennent donc aussi de ce grand Etre, de cette cause universelle de tout effet ?

Pour le mal physique, il n'y a pas un seul système, pas une seule religion qui n'en fasse DIEU auteur. Que le mal vienne

immédiatement ou médiatement de la première cause, cela est parfaitement égal. Il n'y a que l'absurdité du manichéisme qui sauve DIEU de l'imputation du mal ; mais une absurdité ne prouve rien. La cause universelle produit les poisons comme les alimens, la douleur comme le plaisir. On ne peut en douter.

Il était donc nécessaire qu'il y eût du mal? Oui, puisqu'il y en a. Tout ce qui existe est nécessaire ; car quelle raison y aurait-il de son existence ?

Mais le mal moral, les crimes ! *Néron*, *Alexandre VI !* — eh bien, la terre est couverte de crimes comme elle l'est d'aconit, de ciguë, d'arsenic ; cela empêche-t-il qu'il y ait une cause universelle ? Cette existence d'un principe dont tout émane est démontrée, je suis fâché des conséquences. Tout le monde dit : Comment sous un Dieu bon y a-t-il tant de souffrances ? Et là-dessus chacun bâtit un roman métaphysique ; mais aucun de ces romans ne peut nous éclairer sur l'origine des maux, et aucun ne peut ébranler cette grande vérité, que tout émane d'un principe universel.

Mais, si notre raison est une portion de la raison universelle, si notre intelligence est une émanation de l'Etre suprême, pourquoi

cette

cette raiſon ne nous éclaire-t-elle pas ſur ce qui nous intéreſſe de ſi près ? pourquoi ceux qui ont découvert toutes les lois du mouvement, et la marche des lunes de Saturne, reſtent-ils dans une ſi profonde ignorance de la cauſe de nos maux ? C'eſt préciſément parce que notre raiſon n'eſt qu'une très-petite portion de l'intelligence du grand Etre.

On peut dire hardiment, et ſans blaſphême, qu'il y a de petites vérités que nous ſavons auſſi bien que lui, par exemple, que trois eſt la moitié de ſix, et même que la diagonale d'un quarré partage ce quarré en deux triangles égaux, &c. L'Etre ſouverainement intelligent ne peut ſavoir ces petites vérités ni plus lumineuſement, ni plus certainement que nous ; mais il y a une ſuite infinie de vérités, et l'Etre infini peut ſeul comprendre cette ſuite.

Nous ne pouvons être admis à tous ſes ſecrets, de même que nous ne pouvons ſoulever qu'une quantité déterminée de matière.

Demander pourquoi il y a du mal ſur la terre, c'eſt demander pourquoi nous ne vivons pas autant que les chênes.

Notre portion d'intelligence invente des lois de ſociété, bonnes ou mauvaiſes, elle ſe fait des préjugés, ou utiles ou funeſtes, nous n'allons guère au-delà. Le grand Etre

eſt fort, mais les émanations ſont néceſſairement faibles. Servons-nous encore de la comparaiſon du ſoleil. Ses rayons réunis fondent les métaux ; mais quand vous réuniſſez ceux qu'il a dardés ſur le diſque de la lune, ils n'excitent pas la plus légère chaleur.

Nous ſommes auſſi néceſſairement bornés que le grand Etre eſt néceſſairement immenſe.

Voilà tout ce que me montre ce faible rayon de lumière émané dans moi du ſoleil des eſprits. Mais, ſachant combien ce rayon eſt peu de choſe, je ſoumets incontinent cette faible lueur aux clartés ſupérieures de ceux qui doivent éclairer mes pas dans les ténèbres de ce monde.

Fin du Commentaire ſur Mallebranche.

DE L'AME.

Par Soranus, médecin de Trajan.

I.

Pour découvrir, ou plutôt pour chercher quelque faible notion ſur ce qu'on eſt convenu d'apeler *ame*, il faut d'abord connaître, autant qu'il eſt poſſible, notre corps, qui paſſe pour être l'enveloppe de cette ame, et pour être dirigé par elle. C'eſt à la médecine qu'il appartient de connaître le corps humain, puiſqu'elle travaille continuellement ſur lui.

Si la médecine pouvait être une ſcience auſſi certaine que la géométrie, elle nous ferait voir tous les reſſorts de notre être; elle nous dévoilerait notre premier principe auſſi clairement qu'elle nous a fait connaître la place et le jeu de nos viſcères.

Mais le plus habile anatomiſte, quand il ne peut plus rien diſcerner, eſt obligé d'arrêter ſa main et ſa penſée. Il ne peut deviner où commence le mouvement dans le corps humain; il ſuit un nerf juſque dans le cervelet, où eſt ſon origine. Mais cette origine ſe perd dans ce cervelet; et c'eſt dans cette ſource même où tout aboutit, que tout échappe à nos regards. Nous avons épié l'œuvre de la nature juſqu'au

dernier point où il eſt permis à l'homme de pénétrer; mais nous n'avons pu ſavoir le ſecret de DIEU.

Il n'y a point aujourd'hui de médecin à Rome et à Athènes qui ne ſache plus d'anatomie qu'*Hippocrate;* mais il n'y en a pas un ſeul qui ait jamais pu approcher vers ce premier principe dont nous tenons la vie, le ſentiment et la penſée.

Si nous y étions arrivés, nous ſerions des dieux, et nous ne ſommes que des aveugles qui marchons à tâtons, pour enſeigner le chemin enſuite à d'autres aveugles.

Notre ſcience n'eſt donc autre choſe que la ſcience des probabilités ; et c'eſt ce qui fait que, de pluſieurs médecins appelés auprès d'un malade, celui qui fait le pronoſtic le plus avéré par l'événement eſt toujours réputé avec juſtice le plus ſavant dans ſon art.

La plus grande des probabilités et la plus reſſemblante à une certitude, eſt qu'il exiſte un Etre ſuprême et puiſſant, inviſible pour nous, un régulateur de la grande machine, qui a formé l'homme et tous les autres êtres.

Il faut bien que cet Etre formateur et inconnu exiſte, puiſque ni l'homme, ni aucun animal, ni aucun végétal n'a pu ſe faire ſoi-même.

Il faut que cette puiſſance formatrice ſoit unique; car, s'il y en avait deux, ou elles

agiraient de concert, ou elles ſe contrarieraient. Si elles étaient conformes, c'eſt comme s'il n'en exiſtait qu'une ſeule ; ſi elles étaient oppoſées, rien ne ſerait uniforme dans la nature : or tout eſt uniforme. C'eſt la même loi du mouvement qui s'exécute dans l'homme, dans tous les animaux, dans tous les êtres ; par-tout les leviers agiſſent ſuivant la règle qui veut que les poids à ſoulever ſoient en raiſon inverſe de la diſtance du pouvoir mouvant ; et ſuivant cette autre loi, que ce qu'on gagne en force, on le perd en temps ; et ce qu'on gagne en temps, on le perd en force.

Toute action a ſes lois. La lumière eſt dardée du ſoleil et de toute étoile fixe avec la même célérité ; elle arrive dans les yeux de tout animal avec les mêmes combinaiſons. Il eſt donc de la plus grande probabilité que le même grand Etre préſide à la nature entière.

Par quelle fatalité connaiſſons-nous toutes les lois du mouvement, toutes les routes de la lumière ordonnées par le grand Etre dans l'eſpace immenſe, toutes les vérités mathématiques propoſées à notre entendement, et n'avons-nous pu parvenir encore à nous connaître nous-mêmes ? L'homme a deviné l'attraction (*a*) dans le ſiècle de *Trajan* ; eſt-il

(*a*) On a dit, en effet, qu'on trouve dans *Plutarque* quelques expreſſions ambiguës dont on pourrait inférer en les

impoſſible de deviner l'ame ? il eſt bien sûr que nous n'en ſaurons jamais rien ſi nous n'eſſayons pas. Oſons donc eſſayer.

I I.

L'ame eſt-elle une faculté ?

Il faut commencer par avouer que toutes les qualités que le grand Etre nous a données, à nous et aux autres animaux, ſont des qualités occultes.

Comment tout animal fait-il obéir ſes membres à ſes volontés ?

Comment les idées des choſes ſe forment-elles dans l'animal par le moyen de ſes ſens ?

En quoi conſiſte la mémoire ?

D'où viennent ces ſympathies et ces antipathies prodigieuſes d'animal à animal ? d'où viennent ces propriétés ſi différentes dans chaque eſpèce ?

Quel charme invincible attache une hirondelle, une fauvette à ſes petits, la force à verſer dans leur goſier la pâture dont elle ſe

tordant, et en les expliquant très-mal, que les lois de *Kepler* et de *Newton* étaient alors connues ; mais ce ſont des chimères de demi-ſavans qui ne ſont pas des demi-jaloux et des demi-impertinens. Ces gens-là ſont capables de trouver l'invention de l'imprimerie et de la poudre à canon dans *Pline* et dans *Athénée*.

nourrit elle-même ? et quelle indifférence, quel oubli ſuccèdent tout d'un coup à un amour ſi tendre, auſſitôt que ſes enfans n'ont plus beſoin d'elle ? Tout cela eſt qualité occulte pour nous. Toute génération eſt, du moins juſqu'à préſent, un myſtère très-occulte. Nous ne prétendons pas donner ce mot pour une raiſon ; nous n'expliquons rien, nous diſons ce que ſont les choſes.

Ayant avoué que nous ne ſavons rien de la manière dont le grand Etre nous gouverne, et que nous ne pouvons voir le fil avec lequel il dirige tout ce qui ſe fait dans nous et hors de nous, que faut-il faire dans l'excès de notre ignorance et de notre curioſité ? Nous en tenir à l'expérience bien avérée de tous les hommes et de tous les temps. Cette expérience eſt que nous marchons par nos pieds et que nous ſentons par tout notre corps, que nous voyons par nos yeux, que nous entendons par nos oreilles, et que nous penſons par notre tête. Ainſi l'a voulu l'éternel fabricateur de toutes choſes.

Qui le premier imagina dans nous un autre être, lequel s'y tient caché, et fait toutes nos opérations ſans que nous puiſſions jamais nous en apercevoir ? Qui fut aſſez hardi, aſſez ſupérieur au vulgaire pour inventer ce ſyſtême ſublime par lequel nous nous élevons au-deſſus de nos ſens, au-deſſus de nous-mêmes ?

Il eſt très-vraiſemblable que cette idée, telle qu'on la conçoit aujourd'hui, ne tomba d'abord tout d'un coup dans la tête de perſonne. Les hommes furent occupés pendant trop de ſiècles de leurs beſoins et de leurs maux, pour être de grands métaphyſiciens.

I I I.

Brachmanes, immortalité des ames.

Si quelque nation antique put prétendre à l'honneur d'avoir inventé ce que nous appelons chez nous une *ame*, il eſt à croire que ce fut la caſte des brachmanes ſur les bords du Gange ; car elle imagina la métempſycoſe ; et cette métempſycoſe ne peut s'exécuter que par une ame qui change de corps. Le mot même de métempſycoſe, qui eſt grec, et qui ne peut être qu'une traduction d'après une langue orientale, ſignifie expreſſément la migration de l'ame.

Les brachmanes croyaient donc l'exiſtence des ames de temps immémorial.

Leur climat eſt ſi doux, les fruits délicieux dont on s'y nourrit ſont ſi abondans, les beſoins, qui occupent ailleurs toute la triſte vie des hommes, y ſont ſi rares, que

tout

tout y invite au repos, et ce repos à la méditation. Il en eſt encore ainſi chez tous les brames deſcendans des anciens brachmanes, qui n'ont point corrompu leurs mœurs par la fréquentation des brigands d'Europe, que l'avarice a tranſplantés vers le Gange.

Ce repos et cette méditation, qui furent toujours le partage des brachmanes, leur fit d'abord connaître l'aſtronomie. Ils ſont les premiers qui calculèrent pour la poſtérité les poſitions des planètes viſibles. On leur doit les premiers éphémérides, et ils les compoſent encore aujourd'hui avec une facilité prompte qui étonne nos mathématiciens.

C'eſt-là ce que ne ſavent ni nos marchands qui ſont allés dans l'Inde par le port de Bérénice, ni certains prêtres de *Cybèle* qui les ont accompagnés. Ces prêtres ſe nourriſſant de la chair et du ſang des animaux ; et ayant apporté leurs liqueurs enivrantes, par conſéquent étant en horreur aux brames, ignorant leur langue, ne pouvant jamais bien l'apprendre, ne pouvant parler avec eux, ne furent pas plus inſtruits de la ſcience des brames et des anciens brachmanes que les mouſſes de leurs vaiſſeaux ; ils ſe bornèrent à mander en Europe que les brames adoraient les furies.

Ce n'était point ainſi que les premiers ſages,

ſoit les *Zoroaſtres*, ſoit les *Pythagores*, voyagèrent dans l'Inde. *Pythagore* en rapporta le dogme de l'exiſtence de l'ame et la fable de ſes métempſycoſes. D'autres philoſophes y puisèrent des dogmes plus cachés; et quelques marchands même y apprirent un peu de géométrie, ce qui exigeait néceſſairement un long ſéjour dans l'Inde.

N'entrons point ici dans la diſcuſſion épineuſe des premiers livres des anciens brachmanes, écrits dans leur langue ſacrée. Nous devons cette connaiſſance à deux ſavans qui ont demeuré trente ans ſur les bords du Gange, et qui ont appris cette langue nommée le *hanſcrit*. Ils nous ont donné la traduction des paſſages les plus ſinguliers, les plus ſublimes, et les plus intéreſſans, de la première théologie des brachmanes, écrite depuis près de quatre mille ans. Ce livre, intitulé le *Shaſta*, eſt antérieur au Veidam de quinze cents années. Voici le commencement étonnant de ce Shaſta.

L'Eternel, abſorbé dans la contemplation de ſon eſſence, réſolut de communiquer quelques rayons de ſa félicité à des êtres capables de ſentir et de jouir. Ils n'exiſtaient pas encore; DIEU *voulut, et ils furent.*

Il eſt bien étrange qu'un monument auſſi ancien et auſſi reſpectable ſoit à peine connu,

qu'on l'ait déterré ſi tard, et qu'on y ait fait ſi peu d'attention.

DIEU créa donc des ſubſtances douées du ſentiment ; et c'eſt ce que nous appelons aujourd'hui des *ames*. Il les créa par ſa volonté, ſans employer, ſans emprunter la parole. Ces ſubſtances ſentantes, penſantes, agiſſantes, ces ames favorites de DIEU, ſont les *Debta* dont les Perſans, voiſins de l'Inde, firent depuis leurs *Gin*, leurs *Peris* ou leurs *Feris*. Ces *Gin*, ces *Feris*, ces ames, ces ſubſtances céleſtes, ſe révoltent enſuite contre leur créateur. DIEU pour les punir les précipite dans l'Ondéra, eſpèce d'enfer, pour des millions de ſiècles. C'eſt l'origine de la guerre des géans contre le grand Dieu *Zeus*, tant chantée chez les Grecs. C'eſt l'origine de ce livre apocryphe qui ſe répandit du temps de l'empereur *Tibère* en Syrie, en Paleſtine, ſous le nom d'*Hénoc ;* ſeul livre où il ſoit parlé de la chute des demi-dieux ; livre cité, dit-on, dans un livre nouveau écrit chez les Phéniciens.

Dans la ſuite des ſiècles, DIEU pardonne à ces Debta ; il les change en vaches et en hommes dans notre globe.

C'eſt de-là, diſaient les brachmanes, que les vaches ſont ſacrées dans l'Inde.

Ainſi nous voyons que toute l'ancienne théologie, différemment déguiſée en Aſie et en Europe, nous vient inconteſtablement des brachmanes. Nous pourrions le prouver par beaucoup d'autres exemples, mais nous ne devons point nous écarter de notre ſujet. C'eſt bien aſſez d'avoir pénétré juſqu'à la ſource de cette idée adoptée par toutes les nations civiliſées, que tous les animaux ont dans leurs corps une ſubſtance impalpable, inconnue, diſtincte de leurs corps, qui dirige tous leurs appétits et toutes leurs actions. Ce ſyſtême, joint à celui des Debta, eſt viſiblement le nôtre. Notre religion était cachée au fond de l'Inde, et nous ne l'apprenons que d'aujourd'hui. Qui l'eût cru, que la chute de l'homme et la chute des demi-dieux fût une allégorie indienne?

I V.

Ame corporelle.

L'AUTEUR le plus ancien que nous connaiſſions dans notre Europe eſt *Homère :* il paraît que de ſon temps la croyance d'une ame immortelle était généralement répandue. Cette ame était une petite figure aérienne, légère, impalpable, parfaitement reſſemblante au

corps qu'elle fesait mouvoir. Elle sortait de ce corps au moment où il expirait. On l'appelait alors des noms qui répondent à ceux d'ombres, de manes, d'esprit ou vent, de fantôme, de spectre, et même à celui d'ame sensitive, *psyché*. C'est pourquoi l'ame de *Tyrésias*, qui apparaît à *Ulysse* sur le rivage des Cimmériens, boit du sang des victimes qu'*Ulysse* vient d'immoler. (*b*) L'ame d'*Agamemnon* boit du même sang. La mère d'*Ulysse*, après lui avoir dit comment *Pénélope* se comporte dans Ithaque, se dérobe à ses embrassemens, *Ulysse* lui demande pourquoi elle ne veut pas l'embrasser, et sa mère lui répond que son ame n'est qu'un corps délié et subtil qui n'a point de consistance, et qui s'envole comme un songe.

Ces ames, ces ombres étaient si réellement corporelles, qu'*Ulysse* étant arrivé dans le royaume de *Pluton*, y vit tous les tourmens de ces célèbres criminels, *Tantale*, *Titye*, *Sisyphe*.

Lorsqu'*Ulysse* a tué tous les amans de *Pénélope*, *Mercure* conduit chez *Pluton* leurs ames qui ressemblent à des chauve-souris.

Telle était la philosophie d'*Homère*, parce que c'était celle des Grecs, et que tous les poëtes sont les échos de leur siècle.

(*b*) Odyssée, XXIV.

Bientôt après, ceux qui ſe diſaient penſeurs, enſeigneurs, crurent que l'ame humaine était non-ſeulement un ſouffle d'air, une figure compoſée d'air qui ſervait au mouvement, et qu'ils appelaient *pneuma*, le ſouffle, mais qu'elle formait auſſi les appétits, les déſirs, les paſſions du corps, et cela s'appela *pſyché*; qu'enfin elle diſputait et pouſſait des argumens, et ils l'appelèrent *noüs*, intelligence. Ainſi l'ame toujours corporelle eut trois parties; le ſouffle qui fait la vie était l'ame végétative, *pſyché* était l'ame ſenſitive, et *noüs* était l'ame intellectuelle.

Voilà comme on paſſa par degrés de la profonde ignorance où les hommes croupirent ſi long-temps, à cet excès de vaine ſubtilité dans laquelle ils ſe perdirent.

Perſonne ne s'aviſa de recourir à DIEU et de lui dire : Toi ſeul nous as fait naître, toi ſeul nous fais vivre un peu de temps, toi ſeul nous donnes la faculté d'apercevoir, de penſer, de nous reſſouvenir, de combiner des idées : toi ſeul fais tout; les hommes ſont dans tes mains.

Tandis que tous les philoſophes raiſonnaient ſur l'ame, les épicuriens vinrent, et dirent : L'ame n'eſt qu'une matière imperceptible qui naît avec nous, s'accroît avec nous, et meurt avec nous.

Les honnêtes gens de l'empire romain ſe partagèrent entre deux ſectes grecques, celle des épicuriens qui ne regardaient l'ame que comme une matière légère et périſſable, et celle des ſtoïciens qui la regardaient comme une portion de la Divinité, ſe replongeant après la mort dans le grand tout dont elle était émanée.

La ſecte d'*Epicure* prévalut chez les Romains au point que *Cicéron*, dans ſa harangue pour *Cluentius*, prononça devant le peuple romain ces éloquentes et terribles paroles :

Quid tantùm illi mali mors abſtulit, niſi fortè ineptiis ac fabulis ducimur ut exiſtimemus illum apud inferos impiorum ſupplicia perferre? Quæ ſi falſa ſunt, id quod omnes intelligunt, quid ei tandem aliud mors eripuit præter ſenſum doloris?

„ Quel mal lui a fait la mort, à moins que nous ne ſoyons aſſez imbécilles pour adopter des fables ineptes, et pour croire qu'il eſt condamné au ſupplice des impies? Mais ſi ce ſont-là de pures chimères, comme tout le monde en eſt convaincu, de quoi la mort l'a-t-elle privé ſinon du ſentiment de la douleur? „

Céſar parla de même en plein ſénat dans le procès de *Catilina*. Enfin, ſur le théâtre de

Rome, le chœur chanta dans la tragédie de la Troade :

Poſt mortem nihil eſt, ipſaque mors nihil.
Rien n'eſt après la mort, la mort même n'eſt rien.

Le chœur continue dans le même eſprit :

Spem ponant avidi, ſolliciti metum.
Quæris quo jaceant poſt obitum loco ?
Quo non nata jacent.
Sois ſans crainte et ſans eſpérance,
Que ton ſort ne te trouble pas.
Que devient-on dans le trépas ?
Ce qu'on fut avant ſa naiſſance.

On eſt aujourd'hui aſſez partagé entre l'immortalité et la mort de l'ame ; mais tout le monde convient qu'elle eſt matérielle. Et ſi elle l'eſt, on doit croire qu'elle eſt périſſable.

Nous paſſerions tout notre temps à citer, ſi nous voulions rapporter tous les témoignages de ceux qui ont cru avec l'antiquité que tous les animaux, hommes et brutes, ayant une ame, l'ont néceſſairement corporelle.

Les Grecs ſe ſont aviſés de diviſer cette ame en trois parties, la végétative, la ſenſitive, et l'intelligente. Enfin, c'eſt une énigme dont chacun a cherché le mot depuis *Pythagore*.

Puiſque tous les philoſophes ont cherché, cherchons donc auſſi. Il y a un tréſor enterré dans un champ. Cent avares ont fouillé ce champ ; il reſte un petit coin où l'on n'a pas encore touché, peut-être y trouverons-nous quelque choſe.

Je n'examine point comment et dans quel temps l'ame entre dans notre corps, ſi elle eſt ſimple ou composée, aérienne ou ignée, ſi elle loge dans le ventre ou dans le cœur, ou dans la cervelle ; j'examine ſi nous avons une ame.

Quand des prêtres orientaux, et à leur exemple des prêtres grecs, imaginèrent que chaque planète était un dieu, ou que du moins il y avait un dieu dans elle, cette idée religieuſe et magnifique en impoſa au genre humain. Une idée plus grande et plus divine commence à détruire aujourd'hui ces prétendus dieux moteurs des planètes. Les vrais ſages n'admettent qu'une nature ſuprême, intelligente et puiſſante, un grand Etre fabricateur de tous les globes, conduiſant leurs marches ſuivant des règles éternelles de mathématique, et étant en un mot leur ame univerſelle.

Si le grand Etre eſt leur ame, pourquoi ne ſerait-il pas la nôtre ?

Il a donné à la matière toutes ſes propriétés,

il a donné à l'aimant l'attraction vers le fer, aux planètes le mouvement orbiculaire d'Occident en Orient, fans qu'on puiffe jamais en découvrir ni la raifon ni le moyen. Ne nous a-t-il pas de même accordé le fentiment et la penfée ?

V.

Action de DIEU *fur l'homme.*

DES gens qui ont fait des fyftêmes fur la communication de DIEU avec l'homme, ont dit que DIEU agit immédiatement, phyfiquement, fur l'homme, en certains cas feulement, lorfque DIEU accorde certains dons particuliers; et ils ont appelé cette action *prémotion phyfique. Dioclès* et *Erophile*, ces deux grands enthoufiaftes, foutiennent cette opinion et ont des partifans.

Or, nous reconnaiffons un Dieu tout auffi bien que ces gens-là, parce que nous n'avons pu comprendre qu'aucun des êtres qui nous environnent ait pu fe produire de foi-même; parce que de cela feul que quelque chofe exifte, il faut que l'Etre néceffaire exifte de toute éternité; parce que l'Etre néceffaire éternel eft néceffairement la caufe de tout. Nous admettons avec ces raifonneurs la poffibilité que DIEU fe faffe entendre à quelques

favoris ; mais nous fesons plus, nous croyons qu'il se fait entendre à tous les hommes, en tous lieux et en tous temps, puisqu'il donne à tous la vie, le mouvement, la digestion, la pensée, l'instinct.

Y a-t-il dans le plus vil des animaux et dans le philosophe le plus sublime un être qui soit volonté, mouvement, digestion, désir, amour, instinct, pensée? non; mais nous voulons, nous agissons, nous aimons, nous avons des instincts; comme, par exemple, une pente invincible vers certains objets, une aversion insupportable pour d'autres, une promptitude à exécuter des mouvemens nécessaires à notre conservation, comme ceux de teter le mamelon de sa nourrice, de nager quand on a la force et la poitrine assez large, de mordre son pain, de boire, de se baisser pour éviter le coup d'un mobile, de se donner une secousse pour franchir un fossé, d'accomplir mille actions pareilles sans y penser, quoiqu'elles tiennent toutes à une mathématique profonde. Enfin, nous sentons et nous pensons sans savoir comment.

De bonne foi, est-il plus difficile à DIEU d'opérer tout cela en nous, par des moyens qui nous sont inconnus, que de nous remuer intérieurement quelquefois par une faveur efficace de *Jupiter*, dont ces messieurs nous parlent sans cesse?

Quel eſt l'homme qui, dès qu'il rentre en lui-même, ne ſente qu'il eſt une marionnette de la Providence ? je penſe, mais puis-je me donner une penſée ? hélas ! ſi je penſais par moi-même, je ſaurais quelle idée j'aurais dans un moment. Perſonne ne le ſait.

J'acquiers une connaiſſance, mais je n'ai pu me la donner. Mon intelligence n'a pu en être la cauſe, car il faut que la cauſe contienne l'effet. Or, ma première connaiſſance acquiſe n'était pas dans mon intelligence, n'était pas dans moi ; puiſqu'elle a été la première, elle m'a été donnée par celui qui m'a formé, et qui donne tout, quel qu'il puiſſe être.

Je tombe anéanti quand on me fait voir que ma première connaiſſance ne peut par elle-même m'en donner une ſeconde ; car il faudrait qu'elle la contînt dans elle.

La preuve que nous ne nous donnons aucune idée, c'eſt que nous en recevons dans nos rêves, et certainement ce n'eſt ni notre volonté ni notre attention qui nous fait penſer en ſonge. Il y a des poëtes qui font des vers en dormant, des géomètres qui meſurent des triangles. Tout nous prouve qu'il y a une puiſſance qui agit en nous ſans nous conſulter.

Tous nos ſentimens ne ſont-ils pas involontaires ? l'ouïe, le goût, la vue, ne ſont rien par eux-mêmes. On ſent malgré ſoi ; on ne fait rien, on n'eſt rien, ſans une puiſſance ſuprême qui fait tout.

Les plus ſuperſtitieux conviennent de ces vérités, mais ils ne les appliquent qu'aux gens de leur parti. Ils affirment que DIEU agit réellement phyſiquement ſur certains perſonnages privilégiés. Nous ſommes plus religieux qu'eux, nous croyons que le grand Etre agit ſur tous les vivans comme ſur toute la matière. Lui eſt-il donc plus difficile de remuer tous les hommes que d'en remuer quelques-uns ? DIEU ne ſera-t-il DIEU que pour votre petite ſecte ? il l'eſt pour moi, qui ne ſuis pas des vôtres.

Un philoſophe nouveau eſt allé bien plus loin que vous ; il lui ſemblait qu'il n'y eût que DIEU qui exiſtât. Il prétend que nous voyons tout en lui ; et nous diſons que c'eſt DIEU qui voit, qui agit dans tout ce qui a vie : *Jupiter eſt quodcumque vides, quocumque moveris.*

Allons plus avant. Votre prémotion phyſique introduit DIEU agiſſant en vous. Quel beſoin avez-vous donc d'une ame ? à quoi bon ce petit être inconnu et incompréhenſible ? donnez-vous une ame au ſoleil qui

vivifie tant de globes ? et ſi cet aſtre ſi grand, ſi étonnant et ſi néceſſaire, n'a point d'ame, pourquoi l'homme en aurait-il une? DIEU qui nous a faits ne nous ſuffit-il pas ? qu'eſt donc devenu ce grand axiome : *Ne feſons point par pluſieurs ce que nous pouvons faire par un ſeul ?*

Cette ame, que vous avez imaginé être une ſubſtance, n'eſt donc en effet qu'une faculté accordée par le grand Etre, et non une perſonne. Elle eſt une propriété donnée à nos organes, et non une ſubſtance. L'homme par ſa raiſon, non encore corrompue par la métaphyſique, a-t-il jamais pu s'imaginer qu'il était double, qu'il était un compoſé de deux êtres, l'un viſible, palpable et mortel, l'autre inviſible, impalpable, et immortel? et n'a-t-il pas fallu des ſiècles de diſputes pour venir enfin juſqu'à cet excès de joindre enſemble deux ſubſtances ſi diſſemblables, la tangible et l'intangible, la ſimple et la compoſée, l'invulnérable et la ſouffrante, l'éternelle et la paſſagère ?

Les hommes n'ont ſuppoſé une ame que par la même erreur qui leur fit ſuppoſer dans nous un être nommé *mémoire*, lequel être ils diviniſèrent enſuite. Ils firent de cette Mémoire la mère des Muſes. Ils érigèrent les talens divers de la nature humaine en

autant de déeſſes filles de Mémoire. Autant eût-il valu faire un dieu du pouvoir ſecret par lequel la nature forme du ſang dans les animaux, et l'appeler le dieu de la ſanguification. Et en effet, le peuple romain eut des dieux pareils pour les facultés de boire et de manger, pour l'acte de mariage, pour l'acte de vider les excrémens. C'étaient autant d'ames particulières qui produiſaient en nous toutes ces actions ; c'était la métaphyſique de la populace. Cette ſuperſtition ridicule et honteuſe venait évidemment de celle qui avait imaginé dans l'homme une petite ſubſtance divine, autre que l'homme même.

Cette ſubſtance eſt admiſe encore aujourd'hui dans toutes les écoles, et par condeſcendance on accorde au grand Etre, au fabricateur éternel, à DIEU, la permiſſion de joindre ſon concours à l'ame. Ainſi on ſuppoſe que pour vouloir et pour agir il faut notre ame et DIEU.

Mais concourir ſignifie aider, participer. DIEU alors n'eſt qu'en ſecond avec nous. C'eſt le dégrader, c'eſt le faire marcher à notre ſuite, c'eſt lui faire jouer le dernier rôle. Ne lui ôtez pas ſon rang et ſa prééminence ; ne faites pas du ſouverain de la nature le valet de l'eſpèce humaine.

Deux eſpèces de raiſonneurs très-accrédités

dans le monde, les athées et les théologiens, pourront s'élever contre nos doutes.

Les athées diront qu'en admettant la raiſon dans l'homme et l'inſtinct dans les brutes, comme des propriétés, il eſt très-inutile d'admettre un dieu dans ce ſyſtême ; que DIEU eſt encore plus incompréhenſible qu'une ame ; qu'il eſt indigne du ſage de croire ce qu'on ne conçoit pas. Ils décocheront contre nous tous les argumens des *Stratons* et des *Lucrèces*. Nous ne leur répondrons qu'un mot : Vous exiſtez ; donc il y a un Dieu.

Les théologiens nous feront plus de peine. Ils nous diront d'abord : Nous convenons avec vous que DIEU eſt la première cauſe de tout, mais il n'eſt pas la ſeule. Un grand prêtre de *Minerve* dit expreſſément : *Le ſecond agent opère dans la vertu du premier ; ce premier pouſſe le ſecond ; ce ſecond en pouſſe un troiſième ; tous ſont agiſſans en vertu de* DIEU *; et il eſt la cauſe de toutes les actions agiſſantes.*

Nous répondrons avec tout le reſpect que nous devons à ce grand-prêtre : Il n'eſt et il ne peut exiſter qu'une ſeule cauſe véritable. Toutes les autres qui ſont ſubſéquentes ne ſont que des inſtrumens. Je tiens un reſſort, je m'en ſers pour faire mouvoir une machine. J'ai fait le reſſort et la machine, je ſuis la ſeule cauſe ; cela eſt indubitable.

Le

Le grand-prêtre me répondra : Vous ôtez aux hommes la liberté. Je lui répliquerai : Non, la liberté consiste dans la faculté de vouloir, et dans la faculté de faire ce que vous voulez, quand rien ne vous en empêche. DIEU a fait l'homme à ces conditions, il faut s'en contenter.

Mon prêtre insistera ; il dira que nous fesons DIEU auteur du péché. Alors nous lui répondrons : J'en suis fâché ; mais DIEU est fait auteur du péché dans tous les systêmes, excepté dans celui des athées. Car, s'il concourt aux actions des hommes pervers comme à celles des justes, il est évident qu'y concourir c'est les faire, quand le concourant est le créateur de tout.

Si DIEU permet seulement le péché, c'est lui qui le commet, puisque permettre et faire c'est la même chose pour le maître absolu de tout. S'il a prévu que les hommes feraient le mal, il ne devait pas former les hommes. On n'a jamais éludé la force de ces anciens argumens, on ne les affaiblira jamais. Qui a tout produit, a certainement produit le bien et le mal. Le systême de la prédestination absolue, le systême du concours, nous plongent également dans ce labyrinthe dont rien ne peut nous tirer.

Tout ce qu'on peut dire, c'eſt que le mal eſt pour nous, et non pas pour DIEU. *Néron* aſſaſſine ſon précepteur et ſa mère ; un autre aſſaſſine ſes parens et ſes voiſins ; un grand-prêtre empoiſonne, étrangle, égorge vingt ſeigneurs romains en ſortant du lit de ſa propre fille. Cela n'eſt pas plus important pour l'Etre univerſel, ame du monde, que des moutons mangés par des loups ou par nous, et des mouches dévorées par des araignées. Il n'y a point de mal pour le grand Etre ; il n'y a pour lui que le jeu de la grande machine qui ſe meut ſans ceſſe par des lois éternelles. Si les pervers deviennent (ſoit pendant leur vie, ſoit autrement) plus malheureux que ceux qu'ils ont immolés à leurs paſſions, s'ils ſouffrent comme ils ont fait ſouffrir, c'eſt encore une ſuite inévitable de ces lois immuables par leſquelles le grand Etre agit néceſſairement. Nous ne connaiſſons qu'une très-petite partie de ces lois ; nous n'avons qu'une très-faible portion d'entendement ; nous ne devons que nous réſigner. De tous les ſyſtêmes, celui qui nous fait connaître notre néant, n'eſt-il pas le plus raiſonnable ?

Les hommes, comme tous les philoſophes de l'antiquité l'ont dit, firent DIEU à leur image. C'eſt pourquoi le premier *Anaxagore*, auſſi ancien qu'*Orphée*, s'exprime ainſi dans

ſes vers : *Si les oiſeaux ſe figuraient un dieu, il aurait des ailes ; celui des chevaux courrait avec quatre jambes.*

Le vulgaire imagine DIEU comme un roi qui tient ſon lit de juſtice dans ſa cour. Les cœurs tendres ſe le repréſentent comme un père qui a ſoin de ſes enfans. Le ſage ne lui attribue aucune affection humaine. Il reconnaît une puiſſance néceſſaire, éternelle, qui anime toute la nature ; et il ſe réſigne.

LETTRES

DE

MEMMIUS

A

CICERON.

PREFACE.

Nul homme de lettres n'ignore que *Titus Lucretius Carus*, nommé parmi nous *Lucrèce*, fit ſon beau poëme pour former, comme on dit, *l'eſprit et le cœur* de *Caius Memmius Gemellus*, jeune homme d'une grande eſpérance, et d'une des plus anciennes maiſons de Rome.

Ce *Memmius* devint meilleur philoſophe que ſon maître, comme on le verra par ſes lettres à *Cicéron*.

L'amiral ruſſe *Sheremetof*, les ayant lues en manuſcrit à Rome dans la bibliothéque du vatican, s'amuſa à les traduire dans ſa langue, pour former *l'eſprit et le cœur* d'un de ſes neveux. Nous les avons traduites de ruſſe en français, n'ayant pas eu, comme monſieur l'amiral, la faculté de conſulter la bibliothéque du vatican. Mais nous pouvons aſſurer que les deux traductions ſont

de la première fidélité. On y verra l'esprit de Rome tel qu'il était alors (car il a bien changé depuis). La philosophie de *Memmius* est quelquefois un peu hardie : on peut faire même reproche à celle de *Cicéron* et de tous les grands hommes de l'antiquité. Ils avaient tous le malheur de n'avoir pu lire la Somme de S[t] *Thomas d'Aquin*. Cependant on trouve dans eux certains traits de lumière naturelle qui ne laissent pas de faire grand plaisir.

LETTRES

DE

MEMMIUS A CICERON.

LETTRE PREMIERE.

J'APPRENDS avec douleur, mon cher *Tullius*, mais non pas avec ſurpriſe, la mort de mon ami *Lucrèce*. Il eſt affranchi des douleurs d'une vie qu'il ne pouvait plus ſupporter ; ſes maux étaient incurables ; c'eſt-là le cas de mourir. Je trouve qu'il a beaucoup plus de raiſon que *Caton ;* car ſi vous et moi et *Brutus* nous avons ſurvécu à la république, *Caton* pouvait bien lui ſurvivre auſſi. Se flattait-il d'aimer mieux la liberté que nous tous ? ne pouvait-il pas comme nous accepter l'amitié de *Céſar ?* croyait-il qu'il était de ſon devoir de ſe tuer parce qu'il avait perdu la bataille de Tapſa ? Si cela était, *Céſar* lui-même aurait dû ſe donner un coup de poignard après ſa défaite à Dirrachium ; mais il ſut ſe réſerver pour des deſtins meilleurs. Notre ami *Lucrèce* avait un ennemi plus implacable que *Pompée*, c'eſt la nature. Elle ne

pardonne point quand elle a porté ſon arrêt; *Lucrèce* n'a fait que le prévenir de quelques mois ; il aurait ſouffert , et il ne ſouffre plus. Il s'eſt ſervi du droit de ſortir de ſa maiſon quand elle eſt prête à tomber. Vis tant que tu as une juſte eſpérance ; l'as-tu perdue ? meurs ; c'était-là ſa règle , c'eſt la mienne. J'approuve *Lucrèce* , et je le regrette.

Sa mort m'a fait relire ſon poëme , par lequel il vivra éternellement. Il le fit autrefois pour moi ; mais le diſciple s'eſt bien écarté du maître : nous ne ſommes ni vous ni moi de ſa ſecte ; nous ſommes académiciens. C'eſt au fond n'être d'aucune ſecte.

Je vous envoie ce que je viens d'écrire ſur les principes de mon ami , je vous prie de le corriger. Les ſénateurs aujourd'hui n'ont plus rien à faire qu'à philoſopher ; c'eſt à *Céſar* de gouverner la terre , mais c'eſt à *Cicéron* de l'inſtruire. Adieu.

LETTRE SECONDE.

VOUS avez raiſon , grand homme , *Lucrèce* eſt admirable dans ſes exordes , dans ſes deſcriptions , dans ſa morale , dans tout ce qu'il dit contre la ſuperſtition. Ce beau vers ,

Tantùm relligio potuit ſuadere malorum !

durera autant que le monde. S'il n'était pas un phyficien auffi ridicule que tous les autres, il ferait un homme divin. Ses tableaux de la fuperftition m'affectèrent fur-tout bien vivement dans mon dernier voyage d'Egypte et de Syrie. Nos poulets facrés et nos augures, dont vous vous moquez avec tant de grâce dans votre traité de la *Divination*, font des chofes fenfées en comparaifon des horribles abfurdités dont je fus témoin. Perfonne ne les a plus en horreur que la reine *Cléopâtre* et fa cour. C'eft une femme qui a autant d'efprit que de beauté. Vous la verrez bientôt à Rome ; elle eft bien digne de vous entendre. Mais toute fouveraine qu'elle eft en Egypte, toute philofophe qu'elle eft, elle ne peut guérir fa nation. Les prêtres l'affaffineraient ; le fot peuple prendrait leur parti, et crierait que les faints prêtres ont vengé *Sérapis* et les chats.

C'eft bien pis en Syrie ; il y a cinquante religions, et c'eft à qui furpaffera les autres en extravagances. Je n'ai pas encore approfondi celle des juifs, mais j'ai connu leurs mœurs : *Craffus* et *Pompée* ne les ont point affez châtiés. Vous ne les connaiffez point à Rome. Ils s'y bornent à vendre des philtres, à faire le métier de courtiers, à rogner les efpèces. Mais chez eux ils font les plus

infolens de tous les hommes, déteftés de tous leurs voifins, et les déteftant tous; toujours ou voleurs ou volés, ou brigands ou efclaves, affaffins et affaffinés tour à tour.

Les Perfes, les Scythes, font mille fois plus raifonnables; les brachmanes en comparaifon d'eux font des dieux bienfefans.

Je fais bien bon gré à *Pompée* d'avoir daigné, le premier des Romains, entrer par la brèche dans ce temple de Jérufalem qui était une citadelle affez forte; et je fais encore plus de gré au dernier des *Scipions* d'avoir fait pendre leur roitelet, qui avait ofé prendre le nom d'*Alexandre*.

Vous avez gouverné la Cilicie, dont les frontières touchent prefque à la Paleftine; vous avez été témoin des barbaries et des fuperftitions de ce peuple; vous l'avez bien caractérifé dans votre belle oraifon pour *Flaccus*. Tous les autres peuples ont commis des crimes, les juifs font les feuls qui s'en foient vantés. Ils font tous nés avec la rage du fanatifme dans le cœur, comme les Bretons et les Germains naiffent avec des cheveux blonds. Je ne ferais point étonné que cette nation ne fût un jour funefte au genre humain.

Louez donc avec moi notre *Lucrèce* d'avoir porté tant de coups mortels à la fuperftition.

S'il s'en était tenu là, toutes les nations devraient venir aux portes de Rome couronner de fleurs ſon tombeau.

LETTRE TROISIEME.

J'ENTRE en matière tout d'un coup cette fois-ci, et je dis, malgré *Lucrèce* et *Epicure*, non pas qu'il y a des dieux, mais qu'il exiſte un DIEU. Bien des philoſophes me ſiffleront, ils m'appelleront *eſprit faible;* mais comme je leur pardonne leur témérité, je les ſupplie de me pardonner ma faibleſſe.

Je ſuis du ſentiment de *Balbus* dans votre excellent ouvrage de la *Nature des dieux*. La terre, les aſtres, les végétaux, les animaux, tout m'annonce une intelligence productrice.

Je dis avec *Platon :* (ſans adopter ſes autres principes) Tu crois que j'ai de l'intelligence parce que tu vois de l'ordre dans mes actions, des rapports, et une fin; il y en a mille fois plus dans l'arrangement de ce monde: juge donc que ce monde eſt arrangé par une intelligence ſuprême.

On n'a jamais répondu à cet argument que par des ſuppoſitions puériles; perſonne n'a jamais été aſſez abſurde pour nier que la ſphère d'*Archimède* et celle de *Poſſidonius*

ſoient des ouvrages de grands mathématiciens : elles ne ſont cependant que des images très-faibles, très-imparfaites de cette immenſe ſphère du monde, que *Platon* appelle avec tant de raiſon l'*ouvrage de l'éternel géomètre.* Comment donc oſer ſuppoſer que l'original eſt l'effet du haſard, quand on avoue que la copie eſt de la main d'un grand génie ?

Le haſard n'eſt rien ; il n'eſt point de haſard. Nous avons nommé ainſi l'effet que nous voyons d'une cauſe que nous ne voyons pas. Point d'effet ſans cauſe ; point d'exiſtence ſans raiſon d'exiſter : c'eſt-là le premier principe de tous les vrais philoſophes.

Comment *Epicure*, et enſuite *Lucrèce*, ont-ils le front de nous dire que des atomes s'étant fortuitement accrochés, ont produit d'abord des animaux, les uns ſans bouche, les autres ſans viſcères, ceux-ci privés de pieds, ceux-là de têtes ; et qu'enfin le même haſard a fait naître des animaux accomplis ?

C'eſt ainſi, diſent-ils, qu'on voit encore en Egypte des rats, dont une moitié eſt formée, et dont l'autre n'eſt encore que de la fange. Ils ſe ſont bien trompés ; ces ſottiſes pouvaient être imaginées par des grecs ignorans qui n'avaient jamais été en Egypte. Le fait eſt faux ; le fait eſt impoſſible. Il n'y eut, il n'y aura jamais ni d'animal, ni de végétal

ſans germe. Quiconque dit que la corruption produit la génération, eſt un ruſtre, et non pas un philoſophe ; c'eſt un ignorant qui n'a jamais fait d'expérience.

J'ai trouvé de ces vils charlatans qui me diſaient : Il faut que le blé pourriſſe et germe dans la terre pour reſſuſciter, ſe former, et nous alimenter. Je leur dis : Miſérables, ſervez-vous de vos yeux avant de vous ſervir de votre langue ; ſuivez les progrès de ce grain que je confie à la terre ; voyez comme il s'attendrit, comme il s'enfle, comme il ſe relève, et avec quelle vertu incompréhenſible il étend ſes racines et ſes enveloppes. Quoi ! vous avez l'impudence d'enſeigner les hommes, et vous ne ſavez pas ſeulement d'où vient le pain que vous mangez !

Mais qui a fait ces aſtres, cette terre, ces animaux, ces végétaux, ces germes, dans leſquels un art ſi merveilleux éclate ? il faut bien que ce ſoit un ſublime artiſte ? il faut bien que ce ſoit une intelligence prodigieuſement au-deſſus de la nôtre, puiſqu'elle a fait ce que nous pouvons à peine comprendre ; et cette intelligence, cette puiſſance, c'eſt ce que j'appelle DIEU.

Je m'arrête à ce mot. La foule et la ſuite de mes idées produiraient un volume au lieu d'une lettre. Je vous envoie ce petit volume,

puiſque vous le permettez; mais ne le montrez qu'à des hommes qui vous reſſemblent, à des hommes ſans impiété et ſans ſuperſtition, dégagés des préjugés de l'école et de ceux du monde, qui aiment la vérité et non la diſpute; qui ne ſont certains que de ce qui eſt démontré, et qui ſe défient encore de ce qui eſt le plus vraiſemblable.

Ici ſuit le traité de Memmius.

I.

Qu'il n'y a qu'un Dieu, contre Epicure, Lucrèce et autres philoſophes.

Je ne dois admettre que ce qui m'eſt prouvé; et il m'eſt prouvé qu'il y a dans la nature une puiſſance intelligente. (*a*)

Cette puiſſance intelligente eſt-elle ſéparée du grand tout? y eſt-elle unie? y eſt-elle identifiée? en eſt-elle le principe? y a-t-il pluſieurs puiſſances intelligentes pareilles?

J'ai été effrayé de ces queſtions que je me ſuis faites à moi-même. C'eſt un poids immenſe que je ne puis porter; pourrai-je au moins le ſoulever?

Les arbres, les plantes, tout ce qui jouit de la vie, et ſur-tout l'homme, la terre, la

(*a*) Il l'a prouvé dans ſa troiſième lettre.

mer, le ſoleil, et tous les aſtres, m'ayant appris qu'il eſt une intelligence active, c'eſt-à-dire, un DIEU, je leur ai demandé à tous ce que c'eſt que DIEU, où il habite, s'il a des aſſociés? J'ai contemplé le divin ouvrage, et je n'ai point vu l'ouvrier; j'ai interrogé la nature, elle eſt demeurée muette.

Mais, ſans me dire ſon ſecret, elle s'eſt montrée, et c'eſt comme ſi elle m'avait parlé; je crois l'entendre. Elle me dit: Mon ſoleil fait éclore et mûrir mes fruits ſur ce petit globe qu'il éclaire et qu'il échauffe ainſi que les autres globes. L'aſtre de la nuit donne ſa lumière réfléchie à la terre qui lui envoie la ſienne; tout eſt lié, tout eſt aſſujetti à des lois qui jamais ne ſe démentent; donc tout a été combiné par une ſeule intelligence.

Ceux qui en ſuppoſeraient pluſieurs doivent abſolument les ſuppoſer ou contraires, ou d'accord enſemble; ou différentes, ou ſemblables. Si elles ſont différentes et contraires, elles n'ont pu faire rien d'uniforme. Si elles ſont ſemblables, c'eſt comme s'il n'y en avait qu'une. Tous les philoſophes conviennent qu'il ne faut pas multiplier les êtres ſans néceſſité; ils conviennent donc tous malgré eux qu'il n'y a qu'un Dieu.

La nature a continué, et m'a dit: Tu me demandes où eſt ce Dieu? il ne peut être

que dans moi, car s'il n'eſt pas dans la nature, où ſerait-il ? dans les eſpaces imaginaires ? il ne peut être une ſubſtance à part; il m'anime, il eſt ma vie. Ta ſenſation eſt dans tout ton corps. DIEU eſt dans tout le mien. A cette voix de la nature, j'ai conclu qu'il m'eſt impoſſible de nier l'exiſtence de ce DIEU, et impoſſible de le connaître.

Ce qui penſe en moi, ce que j'appelle *mon ame*, ne ſe voit pas; comment pourrais-je voir ce qui eſt l'ame de l'univers entier?

I I.

Suite des probabilités de l'unité de DIEU.

PLATON, *Ariſtote*, *Cicéron*, et moi, nous ſommes des animaux, c'eſt-à-dire, nous ſommes animés. Il ſe peut que dans d'autres globes il ſoit des animaux d'une autre eſpèce, mille millions de fois plus éclairés et plus puiſſans que nous; comme il ſe peut qu'il y ait des montagnes d'or, et des rivières de nectar. On appellera ces animaux *dieux* improprement; mais il ſe peut auſſi qu'il n'y en ait pas; nous ne devons donc pas les admettre. La nature peut exiſter ſans eux; mais ce que nous connaiſſons de la nature ne pouvait exiſter ſans un deſſein, ſans un plan: et ce deſſein, ce plan ne pouvait être

conçu et exécuté ſans une intelligence puiſſante ; donc je dois reconnaître cette intelligence, ce Dieu, et rejeter tous ces prétendus dieux, habitans des planètes et de l'Olympe ; et tous ces prétendus fils de DIEU, les *Bacchus*, les *Hercule*, les *Perſée*, les *Romulus* &c. &c. Ce ſont des fables miléſiennes, des contes de ſorciers. Un Dieu ſe joindre à la nature humaine ! j'aimerais autant dire que des éléphans ont fait l'amour à des puces, et en ont eu de la race ; cela ſerait bien moins impertinent.

Tenons-nous-en donc à ce que nous voyons évidemment, que dans le grand tout il eſt une grande intelligence. Fixons-nous à ce point juſqu'à ce que nous puiſſions faire encore quelques pas dans ce vaſte abyme.

III.

Contre les athées.

IL était bien hardi ce *Straton* qui, accordant l'intelligence aux opérations de ſon chien de chaſſe, la niait aux œuvres merveilleuſes de toute la nature. Il avait le pouvoir de penſer, et il ne voulait pas qu'il y eût dans la fabrique du monde un pouvoir qui pensât.

Il diſait que la nature ſeule, par ſes combinaiſons, produit des animaux penſans. Je

l'arrête là, et je lui demande quelle preuve il en a ? il me répond que c'eſt ſon ſyſtême, ſon hypothèſe, que cette idée en vaut bien une autre.

Mais moi je lui dis : Je ne veux point d'hypothèſe, je veux des preuves. Quand *Poſſidonius* me dit qu'il peut quarrer des lunules du cercle, et qu'il ne peut quarrer le cercle, je ne le crois qu'après en avoir vu la démonſtration.

Je ne ſais pas ſi, dans la ſuite des temps, il ſe trouvera quelqu'un d'aſſez fou pour aſſurer que la matière, ſans penſer, produit d'elle-même des milliars d'êtres qui penſent. Je lui ſoutiendrai que, ſuivant ce beau ſyſtême, la matière pourrait produire un Dieu ſage, puiſſant, et bon.

Car ſi la matière ſeule a produit *Archimède* et vous, pourquoi ne produirait-elle pas un être qui ſerait incomparablement au-deſſus d'*Archimède* et de vous par le génie, au-deſſus de tous les hommes enſemble par la force et par la puiſſance, qui diſpoſerait des élémens beaucoup mieux que le potier ne rend un peu d'argille ſouple à ſes volontés ; en un mot, un Dieu ? Je n'y vois aucune difficulté : cette folie ſuit évidemment de ſon ſyſtême.

I V.

Suite de la réfutation de l'athéiſme.

D'AUTRES, comme *Architas*, ſupputent que l'univers eſt le produit des nombres. Oh! que les chances ont de pouvoir! Un coup de dés doit néceſſairement amener rafle de mondes; car le ſeul mouvement de trois dés dans un cornet vous amenera rafle de ſix, le point de *Vénus*, très-aiſément en un quart-d'heure. La matière toujours en mouvement dans toute l'éternité doit donc amener toutes les combinaiſons poſſibles. Ce monde eſt une de ces combinaiſons; donc elle avait autant de droit à l'exiſtence que toutes les autres; donc elle devait arriver; donc il était impoſſible qu'elle n'arrivât pas, toutes les autres combinaiſons ayant été épuiſées; donc à chaque coup de dés il y avait l'unité à parier contre l'infini, que cet univers ſerait formé tel qu'il eſt.

Je laiſſe *Architas* jouer un jeu auſſi déſavantageux; et, puiſqu'il y a toujours l'infini contre un à parier contre lui, je le fais interdire par le préteur, de peur qu'il ne ſe ruine. Mais avant de lui ôter la jouiſſance de ſon bien, je lui demande comment, à chaque inſtant, le mouvement de ſon cornet qui

roule toujours, ne détruit pas ce monde ſi ancien, et n'en forme pas un nouveau ? (1)

Vous riez de toutes ces folies, ſage *Cicéron*, et vous en riez avec indulgence. Vous laiſſez tous ces enfans ſouffler en l'air ſur leurs bouteilles de ſavon ; leurs vains amuſemens ne ſeront jamais dangereux. Un an des guerres civiles de *Céſar* et de *Pompée* a fait plus de mal à la terre, que n'en pourraient faire tous les athées enſemble pendant toute l'éternité.

V.

Raiſon des athées.

QUELLE eſt la raiſon qui fait tant d'athées ? c'eſt la contemplation de nos malheurs et de nos crimes. *Lucrèce* était plus excuſable que perſonne ; il n'a vu autour de lui et n'a éprouvé que des calamités. Rome, depuis

(1) Cet argument perd toute ſa force, ſi l'on ſuppoſe que les lois du mouvement ſont néceſſaires. Dans cette opinion, un coup de dés une fois ſuppoſé, tous les autres en ſont la ſuite ; et il s'agit de ſavoir ſi entre tous les premiers coups de dés poſſibles, ceux qui donnent une combinaiſon d'où réſulte un ordre apparent, ne ſont pas en plus grand nombre que les autres, ſi cet ordre apparent n'eſt pas même une conſéquence infaillible de l'exiſtence des lois néceſſaires. On croit inutile d'avertir que, par premier coup de dés, on entend la combinaiſon qui exiſte à un inſtant donné, et par laquelle les deux ſuites infinies de combinaiſons dans le paſſé et dans l'avenir, ſont également déterminées.

Sylla, doit exciter la pitié de la terre dont elle a été le fléau. Nous avons nagé dans notre ſang. Je juge par tout ce que je vois, par tout ce que j'entends, que *Céſar* ſera bientôt aſſaſſiné. Vous le penſez de même; mais après lui je prévois des guerres civiles plus affreuſes que celles dans leſquelles j'ai été enveloppé. *Céſar* lui-même dans tout le cours de ſa vie, qu'a-t-il vu, qu'a-t-il fait? des malheureux. Il a exterminé de pauvres gaulois qui s'exterminaient eux-mêmes dans leurs continuelles factions. Ces barbares étaient gouvernés par des druides qui ſacrifiaient les filles des citoyens après avoir abuſé d'elles. De vieilles ſorcières ſanguinaires étaient à la tête des hordes germaniques qui ravageaient la Gaule, et qui, n'ayant pas de maiſon, allaient piller ceux qui en avaient. *Arioviſte* était à la tête de ces ſauvages, et leurs magiciennes avaient un pouvoir abſolu ſur *Arioviſte*. Elles lui défendirent de livrer bataille avant la nouvelle lune. Ces furies allaient ſacrifier à leurs dieux *Procilius* et *Titius*, deux ambaſſadeurs envoyés par *Céſar* à ce perfide *Arioviſte*, lorſque nous arrivâmes, et que nous délivrâmes ces deux citoyens que nous trouvâmes chargés de chaînes. La nature humaine, dans ces cantons, était celle des bêtes féroces, et en vérité nous ne valions guère mieux.

Jetez les yeux ſur toutes les autres nations connues, vous ne voyez que des tyrans et des eſclaves, des dévaſtations, des conſpirations, et des ſupplices.

Les animaux ſont encore plus miſérables que nous : aſſujettis aux mêmes maladies, ils ſont ſans aucun ſecours ; nés tous ſenſibles, ils ſont dévorés les uns par les autres. Point d'eſpèce qui n'ait ſon bourreau. La terre, d'un pôle à l'autre, eſt un champ de carnage, et la nature ſanglante eſt aſſiſe entre la naiſſance et la mort.

Quelques poëtes, pour remédier à tant d'horreurs, ont imaginé les enfers. Etrange conſolation ! étrange chimère ! les enfers ſont chez nous. Le chien à trois têtes, et les trois parques, et les trois furies, ſont des agneaux en comparaiſon de nos *Sylla* et de nos *Marius.*

Comment un Dieu aurait-il pu former ce cloaque épouvantable de misères et de forfaits? On ſuppoſe un Dieu puiſſant, ſage, juſte, et bon ; et nous voyons de tous côtés folie, injuſtice, et méchanceté. On aime mieux alors nier DIEU que le blaſphémer. Auſſi avons-nous cent épicuriens contre un platonicien. Voilà les vraies raiſons de l'athéiſme, le reſte eſt diſpute de l'école.

V I.

Réponſe aux plaintes des athées.

A ces plaintes du genre humain, à ces cris éternels de la nature toujours ſouffrante, que répondrai-je ?

J'ai vu évidemment des fins et des moyens. Ceux qui diſent que ni l'œil n'eſt fait pour voir, ni l'oreille pour entendre, ni l'eſtomac pour digérer, m'ont paru des fous ridicules : mais ceux qui, dans leurs tourmens, me baignent de leurs larmes, qui cherchent un DIEU conſolateur, et qui ne le trouvent pas, ceux-là m'attendriſſent ; je gémis avec eux, et j'oublie de les condamner.

Mortels qui ſouffrez et qui penſez, compagnons de mes ſupplices, cherchons enſemble quelque conſolation, et quelques argumens. Je vous ai dit qu'il eſt dans la nature une intelligence, un DIEU ; mais vous ai-je dit qu'il pouvait faire mieux ? le ſais-je ? dois-je le préſumer ? ſuis-je de ſes conſeils ? je le crois très-ſage ; ſon ſoleil et ſes étoiles me l'apprennent. Je le crois très-juſte et très-bon ; car d'où lui viendraient l'injuſtice et la malice ? Il y a du bon, donc DIEU l'eſt ; il y a du mal, donc ce mal ne vient point

de lui. Comment enfin dois-je envifager DIEU? comme un père qui n'a pu faire le bien de tous fes enfans.

V I I.

Si DIEU *eft infini, et s'il a pu empêcher le mal.*

QUELQUES philofophes me crient : DIEU eft éternel, infini, tout-puiffant ; il pouvait donc défendre au mal d'entrer dans fon édifice admirable.

Prenez garde, mes amis, s'il l'a pu, et s'il ne l'a pas fait, vous le déclarez méchant ; vous en faites notre perfécuteur, notre bourreau, et non pas notre DIEU.

Il eft éternel, fans doute. Dès qu'il exifte quelque être, il exifte un être de toute éternité ; fans quoi le néant donnerait l'exiftence. La nature eft éternelle, l'intelligence qui l'anime eft éternelle. Mais d'où favons-nous qu'elle eft infinie ? La nature eft-elle infinie ? Qu'eft-ce que l'infini actuel ? Nous ne connaiffons que des bornes ; il eft vraifemblable que la nature a les fiennes ; le vide en eft une preuve. Si la nature eft limitée, pourquoi l'intelligence fuprême ne le ferait-elle pas ? pourquoi ce DIEU, qui ne peut être que dans la nature, s'étendrait-il plus

loin qu'elle ? Sa puiſſance eſt très-grande ; mais qui nous a dit qu'elle eſt infinie, quand ſes ouvrages nous montrent le contraire ? quand la ſeule reſſource qui nous reſte pour le diſculper, eſt d'avouer que ſon pouvoir n'a pu triompher du mal phyſique et moral ? Certes j'aime mieux l'adorer borné que méchant.

Peut-être dans la vaſte machine de la nature, le bien l'a-t-il emporté néceſſairement ſur le mal, et l'éternel artiſan a été forcé dans ſes moyens en feſant encore (malgré tant de maux) ce qu'il y avait de mieux.

Peut-être la matière a été rebelle à l'intelligence qui en diſpoſait les reſſorts.

Qui ſait enfin ſi le mal qui règne depuis tant de ſiècles, ne produira pas un grand bien dans des temps encore plus longs ?

Hélas ! faibles et malheureux humains, vous portez les mêmes chaînes que moi ; vos maux ſont réels ; et je ne vous conſole que par des peut-être.

VIII.

Si DIEU *arrangea le monde de toute éternité.*

RIEN ne ſe fait de rien. Toute l'antiquité, tous les philoſophes ſans exception conviennent de ce principe. Et en effet, le contraire paraît abſurde. C'eſt même une preuve de l'éternité de DIEU. C'eſt bien plus, c'eſt ſa juſtification. Pour moi, j'admire comment cette auguſte intelligence a pu conſtruire cet immenſe édifice avec de la ſimple matière. On s'étonnait autrefois que les peintres avec quatre couleurs puſſent varier tant de nuances. Quels hommages ne doit-on pas au grand *Demiourgos* qui a tout fait avec quatre faibles élémens.

Nous venons de voir que, ſi la matière exiſtait, DIEU exiſtait auſſi.

Quand l'a-t-il fait obéir à ſa main puiſſante? quand l'a-t-il arrangée ?

Si la matière exiſtait dans l'éternité, comme tout le monde l'avoue, ce n'eſt pas d'hier que la ſuprême intelligence l'a miſe en œuvre. Quoi! DIEU eſt néceſſairement actif, et il aurait paſſé une éternité ſans agir! Il eſt le grand être néceſſaire : comment aurait-il été pendant des ſiècles éternels le grand être inutile ?

Le chaos eſt une imagination poëtique ; ou la matière avait par elle-même de l'énergie, ou cette énergie était dans DIEU. Dans le premier cas, tout ſe ſerait donné de lui-même, et ſans deſſein, le mouvement, l'ordre, et la vie ; ce qui nous ſemble abſurde.

Dans le ſecond cas, DIEU aura tout fait, mais il aura toujours tout fait ; il aura toujours tout diſpoſé néceſſairement de la manière la plus prompte et la plus convenable au ſujet ſur lequel il travaillait.

Si l'on peut comparer DIEU au ſoleil, ſon éternel ouvrage, il était comme cet aſtre, dont les rayons émanent dès qu'il exiſte. DIEU, en formant le ſoleil lumineux, ne pouvait lui ôter ſes taches. DIEU, en formant l'homme avec des paſſions néceſſaires, ne pouvait peut-être prévenir ni ſes vices, ni ſes déſaſtres. Toujours des peut-être ; mais je n'ai point d'autre moyen de juſtifier la Divinité.

Cher *Cicéron*, je ne demande point que vous penſiez comme moi, mais que vous m'aidiez à penſer.

I X.

Des deux principes, et de quelques autres fables.

LES Perſes, pour expliquer l'origine du mal, imaginèrent, il y a quelques neuf mille ans, que DIEU, qu'ils appellent *Oromaſe* ou *Oroſmad*, s'était complu à former un être puiſſant et méchant, qu'ils nomment, je crois, *Arimane*, pour lui ſervir d'antagoniſte ; et que le bon *Oromaſe*, qui nous protége, combat ſans ceſſe *Arimane* le malin qui nous perſécute. C'eſt ainſi que j'ai vu un de mes centurions qui ſe battait tous les matins contre ſon ſinge pour ſe tenir en haleine.

D'autres Perſes, et c'eſt, dit-on, le plus grand nombre, croient le tyran *Arimane* auſſi ancien que le bon prince *Oroſmad*. Ils diſent qu'il caſſe les œufs que le favorable *Oroſmad* pond ſans ceſſe, et qu'il y fait entrer le mal ; qu'il répand les ténèbres par-tout où l'autre envoie la lumière ; les maladies, quand l'autre donne la ſanté ; qu'il fait toujours marcher la mort à la ſuite de la vie. Il me ſemble que je vois deux charlatans en plein marché, dont l'un diſtribue des poiſons, et l'autre des antidotes.

Des mages s'efforceront, s'ils veulent, de trouver de la raiſon dans cette fable. Pour

moi, je n'y aperçois que du ridicule; je n'aime point à voir DIEU, qui eſt la raiſon même, toujours occupé comme un gladiateur à combattre une bête féroce.

Les Indiens ont une fable plus ancienne; trois dieux réunis dans la même volonté, *Birma* ou *Brama*, la puiſſance et la gloire; *Vitſnou* ou *Bitſnou*, la tendreſſe et la bienfeſance; *Sub* ou *Sib*, la terreur et la deſtruction, créèrent d'un commun accord des demi-dieux, des *debta* dans le ciel. Ces demi-dieux ſe révoltèrent, ils furent précipités dans l'abyme par les trois dieux, ou plutôt par le grand Dieu qui préſidait à ces trois. Après des ſiècles de punition, ils obtinrent de devenir hommes; et ils apportèrent le mal ſur la terre; ce qui obligea DIEU ou les trois dieux de donner ſa nouvelle loi du Veidam.

Mais ces coupables, avant de porter le mal ſur la terre, l'avaient déjà porté dans le ciel. Et comment DIEU avait-il créé des êtres qui devaient ſe révolter contre lui? comment DIEU aurait-il donné une ſeconde loi dans ſon Veidam? ſa premiere était donc mauvaiſe?

Le conte oriental ne prouve rien, n'explique rien; il a été adopté par quelques nations aſiatiques; et enfin il a ſervi de modèle à la guerre des Titans.

Les Egyptiens ont eu leur *Ofiris* et leur *Typhon.*

Le *Jupiter* d'*Homère* avec fes deux tonneaux me fait lever les épaules. Je n'aime point *Jupiter* cabaretier donnant , comme tous les autres cabaretiers , plus de mauvais que de bon. Il ne tenait qu'à lui de faire toujours du falerne.

Le plus beau , le plus agréable de tous les contes inventés pour juftifier ou pour accufer la Providence , ou pour s'amufer d'elle , eft la boîte de *Pandore.* Ainfi , on n'a jamais débité que des fables comiques fur la plus trifte des vérités.

X.

Si le mal eft néceffaire.

TOUS les hommes ayant épuifé en vain leur génie à deviner comment le mal peut exifter fous un Dieu bon , quel téméraire ofera fe flatter de trouver ce que *Cicéron* cherche encore en vain ? Il faut bien que le mal n'ait point d'origine, puifque *Cicéron* ne l'a pas découverte.

Ce mal nous crible et nous pénètre de tous côtés , comme le feu s'incorpore à tout ce qui le nourrit, comme la matière éthérée

court

court dans tous les pores : le bien fait à peu-près le même effet. Deux amans jouiſſans goûtent le bonheur dans tout leur être ; cela eſt ainſi de tout temps. Que puis-je en penſer ? ſinon que cela fut néceſſaire de tout temps.

Je ſuis donc ramené, malgré moi, à cette ancienne idée que je vois être la baſe de tous les ſyſtêmes, dans laquelle tous les philoſophes retombent après mille détours, et qui m'eſt démontrée par toutes les actions des hommes, par les miennes, par tous les événemens que j'ai lus, que j'ai vus, et auxquels j'ai eu part ; c'eſt le fataliſme, c'eſt la néceſſité dont je vous ai déjà parlé.

Si je deſcends dans moi-même, qu'y vois-je que le fataliſme ? Ne fallait-il pas que je naquiſſe quand les mouvemens des entrailles de ma mère ouvrirent ſa matrice, et me jetèrent néceſſairement dans le monde ? pouvait-elle l'empêcher ? pouvais-je m'y oppoſer ? me ſuis-je donné quelque choſe ? toutes mes idées ne ſont-elles pas entrées ſucceſſivement dans ma tête, ſans que j'en aie appelé aucune ? ces idées n'ont-elles pas déterminé invinciblement ma volonté, ſans quoi ma volonté n'aurait point eu de cauſe ? Tout ce que j'ai fait n'a-t-il pas été la ſuite néceſſaire de toutes

ces prémiſſes néceſſaires ? n'en eſt-il pas ainſi dans toute la nature ?

Ou ce qui exiſte eſt néceſſaire, ou il ne l'eſt pas. S'il ne l'eſt pas, il eſt démontré inutile. L'univers en ce cas ſerait inutile ; donc il exiſte d'une néceſſité abſolue. DIEU ſon moteur, ſon fabricateur, ſon ame, ſerait inutile ; donc DIEU exiſte d'une néceſſité abſolue, comme nous l'avons dit. Je ne puis ſortir de ce cercle dans lequel je me ſens renfermé par une force invincible.

Je vois une chaîne immenſe dont tout eſt chaînon ; elle embraſſe, elle ſerre aujourd'hui la nature ; elle l'embraſſait hier ; elle l'entourera demain : je ne puis ni voir ni concevoir un commencement des choſes. Ou rien n'exiſte, ou tout eſt éternel.

Je me ſens irréſiſtiblement déterminé à croire le mal néceſſaire, puiſqu'il eſt. Je n'aperçois d'autre raiſon de ſon exiſtence que cette exiſtence même.

O *Cicéron !* détrompez-moi, je ſuis dans l'erreur ; mais en combien d'endroits êtes-vous de mon avis dans votre livre *de Fato*, ſans preſque vous en apercevoir ! tant la vérité a de force, tant la deſtinée vous entraînait malgré vous, lors même que vous la combattiez.

X I.

Confirmation des preuves de la néceſſité des choſes.

Il y a certainement des choſes que la ſuprême intelligence ne peut empêcher : par exemple, que le paſſé n'ait exiſté, que le préſent ne ſoit dans un flux continuel, que l'avenir ne ſoit la ſuite du préſent, que les vérités mathématiques ne ſoient vérités. Elle ne peut faire que le contenu ſoit plus grand que le contenant ; qu'une femme accouche d'un éléphant par l'oreille ; que la lune paſſe par un trou d'aiguille.

La liſte de ces impoſſibilités ferait très-longue : il eſt donc, encore une fois, très-vraiſemblable que DIEU n'a pu empêcher le mal.

Une intelligence ſage, puiſſante et bonne, ne peut avoir fait délibérément des ouvrages de contradiction. Mille enfans naiſſent avec les organes convenables à leur tête, mais ceux de la poitrine ſont viciés. La moitié des conformations eſt manquée, et c'eſt ce qui détruit la moitié des ouvrages de cette intelligence bonne. Oh ! ſi du moins il n'y avait que la moitié de ſes créatures qui fût méchante ! mais que de crimes depuis la

calomnie jusqu'au parricide ! Quoi ! un agneau, une colombe, une tourterelle, un rossignol, ne me nuiront jamais ; et DIEU me nuirait toujours ! il ouvrirait des abymes sous mes pas, ou il engloutirait la ville où je suis né, ou il me livrerait pendant toute ma vie à la souffrance ; et cela sans motif, sans raison, sans qu'il en résulte le moindre bien ! non, mon DIEU, non, Etre suprême, mais bienfesant, je ne puis le croire ; je ne puis te faire cette horrible injure.

On me dira peut-être que j'ôte à DIEU sa liberté. Que sa puissance suprême m'en garde. Faire tout ce qu'on peut, c'est exercer sa liberté pleinement. DIEU a fait tout ce qu'un Dieu pouvait faire. Il est beau qu'un Dieu ne puisse faire le mal.

XII.

Réponse à ceux qui objecteraient qu'on fait DIEU *étendu, matériel, et qu'on l'incorpore avec la nature.*

QUELQUES platoniciens me reprochent que j'ôte à DIEU sa simplicité ; que je le suppose étendu ; que je ne le distingue pas assez de la nature ; que je suis plutôt les dogmes de *Straton*, que ceux des autres philosophes.

Mon cher *Cicéron*, ni eux, ni vous, ni moi, ne ſavons ce que c'eſt que DIEU. Bornons-nous à ſavoir qu'il en exiſte un. Il n'eſt donné à l'homme de connaître ni de quoi les aſtres ſont formés, ni comment eſt fait le maître des aſtres.

Que DIEU ſoit appelé *être ſimple*, j'y conſens de tout mon cœur ; ſimple ou étendu, je l'adorerai également : mais je ne comprends pas ce que c'eſt qu'un être ſimple. Quelques rêveurs, pour me le faire entendre, diſent qu'un point géométrique eſt un être ſimple. Mais un point géométrique eſt une ſuppoſition, une abſtraction de l'eſprit, une chimère. DIEU ne peut être un point géométrique ; je vois en lui avec *Platon* l'éternel géomètre.

Pourquoi DIEU ne ſerait-il pas étendu, lui qui eſt dans toute la nature ? en quoi l'étendue répugne-t-elle à ſon eſſence ?

Si le grand Etre intelligent et néceſſaire opère ſur l'étendue, comment agit-il où il n'eſt pas ? et s'il eſt en tous les lieux où il agit, comment n'eſt-il pas étendu ?

Un être dont je pourrais nier l'exiſtence dans chaque particule du monde, l'une après l'autre, n'exiſterait nulle part.

Un être ſimple eſt incompréhenſible ; c'eſt un mot vide de ſens, qui ne rend DIEU ni plus reſpectable, ni plus aimable, ni plus

puiſſant, ni plus raiſonnable. C'eſt plutôt le nier que le définir.

On pourra me répondre que notre ame eſt un exemple, une preuve de la ſimplicité du grand Etre ; que nous ne voyons ni ne ſentons notre ame, qu'elle n'a point de parties, qu'elle eſt ſimple, que cependant elle exiſte en un lieu, et qu'elle peut ainſi rendre raiſon du grand Etre ſimple. C'eſt ce que nous allons examiner. Mais, avant de me plonger dans ce vide, je vous réitère qu'en quelque endroit qu'on poſe l'Etre ſuprême, le mît-on en tout lieu ſans qu'il remplît de place, le reléguât-on hors de tout lieu ſans qu'il ceſſât d'être, raſſemblât-on en lui toutes les contradictions des écoles, je l'adorerai tant que je vivrai, ſans croire aucune école, et ſans porter mon vol dans des régions où nul mortel ne peut atteindre.

XIII.

Si la nature de l'ame peut nous faire connaître la nature de DIEU.

J'AI conclu déjà que, puiſqu'une intelligence préſide à mon faible corps, une intelligence ſuprême préſide au grand tout. Où me conduira ce premier pas de tortue ? pourrai-je

jamais ſavoir ce qui ſent et ce qui penſe en moi? eſt-ce un être inviſible, intangible, incorporel, qui eſt dans mon corps? nul homme n'a encore oſé le dire. *Platon* luimême n'a pas eu cette hardieſſe. Un être incorporel qui meut un corps! un être intangible qui touche tous mes organes dans leſquels eſt la ſenſation! un être ſimple et qui augmente avec l'âge! un être incorruptible et qui dépérit par degrés! quelles contradictions, quel chaos d'idées incompréhenſibles! Quoi, je ne puis rien connaître que par mes ſens, et j'admettrai dans moi un être entièrement oppoſé à mes ſens! Tous les animaux ont du ſentiment comme moi, tous ont des idées que leurs ſens leur fourniſſent: auront-ils tous une ame comme moi? nouveau ſujet, nouvelle raiſon, d'être non-ſeulement dans l'incertitude ſur la nature de l'ame, mais dans l'étonnement continuel et dans l'ignorance.

Ce que je puis encore moins comprendre, c'eſt la dédaigneuſe et ſotte indifférence dans laquelle croupiſſent preſque tous les hommes ſur l'objet qui les intéreſſe le plus, ſur la cauſe de leurs penſées, ſur tout leur être. Je ne crois pas qu'il y ait dans Rome deux cents perſonnes qui s'en ſoient réellement occupées. Preſque tous les Romains diſent, que m'importe? et, après avoir ainſi parlé, ils vont compter leur

argent, courent aux ſpectacles ou chez leurs maîtreſſes. C'eſt la vie des déſoccupés. Pour celle des factieux, elle eſt horrible. Aucun de ces gens-là ne s'embarraſſe de ſon ame. Pour le petit nombre qui peut y penſer, s'il eſt de bonne foi, il avouera qu'il n'eſt ſatisfait d'aucun ſyſtême.

Je ſuis près de me mettre en colère quand je vois *Lucrèce* affirmer que la partie de l'ame qu'on appelle eſprit, intelligence, *animus*, loge au milieu de la poitrine (*b*); et que l'autre partie de l'ame, qui fait la ſenſation, eſt répandue dans le reſte du corps : de tous les autres ſyſtêmes aucun ne m'éclaire.

Autant de ſectes, autant d'imaginations, autant de chimères. Dans ce conflit de ſuppoſitions, ſur quoi poſer le pied pour monter vers DIEU ? Puis-je m'élever de cette ame que je ne connais point à la contemplation de l'eſſence ſuprême que je voudrais connaître? Ma nature, que j'ignore, ne me prête aucun inſtrument pour ſonder la nature du principe univerſel, entre lequel et moi eſt un ſi vaſte et ſi profond abyme.

(*b*) *Conſilium quod nos animum mentemque vocamus ;*
Idque ſitum mediâ regione in pectoris hæret.

XIV.

Courte revue des ſyſtêmes ſur l'ame, pour parvenir, ſi l'on peut, à quelque notion de l'intelligence ſuprême.

Si pourtant il eſt permis à un aveugle de chercher ſon chemin à tâtons, ſouffrez, *Cicéron*, que je faſſe encore quelques pas dans ce chaos, en m'appuyant ſur vous. Donnons-nous d'abord le plaiſir de jeter un coup d'œil ſur tous les ſyſtêmes.

Je ſuis corps, et il n'y a point d'eſprits.

Je ſuis eſprit, et il n'y a point de corps.

Je poſsède dans mon corps une ame ſpirituelle.

Je ſuis une ame ſpirituelle qui poſsède mon corps.

Mon ame eſt le réſultat de mes cinq ſens.

Mon ame eſt un ſixième ſens.

Mon ame eſt une ſubſtance inconnue, dont l'eſſence eſt de penſer et de ſentir.

Mon ame eſt une portion de l'ame univerſelle.

Il n'y a point d'ame.

Quand je m'éveille après avoir fait tous ces ſonges, voici ce que me dit la voix de ma faible

raifon, qui me parle fans que je fache d'où vient cette voix.

Je fuis corps, il n'y a point d'efprits. Cela me paraît bien groffier. J'ai bien de la peine de penfer fermement que votre oraifon *pro lege Maniliâ* ne foit qu'un réfultat de la déclinaifon des atomes.

Quand j'obéis aux commandemens de mon général, et qu'on obéit aux miens, les volontés de mon général et les miennes ne font point des corps qui en font mouvoir d'autres par les lois du mouvement. Un raifonnement n'eft point le fon d'une trompette. On me commande par intelligence, j'obéis par intelligence. Cette volonté fignifiée, cette volonté que j'accomplis, n'eft ni un cube, ni un globe, n'a aucune figure, n'a rien de la matière. Je puis donc la croire immatérielle. Je puis donc croire qu'il y a quelque chofe qui n'eft pas matière.

Il n'y a que des efprits et point de corps. Cela eft bien délié et bien fin; la matière ne ferait qu'un phénomène! il fuffit de manger et de boire, et de s'être bleffé d'un coup de pierre au bout du doigt, pour croire à la matière.

Je poffède dans mon corps une ame fpirituelle. Qui, moi, je ferais la boîte dans laquelle ferait un être qui ne tient point de place! moi étendu je ferais l'étui d'un être non étendu! je

poſſéderais quelque choſe qu'on ne voit jamais, qu'on ne touche jamais, dont on ne peut avoir la moindre image, la moindre idée! il faut être bien hardi pour ſe vanter de poſſéder un tel tréſor. Comment le poſſéderais-je, puiſque toutes mes idées me viennent ſi ſouvent malgré moi, pendant ma veille et pendant mon ſommeil ? c'eſt un plaiſant maître de ſes idées qu'un être qui eſt toujours maîtriſé par elles.

Une ame ſpirituelle poſsède mon corps. Cela eſt bien plus hardi à elle ; car elle aura beau ordonner à ce corps d'arrêter le cours rapide de ſon ſang, de rectifier tous ſes mouvemens internes, il n'obéira jamais. Elle poſsède un animal bien indocile.

Mon ame eſt le réſultat de tous mes ſens. C'eſt une affaire difficile à concevoir, et par conſéquent à expliquer.

Le ſon d'une lyre, le toucher, l'odeur, la vue, le goût d'une pomme d'Afrique ou de Perſe, ſemblent avoir peu de rapport avec une démonſtration d'*Archimède ;* et je ne vois pas bien nettement comment un principe agiſſant ferait dans moi la conſéquence de cinq autres principes. J'y rêve, et je n'y entends rien du tout.

Je puis penſer ſans nez : je puis penſer ſans goût, ſans jouir de la vue, et même ayant perdu le ſentiment du tact. Ma penſée n'eſt

donc pas le résultat des choses qui peuvent m'être enlevées tour à tour. J'avoue que je ne me flatterais pas d'avoir des idées si je n'avais jamais aucun de mes cinq sens ; mais on ne me persuadera pas que ma faculté de penser soit l'effet de cinq puissances réunies, quand je pense encore après les avoir perdues l'une après l'autre.

L'ame est un sixième sens. Ce systême a d'abord quelque chose d'éblouissant. Mais que veulent dire ces paroles ? prétend-on que le nez est un être flairant par lui-même ? mais les philosophes les plus accrédités ont dit que l'ame flaire par le nez, voit par les yeux, et qu'elle est dans les cinq sens. En ce cas, elle serait aussi dans ce sixième sens, s'il y en avait un ; et cet être inconnu, nommé *ame*, serait dans six sens au lieu d'être dans cinq. Que signifierait, *l'ame est un sens ?* on ne peut rien entendre par ces mots, sinon l'ame est une faculté de sentir et de penser ; et c'est ce que nous examinerons.

Mon ame est une substance inconnue, dont l'essence est de penser et de sentir. Cela revient à peu-près à cette idée, que l'ame est un sixième sens : mais dans cette supposition, elle est plutôt mode, accident, faculté, que substance.

Inconnue, j'en conviens ; mais substance, je le nie. Si elle était substance, son essence serait de sentir et de penser, comme celle de

la matière eſt l'étendue et la ſolidité. Alors l'ame ſentirait toujours et penſerait toujours, comme la matière eſt toujours ſolide et étendue.

Cependant il eſt très-certain que nous ne ſentons ni ne penſons toujours. Il faut être d'une opiniâtreté ridicule pour ſoutenir que dans un profond ſommeil, quand on ne rêve point, on a du ſentiment et des idées. C'eſt donc un être de raiſon, une chimère, qu'une prétendue ſubſtance qui perdrait ſon eſſence pendant la moitié de ſa vie.

Mon ame eſt une portion de l'ame univerſelle. Cela eſt plus ſublime. Cette idée flatte notre orgueil; elle nous fait des dieux. Une portion de la Divinité ſerait divinité elle-même, comme une partie de l'air eſt de l'air, et une goutte d'eau de l'Océan eſt de la même nature que l'Océan. Mais voilà une plaiſante divinité qui naît entre la veſſie et le rectum, qui paſſe neuf mois dans un néant abſolu, qui vient au monde ſans rien connaître, ſans rien faire, qui demeure pluſieurs mois dans cet état, qui ſouvent n'en ſort que pour s'évanouir à jamais, et qui ne vit d'ordinaire que pour faire toutes les impertinences poſſibles.

Je ne me ſens point du tout aſſez inſolent pour me croire une partie de la Divinité. *Alexandre* ſe fit dieu; *Céſar* ſe fera dieu s'il

veut, à la bonne heure ; *Antoine* et *Nicomède* feront fes grands prêtres ; *Cléopâtre* fera fa grande prêtreffe. Je ne prétends point à un tel honneur.

Il n'y a point d'ame. Ce fyftême, le plus hardi, le plus étonnant de tous, eft au fond le plus fimple. Une tulipe, une rofe, ces chefs-d'œuvre de la nature dans les jardins, font produites par une mécanique incompréhenfible, et n'ont point d'ame. Le mouvement qui fait tout n'eft point une ame, un être penfant. Les infectes, qui ont la vie ne nous paraiffent point doués de cet être penfant qu'on appelle *ame.* On admet volontiers dans les animaux un inftinct qu'on ne comprend point, et nous leur refufons une ame que l'on comprend encore moins. Encore un pas, et l'homme fera fans ame.

Que mettrons-nous donc à la place ? du mouvement, des fenfations, des idées, des volontés, &c. dans chacun de nos individus. Et d'où viendront ces fenfations, ces idées, ces volontés, dans un corps organifé ? elles viendront de fes organes ; elles feront dues à l'intelligence fuprême qui anime toute la nature : cette intelligence aura donné à tous les animaux bien organifés des facultés qu'on aura nommées *ame ;* et nous aurons la puiffance de penfer fans être ame, comme nous

avons la puiſſance d'opérer des mouvemens ſans que nous ſoyons mouvement.

Qui ſait ſi ce ſyſtême n'eſt pas plus reſpectueux pour la Divinité qu'aucun autre ? il ſemble qu'il n'en eſt point qui nous mette plus ſous la main de DIEU. J'ai peur, je l'avoue, que ce ſyſtême ne faſſe de l'homme une pure machine. Examinons cette dernière hypothèſe, et défions-nous d'elle comme de toutes les autres.

X V.

Examen ſi ce qu'on appelle ame n'eſt pas une faculté qu'on a priſe pour une ſubſtance.

J'AI le don de la parole et de l'intonation, de ſorte que j'articule et que je chante ; mais je n'ai point d'être en moi qui ſoit articulation et chant. N'eſt-il pas bien probable qu'ayant des ſenſations et des penſées, je n'ai point en moi un être caché qui ſoit à la fois ſenſation et penſée, ou penſée ſentante nommée *ame ?*

Nous marchons par les pieds, nous prenons par les mains; nous penſons, nous voulons par la tête. Je ſuis entièrement ici pour *Epicure* et pour *Lucrèce*, et je regarde ſon troiſième livre

comme le chef-d'œuvre de la ſagacité éloquente. Je doute qu'on puiſſe jamais dire rien d'auſſi beau ni d'auſſi vraiſemblable.

Toutes les parties du corps ſont ſuſceptibles de ſenſation ; à quoi bon chercher une autre ſubſtance dans mon corps, laquelle ſente pour lui ? pourquoi recourir à une chimère quand j'ai la réalité ?

Mais, me dira-t-on, l'étendue ne ſuffit pas pour avoir des ſenſations et des idées. Ce caillou eſt étendu, il ne ſent ni ne penſe. Non ; mais cet autre morceau de matière organiſée poſsède la ſenſation et le don de penſer. Je ne conçois point du tout par quel artifice le mouvement, les ſentimens, les idées, la mémoire, le raiſonnement, ſe logent dans ce morceau de matière organiſée ; mais je le vois, et j'en ſuis la preuve à moi-même.

Je conçois encore moins comment ce mouvement, ce ſentiment, ces idées, cette mémoire, ce raiſonnement, ſe formeraient dans un être inétendu, dans un être ſimple, qui me paraît équivaloir au néant. Je n'en ai jamais vu de ces êtres ſimples ; perſonne n'en a vu ; il eſt impoſſible de s'en former la plus légère idée ; il ne ſont point néceſſaires ; ce ſont les fruits d'une imagination exaltée. Il

eſ

eſt donc, encore une fois, très-inutile de les admettre.

Je ſuis corps, et cet arrangement de mon corps, cette puiſſance de me mouvoir et de mouvoir d'autres corps, cette puiſſance de ſentir et de raiſonner, je les tiens donc de la puiſſance intelligente et néceſſaire qui anime la nature. Voilà en quoi je diffère de *Lucrèce*. C'eſt à vous de nous juger tous deux. Dites-moi lequel vaut le mieux de croire un être inviſible, incompréhenſible, qui naît et meurt avec nous, ou de croire que nous avons ſeulement des facultés données par le grand Etre néceſſaire ? (2)

(2) Dans cet ouvrage et dans les deux précédens, M. de *Voltaire* ſemble regarder l'ame humaine plutôt comme une faculté que comme un être à part. Cependant il me ſemble que l'idée de l'exiſtence n'eſt réellement pour nous que celle de permanence ; que le *moi* eſt la ſeule choſe dont la permanence nous ſoit prouvée, par notre ſentiment même et d'une manière évidente ; que la permanence de tout autre être, et ſon exiſtence, par conſéquent, ne l'eſt qu'en vertu d'une ſorte d'analogie et avec une probabilité plus ou moins grande : il en eſt de même de ma propre exiſtence pour les inſtans de ſa durée, dont je n'ai pas actuellement la conſcience ; et c'eſt-là, ſans doute, ce que *Locke* a voulu dire dans ſon chapitre de l'identité. Voyez ci-devant, page 149. *Mon ame* ou *moi* ſont donc la même choſe. On ne devrait pas dire, à la vérité, *j'ai une ame*, c'eſt une expreſſion vide de ſens ; mais *je ſuis une ame*, c'eſt-à-dire, un être ſentant, penſant, &c.

Quant au corps, il me paraît qu'il n'y en a aucune partie, conſidérée comme ſubſtance, qui ſoit identique avec moi. Je dis comme ſubſtance, parce qu'à la vérité je ne puis nier que ſi je ſuis privé de mon cœur, de mon cerveau, je ne tombe dans un état dont je ne peux me former d'idée,

X V I.

Des facultés des animaux.

LES animaux ont les mêmes facultés que nous : organiſés comme nous, ils reçoivent comme nous la vie, ils la donnent de même. Ils commencent comme nous le mouvement, et le communiquent. Ils ont des ſens et des ſenſations, des idées, de la mémoire. Quel eſt l'homme aſſez fou pour penſer que le principe de toutes ces choſes eſt un eſprit inétendu ? nul mortel n'a jamais oſé proférer cette abſurdité. Pourquoi donc ſerions-nous aſſez inſenſés pour imaginer cet eſprit en faveur de l'homme ?

Les animaux n'ont que des facultés, et nous n'avons que des facultés.

Ce ſerait, en vérité, une choſe bien comique que, quand un lézard avale une mouche, et quand un crocodile avale un homme, chacun d'eux avalât une ame.

Que ſerait donc l'ame de cette mouche ? un

mais je conçois très-bien que chaque particule de mon corps peut être changée contre une autre ſucceſſivement, qu'il peut en réſulter pour moi un autre ordre d'idées et de ſenſations, ſans que l'identité du ſentiment du *moi* en ſoit détruite.

Le *moi* ſubſiſte dans les animaux comme dans l'homme, et pour chacun l'exiſtence, la permanence de ſon *moi*, eſt la ſeule vérité de fait ſur laquelle il puiſſe avoir de la certitude.

être immortel defcendu du plus haut des cieux pour entrer dans ce corps, une portion détachée de la Divinité ? ne vaut-il pas mieux la croire une fimple faculté de cet animal à lui donnée avec la vie? Et, fi cet infecte a reçu ce don, nous en dirons autant du finge et de l'éléphant; nous en dirons autant de l'homme, et nous ne lui ferons point de tort.

J'ai lu dans un philofophe que l'homme le plus groffier eft au-deffus du plus ingénieux animal. Je n'en conviens point. On acheterait beaucoup plus cher un éléphant qu'une foule d'imbécilles; mais quand même cela ferait, qu'en pourrait-on conclure ? que l'homme a reçu plus de talens du grand Etre, et rien de plus.

XVII.

De l'immortalité.

QUE le grand Etre veuille perfévérer à nous continuer les mêmes dons après notre mort; qu'il puiffe attacher la faculté de penfer à quelque partie de nous-mêmes qui fubfiftera encore, à la bonne heure : je ne veux ni l'affirmer, ni le nier : je n'ai de preuve ni pour ni contre. Mais c'eft à celui qui affirme une chofe fi étrange à la prouver clairement,

et, comme jufqu'ici perfonne ne l'a fait, on me permettra de douter.

Quand nous ne fommes plus que cendre, de quoi nous fervirait-il qu'un atome de cette cendre pafsât dans quelque créature, revêtu des mêmes facultés dont il aurait joui pendant fa vie ? cette perfonne nouvelle ne fera pas plus ma perfonne, cet étranger ne fera pas plus moi que je ne ferai ce chou et ce melon qui fe feront formés de la terre où j'aurai été inhumé.

Pour que je fuffe véritablement immortel, il faudrait que je conferva≈ffe mes organes, ma mémoire, toutes mes facultés. Ouvrez tous les tombeaux, raffemblez tous les offemens ; vous n'y trouverez rien qui vous donne la moindre lueur de cette efpérance.

XVIII.

De la métempfycofe.

POUR que la métempfycofe pût être admife, il faudrait que quelqu'un de bonne foi fe reffouvînt bien pofitivement qu'il a été autrefois un autre homme. Je ne croirai pas plus que *Pythagore* a été coq, que je ne crois qu'il a eu une cuiffe d'or.

Quand je vous dis que j'ai des facultés, je ne dis rien que de vrai ; quand j'avoue

que je ne me ſuis point fait ces préſens, cela eſt encore d'une vérité évidente; quand je juge qu'une cauſe intelligente peut ſeule m'avoir donné l'entendement, je ne dis rien encore que de très-plauſible, rien qui puiſſe effaroucher la raiſon : mais ſi un charbonnier me dit qu'il a été *Cyrus* et *Hercule*, cela m'étonne, et je le prie de m'en donner des preuves convaincantes.

XIX.

Des devoirs de l'homme, quelque ſecte qu'on embraſſe.

TOUTES les ſectes ſont différentes, mais la morale eſt par-tout la même; c'eſt de quoi nous ſommes convenus ſouvent dans nos entretiens avec *Cotta* et *Balbus*. Le ſentiment de la vertu a été mis par la nature dans le cœur de l'homme, comme un antidote contre tous les poiſons dont il devait être dévoré. Vous ſavez que *Céſar* eut un remords quand il fut au bord du Rubicon. Cette voix ſecrète qui parle à tous les hommes lui dit qu'il était un mauvais citoyen. Si *Céſar*, *Catilina*, *Marius*, *Sylla*, *Cinna*, ont repouſſé cette voix, *Caton*, *Atticus*, *Marcellus*, *Cotta*, *Balbus*, et vous, vous lui avez été dociles.

La connaiſſance de la vertu reſtera toujours ſur la terre, ſoit pour nous conſoler quand nous l'embraſſerons, ſoit pour nous accuſer quand nous violerons ſes lois.

Je vous ai dit ſouvent, à *Cotta* et à vous, que ce qui me frappait le plus d'admiration dans toute l'antiquité était la maxime de *Zoroaſtre : Dans le doute ſi une action eſt juſte ou injuſte, abſtiens-toi.*

Voilà la règle de tous les gens de bien; voilà le principe de toute la morale. Ce principe eſt l'ame de votre excellent livre des *Offices*. On n'écrira jamais rien de plus ſage, de plus vrai, de plus utile. Déſormais ceux qui auront l'ambition d'inſtruire les hommes, et de leur donner des préceptes, feront des charlatans s'ils veulent s'élever au-deſſus de vous, ou feront tous vos imitateurs.

X X.

Que, malgré tous nos crimes, les principes de la vertu ſont dans le cœur de l'homme.

CES préceptes de la vertu que vous avez enſeignés avec tant d'éloquence, grand *Cicéron*, ſont tellement gravés dans le cœur humain par les mains de la nature, que les prêtres mêmes d'Egypte, de Syrie, de Chaldée, de Phrygie,

et les nôtres, n'ont pu les effacer. En vain ceux d'Egypte ont consacré des crocodiles, des boucs et des chats, et ont sacrifié à leur ignorance, à leur ambition et à leur avarice; en vain les Chaldéens ont eu l'absurde insolence de lire l'avenir dans les étoiles; en vain tous les Syriens ont abruti la nature humaine par leurs détestables superstitions : les principes de la morale sont restés inébranlables au milieu de tant d'horreurs et de démences. Les prêtres grecs eurent beau sacrifier *Iphigénie* pour avoir du vent; les prêtres de toutes les nations connues ont eu beau immoler des hommes; et c'est en vain que nous-mêmes, nous Romains, qui nous réputions sages, nous avons sacrifié depuis peu deux grecs et deux gaulois, pour expier le crime prétendu d'une vestale : malgré les efforts de tant de prêtres pour changer tous les hommes en brutes féroces, les lois portées par l'intelligence souveraine de la nature, par-tout violées, n'ont été abrogées nulle part. La voix qui dit à tous les hommes, ne fais point ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît, sera toujours entendue d'un bout de l'univers à l'autre.

Tous les prêtres de toutes les religions sont forcés eux-mêmes d'admettre cette maxime; et l'infame *Calchas*, en assassinant la fille de son

roi ſur l'autel, diſait : C'eſt pour un plus grand bien que je commets ce parricide.

Toute la terre reconnaît donc la néceſſité de la vertu. D'où vient cette unanimité, ſinon de l'intelligence ſuprême, ſinon du grand *Demiourgos* qui, ne pouvant empêcher le mal, y a porté ce remède éternel et univerſel ?

XXI.

Si l'on doit eſpérer que les Romains deviendront plus vertueux.

NOUS ſommes trop riches, trop puiſſans, trop ambitieux, pour que la république romaine puiſſe renaître. Je ſuis perſuadé qu'après *Céſar* il y aura des temps encore plus funeſtes. Les Romains, après avoir été les tyrans des nations, auront toujours des tyrans; mais, quand le pouvoir monarchique ſera affermi, il faudra bien parmi ces tyrans qu'il ſe trouve quelques bons maîtres. Si le peuple eſt façonné à l'obéiſſance, ils n'auront point d'intérêt d'être méchans ; et s'ils liſent vos ouvrages, ils ſeront vertueux. Je me conſole par cette eſpérance de tous les maux que j'ai vus, et de tous ceux que je prévois.

XXII.

XXII.

Si la religion des Romains ſubſiſtera.

Il y a tant de ſectes, tant de religions, dans l'empire romain, qu'il eſt probable qu'une d'elles l'emportera un jour ſur toutes les autres. Quoique nous ayons un *Jupiter*, maître des dieux et des hommes, que nous appelons le *très-puiſſant* et le *très-bon*, cependant *Homère* et d'autres poëtes lui ont attribué tant de ſottiſes, et le peuple a tant de dieux ridicules, que ceux qui propoſeront un ſeul Dieu pourront bien à la longue chaſſer tous les nôtres. Qu'on me donne un platonicien enthouſiaſte, et qui ſoit épris de la gloire d'être chef de parti, je ne déſeſpère pas qu'il réuſſiſſe.

J'ai vu dans le voiſinage d'Alexandrie, au-deſſous du lac Mœris, une ſecte qui prend le nom de *Thérapeutes ;* ils ſe prétendent tous inſpirés, ils ont des viſions, ils jeûnent, ils prient. Leur enthouſiaſme va juſqu'à mépriſer les tourmens et la mort. Si jamais cet enthouſiaſme eſt appuyé des dogmes de *Platon*, qui commencent à prévaloir dans Alexandrie, ils pourront à la fin détruire la religion de l'empire ; mais auſſi une telle révolution ne pourrait s'opérer ſans beaucoup de ſang répandu ; et ſi

jamais on commençait des guerres de religion, je crois qu'elles dureraient des ſiècles, tant les hommes ſont ſuperſtitieux, fous et méchans.

Il y aura toujours ſur la terre un très-grand nombre de ſectes. Ce qui eſt à ſouhaiter, c'eſt qu'aucune ne ſe faſſe jamais un barbare devoir de perſécuter les autres. Nous ne ſommes point tombés juſqu'à préſent dans cet excès. Nous n'avons voulu contraindre ni Egyptiens, ni Syriens, ni Phrygiens, ni Juifs. Prions le grand *Demiourgos* (ſi pourtant on peut éviter ſa deſtinée), prions-le que la manie de perſécuter les hommes ne ſe répande jamais ſur la terre; elle deviendrait un ſéjour plus affreux que les poëtes ne nous ont peint le Tartare. Nous gémiſſons ſous aſſez de fléaux, ſans y joindre encore cette peſte nouvelle.

Fin des Lettres de Memmius à Cicéron.

REMARQUES

SUR LES PENSÉES

DE M. PASCAL.

1738.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

LORSQUE ces *remarques* parurent, tous les hommes médiocres qui exiſtaient alors dans la littérature, furent indignés de l'audace d'un grand poëte qui, après avoir fait Alzire et la Henriade, oſait examiner les opinions d'un des ſavans les plus illuſtres d'un ſiècle dont les grands hommes, morts depuis long-temps, n'excitaient plus la jalouſie de perſonne; et comme M. de *Voltaire* avait de plus le tort d'avoir raiſon preſque toujours, bien des gens ne lui ont point encore pardonné.

Paſcal eſt dans ſes *penſées*, comme dans ſes *Lettres provinciales*, un écrivain du premier ordre; mais il ne fut un homme de génie que dans ſes ouvrages de mathématiques et de phyſique, dont il avait la bonté de faire peu de cas par ſoumiſſion pour les janſéniſtes, qui n'étaient pas en état de les entendre. On regrettera toujours qu'après avoir montré dans ces ouvrages

un des génies les plus profonds qui aient existé dans les sciences, il ait fait aussi peu pour leurs progrès. Oserions-nous dire que dans ses autres livres il ne peut guère être considéré comme un philosophe? Le philosophe cherche la vérité, et *Pascal* n'a écrit que des plaidoyers. Dans les Provinciales, il attaque la morale des jésuites, mais on y chercherait en vain des détails sur l'origine de cette morale relâchée; il lui aurait fallu dire que toutes les fois que la morale est dépendante d'un systême religieux, et que des prêtres s'en sont rendus les interprètes et les juges, elle devient nécessairement exagérée et relâchée, fausse et corrompue.

Ses *pensées* sont un plaidoyer contre l'espèce humaine; ce n'est point, comme *la Rochefoucauld*, un observateur qui peint les hommes corrompus, parce qu'il les a vus tels à la cour, dans la guerre civile, dans une société occupée de galanterie et de vanité; c'est un prédicateur éloquent qui veut effrayer son auditoire pour le disposer à recevoir, avec plus de docilité, le remède qu'il doit lui présenter comme

le ſeul qui puiſſe guérir un mal incurable. *Paſcal* ne cherchait pas à connaître l'homme: voulant prouver qu'il eſt une énigme inexplicable, il ſemble craindre de trouver le mot de cette énigme. Toutes ces contrariétés, obſervées dans l'homme, doivent néceſſairement exiſter dans tout être ſenſible, capable de réflexion et de raiſonnement; et il ſemble qu'il ſerait bien téméraire de demander enſuite pourquoi il exiſte des êtres ſenſibles et raiſonnables. Il faudrait du moins s'aſſurer ſi nous avons, ſi nous pouvons avoir jamais quelques données pour réſoudre cette queſtion.

Paſcal avance que la raiſon ne nous conduit ni à prouver l'exiſtence de DIEU, ni à la certitude de l'immortalité de l'ame, ni à la connaiſſance des principes certains de la morale. *Bayle* a dit à peu-près la même choſe: tous deux ont ajouté que la foi était le ſeul remède à ces incertitudes; tous deux eurent une probité irréprochable, et ne vécurent que pour l'étude et pour la vertu; tous deux écrivirent avec gaieté et avec éloquence contre les gens qui voulaient dominer ſur les opinions

par la ſorce, et violer la liberté des conſciences. Mais *Paſcal* joignit aux vertus d'un homme les petiteſſes d'un moine, et fut le diſciple ſoumis des théologiens de ſa ſecte. *Bayle* ſe moqua des vertus monaſtiques, et combattit les théologiens de ſon parti: l'un ne défendait contre les jéſuites que des prêtres et des religieuſes; l'autre défendait contre les prêtres la cauſe du genre humain : l'un était devenu pyrrhonien par l'excès de l'enthouſiaſme religieux; l'autre, pour établir plus librement un pyrrhoniſme plus modéré, était obligé de mettre la foi comme un bouclier entre lui et ſes ennemis: l'un a preſque paſſé pour un père de l'Egliſe ; et l'autre eſt regardé comme un chef de libres penſeurs.

Nous croyons que tous deux ont trop exagéré l'incertitude de nos connaiſſances et la faibleſſe de notre eſprit. La certitude abſolue n'exiſte, ne peut exiſter, à la vérité, que pour les propoſitions évidentes en elles-mêmes, ou liées entre elles par une démonſtration dont nous ayons la conſcience dans un même inſtant; et elle n'exiſte même que pour ce ſeul moment. Les autres vérités

ſont des vérités d'expérience, ſur leſquelles on ne peut avoir par conſéquent que des probabilités plus ou moins grandes ; mais ces probabilités ont ſur nous une force irréſiſtible, elles ſuffiſent pour la conduite de la vie ; et une expérience conſtante nous montre que ſur pluſieurs points elles n'ont jamais été démenties.

Les réflexions que M. de *Voltaire* oppoſe à *Paſcal*, ſont d'une philoſophie douce, modérée, fondée ſur l'expérience ; elle plaît moins aux hommes d'une imagination vive que la philoſophie exagérée de *Paſcal*. Il y a bien peu d'hommes, même parmi les philoſophes, qui ſoient capables d'attendre, dans une tranquille incertitude, les preuves de ce qu'ils ne peuvent connaître ; qui ſachent ne douter que de ce qui eſt réellement douteux ; qui n'admettent point de théories incertaines, parce qu'elles expliquent d'une manière ſéduiſante les phénomènes qui embarraſſent, mais qui ne rejettent point des vérités prouvées, parce qu'on leur oppoſe des objections embarraſſantes ; qui appliquent en un mot à chaque vérité particulière le degré de

probabilité qui lui convient, à chaque ordre de vérités l'eſpèce de certitude dont par ſa nature il eſt ſuſceptible; et qui ſachent enfin ſe contenter de la vérité telle qu'elle eſt, quand même l'erreur oppoſée ſerait ou plus flatteuſe pour l'amour propre, ou plus agréable pour l'imagination, et qu'elle conduirait à des réſultats plus généraux et plus frappans.

REMARQUES
SUR LES PENSÉES
DE M. PASCAL.

VOICI des remarques critiques que j'ai faites depuis long-temps fur les penfées de M. *Pafcal.* Ne me comparez point ici, je vous prie, à *Ezéchias*, qui voulut faire brûler tous les livres de *Salomon*. Je refpecte le génie et l'éloquence de M. *Pafcal ;* mais plus je les refpecte, plus je fuis perfuadé qu'il aurait lui-même corrigé beaucoup de ces penfées, qu'il avait jetées au hafard fur le papier pour les examiner enfuite ; et c'eft en admirant fon génie que je combats quelques-unes de fes idées.

Il me paraît qu'en général l'efprit dans lequel M. *Pafcal* écrivit ces penfées, était de montrer l'homme dans un jour odieux ; il s'acharne à nous peindre tous méchans et malheureux ; il écrit contre la nature humaine à peu-près comme il écrivait contre les jéfuites. Il impute à l'effence de notre nature ce qui n'appartient qu'à certains hommes : il dit éloquemment des injures au genre humain.

J'ose prendre le parti de l'humanité contre ce misanthrope sublime ; j'ose assurer que nous ne sommes ni si méchans ni si malheureux qu'il le dit. Je suis de plus très-persuadé que s'il avait suivi, dans le livre qu'il méditait, le dessein qui paraît dans ses pensées, il aurait fait un livre plein de paralogismes éloquens, et de faussetés admirablement déduites. On dit même que tous les livres qu'on a faits depuis peu pour prouver la religion chrétienne, sont plus capables de scandaliser que d'édifier. Ces auteurs prétendent-ils en savoir plus que JESUS-CHRIST et ses apôtres ? C'est vouloir soutenir un chêne en l'entourant de roseaux ; on peut écarter ces roseaux inutiles sans craindre de faire tort à l'arbre.

J'ai choisi avec discrétion quelques pensées de *Pascal* ; j'ai mis les réponses au bas. Au reste, on ne peut trop répéter ici combien il serait absurde et cruel de faire une affaire de parti de cet examen des pensées de *Pascal* : je n'ai de parti que la vérité ; je pense qu'il est très-vrai que ce n'est pas à la métaphysique de prouver la religion chrétienne, et que la raison est autant au-dessous de la foi, que le fini est au-dessous de l'infini. Il ne s'agit ici que de raison ; et c'est si peu de chose chez les hommes que cela ne vaut pas la peine de se fâcher.

PREMIERE PENSÉE DE PASCAL.

LES grandeurs et les misères de l'homme ſont tellement viſibles, qu'il faut néceſſairement que la véritable religion nous enſeigne qu'il y a en lui quelque grand principe de grandeur, et en même temps quelque grand principe de misère ; car il faut que la véritable religion connaiſſe à fond notre nature, c'eſt-à-dire qu'elle connaiſſe tout ce qu'elle a de grand et tout ce qu'elle a de miſérable, et la raiſon de l'un et de l'autre ; il faut encore qu'elle nous rende raiſon des étonnantes contrariétés qui s'y rencontrent.

CETTE manière de raiſonner paraît fauſſe et dangereuſe ; car la fable de *Prométhée* et de *Pandore*, les androgynes de *Platon*, les dogmes des anciens Egyptiens, et ceux de *Zoroaſtre*, rendraient auſſi bien raiſon de ces contrariétés apparentes. La religion chrétienne n'en demeurera pas moins vraie, quand même on n'en tirerait pas ces concluſions ingénieuſes qui ne peuvent ſervir qu'à faire briller l'eſprit. Il eſt néceſſaire, pour qu'une religion ſoit vraie, qu'elle ſoit révélée, et point du tout qu'elle rende raiſon de ces contrariétés prétendues ; elle n'eſt pas plus faite pour vous enſeigner la métaphyſique que l'aſtronomie.

I I.

Qu'on examine fur cela toutes les religions du monde, et qu'on voie s'il y en a une autre que la chrétienne qui y fatisfaffe. Sera-ce celle qu'enfeignaient les philofophes qui nous propofent pour tout bien, un bien qui eft en nous? eft-ce là le vrai bien?

Les philofophes n'ont point enfeigné de religion; ce n'eft pas leur philofophie qu'il s'agit de combattre. Jamais philofophe ne s'eft dit infpiré de DIEU, car dès-lors il eût ceffé d'être philofophe, et il eût fait le prophète. Il ne s'agit pas de favoir fi JESUS-CHRIST doit l'emporter fur *Ariftote;* il s'agit de prouver que la religion de JESUS-CHRIST eft la véritable, et que celles de *Mahomet*, de *Zoroaftre*, de *Confucius*, d'*Hermès*, et toutes les autres font fauffes. Il n'eft pas bien vrai que les philofophes nous aient propofé pour tout bien, un bien qui eft en nous. Lifez *Platon*, *Marc-Aurèle*, *Epictète;* ils veulent qu'on afpire à mériter d'être rejoint à la Divinité dont nous fommes émanés.

I I I.

Et cependant fans ce myftère, le plus incompréhenfible de tous, nous fommes incompréhenfibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend fes

retours et ſes plis dans l'abyme du péché originel ; de ſorte que l'homme eſt plus inconcevable ſans ce myſtère, que ce myſtère n'eſt inconcevable à l'homme.

QUELLE étrange explication ! *L'homme eſt inconcevable, ſans un myſtère inconcevable.* C'eſt bien aſſez de ne rien entendre à notre origine, ſans l'expliquer par une choſe qu'on n'entend pas. Nous ignorons comment l'homme naît, comment il croît, comment il digère, comment il penſe, comment ſes membres obéiſſent à ſa volonté : ſerai-je bien reçu à expliquer ces obſcurités par un ſyſtême inintelligible ? Ne vaut-il pas mieux dire, *je ne ſais rien.* Un myſtère ne fut jamais une explication ; c'eſt une choſe divine et inexplicable.

Qu'aurait répondu M. *Paſcal* à un homme qui lui aurait dit : Je ſais que le myſtère du péché originel eſt l'objet de ma foi et non de ma raiſon ; je connais fort bien ſans myſtère ce que c'eſt que l'homme ; je vois qu'il vient au monde comme les autres animaux ; que l'accouchement des mères eſt plus douloureux à meſure qu'elles ſont plus délicates ; que quelquefois des femmes et des animaux femelles meurent dans l'enfantement ; qu'il y a quelquefois des enfans mal organiſés, qui vivent privés d'un ou de deux ſens, et de la faculté du raiſonnement ; que ceux qui ſont le mieux organiſés, ſont ceux

qui ont les paſſions les plus vives ; que l'amour de ſoi-même eſt égal chez tous les hommes, et qu'il leur eſt auſſi néceſſaire que les cinq ſens ; que cet amour propre nous eſt donné de DIEU pour la conſervation de notre être, et qu'il nous a donné la religion pour régler cet amour propre ; que nos idées ſont juſtes ou inconſéquentes, obſcures ou lumineuſes, ſelon que nos organes ſont plus ou moins ſolides, plus ou moins déliés, et ſelon que nous ſommes plus ou moins paſſionnés ; que nous dépendons en tout de l'air qui nous environne, des alimens que nous prenons, et que dans tout cela il n'y a rien de contradictoire ?

L'homme à cet égard n'eſt point une énigme, comme vous vous le figurez, pour avoir le plaiſir de la deviner ; l'homme paraît être à ſa place dans la nature. Supérieur aux animaux, auxquels il eſt ſemblable par les organes, inférieur à d'autres êtres, auxquels il reſſemble probablement par la penſée, il eſt, comme tout ce que nous voyons, mêlé de mal et de bien, de plaiſir et de peine ; il eſt pourvu de paſſions pour agir, et de raiſon pour gouverner ſes actions. Si l'homme était parfait, il ſerait DIEU ; et ces prétendues contrariétés, que vous appelez *contradictions*, ſont les ingrédiens néceſſaires qui

entrent

entrent dans le compoſé de l'homme, qui eſt, comme le reſte de la nature, ce qu'il doit être.

Voilà ce que la raiſon peut dire. Ce n'eſt donc point la raiſon qui apprend aux hommes la chute de la nature humaine; c'eſt la foi ſeule à laquelle il faut avoir recours.

I V.

SUIVONS nos mouvemens, obſervons-nous nous-mêmes, et voyons ſi nous n'y trouverons pas les caractères vivans de ces deux natures.

Tant de contradictions ſe trouveraient-elles dans un ſujet ſimple?

Cette duplicité de l'homme eſt ſi viſible, qu'il y en a qui ont penſé que nous avions deux ames: un ſujet ſimple leur paraiſſant incapable de telles et ſi ſoudaines variétés, d'une préſomption démeſurée à un horrible abattement de cœur.

CETTE penſée eſt priſe entièrement de *Montagne*, ainſi que beaucoup d'autres; elle ſe trouve au chapitre *de l'inconſtance de nos actions*. Mais le ſage *Montagne* s'explique en homme qui doute.

Nos diverſes volontés ne ſont point des contradictions de la nature, et l'homme n'eſt point un ſujet ſimple. Il eſt compoſé d'un nombre innombrable d'organes; ſi un ſeul

de ces organes eſt un peu altéré, il eſt néceſſaire qu'il change toutes les impreſſions du cerveau, et que l'animal ait de nouvelles penſées et de nouvelles volontés. Il eſt très-vrai que tantôt nous ſommes abattus de triſteſſe, tantôt enflés de préſomption ; et cela doit être quand nous nous trouvons dans des ſituations oppoſées. Un animal que ſon maître careſſe et nourrit, et un autre qu'on égorge lentement et avec adreſſe pour en faire une diſſection, éprouvent des ſenſations bien contraires : ainſi feſons-nous ; et les différences qui ſont en nous ſont ſi peu contradictoires, qu'il ſerait contradictoire qu'elles n'exiſtaſſent pas. Les fous qui ont dit que nous avions deux ames, pouvaient, par la même raiſon, nous en donner trente ou quarante ; car un homme dans une grande paſſion a ſouvent trente ou quarante idées différentes de la même choſe, et doit néceſſairement les avoir ſelon que cet objet lui paraît ſous différentes faces.

Cette prétendue duplicité de l'homme eſt une idée auſſi abſurde que métaphyſique : j'aimerais autant dire que le chien, qui mord et qui careſſe, eſt double ; que la poule, qui a tant de ſoin de ſes petits, et qui enſuite les abandonne juſqu'à les méconnaître, eſt double ; que la glace, qui repréſente à la

fois des objets différens, eſt double; que l'arbre qui eſt tantôt chargé, tantôt dépouillé de feuilles, eſt double. J'avoue que l'homme eſt inconcevable en un ſens; mais tout le reſte de la nature l'eſt auſſi, et il n'y a pas plus de contradictions apparentes dans l'homme que dans tout le reſte.

V.

NE point parier que DIEU eſt, c'eſt parier qu'il n'eſt pas. Lequel prendrez-vous donc? peſons le gain et la perte, en prenant le parti de croire que DIEU eſt; ſi vous gagnez, vous gagnez tout; ſi vous perdez, vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il eſt, ſans héſiter. Oui, il faut gager; mais je gage peut-être trop. Voyons: puiſqu'il y a pareil haſard de gain et de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gagner (1).

(1) *Paſcal* eſt un des inventeurs du calcul des probabilités; mais il abuſe ici des principes de ce calcul. Si vous propoſez de parier pour croix ou pour pile, en me promettant un écu ſi je gagne en pariant pour pile, et cent mille écus ſi je gagne en pariant pour croix, je parierai pour croix, mais je ne croirai point pour cela que croix ſoit plus probable que pile.

Si l'on ſe bornait à dire: „ Conduiſez-vous ſuivant les „ règles de la morale, que votre raiſon et votre conſcience „ vous preſcrivent; il y a beaucoup à parier que vous en „ ſerez plus heureux; et ſi vous y perdez quelques plaiſirs, „ ſongez aux riſques auxquels vous vous expoſeriez, ſi ceux „ qui croient qu'il exiſte un Dieu vengeur du crime avaient „ raiſon; „ ce diſcours ſerait très-philoſophique et très-raiſonnable; mais il ſuppoſe que la croyance n'eſt pas néceſſaire

Il eſt évidemment faux de dire : Ne point parier que DIEU eſt, c'eſt parier qu'il n'eſt pas ; car celui qui doute et demande à s'éclaircir, ne parie aſſurément ni pour ni contre. D'ailleurs cet article paraît un peu indécent et puéril ; cette idée de jeu, de perte, de gain, ne convient point à la gravité du ſujet ; de plus, l'intérêt que j'ai à croire une choſe, n'eſt pas une preuve de l'exiſtence de cette choſe. Vous me promettez l'empire du monde, ſi je crois que vous avez raiſon : je ſouhaite alors de tout mon cœur que vous ayez raiſon ; mais juſqu'à ce que vous me l'ayez prouvé, je ne puis vous croire. Commencez, pourrait-on dire à M. *Paſcal*, par convaincre ma raiſon. J'ai intérêt, ſans doute, qu'il y ait un Dieu ; mais ſi dans votre ſyſtême DIEU n'eſt venu que pour ſi peu de perſonnes ; ſi le petit nombre des élus eſt ſi effrayant ; ſi je ne puis rien du tout par

pour être à l'abri de la punition. Tout homme qui profeſſe une religion où la foi eſt néceſſaire, ne peut ſe ſervir de l'argument de *Paſcal.*

Cet argument a encore un autre vice, quand on veut l'appliquer aux religions qui preſcrivent d'autres devoirs que ceux de la morale naturelle. Il reſſemble alors au raiſonnement d'*Arnoud*. „ Il n'eſt pas prouvé que mes ſachets „ ne guériſſent point quelquefois de l'apoplexie, il faut donc „ en porter pour prendre le parti le plus sûr. „

Enfin cet argument, s'appliquant à toutes les religions dont la fauſſeté ne ſerait pas démontrée, conduirait à un réſultat abſurde. Il faudrait les pratiquer toutes à la fois.

moi-même ; dites-moi, je vous prie, quel intérêt j'ai à vous croire ? n'ai-je pas un intérêt visible à être persuadé du contraire ? de quel front osez-vous me montrer un bonheur infini, auquel d'un million d'hommes un seul à peine a droit d'aspirer ? Si vous voulez me convaincre, prenez-vous-y d'une autre façon, et n'allez pas tantôt me parler de jeu de hasard, de pari, de croix et de pile, et tantôt m'effrayer par les épines que vous semez sur le chemin que je veux et que je dois suivre. Votre raisonnement ne servirait qu'à faire des athées, si la voix de toute la nature ne nous criait qu'il y a un DIEU, avec autant de force que ces subtilités ont de faiblesse.

V I.

En voyant l'aveuglement et les misères de l'homme, et ces contrariétés étonnantes qui se découvrent dans sa nature ; et regardant tout l'univers muet, et l'homme sans lumières, abandonné à lui-même, et comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant ; j'entre en effroi, comme un homme qu'on aurait emporté endormi dans une île déserte et effroyable, et qui se réveillerait sans connaître où il est, et sans avoir aucun moyen d'en sortir ; et sur cela, j'admire comment on n'entre pas en désespoir d'un si misérable état.

En lisant cette réflexion, je reçois une lettre d'un de mes amis (*a*), qui demeure dans un pays fort éloigné.

Voici ses paroles :

" Je suis ici comme vous m'y avez laissé,
" ni plus gai, ni plus triste, ni plus pauvre,
" jouissant d'une santé parfaite, ayant tout
" ce qui rend la vie agréable ; sans amour,
" sans avarice, sans ambition et sans envie :
" tant que cela durera, je m'appellerai hardi-
" ment un homme très-heureux. "

Il y a beaucoup d'hommes aussi heureux que lui. Il en est des hommes comme des animaux ; tel chien couche et mange avec sa maîtresse ; tel autre tourne la broche, et est tout aussi content ; tel autre devient enragé, et on le tue.

Pour moi, quand je regarde Paris ou Londres, je ne vois aucune raison pour entrer dans ce désespoir dont parle M. *Pascal* : je vois une ville qui ne ressemble en rien à une île déserte ; mais peuplée, opulente, policée, et où les hommes sont heureux autant que la nature humaine le comporte. Quel est l'homme sage qui sera plein de désespoir parce qu'il ne sait pas la nature de sa

(*a*) Il a depuis été ambassadeur, et est devenu un homme très-considérable. Sa lettre est de 1738 ; elle existe en original.

penſée, parce qu'il ne connaît que quelques attributs de la matière, parce que DIEU ne lui a pas révélé ſes ſecrets ? Il faudrait autant ſe déſeſpérer de n'avoir pas quatre pieds et deux ailes. Pourquoi nous faire horreur de notre être ? notre exiſtence n'eſt point ſi malheureuſe qu'on veut nous le faire accroire. Regarder l'univers comme un cachot, et tous les hommes comme des criminels qu'on va exécuter, eſt l'idée d'un fanatique. Croire que le monde eſt un lieu de délices, où l'on ne doit avoir que du plaiſir, c'eſt la rêverie d'un ſybarite. Penſer que la terre, les hommes, et les animaux, ſont ce qu'ils doivent être dans l'ordre de la Providence, eſt, je crois, d'un homme ſage.

VII.

LES Juifs penſent que DIEU ne laiſſera pas éternellement les autres peuples dans ces ténèbres ; qu'il viendra un libérateur pour tous ; qu'ils ſont au monde pour l'annoncer ; qu'ils ſont formés exprès pour être les hérauts de ce grand avénement, et pour appeler tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur.

LES Juifs ont toujours attendu un libérateur ; mais leur libérateur eſt pour eux et non pour nous. Ils attendent un meſſie qui

rendra les Juifs maîtres des chrétiens ; et nous espérons que le messie réunira un jour les Juifs aux chrétiens : ils pensent précisément sur cela le contraire de ce que nous pensons.

VIII.

LA loi par laquelle ce peuple est gouverné, est tout ensemble la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite, et la seule qui ait été gardée sans interruption dans un Etat. C'est ce que *Philon*, juif, montre en divers lieux, et *Josephe* admirablement contre *Appion*, où il fait voir qu'elle est si ancienne, que le nom même de *loi* n'a été connu des plus anciens que plus de mille ans après ; en sorte qu'*Homère*, qui a parlé de tant de peuples, ne s'en est jamais servi. Et il est aisé de juger de la perfection de cette loi par sa simple lecture, où l'on voit qu'on y a pourvu à toutes choses avec tant de sagesse, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens législateurs grecs et romains en ayant quelque lumière, en ont emprunté leurs principales lois ; ce qui paraît par celles qu'ils appellent des douze tables, et par les autres preuves que *Josephe* en donne.

IL est très-faux que la loi des Juifs soit la plus ancienne, puisqu'avant *Moïse*, leur législateur, ils demeuraient en Egypte, le pays de la terre le plus renommé par les sages lois,

selon

ſelon leſquelles les rois étaient jugés après la mort. Il eſt très-faux que le nom de *loi* n'ait été connu qu'après *Homère*. Il parle des lois de *Minos* dans l'Odyſſée. Le mot de *loi* eſt dans *Héſiode* ; et quand le nom de *loi* ne ſe trouverait ni dans *Héſiode* ni dans *Homère*, cela ne prouverait rien. Il y avait d'anciens royaumes, des rois et des juges ; donc il y avait des lois. Celles des Chinois ſont bien antérieures à *Moïſe*.

Il eſt encore très-faux que les Grecs et les Romains aient pris des lois des Juifs : ce ne peut être dans les commencemens de leur république ; car alors ils ne pouvaient connaître les Juifs : ce ne peut être dans le temps de leur grandeur ; car alors ils avaient pour ces barbares un mépris connu de toute la terre. Voyez comme *Cicéron* les traite en parlant de la priſe de Jéruſalem par *Pompée*. *Philon* avoue qu'avant la traduction des Septante aucune nation ne connut leurs livres.

IX.

Ce peuple eſt encore admirable dans ſa ſincérité. Ils gardent, avec amour et fidélité, le livre où *Moïſe* déclare qu'ils ont toujours été ingrats envers DIEU, et qu'ils le feront encore plus après ſa mort ; mais qu'il appelle le ciel et la terre à témoin contre

eux, qu'il le leur a aſſez dit ; qu'enfin DIEU, s'irritant contre eux, les diſperſera par tous les peuples de la terre ; que comme ils l'ont irrité en adorant des dieux qui n'étaient point leurs dieux, il les irritera en appelant un peuple qui n'était pas ſon peuple. Cependant ce livre qui les déshonore en tant de façons, ils le conſervent aux dépens de leur vie : c'eſt une ſincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni ſa racine dans la nature.

CETTE ſincérité a par-tout des exemples, et n'a ſa racine que dans la nature. L'orgueil de chaque juif eſt intéreſſé à croire que ce n'eſt point ſa déteſtable politique, ſon ignorance des arts, ſa groſſièreté, qui l'a perdu; mais que c'eſt la colère de DIEU qui le punit. Il penſe avec ſatisfaction qu'il a fallu des miracles pour l'abattre, et que ſa nation eſt toujours la bien-aimée de DIEU qui la châtie. Qu'un prédicateur monte en chaire, et diſe aux Français : *Vous êtes des miſérables qui n'avez ni cœur ni conduite ; vous avez été battus à Hochſtet et à Ramillies, parce que vous n'avez pas ſu vous défendre ;* il ſe fera lapider. Mais s'il dit : *vous êtes des catholiques chéris de* DIEU ; *vos péchés infames avaient irrité l'Eternel, qui vous livra aux hérétiques à Hochſtet et à Ramillies ; mais quand vous êtes revenus au Seigneur, alors il a béni votre courage à Denain :* ces paroles le feront aimer de l'auditoire.

X.

S'IL y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, et non ſes créatures.

IL faut aimer, et très-tendrement, les créatures; il faut aimer ſa patrie, ſa femme, ſon père, ſes enfans; il faut ſi bien les aimer que DIEU nous les fait aimer malgré nous. Les principes contraires ſont propres à faire des raiſonneurs inhumains; et cela eſt ſi vrai, que *Paſcal*, abuſant de ce principe, traitait ſa ſœur avec dureté, et rebutait ſes ſervices, de peur de paraître aimer une créature: c'eſt ce qui eſt écrit dans ſa vie (2). S'il fallait en uſer ainſi, quelle ſerait la ſociété humaine?

X I.

NOUS naiſſons injuſtes, car chacun tend à ſoi: cela eſt contre tout ordre. Il faut tendre au général, et la pente vers ſoi eſt le commencement de tout déſordre en guerre, en police, en économie, &c.

CELA eſt ſelon tout ordre. Il eſt auſſi impoſſible qu'une ſociété puiſſe ſe former et ſubſiſter ſans amour propre, qu'il ſerait impoſſible de faire des enfans ſans concupiſcence, de ſonger à ſe nourrir ſans appétit.

(2) Cette même ſœur de *Paſcal* en eſt l'auteur.

C'eſt l'amour de nous-mêmes qui aſſiſte l'amour des autres ; c'eſt par nos beſoins mutuels que nous ſommes utiles au genre humain ; c'eſt le fondement de tout commerce ; c'eſt l'éternel lien des hommes. Sans lui, il n'y aurait pas eu un art inventé, ni une ſociété de dix perſonnes formée. C'eſt cet amour propre que chaque animal a reçu de la nature, qui nous avertit de reſpecter celui des autres. La loi dirige cet amour propre, et la religion le perfectionne. Il eſt bien vrai que DIEU aurait pu faire des créatures uniquement attentives au bien d'autrui. Dans ce cas, les marchands auraient été aux Indes par charité, le maçon eût ſcié de la pierre pour faire plaiſir à ſon prochain, &c. Mais DIEU a établi les choſes autrement ; n'accuſons point l'inſtinct qu'il nous donne, et feſons-en l'uſage qu'il commande.

XII.

Le ſens caché des prophéties ne pouvait induire en erreur, et il n'y avait qu'un peuple auſſi charnel que celui-là qui pût s'y méprendre. Car, quand les biens ſont promis en abondance, qui les empêchait d'entendre les véritables biens, ſinon leur cupidité qui déterminait ce ſens aux biens de la terre ?

En bonne foi, le peuple le plus ſpirituel de la terre l'aurait-il entendu autrement ? Ils étaient eſclaves des Romains ; ils attendaient un libérateur qui les rendrait victorieux, et qui ferait reſpecter Jéruſalem dans tout le monde : comment, avec les lumières de leur raiſon, pouvaient-ils voir ce vainqueur, ce monarque, dans un de leurs concitoyens né dans l'obſcurité, dans la pauvreté, et condamné au ſupplice des eſclaves ? comment pouvaient-ils entendre, par le nom de leur capitale, une Jéruſalem céleſte, eux à qui le Décalogue n'avait pas ſeulement parlé de l'immortalité de l'ame ? comment un peuple ſi attaché à la loi pouvait-il, ſans une lumière ſupérieure, reconnaître dans les prophéties, qui n'étaient pas ſa loi, un Dieu caché ſous la figure d'un juif circoncis, qui par ſa religion nouvelle a détruit et rendu abominables

la circoncifion et le fabbat, fondemens facrés de la loi judaïque ? Adorons DIEU fans vouloir percer fes myftères.

XIII.

LE temps du premier avénement de JESUS-CHRIST eft prédit : le temps du fecond ne l'eft point, parce que le premier devait être caché, au lieu que le fecond doit être éclatant et tellement manifefte que fes ennemis même le reconnaîtront.

LE temps du fecond avénement de JESUS-CHRIST a été prédit encore plus clairement que le premier. *Pafcal* avait apparemment oublié que JESUS-CHRIST, dans le chapitre XXIe de St *Luc*, dit expreffément : *Lorfque vous verrez une armée environner Jérufalem, fachez que la défolation eft proche. Jérufalem fera foulée aux pieds, et il y aura des fignes dans le foleil et dans la lune et dans les étoiles ; les flots de la mer feront un très-grand bruit ; les vertus des cieux feront ébranlées ; et alors ils verront le* fils de l'homme, *qui viendra fur une nuée avec une grande puiffance et une grande majefté. Cette génération ne paffera pas que ces chofes ne foient accomplies.*

Cependant la génération paffa, et ces chofes ne s'accomplirent point. En quelque temps que St *Luc* ait écrit, il eft certain que *Titus*

prit Jérusalem, et qu'on ne vit ni de signes dans les étoiles, ni le *fils de l'homme* dans les nuées. Mais enfin si ce second avénement n'est point arrivé, si cette prédiction ne s'est point accomplie, c'est à nous de nous taire, de ne point interroger la Providence, et de croire tout ce que l'Eglise enseigne.

XIV.

Le messie, selon les juifs charnels, doit être un grand prince temporel; selon les chrétiens charnels, il est venu nous dispenser *d'aimer Dieu*, et nous donner les sacremens qui *opèrent tout* sans nous: ni l'un ni l'autre n'est la religion chrétienne ni juive.

Cet article est bien plutôt un trait de satire qu'une réflexion chrétienne. On voit que c'est aux jésuites qu'on en veut ici; mais en vérité aucun jésuite a-t-il jamais dit que JESUS-CHRIST *est venu nous dispenser d'aimer* DIEU? La dispute sur l'amour de DIEU est une pure dispute de mots, comme la plupart des autres querelles scientifiques qui ont causé des haines si vives et des malheurs si affreux.

Il paraît encore un autre défaut dans cet article; c'est qu'on y suppose que l'attente d'un messie était un point de religion chez

les Juifs : c'était seulement une idée consolante répandue parmi cette nation. Les Juifs espéraient un libérateur ; mais il ne leur était pas ordonné d'y croire comme un article de foi. Toute leur religion était renfermée dans les livres de la loi. Les prophètes n'ont jamais été regardés par les Juifs comme législateurs.

X V.

POUR examiner les prophéties, il faut les entendre ; car si l'on croit qu'elles n'ont qu'un sens, il est sûr que le messie ne sera point venu ; mais si elles ont deux sens, il est sûr qu'il sera venu en JESUS-CHRIST.

LA religion chrétienne, fondée sur la vérité même, n'a pas besoin de preuves douteuses. Or, si quelque chose pouvait ébranler les fondemens de cette sainte et raisonnable religion, c'est le sentiment de M. *Pascal.* Il veut que tout ait deux sens dans l'Ecriture ; mais un homme qui aurait le malheur d'être incrédule pourrait lui dire : Celui qui donne deux sens à ses paroles veut tromper les hommes, et cette duplicité est toujours punie par les lois ; comment donc pouvez-vous, sans rougir, admettre dans DIEU ce qu'on déteste dans les hommes ? Que dis-je ? avec quel mépris et avec quelle indignation ne

traitez-vous pas les oracles des païens, parce qu'ils avaient deux ſens ? qu'une prophétie ſoit accomplie à la lettre, oſerez-vous ſoutenir que cette prophétie eſt fauſſe, parce qu'elle ne ſera vraie qu'à la lettre, parce qu'elle ne répondra pas à un ſens myſtique qu'on lui donnera ? Non, ſans doute ; cela ſerait abſurde. Comment donc une prophétie qui n'aura pas été réellement accomplie, deviendra-t-elle vraie dans un ſens myſtique ? Quoi ! de vraie vous ne pouvez la rendre fauſſe, et de fauſſe vous pourriez la rendre vraie ? voilà une étrange difficulté. Il faut s'en tenir à la foi ſeule dans ces matières ; c'eſt le ſeul moyen de finir toute diſpute.

X V I.

La diſtance infinie des corps aux eſprits figure la diſtance infiniment plus infinie des eſprits à la charité ; car elle eſt ſurnaturelle.

Il eſt à croire que M. *Paſcal* n'aurait pas employé ce galimatias dans ſon ouvrage, s'il avait eu le temps de le revoir.

XVII.

LES faibleſſes les plus apparentes ſont des forces à ceux qui prennent bien les choſes. Par exemple, les deux généalogies de St Matthieu et de St Luc; il eſt viſible que cela n'a pas été fait de concert.

LES éditeurs des *Penſées de Paſcal* auraient-ils dû imprimer cette penſée dont l'expoſition ſeule eſt peut-être capable de faire tort à la religion? A quoi bon dire que ces généalogies, ces points fondamentaux de la religion chrétienne, ſe contrarient entièrement ſans dire en quoi elles peuvent s'accorder? Il fallait préſenter l'antidote avec le poiſon. Que penſerait-on d'un avocat qui dirait: Ma partie ſe contredit, mais cette faibleſſe eſt une force pour ceux qui ſavent bien prendre les choſes? Que dirait-on à deux témoins qui ſe contrediraient? On leur dirait: Vous n'êtes pas d'accord, et certainement l'un de vous deux ſe trompe.

XVIII.

Qu'on ne nous reproche donc plus le manque de clarté, puiſque nous en feſons profeſſion ; mais que l'on reconnaiſſe la vérité de la religion dans le peu de lumière que nous en avons, et dans l'indifférence que nous avons de la connaître.

Voila d'étranges marques de vérité qu'apporte *Paſcal.* Quelles autres marques a donc le menſonge ? Quoi ! il ſuffirait, pour être cru, de dire : *Je ſuis obſcur, je ſuis inintelligible.* Il ſerait bien plus ſenſé de ne préſenter aux yeux que les lumières de la foi, au lieu de ces ténèbres d'érudition.

XIX.

S'il n'y avait qu'une religion, DIEU ſerait trop manifeſte.

Quoi ! vous dites que, s'il n'y avait qu'une religion, DIEU ſerait trop manifeſte ! Eh, oubliez-vous que vous dites ſouvent qu'un jour il n'y aura qu'une religion ? Selon vous, DIEU ſera donc trop manifeſte.

X X.

Je dis que la religion juive ne confiftait en aucune de ces chofes, mais feulement en l'amour de DIEU, et que DIEU réprouvait toutes les autres chofes.

Quoi! DIEU réprouvait tout ce qu'il ordonnait lui-même avec tant de foin aux Juifs, et dans un détail fi prodigieux! N'eft-il pas plus vrai de dire que la loi de *Moïfe* confiftait et dans l'amour et dans le culte? Ramener tout à l'amour de DIEU, fent peut-être moins l'amour de DIEU que la haine que tout janfénifte a pour fon prochain molinifte.

X X I.

La chofe la plus importante à la vie, c'eft le choix d'un métier; le hafard en difpofe. La coutume fait les maçons, les foldats, les couvreurs.

Qui peut donc déterminer les foldats, les maçons, et tous les ouvriers mécaniques, finon ce qu'on appelle *hafard* et la *coutume*? Il n'y a que les arts de génie auxquels on fe détermine de foi-même. Mais pour les métiers que tout le monde peut faire, il eft très-naturel et très-raifonnable que la coutume en difpofe.

XXII.

Que chacun examine sa pensée, il la trouvera toujours occupée au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent; et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but; le passé et le présent sont nos moyens; le seul avenir est notre objet.

Il est faux que nous ne pensions point au présent; nous y pensons en étudiant la nature, et en fesant toutes les fonctions de la vie; nous pensons aussi beaucoup au futur. Remercions l'auteur de la nature de ce qu'il nous donne cet instinct qui nous emporte sans cesse vers l'avenir. Le trésor le plus précieux de l'homme est cette espérance qui nous adoucit nos chagrins, et qui nous peint des plaisirs futurs dans la possession des plaisirs présens. Si les hommes étaient assez malheureux pour ne s'occuper jamais que du présent, on ne semerait point, on ne bâtirait point, on ne planterait point, on ne pourvoirait à rien, on manquerait de tout au milieu de cette fausse jouissance.

Un esprit comme M. *Pascal* pouvait-il donner dans un lieu commun aussi faux que celui-là? La nature a établi que chaque homme jouirait du présent en se nourrissant,

en fesant des enfans, en écoutant des sons agréables, en occupant sa faculté de penser et de sentir ; et qu'en sortant de ces états, souvent au milieu de ces états même, il penserait au lendemain, sans quoi il périrait de misère aujourd'hui. Il n'y a que les enfans et les imbécilles qui ne pensent qu'au présent. Faudra-t-il leur ressembler ?

XXIII.

MAIS, quand j'y ai regardé de plus près, j'ai trouvé que cet éloignement que les hommes ont du repos et de demeurer avec eux-mêmes, vient d'une cause bien effective, c'est-à-dire du malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable, que rien ne nous peut consoler lorsque rien ne nous empêche d'y penser, et que nous ne voyons que nous.

CE mot *ne voir que nous* ne forme aucun sens. Qu'est-ce qu'un homme qui n'agirait point, et qui est supposé se contempler ? Non-seulement je dis que cet homme serait un imbécille inutile à la société, mais je dis que cet homme ne peut exister ; car cet homme, que contemplerait-il ? son corps, ses pieds, ses mains, ses cinq sens ? ou il serait un idiot, ou bien il ferait usage de tout cela. Resterait-il à contempler sa faculté

de penſer ? Mais il ne peut contempler cette faculté qu'en l'exerçant. Ou il ne penſera à rien, ou bien il penſera aux idées qui lui ſont déjà venues, ou il en compoſera de nouvelles : or il ne peut avoir d'idées que du dehors. Le voilà donc néceſſairement occupé, ou de ſes ſens ou de ſes idées ; le voilà donc hors de ſoi ou imbécille. Encore une fois, il eſt impoſſible à la nature humaine de reſter dans cet engourdiſſement imaginaire ; il eſt abſurde de le penſer, il eſt inſenſé d'y prétendre. L'homme eſt né pour l'action, comme le feu tend en haut et la pierre en bas. N'être point occupé et n'exiſter pas, eſt la même choſe pour l'homme. Toute la différence conſiſte dans les occupations douces ou tumultueuſes, dangereuſes ou utiles.

XXIV.

Les hommes ont un inſtinct ſecret qui les porte à chercher le divertiſſement et l'occupation au-dehors, qui vient du reſſentiment de leur misère continuelle ; et ils ont un autre inſtinct qui reſte de la grandeur de leur première nature, qui leur fait connaître que le bonheur n'eſt en effet que dans le repos. (3)

Cet inſtinct ſecret étant le premier principe et le fondement néceſſaire de la ſociété,

(3) Il y a perpétuellement ici des équivoques. Quelques perſonnes pourſuivent le plaiſir dans les divertiſſemens, dans

il vient plutôt de la bonté de DIEU, et il eſt plutôt l'inſtrument de notre bonheur qu'il n'eſt le reſſentiment de notre misère. Je ne ſais pas ce que nos premiers pères feſaient dans le paradis terreſtre, mais ſi chacun d'eux n'avait penſé qu'à ſoi, l'exiſtence du genre humain était bien haſardée. N'eſt-il pas abſurde de penſer qu'ils avaient des ſens parfaits, c'eſt-à-dire des inſtrumens d'action parfaits, uniquement pour la contemplation ? et n'eſt-il pas plaiſant que des têtes penſantes puiſſent imaginer que la pareſſe eſt un titre de grandeur, et l'action un rabaiſſement de notre nature ?

X X V.

C'EST pourquoi lorſque *Cynéas* diſait à *Pyrrhus*, qui ſe propoſait de jouir du repos avec ſes amis, après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il ferait mieux d'avancer lui-même ſon bonheur en jouiſſant dès-lors de ce repos, ſans l'aller chercher par tant de fatigues ; il lui donnait un conſeil qui

le travail même, pour ſe dérober à l'ennui ou à des ſentimens douloureux ; mais ce n'eſt point le plus grand nombre, ce n'eſt point là l'état naturel de l'homme. *Je m'ennuyerais ſi je paſſais ma vie à ne rien faire*, ou *je travaille pour ne pas m'ennuyer*, ne ſont point deux phraſes ſynonymes. Le bonheur n'eſt ni dans l'action ni dans le repos, mais dans une ſuite de ſentimens ou de ſenſations agréables que, ſuivant la conſtitution particulière d'un homme, ou les circonſtances de ſa vie, l'action ou le repos peuvent lui procurer.

recevait

recevait de grandes difficultés, et qui n'était guère plus raifonnable que le deffein de ce jeune ambitieux. L'un et l'autre fuppofait que l'homme fe pût contenter de foi-même et de fes biens préfens, fans remplir le vide de fon cœur d'efpérances imaginaires; ce qui eft faux. *Pyrrhus* ne pouvait être heureux ni avant ni après avoir conquis le monde.

L'EXEMPLE de *Cynéas* eft bon dans les fatires de *Defpréaux*, mais non dans un livre philofophique. Un roi fage peut être heureux chez lui; et de ce qu'on nous donne *Pyrrhus* pour un fou, cela ne conclut rien pour le refte des hommes.

XXVI.

ON doit donc reconnaître que l'homme eft fi malheureux qu'il s'ennuierait même, fans aucune caufe étrangère d'ennui, par le propre état de fa condition. (4)

NE ferait-il pas auffi vrai de dire que l'homme eft fi heureux en ce point, et que nous avons tant d'obligations à l'auteur de la nature, qu'il a attaché l'ennui à l'inaction, afin de nous forcer par-là à être utiles au prochain et à nous-mêmes?

(4) L'ennui n'eft qu'un dégoût de l'état où l'on fe trouve, caufé par le fouvenir vague de plaifirs plus vifs qu'on ne peut fe procurer. Les hommes qui n'ont guere connu de fentimens agréables que ceux qu'on éprouve en fatisfefant aux befoins de la nature, connaiffent peu l'ennui.

XXVII.

D'ou vient que cet homme qui a perdu depuis peu son fils unique, et qui, accablé de procès et de querelles, était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant? Ne vous en étonnez pas : il est tout occupé à voir par où passera un cerf que ses chiens poursuivent avec ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage pour l'homme : quelque plein de tristesse qu'il soit, si l'on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là.

Cet homme fait à merveille : la dissipation est un remède plus sûr contre la douleur, que le quinquina contre la fièvre. Ne blâmons point en cela la nature, qui est toujours prête à nous secourir. *Louis XIV* allait à la chasse le jour qu'il avait perdu quelqu'un de ses enfans; et il fesait fort sagement. (5)

XXVIII.

Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle

(5) Il est vraisemblable qu'un homme à qui les divertissemens font oublier ses douleurs, n'en aurait pas été long-temps tourmenté ; ce n'est un remède que pour les petits maux.

de leurs ſemblables, et ſe regardant les uns les autres avec douleur et ſans eſpérance, attendent leur tour: c'eſt l'image de la condition des hommes.

Cette comparaiſon aſſurément n'eſt pas juſte. Des malheureux enchaînés, qu'on égorge l'un après l'autre, ſont malheureux non-ſeulement parce qu'ils ſouffrent, mais encore parce qu'ils éprouvent ce que les autres hommes ne ſouffrent pas. Le ſort naturel d'un homme n'eſt ni d'être enchaîné ni d'être égorgé; mais tous les hommes ſont faits comme les animaux, les plantes; pour croître, pour vivre un certain temps, pour produire leurs ſemblables, et pour mourir. On peut dans une ſatire montrer l'homme tant qu'on voudra du mauvais côté; mais, pour peu qu'on ſe ſerve de ſa raiſon, on avouera que de tous les animaux l'homme eſt le plus parfait, le plus heureux, et celui qui vit le plus longtemps; car ce qu'on dit des cerfs et des corbeaux n'eſt qu'une fable. Au lieu donc de nous étonner et de nous plaindre du malheur et de la briéveté de la vie, nous devons nous étonner et nous féliciter de notre bonheur et de ſa durée. A ne raiſonner qu'en philoſophe, j'oſe dire qu'il y a bien de l'orgueil et de la témérité à prétendre que par notre nature nous devons être mieux que nous ne ſommes,

XXIX.

Car enfin, ſi l'homme n'avait pas été corrompu, il jouirait de la vérité et de la félicité avec aſſurance, &c. tant il eſt manifeſte que nous avons été dans un degré de perfection dont nous ſommes tombés.

Il eſt sûr, par la foi et par notre révélation, ſi au-deſſus des lumières des hommes, que nous ſommes tombés; mais rien n'eſt moins manifeſte par la raiſon. Car je voudrais bien ſavoir ſi DIEU ne pouvait pas, ſans déroger à ſa juſtice, créer l'homme tel qu'il eſt aujourd'hui; et ne l'a-t-il pas créé pour devenir ce qu'il eſt? L'état préſent de l'homme n'eſt-il pas un bienfait du Créateur? Qui vous a dit que DIEU vous en devait davantage? qui vous a dit que votre être exigeait plus de connaiſſances et plus de bonheur? qui vous a dit qu'il en comporte davantage? Vous vous étonnez que DIEU ait fait l'homme ſi borné, ſi ignorant, ſi peu heureux; que ne vous étonnez-vous qu'il ne l'ait pas fait plus borné, plus ignorant, plus malheureux? Vous vous plaignez d'une vie ſi courte et ſi infortunée; remerciez DIEU, de ce qu'elle n'eſt pas plus courte et plus malheureuſe. Quoi donc! ſelon vous, pour raiſonner conſéquemment, il faudrait que tous les hommes accuſaſſent la Providence, hors les métaphyſiciens qui raiſonnent ſur le péché originel!

XXX.

Le péché originel eſt une folie devant les hommes; mais on le donne pour tel.

Par quelle contradiction trop palpable dites vous donc que ce péché originel eſt *manifeſte?* Pourquoi dites-vous que tout nous en avertit ? Comment peut-il en même temps être folie, et être démontré par la raiſon ?

XXXI.

Les ſages, parmi les païens, qui ont dit qu'il n'y a qu'un DIEU, ont été perſécutés, les juifs haïs, les chrétiens encore plus.

Ils ont été quelquefois perſécutés, de même que le ſerait aujourd'hui un homme qui viendrait enſeigner l'adoration d'un Dieu, indépendante du culte reçu. *Socrate* n'a pas été condamné pour avoir dit : *Il n'y a qu'un Dieu ;* mais pour s'être élevé contre le culte extérieur du pays, et pour s'être fait des ennemis puiſſans fort mal-à-propos. A l'égard des Juifs, ils étaient haïs, non parce qu'ils ne croyaient qu'un Dieu, mais parce qu'ils haïſſent ridiculement les autres nations ; parce que c'étaient des barbares qui maſſacraient ſans pitié leurs ennemis vaincus ; parce que ce vil

peuple, ſuperſtitieux, ignorant, privé des arts, privé du commerce, mépriſait les peuples les plus policés. Quant aux chrétiens, ils étaient haïs des païens, parce qu'ils tendaient à abattre la religion de l'empire, dont ils vinrent enfin à bout, comme les proteſtans ſe ſont rendus les maîtres dans les mêmes pays où ils furent long-temps haïs, perſécutés et maſſacrés.

XXXII.

COMBIEN les lunettes nous ont-elles découvert d'aſtres qui n'étaient point pour nos philoſophes d'auparavant? on attaquait hardiment l'Ecriture ſur ce qu'on y trouve, en tant d'endroits, du grand nombre des étoiles : il n'y en a que mille vingt-deux, diſait-on ; nous le ſavons.

IL eſt certain que la ſainte écriture, en matière de phyſique, s'eſt toujours proportionnée aux idées reçues : ainſi elle ſuppoſe que la terre eſt immobile, que le ſoleil marche, &c. &c. Ce n'eſt point du tout par un raffinement d'aſtronomie qu'elle dit que les étoiles ſont innombrables, mais pour s'abaiſſer aux idées vulgaires. En effet, quoique nos yeux ne découvrent qu'environ mille vingt-deux étoiles, et encore avec bien de la peine, cependant quand on regarde le ciel fixement, la vue eſt éblouie et égarée ; on croit alors en

voir une infinité. L'écriture parle donc ſelon ce préjugé vulgaire ; car elle ne nous a pas été donnée pour faire de nous des phyſiciens; et il y a grande apparence que DIEU ne révéla ni à *Habacuc*, ni à *Baruch*, ni à *Michée*, qu'un jour un anglais, nommé *Flamſtead*, mettrait dans ſon catalogue près de trois mille étoiles aperçues avec le téleſcope. Voyez, je vous prie, quelle conſéquence on tirerait du ſentiment de *Paſcal*. Si les auteurs de la Bible ont parlé du grand nombre des étoiles en connaiſſance de cauſe, ils étaient donc inſpirés ſur la phyſique. Et comment de ſi grands phyſiciens ont-ils pu dire que la lune s'eſt arrêtée à midi ſur Aïalon, et le ſoleil ſur Gabaon dans la Paleſtine ; qu'il faut que le blé pourriſſe pour germer et produire ; et cent autres choſes ſemblables ? Concluons donc que ce n'eſt pas la phyſique, mais la morale, qu'il faut chercher dans la Bible ; qu'elle doit faire des chrétiens, et non des philoſophes.

XXXIII.

EST-CE courage à un homme mourant d'aller, dans la faibleſſe et dans l'agonie, affronter un Dieu tout puiſſant et éternel ?

CELA n'eſt jamais arrivé ; et ce ne peut être que dans un violent tranſport au cerveau

qu'un homme dise : Je crois un Dieu, et je le brave.

XXXIV.

Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger.

La difficulté n'est pas seulement de savoir si on croira des témoins qui meurent pour soutenir leurs dépositions, comme ont fait tant de fanatiques, mais encore si ces témoins sont effectivement morts pour cela ; si on a conservé leurs dépositions ; s'ils ont habité les pays où l'on dit qu'ils sont morts.

Pourquoi *Josephe*, né dans le temps de la mort du CHRIST, *Josephe*, ennemi d'*Hérode*, *Josephe* peu attaché au judaïsme, n'a-t-il pas dit un mot de tout cela ? Voilà ce que M. *Pascal* eût débrouillé avec succès.

XXXV.

Les sciences ont deux extrémités qui se touchent : la première est la pure ignorance naturelle où se donnent tous les hommes en naissant ; l'autre extrémité est celle où arrivent les grandes ames qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, et se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étaient partis.

Cette pensée paraît un sophisme ; et la fausseté consiste dans ce mot d'*ignorance*, qu'on prend

prend en deux ſens différens. Celui qui ne ſait ni lire ni écrire, eſt un ignorant; mais un mathématicien, pour ignorer les principes cachés de la nature, n'eſt pas au point d'ignorance d'où il était parti quand il commença d'apprendre à lire. M. *Newton* ne ſavait pas pourquoi l'homme remue ſon bras quand il le veut; mais il n'en était pas moins ſavant ſur le reſte. Celui qui ne ſait point l'hébreu, et qui ſait le latin, eſt ſavant par comparaiſon avec celui qui ne ſait que le français.

XXXVI.

Ce n'eſt pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertiſſement, car il vient d'ailleurs et de dehors : ainſi il eſt dépendant, et par conſéquent ſujet à être troublé par mille accidens qui font les afflictions inévitables.

C'est comme ſi on diſait : *C'eſt n'être pas malheureux que de pouvoir être accablé de douleur*, *car elle vient d'ailleurs*. Celui-là eſt actuellement heureux qui a du plaiſir, et ce plaiſir ne peut venir que de dehors; nous ne pouvons guère avoir de ſenſations ni d'idées que par les objets extérieurs, comme nous ne pouvons nourrir notre corps qu'en y feſant entrer ces ſubſtances étrangères qui ſe changent en la nôtre.

XXXVII.

L'EXTREME eſprit eſt accuſé de folie comme l'extrême défaut : rien ne paſſe pour bon que la médiocrité.

CE n'eſt point l'extrême eſprit, c'eſt l'extrême vivacité et volubilité de l'eſprit qu'on accuſe de folie. L'extrême eſprit eſt l'extrême jeuneſſe, l'extrême fineſſe, l'extrême étendue oppoſée diamétralement à la folie. L'extrême *défaut d'eſprit* eſt un manque de conception, un vide d'idées ; ce n'eſt point la folie, c'eſt la ſtupidité. La folie eſt un dérangement dans les organes, qui fait voir pluſieurs objets trop vîte, ou qui arrête l'imagination ſur un ſeul avec trop d'application et de violence. Ce n'eſt point non plus la médiocrité qui paſſe pour bonne, c'eſt l'éloignement des deux vices oppoſés ; c'eſt ce qu'on appelle *juſte milieu*, et non *médiocrité*.

On ne fait cette remarque, et quelques autres dans ce goût, que pour donner des idées préciſes. C'eſt plutôt pour éclaircir que pour contredire.

XXXVIII.

Si notre condition était véritablement heureuse, il ne faudrait pas nous divertir d'y penser.

Notre condition est précisément de penser aux objets extérieurs avec lesquels nous avons un rapport nécessaire. Il est faux qu'on puisse détourner un homme de penser à la condition humaine ; car à quelque chose qu'il applique son esprit, il l'applique à quelque chose de lié à la condition humaine ; et, encore une fois, penser à soi, avec abstraction des choses naturelles, c'est ne penser à rien ; je dis à rien du tout : qu'on y prenne bien garde. Loin d'empêcher un homme de penser à sa condition, on ne l'entretient jamais que des agrémens de sa condition. On parle à un savant de réputation et de science ; à un prince de ce qui a rapport à sa grandeur : à tout homme on parle de plaisir.

XXXIX.

Les grands et les petits ont mêmes accidens, mêmes fâcheries et mêmes passions : mais les uns sont en haut de la roue, et les autres près du centre ; et ainsi moins agités par les mêmes mouvemens.

Il est faux que les petits soient moins agités que les grands ; au contraire, leurs

déſeſpoirs ſont plus vifs, parce qu'ils ont moins de reſſources. De cent perſonnes qui ſe tuent à Londres et ailleurs, il y en a quatre-vingt-dix-neuf du bas peuple, et à peine une d'une condition relevée. La comparaiſon de la roue eſt ingénieuſe et fauſſe.

X L.

On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes gens, et on leur apprend tout le reſte. Et cependant ils ne ſe piquent de ſavoir que la ſeule choſe qu'ils n'apprennent point.

On apprend aux hommes à être honnêtes gens, et ſans cela peu parviendraient à l'être. Laiſſez votre fils dans ſon enfance prendre tout ce qu'il trouvera ſous ſa main, à quinze ans il volera ſur le grand chemin; louez-le d'avoir dit un menſonge, il deviendra faux témoin; flattez ſa concupiſcence, il ſera ſurement débauché. On apprend tout aux hommes, la vertu, la religion.

X L I.

Le ſot projet qu'a eu *Montagne* de ſe peindre! et cela, non pas en paſſant et contre ſes maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir; mais par ſes propres maximes et par un deſſein premier et principal. Car de dire des ſottiſes par haſard et

par faibleſſe, c'eſt un mal ordinaire; mais d'en dire à deſſein, c'eſt ce qui n'eſt pas ſupportable, et d'en dire de telles que celles-là.

Le charmant projet que *Montagne* a eu de ſe peindre naïvement, comme il a fait! car il a peint la nature humaine. Si *Nicole* et *Mallebranche* avaient toujours parlé d'eux-mêmes, ils n'auraient pas réuſſi. Mais un gentilhomme campagnard du temps de *Henri III*, qui eſt ſavant dans un ſiècle d'ignorance, philoſophe parmi les fanatiques, et qui peint ſous ſon nom nos faibleſſes et nos folies, eſt un homme qui ſera toujours aimé.

XLII.

Lorsque j'ai conſidéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'impoſteurs qui diſent qu'ils ont des remèdes, juſqu'à mettre ſouvent ſa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cauſe eſt qu'il y a de vrais remèdes; car il ne ſerait pas poſſible qu'il y en eût tant de faux, et qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avait de véritables. Si jamais il n'y en avait eu, et que tous les maux euſſent été incurables, il eſt impoſſible que les hommes ſe fuſſent imaginé qu'ils en pouvaient donner; et encore plus, que tant d'autres euſſent donné créance à ceux qui ſe fuſſent vantés d'en avoir: de même que ſi un homme ſe vantait d'empêcher de mourir, perſonne ne le croirait, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela.

Mais comme il y a eu quantité de remèdes qui se sont trouvés véritables par la connaissance même des plus grands hommes, la créance des hommes s'est pliée par-là ; parce que la chose ne pouvant être niée en général (puisqu'il y a des effets particuliers qui sont véritables) le peuple, qui ne peut pas discerner lesquels d'entre ces effets particuliers sont les véritables, les croit tous. De même, ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en a de vrais comme le flux de la mer.

Ainsi il me paraît aussi évident qu'il n'y a tant de faux miracles, de fausses révélations, de sortiléges, que parce qu'il y en a de vrais.

La solution de ce problême est bien aisée. On vit des effets physiques extraordinaires ; des fripons les firent passer pour des miracles. On vit des maladies augmenter dans la pleine lune, et des sots crurent que la fièvre était plus forte, parce que la lune était pleine. Un malade qui devait guérir, se trouva mieux le lendemain qu'il eut mangé des écrevisses, et on conclut que les écrevisses purifiaient le sang parce qu'elles sont rouges étant cuites.

Il me semble que la nature humaine n'a pas besoin du vrai pour tomber dans le faux. On a imputé mille fausses influences à la lune,

avant qu'on imaginât le moindre rapport véritable avec le flux de la mer. Le premier homme qui a été malade a cru ſans peine le premier charlatan. Perſonne n'a vu de loups-garoux, ni de ſorciers, et beaucoup y ont cru ; perſonne n'a vu de tranſmutation de métaux, et pluſieurs ont été ruinés par la créance de la pierre philoſophale. Les Romains, les Grecs, les païens, ne croyaient-ils donc aux faux miracles dont ils étaient inondés, que parce qu'ils en avaient vu de véritables ?

XLIII.

LE port règle ceux qui ſont dans un vaiſſeau ; mais où trouverons-nous ce point dans la morale ?

DANS cette ſeule maxime reçue de toutes les nations : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.*

XLIV.

ILS aiment mieux la mort que la paix, les autres aiment mieux la mort que la guerre. Toute opinion peut être préférée à la vie, dont l'amour paraît ſi fort et ſi naturel.

C'EST des Catalans que *Tacite* a dit, en exagérant : *Ferox gens nullam eſſe vitam ſine*

armis putat; ce peuple féroce croit que ne pas combattre c'eſt ne pas vivre. Mais il n'y a point de nation dont on ait dit, et dont on puiſſe dire : *Elle aime mieux la mort que la guerre.*

X L V.

A meſure qu'on a plus d'eſprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

Il y a très-peu d'hommes vraiment originaux; preſque tous ſe gouvernent, penſent, et ſentent par l'influence de la coutume et de l'éducation. Rien n'eſt ſi rare qu'un eſprit qui marche dans une route nouvelle. Mais parmi cette foule d'hommes qui vont de compagnie, chacun a de petites différences dans la démarche, que les vues fines aperçoivent.

X L V I.

La mort eſt plus aiſée à ſupporter ſans y penſer, que la penſée de la mort ſans péril.

On ne peut pas dire qu'un homme ſupporte la mort aiſément, ou mal aiſément quand il n'y penſe point du tout. Qui ne ſent rien ne ſupporte rien. (6)

(6) *Paſcal* entend apparemment les douleurs qu'on éprouve à l'inſtant de la mort, et dans ce ſens ſa penſée eſt vraie.

XLVII.

Tout notre raiſonnement ſe réduit à céder au ſentiment.

Notre raiſonnement ſe réduit à céder au ſentiment en fait de goût, non en fait de ſcience.

XLVIII.

Ceux qui jugent d'un ouvrage par règle, ſont à l'égard des autres comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. L'un dit : Il y a deux heures que nous ſommes ici ; l'autre dit : Il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde ma montre ; je dis à l'un : Vous vous ennuyez ; et à l'autre : Le temps ne vous dure guère.

En ouvrage de goût, en muſique, en poëſie, en peinture, c'eſt le goût qui tient lieu de montre ; et celui qui n'en juge que par règle, en juge mal.

Sans les idées religieuſes, les terreurs de la mort feraient bien peu de choſe ; on ſerait fâché de mourir ſi on ſe trouvait heureux dans le monde, comme on l'eſt d'aller ſe coucher au lieu d'aller au bal, même avec la certitude de bien dormir ; on ſerait affligé de mourir lorſque le bonheur des perſonnes qu'on aime, leur ſort, leur bien-être, dépendrait de notre exiſtence.

XLIX.

Céſar était trop vieux, ce me ſemble, pour s'aller amuſer à conquérir le monde : cet amuſement était bon à *Alexandre ;* c'était un jeune homme qu'il était difficile d'arrêter, mais *Céſar* devait être plus mûr.

L'ON s'imagine d'ordinaire qu'*Alexandre* et *Céſar* ſont ſortis de chez eux dans le deſſein de conquérir la terre : ce n'eſt point cela. *Alexandre* ſuccéda à *Philippe* dans le généralat de la Gréce, et fut chargé de la juſte entrepriſe de venger les Grecs des injures du roi de Perſe. Il battit l'ennemi commun, et continua ſes conquêtes juſqu'à l'Inde, parce que le royaume de *Darius* s'étendait juſqu'à l'Inde, de même que le duc de *Marlborough* ſerait venu juſqu'à Lyon ſans le maréchal de *Villars.* A l'égard de *Céſar*, il était un des premiers de la république ; il ſe brouilla avec *Pompée*, comme les janſéniſtes avec les moliniſtes ; et alors ce fut à qui s'exterminerait. Une ſeule bataille, où il n'y eut pas dix mille hommes de tués, décida de tout. Au reſte, la penſée de M. *Paſcal* eſt peut-être fauſſe en un ſens ; il fallait la maturité de *Céſar* pour ſe démêler de tant d'intrigues ; et il eſt peut-être étonnant qu'*Alexandre*, à ſon âge, ait renoncé au plaiſir pour faire une guerre ſi pénible.

L.

C'EST une plaiſante choſe à conſidérer, de ce qu'il y a des gens dans le monde, qui ayant renoncé à toutes les lois de DIEU et de la nature, s'en ſont fait eux-mêmes, auxquelles ils obéiſſent exactement: comme, par exemple, les voleurs, &c.

CELA eſt encore plus utile que plaiſant à conſidérer, car cela prouve que nulle ſociété d'hommes ne peut ſubſiſter un ſeul jour ſans lois. Il en eſt de toute ſociété comme du jeu; il n'y en a point ſans règle.

L I.

L'HOMME n'eſt ni ange ni bête : et le malheur veut que qui veut faire l'ange, fait la bête.

QUI veut détruire les paſſions, au lieu de les régler, veut faire l'ange.

L I I.

UN cheval ne cherche point à ſe faire admirer de ſon compagnon : on voit bien entre eux quelque ſorte d'émulation à la courſe, mais c'eſt ſans conſéquence ; car étant à l'étable, le plus peſant et le plus mal étrillé ne cède pas pour cela ſon avoine à l'autre. Il n'en eſt pas de même parmi les hommes :

leur vertu ne ſe ſatisfait pas d'elle-même, et ils ne ſont point contens s'ils n'en tirent avantage contre les autres.

L'HOMME le plus mal taillé ne cède pas non plus ſon pain à l'autre, mais le plus fort l'enlève au plus faible ; et chez les animaux et chez les hommes, les gros mangent les petits. M. *Paſcal* a très-grande raiſon de dire que ce qui diſtingue l'homme des animaux, c'eſt qu'il recherche l'approbation de ſes ſemblables ; et c'eſt cette paſſion qui eſt la mère des talens et des vertus.

L I I I.

SI l'homme commençait par s'étudier lui-même, on verrait combien il eſt incapable de paſſer outre. Comment ſe pourrait-il faire qu'une partie connût le tout ? il aſpirera peut-être à connaître au moins les parties avec leſquelles il a de la proportion ; mais les parties du monde ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impoſſible de connaître l'une ſans l'autre, et ſans le tout.

IL ne faudrait point détourner l'homme de chercher ce qui lui eſt utile, par cette conſidération qu'il ne peut tout connaître.

Non poſſis oculo quantùm contendere Lynceus,
Non tamen idcircò contemnas lippus inungi.

Nous connaiſſons beaucoup de vérités : nous avons trouvé beaucoup d'inventions utiles : conſolons-nous de ne pas ſavoir les rapports qui peuvent être entre une araignée et l'anneau de Saturne, et continuons d'examiner ce qui eſt à notre portée.

LIV.

Si la foudre tombait ſur les lieux bas, les poëtes et ceux qui ne ſavent raiſonner que ſur les choſes de cette nature, manqueraient de preuves.

Une comparaiſon n'eſt preuve ni en poëſie, ni en proſe : elle ſert en poëſie d'embelliſſement, et en proſe elle ſert à éclaircir et à rendre les choſes plus ſenſibles. Les poëtes qui ont comparé les malheurs des grands à la foudre qui frappe les montagnes, feraient des comparaiſons contraires, ſi le contraire arrivait.

LV.

C'est la compoſition d'eſprit et de corps qui a fait que preſque tous les philoſophes ont confondu les idées des choſes, et attribué aux corps ce qui n'appartient qu'aux eſprits, et aux eſprits ce qui ne peut convenir qu'aux corps.

Si nous ſavions ce que c'eſt qu'*eſprit*, nous pourrions nous plaindre de ce que les

philofophes lui ont attribué ce qui ne lui appartient pas ; mais nous ne connaiffons ni l'efprit ni le corps. Nous n'avons aucune idée de l'un, et nous n'avons que des idées très-imparfaites de l'autre : donc nous ne pouvons favoir quelles font leurs limites.

L V I.

COMME on dit : beauté poëtique, on devrait dire : beauté géométrique, et beauté médicinale ; cependant on ne le dit point ; et la raifon en eft qu'on fait bien quel eft l'objet de la géométrie, et quel eft l'objet de la médecine. Mais on ne fait pas en quoi confifte l'agrément qui eft l'objet de la poëfie ; on ne fait ce que c'eft que ce modèle naturel qu'il faut imiter ; et faute de cette connaiffance, on a inventé de certains termes bizarres : fiècle d'or, merveille de nos jours, fatal laurier, bel aftre, &c. et on appelle ce jargon, beauté poëtique. Mais, qui s'imaginera une femme vêtue fur ce modèle, verra une jolie demoifelle toute couverte de miroirs et de chaînes de laiton.

CELA eft très-faux : on ne doit point dire *beauté géométrique*, ni *beauté médicinale*, parce qu'un théorême et une purgation n'affectent point les fens agréablement, et qu'on ne donne le nom de *beauté* qu'aux chofes qui charment les fens, comme la mufique, la peinture,

la poëſie, l'architecture régulière, &c. La raiſon qu'apporte M. *Paſcal* eſt tout auſſi fauſſe : on ſait très-bien en quoi conſiſte l'objet de la poëſie ; il conſiſte à peindre avec force, netteté, délicateſſe et harmonie ; la poëſie eſt l'éloquence harmonieuſe. Il fallait que M. *Paſcal* eût bien peu de goût pour dire que *fatal laurier*, *bel aſtre*, et autres ſottiſes, ſont des beautés poëtiques ; et il fallait que les éditeurs de ces *Penſées* fuſſent des perſonnes bien peu verſées dans les belles-lettres, pour imprimer une réflexion ſi indigne de ſon illuſtre auteur.

L V I I.

ON ne paſſe point dans le monde pour ſe connaître en vers, ſi l'on n'a mis l'enſeigne de poëte, ni pour être habile en mathématiques, ſi l'on n'a mis celle de mathématicien : mais les vrais honnêtes gens ne veulent point d'enſeigne. (7)

A ce compte, il ſerait donc mal d'avoir une profeſſion, un talent marqué, et d'y exceller? *Virgile*, *Homère*, *Corneille*, *Newton*, le

(7) Cette penſée eſt curieuſe; elle prouve que les talens même diſtingués aviliſſaient alors dans l'opinion, lorſqu'on s'y livrait hautement et ſans myſtère. Le préſident de *Ris* craignait *que le nom d'auteur ne fût une tache dans ſa famille ;* et *Paſcal* eſt preſque de l'avis du préſident *de Ris;* il ne mettait pas ſon nom à ſes livres, parce qu'il trouvait cela trop bourgeois.

marquis de *l'Hoſpital*, mettaient une enſeigne. Heureux celui qui réuſſit dans un art, et qui ſe connaît aux autres !

L V I I I.

Le peuple a des opinions très-ſaines : par exemple, d'avoir choiſi le divertiſſement et la chaſſe plutôt que la poëſie, &c.

Il ſemble que l'on ait propoſé au peuple de jouer à la boule, ou de faire des vers. Non : mais ceux qui ont des organes groſſiers cherchent des plaiſirs où l'ame n'entre pour rien ; et ceux qui ont un ſentiment plus délicat, veulent des plaiſirs plus fins ; il faut que tout le monde vive.

L I X.

Quand l'univers écraſerait l'homme, il ſerait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il ſait qu'il meurt ; et l'avantage que l'univers a ſur lui, l'univers n'en ſait rien.

Que veut dire ce mot *noble* ? Il eſt bien vrai que ma penſée eſt autre choſe, par exemple, que le globe du ſoleil ; mais eſt-il bien prouvé qu'un animal, parce qu'il a quelques penſées, eſt plus *noble* que le ſoleil qui anime tout ce que nous connaiſſons de la nature ?

Eſt-ce

Eſt-ce à l'homme à en décider ? il eſt juge et partie. On dit qu'un ouvrage eſt ſupérieur à un autre, quand il a coûté plus de peine à l'ouvrier, et qu'il eſt d'un uſage plus utile ; mais en a-t-il moins coûté au Créateur de faire le ſoleil que de pétrir un petit animal haut d'environ cinq pieds, qui raiſonne bien ou mal ? Qui des deux eſt le plus utile au monde, ou de cet animal ou de l'aſtre qui éclaire tant de globes ? et en quoi quelques idées reçues dans un cerveau ſont-elles préférables à l'univers matériel ?

L X.

QU'ON choiſiſſe telle condition qu'on voudra, et qu'on y aſſemble tous les biens et ſatisfactions qui ſemblent pouvoir contenter un homme, ſi celui qu'on aura mis en cet état, eſt ſans occupation et ſans divertiſſement, et qu'on le laiſſe faire réflexion ſur ce qu'il eſt, cette félicité languiſſante ne le ſoutiendra pas.

COMMENT peut-on aſſembler tous les biens et toutes les ſatisfactions autour d'un homme, et le laiſſer en même temps ſans occupation et ſans divertiſſement ? n'eſt-ce pas là une contradiction bien ſenſible ?

L X I.

Qu'on laiſſe un roi tout ſeul, ſans aucune ſatisfaction des ſens, ſans aucun ſoin dans l'eſprit, ſans compagnie, penſer à ſoi tout à loiſir, et l'on verra qu'un roi qui ſe voit, eſt un homme plein de misères, et qu'il les reſſent comme les autres.

Toujours le même ſophiſme. Un roi qui ſe recueille pour penſer, eſt alors très-occupé ; mais s'il n'arrêtait ſa penſée que ſur ſoi, en diſant à ſoi-même, je règne, et rien de plus, ce ſerait un idiot.

L X I I.

Toute religion qui ne reconnaît point Jesus-Christ, eſt notoirement fauſſe, et les miracles ne lui peuvent de rien ſervir.

Qu'est-ce qu'un miracle ? Quelque idée qu'on s'en puiſſe former, c'eſt une choſe que Dieu ſeul peut faire. Or, on ſuppoſe ici que Dieu peut faire des miracles pour le ſoutien d'une fauſſe religion : ceci mérite bien d'être approfondi ; chacune de ces queſtions peut fournir un volume.

LXIII.

Il eſt dit : Croyez à l'Egliſe ; mais il n'eſt pas dit : Croyez aux miracles, à cauſe que le dernier eſt naturel, et non pas le premier. L'un avait beſoin de précepte, et non pas l'autre.

Voici, je penſe, une contradiction. D'un côté, les miracles en certaines occaſions ne doivent ſervir de rien, et de l'autre, on doit croire néceſſairement aux miracles ; c'eſt une preuve ſi convaincante, qu'il n'a pas même fallu recommander cette preuve. C'eſt aſſurément dire le pour et le contre, et d'une manière bien dangereuſe.

LXIV.

Je ne vois pas qu'il y ait plus de difficulté de croire à la réſurrection des corps et à l'enfantement de la Vierge, qu'à la création. Eſt-il plus difficile de reproduire un homme, que de le produire ?

On peut trouver, par le ſeul raiſonnement, des preuves de la création ; car en voyant que la matière n'exiſte pas par elle-même et n'a pas le mouvement par elle-même, &c. on parvient à connaître qu'elle doit être néceſſairement créée. Mais on ne parvient point, par le raiſonnement, à voir qu'un corps toujours changeant doit être reſſuſcité un jour,

tel qu'il était dans le temps même qu'il changeait. Le raiſonnement ne conduit point non plus à voir qu'un homme doit naître ſans germe. La création eſt donc un objet de la raiſon ; mais les deux autres miracles ſont un objet de la foi.

ADDITION

Aux remarques ſur les penſées de M. Paſcal.

10 mai 1743.

J'AI lu depuis peu des *Penſées de Paſcal* qui n'avaient point encore paru. Le P. *Desmolets* les a eues écrites de la main de cet illuſtre auteur, et on les a fait imprimer ; elles me paraiſſent confirmer ce que j'ai dit : que ce grand génie avait jeté au haſard toutes ſes idées pour en réformer une partie et employer l'autre, &c.

Parmi ces dernières penſées, que les éditeurs des *Oeuvres de Paſcal* avaient rejetées du recueil, il me paraît qu'il y en a beaucoup qui méritent d'être conſervées. En voici quelques-unes que ce grand-homme eût dû, ce me ſemble, corriger.

I.

Toutes les fois qu'une propofition eft inconcevable, il ne la faut pas nier à cette marque, mais examiner le contraire : et fi on le trouve manifeftement faux, on peut affirmer le contraire, tout incompréhenfible qu'il eft. (8)

Il me femble qu'il eft évident que les deux contraires peuvent être faux. Un bœuf vole au fud avec des ailes, un bœuf vole au nord fans ailes; vingt mille anges ont tué hier vingt mille hommes, vingt mille hommes ont tué hier vingt mille anges; ces propofitions font évidemment fauffes.

II.

Quelle vanité que la peinture qui attire l'admiration par la reffemblance des chofes dont on n'admire pas les originaux !

Ce n'eft pas dans la bonté du caractère d'un homme que confifte affurément le mérite

(8) Comment une propofition eft-elle inconcevable, tandis que la propofition contradictoire (c'eft le fens de *Pafcal*, ou fa penfée n'en a aucun) eft manifeftement fauffe; ou comment fait-on qu'une propofition eft fauffe, quand on ne l'entend point? Il eft impoffible de croire véritablement ce qu'on ne conçoit pas: mais on peut ignorer les liaifons, les caufes d'un fait obfervé; on peut ne pas entendre parfaitement certaines conféquences d'une vérité prouvée.

de ſon portrait, c'eſt dans la reſſemblance. On admire *Céſar* en un ſens, et ſa ſtatue ou image ſur toile en un autre ſens.

I I I.

Si les médecins n'avaient des ſoutanes et des mules, ſi les docteurs n'avaient des bonnets quarrés et des robes très-amples, ils n'auraient jamais eu la conſidération qu'ils ont dans le monde.

Cependant les médecins n'ont ceſſé d'être ridicules, n'ont acquis une vraie conſidération que depuis qu'ils ont quitté ces livrées de la pédanterie; les docteurs ne ſont reçus dans le monde, parmi les honnêtes gens, que quand ils ſont ſans bonnet quarré et ſans argumens : il y a même des pays où la magiſtrature ſe fait reſpecter ſans pompe. Il y a des rois chrétiens très-bien obéis, qui négligent la cérémonie du ſacre et du couronnement. A meſure que les hommes acquièrent plus de lumières, l'appareil devient plus inutile; ce n'eſt guère que pour le bas peuple qu'il eſt encore quelquefois néceſſaire; *ad populum phaleras.*

IV.

SELON les lumières naturelles, s'il y a un DIEU, il eſt infiniment incompréhenſible ; puiſque n'ayant ni parties, ni bornes, il n'a aucun rapport à nous : nous ſommes donc incapables de connaître ni ce qu'il eſt, ni s'il eſt.

IL eſt étrange que *Paſcal* ait cru qu'on pouvait deviner le péché originel par la raiſon, et qu'il diſe qu'on ne peut connaître par la raiſon ſi DIEU eſt. C'eſt apparemment la lecture de cette penſée qui engagea le P. *Hardouin* à mettre *Paſcal* dans ſa liſte ridicule des athées ; *Paſcal* eût manifeſtement rejeté cette idée, puiſqu'il la combat en d'autres endroits. En effet nous ſommes obligés d'admettre des choſes que nous ne concevons pas : *J'exiſte, donc quelque choſe exiſte de toute éternité*, eſt une propoſition évidente. Cependant comprenons-nous l'éternité ?

V.

CROYEZ-VOUS qu'il ſoit impoſſible que DIEU ſoit infini, ſans parties ? Oui. Je veux donc vous faire voir une choſe infinie et indiviſible : c'eſt un point ſe mouvant par-tout d'une vîteſſe infinie ; car il eſt en tous lieux et tout entier dans chaque endroit.

IL y a là quatre fauſſetés palpables :

1°. Qu'un point mathématique exiſte ſeul.

2°. Qu'il ſe meuve à droite et à gauche en même temps.

3°. Qu'il ſe meuve d'une vîteſſe infinie ; car il n'y a vîteſſe ſi grande qui ne puiſſe être augmentée.

4°. Qu'il ſoit tout entier par-tout.

V I.

Homère a fait un roman qu'il donne pour tel : perſonne ne doutait que Troye et *Agamemnon* n'avaient non plus été que la pomme d'or.

JAMAIS aucun écrivain n'a révoqué en doute la guerre de Troye. La fiction de la pomme d'or ne détruit pas la vérité du fond du ſujet. L'ampoule apportée par une colombe, et l'oriflamme par un ange, n'empêchent pas que *Clovis* n'ait en effet régné en France.

V I I.

VII.

Je n'entreprendrai pas de prouver ici par des raiſons naturelles, ou l'exiſtence de DIEU, ou la Trinité, ou l'immortalité de l'ame, parce que je ne me ſentirais pas aſſez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des athées endurcis.

Encore une fois. eſt-il poſſible que ce ſoit *Paſcal* qui ne ſe ſente pas aſſez fort pour prouver l'exiſtence de DIEU?

VIII.

Les opinions relâchées plaiſent tant aux hommes naturellement, qu'il eſt étrange qu'elles leur déplaiſent.

L'expérience ne prouve-t-elle pas au contraire qu'on n'a de crédit ſur l'eſprit des peuples qu'en leur propoſant le difficile, l'impoſſible même à faire et à croire. Les ſtoïciens furent reſpectés parce qu'ils écraſaient la nature humaine. Ne propoſez que des choſes raiſonnables, tout le monde répond : nous en ſavions autant. Ce n'eſt pas la peine d'être inſpiré pour être commun. Mais commandez des choſes dures, impraticables ; peignez la Divinité toujours armée de foudres ; faites couler le ſang devant les

autels, vous ſerez écouté de la multitude, et chacun dira de vous : Il faut bien qu'il ait raiſon, puiſqu'il débite ſi hardiment des choſes ſi étranges.

Je ne vous envoie point mes autres remarques ſur les *Penſées de M. Paſcal*, qui entraîneraient des diſcuſſions trop longues. On a voulu donner pour des lois, des penſées que *Paſcal* avait probablement jetées ſur le papier comme des doutes. Il ne fallait pas croire démontré ce qu'il aurait réfuté lui-même.

Fin des remarques ſur les penſées de M. Paſcal, et du Tome premier.

TABLE

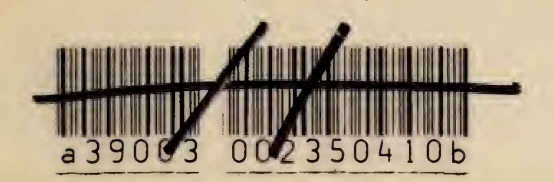
DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LE PHILOSOPHE IGNORANT.

LETTRES DE MEMMIUS A CICERON.

Fin de la Table du Tome premier.


a39003 002350410b

